






35. 3. 5.

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME TRENTE-SEPTIE'ME.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGE

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différente Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET *d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES

TOME TRENTE-SEPTIEME.

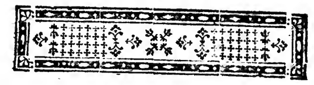
A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins à la Bible d'or.

M. DCC. LII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





AVERTISSEMENT.

QUOIQUE ce Volume contienne l'execution de mes dernieres promesses, & qu'il ne demande pas d'autre Exorde que les Introductions ordinaires, qui en forment un pour chaque article, il me paroît important d'y joindre quelques observations génerales sur la nature & l'étendue de mon sujet. Si l'on se rappelle que dans un autre Avertissement, j'ai comparé les divisions & les varietés de cet Ouvrage aux détours d'une immense Forêt, on sentira combien l'embarras doit croître, à mesure qu'on s'engage dans ce Labyrinte & que les routes s'y multiplient. L'obscurité s'y joint quelquefois à l'incertitude, pour le tourment de ceux qui veulent y pénétrer. Avec

un fil pour ſe reconnoître, il faut un flambeau pour voir clair autour de ſoi. Il faut auſſi quelques lumieres d'avance, ſur les lieux où l'on peut trouver de l'utilité & du plaiſir à s'arrêter. Enfin, dans un Recueil de Voyages, chaque Lecteur doit ſe regarder comme un Voyageur lui-même, qui a beſoin, non-ſeulement de guides, pour marcher par des routes qu'il ignore, mais encore d'officieux avant-coureurs, pour lui préparer des hoſpices, des ſéjours & d'agréables délaſſemens.

Les Auteurs Anglois, qu'on a fait profeſſion de ſuivre dans les premiers Tomes, n'avoient pas bien meſuré leur carriere. Soit qu'ils en ignoraſſent l'étendue, ou que leur deſſein ne fût pas de s'arrêter aux bornes qu'ils s'étoient impoſées, il eſt certain qu'au lieu d'un petit nombre de Volumes, à la vérité fort épais, mais qui n'en devoient faire que dix de

la grosseur des miens, ils avoient pris un essor qui les auroit menés dix fois plus loin. Il auroit fallu se consoler du mécompte, & le regarder même comme une erreur utile, si tous les Voyageurs méritoient assez également d'être recueillis, pour ne pas faire regretter la longueur, ni par conséquent le prix du Recueil. Mais j'avouerai librement qu'entre les Relations des premiers Tomes, plusieurs occupent une place qui pouvoit être mieux remplie. La prévention nationale paroît avoir emporté les Auteurs, jusqu'à leur faire oublier les plus curieuses Navigations des Etrangers.

Lorsqu'abandonnant leur entreprise ils m'ont laissé le droit d'en juger sans interêt, & de consulter mes propres idées pour la continuer, j'ai regretté d'abord de me trouver comme enchaîné à leur Plan, & j'y ai fait observer quelques défauts essentiels. Mais, après l'avoir suivi si long-temps

il étoit trop tard pour le réformer (*a*). Cependant je me suis fait un devoir de suppléer à leurs omissions, par quantité de Relations importantes. J'ai mis plus de rapport & de dépendance entre les articles, pour les faire servir mutuellement, comme dans un tableau bien ordonné, à se prêter du jour & des ombres. J'ai supprimé les détails inutiles, les ennuieuses répetitions, & tout ce que je n'ai pas jugé capable de plaire ou d'instruire. En un mot, je me suis efforcé, autant qu'il est possible dans un sujet fort inégal, & dans la nécessité de s'assujétir au Plan d'autrui, de donner à l'Ouvrage un air plus historique; c'est-à-dire, comme je l'ai déja fait remarquer, de le ren-

(*a*) On sait que feu M. le Chancelier m'aiant engagé à ce travail, je recevois sous son enveloppe, les feuilles Angloises, à mesure qu'elles étoient imprimées à Londres, & que je les envoyois de même à la Presse, à mesure qu'elles sortoient de ma plume.

dre plus digne de ſon titre.

Je n'ai pas moins ſenti le danger d'une exceſſive longueur ; & chaque jour me faiſant découvrir quantité de Voyageurs ignorés des Anglois, auſquels il ne m'étoit pas permis néanmoins de fermer abſolument l'entrée de ce Recueil, j'ai cherché quelque moyen de reſſerrer leurs droits ſans les violer. Un peu de réflexion m'en a fait trouver un, dont je m'applaudis : c'eſt de ne les faire paroître que dans le degré de diſtinction qui leur convient. Cette regle, qui auroit épargné, juſqu'à préſent, beaucoup d'inutilités aux Lecteurs, ne demande que d'être expliquée pour être approuvée ; & c'eſt le principal but que je me ſuis propoſé dans cet Avertiſſement.

On a dû reconnoître, par des exemples continuels, que tous les Voyageurs ne méritent pas la même eſtime. Mais cette difference ne vient pas ſeulement de

celle de l'eſprit & de l'habileté. Il me ſemble même que par rapport à l'objet de cet Ouvrage, elle ne doit être priſe que des occaſions & des facilités qu'ils ont eues pour s'inſtruire. Celui qui n'a fait que traverſer un Pays, ou qui ne s'y eſt pas arrêté longtemps, ne doit pas entrer en comparaiſon avec celui qui s'y eſt familiariſé par un long ſéjour. Le Marchand, qui ne s'eſt pas éloigné du Port où ſon Commerce l'a conduit, qui ſouvent n'eſt pas ſorti de ſon Vaiſſeau, ou du Comptoir de ſa Nation, & qui ne reçoit par conſéquent ſes informations que du témoignage d'autrui, n'a pas droit de s'égaler au Curieux qui s'eſt tranſporté dans tous les lieux qu'il décrit, & qui ne s'en eſt fié qu'à ſes propres yeux. Sans pouſſer le détail plus loin, je me flatte que ſur cette ſeule idée, on approuvera le parti que je prends de ſupprimer tout ce que je nomme

Voyageurs ſubalternes ; c'eſt-à-dire, ceux dont les obſervations ſe trouvent comme ſupprimées d'elles-mêmes, par d'autres obſervations plus exactes & plus completes. On doit comprendre, du moins, qu'il eſt impoſſible autrement de réduire cet Ouvrage à de juſtes bornes.

Cependant, pour n'être pas accuſé de renoncer au premier Projet, qui embraſſe toutes les Relations de Voyages, je trouve un autre moyen, auſſi naturel, auſſi ſimple, d'en ſupprimer une partie ſans les exclure ; c'eſt de les renvoyer, dans les Index, à la Table alphabétique que j'ai promiſe : avec cette différence, que celles qui auront paru avec honneur dans le cours de l'Ouvrage, n'y ſeront indiquées que par leurs noms ; au lieu que les autres y ſeront accompagnées de quelques remarques ſur leurs Auteurs, & ſur le fond de leur ſujet, pour ne laiſſer rien ignorer qui appartien-

ne à l'Hiſtoire des Voyages, & pour les ſauver du moins de l'oubli dont elles ſont menacées.

Cet éclairciſſement étoit d'autant plus néceſſaire, à la tête du Volume que j'offre au Public, que j'y ai déja mis ma nouvelle regle en uſage. Je me ſuis borné, pour l'Indouſtan (*b*) & pour le Japon (*c*), aux Voyageurs les

(*b*) La Boulaie, Herbert, Hawkins, le Bruyn, & quantité d'autres, n'ont fait que paſſer légérement dans les Etats du Mogol. Auſſi leurs Remarques ſont-elles fort ſuperficielles. Herbert fera un plus grand rolle pour la Deſcription de la Perſe, dans les Voyages par Terre.

(*c*) On peut voir, dans la Préface de M. Naudé, Traducteur de Kæmpfer, & dans le neuviéme Tome de la nouvelle Hiſtoire du Japon, combien de Relations, d'Hiſtoires, d'Actes, de Lettres, & d'autres éclairciſſemens, on a publié ſur cette fameuſe Contrée. On y compte peu de Voyageurs, qui méritent proprement ce nom, & la plûpart ont déja paru dans les premiers Tomes de cet Ouvrage. Ceux qui ſeroient tentés de regretter qu'on n'ait pas fait entrer ici les *Ambaſſades mémorables* de la Compagnie Hollandoiſe aux Empereurs du Japon, doivent ſçavoir qu'elles ſont abſolument décriées. Voici le jugement qu'en porte le Traducteur de Kæmpfer : » Ces » fameuſes Ambaſſa-

mieux inſtruits, à ceux qui ont fait une étude profonde de ces

» des furent d'abord décrites en Flamand par Arnoldus Montanus, & publiées à Amſterdam en 1669, *in-fol.* Il en parut une Traduction Angloiſe de Jean Ogilby, en 1670, & une Françoiſe en 1680, avec quelques changemens & quelques Additions; mais les mêmes Planches ſervirent pour les trois Editions. Cet Ouvrage ne répond ni aux dépenſes qu'on fit pour l'imprimer, ni aux promeſſes magnifiques du Titre, ni enfin à l'accueil favorable qu'on lui fit dans le monde; outre qu'il eſt plein de longues digreſſions, ſouvent étrangeres au ſujet. Malgré ce qu'on avance, qu'il eſt tiré des Mémoires & des Journaux des Ambaſſadeurs mêmes, je crois que ſi l'on en retranchoit ce qui eſt copié des Lettres des Jéſuites, & d'autres Auteurs, le reſte ſe trouveroit réduit à peu de feuilles. D'ailleurs, la meilleure partie des Planches, qui ſont les principaux embelliſſemens, & pour ainſi dire l'ame des Ouvrages de cette eſpece, ne peut ſervir qu'à jetter dans l'erreur, parce qu'elles repréſentent les choſes, non comme elles ſont, mais comme le Peintre les imaginoit. Quant à la Deſcription même, il faut avouer que le Public a quelque obligation à l'Auteur d'avoir ramaſſé tout ce qui avoit été dit ſur ce ſujet, & qui étoit diſper-

deux fameuses Régions; surtout, pour le Japon, à Kæmpfer, qui réunissant les qualités les plus distinguées d'un Voyageur, ne laisse à desirer qu'une meilleure forme pour la perfection de son Ouvrage.

Il se trouve des Relations uniques, que cette raison oblige quelquefois de conserver, sans égard pour leur sécheresse & leur pésanteur. Telles sont celles qui font l'ouverture des Voyages par le Sud-Ouest. Mais j'ai pris soin de les relever par diverses Descriptions, qui leur servent d'intermedes, & par l'article du Japon, pour lequel je me promets hardiment tous les suffrages. La

» sé en je ne sais » combien de Livres. *Préface du Traducteur.* Le P de Charlevoix ajoute, à cette critique, qu'il n'y a nul ordre dans l'Ouvrage, que tout y est plein de redites & de contradictions, & qu'on y défigure presque toujours ce qu'on a tiré d'ailleurs; en un mot, qu'il ne peut être d'aucun usage, que pour quelque points de Géographie. *Hist. du Japon, Tome IX. p. 53.*

ſuite des mêmes Voyages doit faire eſperer plus d'agrément, ſi l'annonce qu'elle contiendra les Relations de Drake, de Narborough, de M. Freſier, de M. Anſon, &c. avec leurs Cartes, & tout ce qui peut ſervir à l'illuſtration de la route aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt.

Ne finiſſons pas ſans féliciter nos Lecteurs, des éclairciſſemens que M. de Liſle vient de leur procurer ſur les pages 446 du Tome 39, & 11 du Tome 40 de la Deſcription du Japon, dans une belle Carte, qui contient les nouvelles découvertes au Nord de la Mer du Sud.

Ajoutons, pour aller au devant des moindres reproches, qu'en nous ſervant des termes de Hierarchie, de Clergé, de Prélats, de Monaſteres, &c. dans l'article qui regarde la Religion du même Pays, nous en connoiſſons une application plus ſainte, pour laquelle notre reſpect eſt

tel qu'il doit être. Mais c'eſt un langage reçu, auquel il ne ſeroit pas aiſé de ſuppléer, & qui eſt autoriſé par l'exemple de nos plus religieux Ecrivains.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le dixiéme Volume des Voyages. A Paris, ce dix Août mil ſept cent cinquante-deux.

BELLEY.





HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

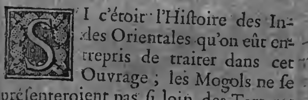
Depuis le commencement du XVe Siecle.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

VOYAGES DANS L'INDOUSTAN.

INTRODUCTION.



SI c'étoit l'Histoire des Indes Orientales qu'on eût entrepris de traiter dans cet Ouvrage ; les Mogols ne se présenteroient pas si loin des Tartares

dont ils tirent leur origine ; & la liaison qu'un Historien doit observer, entre les événemens qui dépendent les uns des autres, auroit fait placer l'Article de l'Indoustan parmi les Exploits du grand Timur (1), qui joignit dans le cours du quatorziéme siécle, cette belle partie de l'Inde à ses conquêtes. Cet ordre auroit été d'autant plus naturel, qu'elle avoit été peu connue jusqu'alors, & qu'elle n'a dû qu'à ses Conquérans sa puissance & sa splendeur. Mais ne nous lassons pas de répeter que l'objet de ce Recueil est tout-à-fait différent ; & pour Introduction générale à la nouvelle carriere qui va s'ouvrir, rappellons une ancienne remarque (2), sans laquelle on ne jugera jamais bien de l'entreprise dont je donne la continuation.

» Les Auteurs Anglois, ai-je dit dans le premier Tome, promettent » avec raison, un Systême complet » d'Histoire & de Géographie moderne.. Cependant ils ne font pas assez » remarquer que leur objet n'est pas » l'Histoire des Pays où les Voyageurs » ont pénétré, mais seulement l'Hi-

(1) Ou Tamerlan. Voyez ci-dessus son Article au Tome VI.

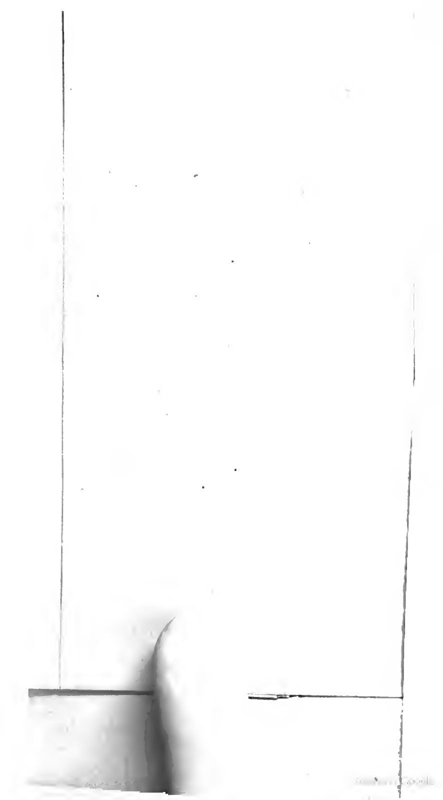
(2) Avertissement du premier Tome.

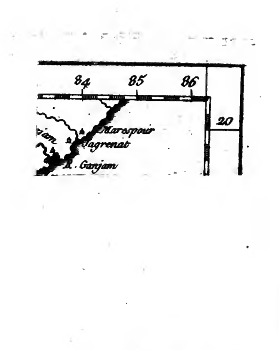
» ſtoire de leurs Voyages & de leurs
» Obſervations ; de ſorte que s'il en
» réſulte effectivement de grandes lu-
» mieres pour la Géographie & l'Hi-
» ſtoire en général, c'eſt par accident,
» ſi j'oſe employer ce terme, & parce
» qu'en viſitant divers Pays, ils n'ont
» pû manquer de recueillir ce qui s'eſt
» attiré leur attention. La plûpart s'en
» ſont fait une étude, ſuivant les oc-
» caſions & leur propre capacité ; mais,
» par ces deux raiſons mêmes, avec
» un ſuccès fort inégal. Ainſi tout ce
» qui ſe trouve ici d'utile à l'Hiſtoire
» & à la Géographie, n'eſt au fond que
» le réſultat du principal objet, qui
» eſt de repréſenter le Voyageur tel
» qu'il eſt en lui-même. Enſuite, on
» tire de tous ceux qui ont voyagé dans
» les mêmes Pays, ce qui appartient
» à l'Hiſtoire & à la Géographie des
» mêmes lieux, pour en compoſer un
» Corps que les Anglois ont nommé
» Réduction, auquel chaque Voyageur
» contribue ſuivant ſes lumieres.

Quand l'Ouvrage devroit être encore auſſi long qu'il eſt proche de ſa fin, je n'ai pas d'autre réponſe à faire aux objections, ni d'autre deffenſe contre la critique, dans une entrepriſe dont je répete que je n'ai pas formé le

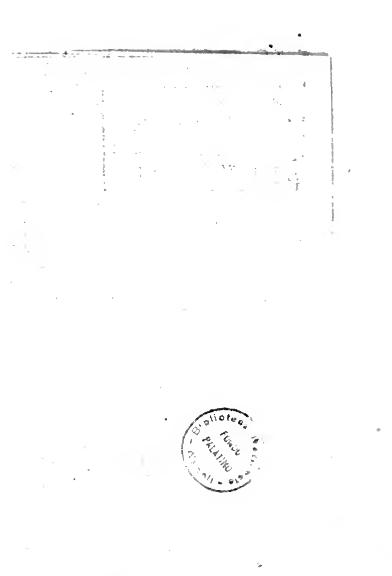
Plan. Qui me condamnera même, si j'ose m'attribuer quelque droit à la reconnoissance du Public, pour les petites réparations que je viens d'expliquer dans mon Avertissement? Je m'arrête à cette flatteuse idée. Elle soutiendra mon courage jusqu'au terme.

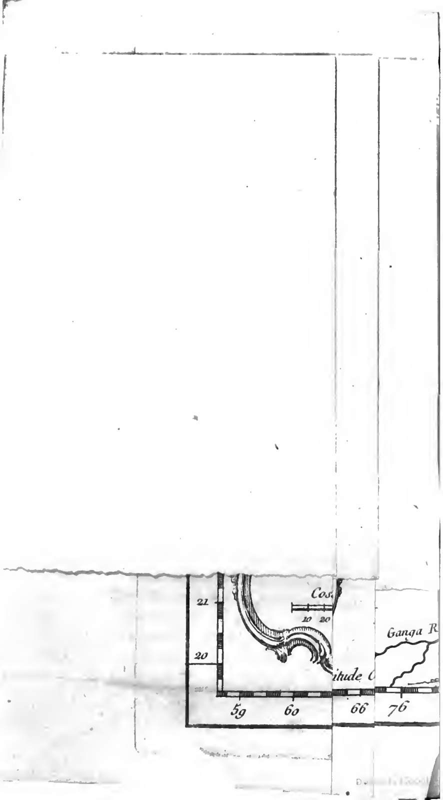




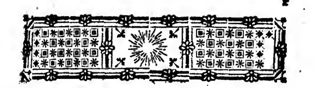

84
85
86
20
Jagrenat
R. Ganjam




Bibliotec
FONDO
PALATINO



21
20
Cos.
10 20
Ganga R
itude
59
60
66
76



VOYAGE
DE THOMAS RHOE
DANS L'INDOUSTAN.

CET habile & judicieux Voyageur fut envoyé au Mogol en 1615, avec la qualité d'ambassadeur du Roi d'Angleterre, mais aux frais de la Compagnie des Indes Orientales, dont le Commerce étoit deja florissant. Comme son Voyage n'avoit pas d'autre objet que les interêts de la Compagnie, sa Relation étoit remplie de discussions importantes, que Purchas (1), qui l'a publiée dans son Recueil, nomme les mysteres de ce Commerce. Elles en ont été retranchées, par la même politique qui porte la Compagnie de Hollande à garder un grand secret sur l'état de ses affaires dans l'Indoustan. Mais cette mutilation n'empêche pas que le Journal de Rhoe ne soit également estimable,

Motifs du Voyage.

(1) Thevenot l'a donné dans le sien.

RHOE. 1615.

& par le caractere judicieux de son Auteur, & par mille détails interessans qui font connoître l'ancienne Cour du Mogol.

Arrivée de Rhoe à Surate.

La Flotte Angloise qui portoit Rhoe, ayant jetté l'ancre au Port de Surate le 26 de Septembre, il ne s'arrêta dans la Ville que pour donner le temps au Capitaine Harris, qui fut nommé pour l'escorter, de rassembler cent Mousquetaires, dont l'escorte devoit être composée. On se mit en marche. L'Auteur fit peu d'observations dans une route de deux cens vingt trois milles, qu'il compte à l'Est de Surate jusqu'à Brampour (2). Le Pays, dit-il, est pauvre & peu habité. Ses Villes & ses Villages sont bâties de terre. Mais, à deux milles de Brampour, il arriva dans un Village nommé *Baterpore*, qui exerça plus agréablement sa curiosité. C'est l'Arsenal du Mogol. Il y vit des pieces de fonte de divers calibres, quoique generalement trop courtes & trop minces.

Sa route jusqu'à Brampour.

Baterpore, Arsenal du Mogol.

Le Kutual, ou le Magistrat de la Police, vint au-devant de lui dans ce lieu, avec une suite nombreuse, & pre-

(2) On verra dans les Relations suivantes, & dans la description, toutes ces routes mieux observées.

cedé de seize drapeaux. Il le conduisit jusqu'à *Serralia*, où l'on avoit marqué son logement. Mais à l'entrée de cette Ville, Rhoe fut surpris de voir disparoître tous les Mogols qui l'avoient conduit, & de ne pas trouver d'autre logement que quatre petites chambres, ou plutôt quatre fours, dont la voute étoit si basse qu'elle permettoit à peine d'y être debout. Cette demeure lui parut si choquante, qu'ayant recours à ses propres équipages, il donna ordre que ses tentes fussent dressées dans la plaine; & parmi les plaintes qu'il envoya faire au Kutual, il lui fit déclarer qu'il vouloit partir à l'instant. Cet Officier vint le supplier, avec beaucoup d'excuses, de prendre patience jusqu'au lendemain. Sultan *Pervis*, troisieme fils de l'Empereur Jehan Guir, residoit dans cette Ville, avec la qualité de Lieutenant Géneral de son pere. Sa Cour occupoit les principaux logemens, sans compter que Chan-Canna, Géneral des armées du Mogol, & le plus puissant sujet de l'Empire, gouvernant sous lui avec une pleine autorité, avoit toujours quatre mille cavaliers à sa suite.

RHOE. 1615.

Embarras de Rhoe à Serralia.

Le 18 d'Octobre, Rhoe se fit conduire au Palais du Prince, non seulement pour observer les usages de cette

Il s'y presente au troisieme fils du Mogol.

RHOE. 1615.

Cour, mais dans la vûe d'obtenir, à la faveur de quelques presens, la liberté d'y établir un Comptoir. Il avoit reconnu, par sa propre experience, que les lames d'épée se vendoient bien dans l'armée Mogole. En arrivant à l'audience, il trouva cent cavaliers, qui attendoient le Prince, & qui formoient une haie des deux côtés de l'entrée du Palais. Le Prince étoit dans la seconde cour, sous un dais, avec un riche tapis sous ses pieds; dans un équipage magnifique, mais barbare. Rhoe, qui s'avançoit vers lui, au travers du peuple, fut arrêté par un Officier, qui l'avertit de baisser la tête jusqu'à terre. Il repondit que sa condition le dispensoit de cet hommage servile; & continuant de marcher jusqu'à la balustrade, il s'y arrêta pour faire une profonde reverence, que le Prince lui rendit par une inclination de corps. Ensuite, il ne fit pas difficulté d'entrer dans la balustrade, où il trouva les principaux Seigneurs de la Ville, prosternés comme autant d'Esclaves. Son embarras étoit sur la place qu'il y devoit prendre; & dans cette incertitude, il se presenta droit devant le thrône. Un Secretaire, qui étoit assis sur les degrés de la seconde estrade, lui demanda ce qu'il desi-

Hardiesse de l'Ambassadeur Anglois.

it. » Je lui exposai, dit Rhoe, que le Roi d'Angleterre m'envoyant pour Ambassadeur auprès de l'Empereur son père, & me trouvant dans une Ville où le Prince tenoit sa Cour, je m'étois cru obligé de lui faire la reverence. Alors le Prince, s'adressant lui-même à moi, me dit qu'il étoit fort satisfait de me voir. Il me fit diverses questions sur le Roi mon Maître, & mes reponses furent écoutées avec plaisir. Mais comme j'étois toujours au bas des degrés, je demandai la permission de monter, pour entretenir le Prince de plus près. Il me repondit lui-même, que le Roi de Perse & le grand Turc n'obtiendroient pas ce que je desirois. Je repliquai que ma demande meritoit quelque excuse, parce que je m'étois figuré que pour de si grands Monarques il auroit pris la peine d'aller jusqu'à la porte; & qu'enfin je ne pretendois pas d'autre traitement que ceux qu'il feroit à leurs Ambassadeurs. Il m'assura que j'étois traité sur le même pied, & que je le serois dans toutes les occasions. Je demandai du moins une chaise. On me repondit que jamais personne ne s'étoit assis dans ce lieu; & l'on m'offrit, comme une

RHOE. 1615.

Comment elle lui reussit.

RHOE. 1615.

» grace particuliere, la liberté de m'appuier contre une colomne couverte de plaques d'argent, qui soutenoit le dais. Je demandai la permission d'établir un magasin dans la ville, & d'y laisser des Facteurs. Elle me fut accordée; & le Prince donna ordre que les Patentes fussent dressées sur le champ (3).

Le Prince s'enivre du vin des Anglois.

Entre plusieurs presens, Rhoe lui avoit offert une caisse remplie de bouteilles de vin. A peine les eut-il reçues qu'il en fit ouvrir plusieurs; & le goût qu'il prit à les boire, ayant été jusqu'à s'enivrer, l'Ambassadeur, qui s'étoit retiré pour attendre l'expedition des Patentes, reçut bien-tôt des excuses, par lesquelles on le prioit de remettre la conclusion de cette affaire au lendemain. Il reprit le chemin de son logement, où la fievre le saisit & l'arrêta plus de six semaines.

Château de Mandoa.

Après s'être un peu rétabli, il obtint les faveurs qui avoient été differées; & quittant Serralia, il passa la nuit du 6 Decembre dans un bois qui n'est pas fort éloigné du fameux Château de Mandoa. Cette Forteresse est située sur une montagne fort escarpée, & ceinte d'un mur dont le circuit n'a pas moins

(3) *Ibidem*, page 8.

RHOE. 1615.

sept lieues. Elle est belle, & d'une andeur étonnante (4). Le 7, Rhoe t agréablement surpris de rencontrer louard *Terry*, Facteur de sa Nation (5), ui venoit au-devant de lui avec un tre Anglois, nommé *Coriat*, celebre r le courage qu'il avoit eu de faire à ed le voyage d'Angleterre aux Indes. inq cosses plus loin, on lui fit obser- er, sur une montagne, l'ancienne lle de Chitor, dont la grandeur éclate icore dans ses ruines. On y voit les stes de quantité de superbes Tem- es, de plusieurs belles Tours, d'un rand nombre de colonnes, & d'une ultitude infinie de maisons, sans qu'il y trouve un seul Habitant. Rhoe fut tonné de ne découvrir qu'un endroit ar lequel on y puisse monter; encore 'est-ce qu'un précipice. On passe qua- e portes sur le panchant de la mon- igne, avant que d'arriver à celle de la 'ille, qui est magnifique. Le sommet e la montagne n'a pas moins de huit osses de circuit; & vers le Sud-Ouest, n y découvre un vieux Château, assez ien conservé. Cette ville est dans les

Anciennes ruines de Chitor.

(4) *Ibidem*, page 9.

(5) Voyageur Anglois, lont Purchas a publié aus- i la Relation: mais elle e contient que des obser- vations sur les mœurs & les usages; qui trouveront place dans la description de l'Indoustan.

RHOE. 1615. Etats du Prince Ranna, qui s'étoit soumis depuis peu au Mogol, ou plutôt, qui avoit reçu de l'argent de lui pour prendre la qualité de son Tributaire. C'étoit Eskbar, pere du Mogol regnant, qui avoit fait cette conquête (6). Ranna descendoit, en ligne directe, du fameux Porus, qui fut vaincu par Alexandre le Grand. Rhoe est persuadé que la Ville de Chitor étoit anciennement la residence de Porus; quoique Dehly, qui est beaucoup plus avancée vers le Nord, ait été la Capitale de ses Etats. Dehly même n'est maintenant fameuse que par ses ruines. On voit, proche de la Ville, une colonne dressée par Alexandre, avec une longue inscription. Le Mogol regnant, & ses ancêtres, descendus de Tamerlan, avoient ruiné toutes les Villes anciennes, avec défense de les rebâtir; dans la vue, apparemment, d'abolir la memoire de tout ce qu'il y avoit eu de plus grand & de plus ancien que la puissance de leur maison (7).

1616. Asmire. Le 25, Rhoe arriva heureusement à *Asmire*, où l'on compte, de Brampour, deux cens neuf cosses, qui font quatre cens dix huit milles d'Angleterre; & le 10 de Janvier, il entra dans les

(6) Page 9. (7) *Ibidem*.

RHOE. 1616.

ırs de cette Ville Imperiale. L'impatience d'exécuter les ordres de Compagnie le fit aller dès le jour vant, au Durbal, c'est-à-dire, au u d'où le Mogol donnoit ses Audien- ; & ses ordres pour le gouvernement l'Etat. L'entrée des appartemens du lais n'étoit ouverte qu'aux Eunuques; sa Garde intérieure étoit composée femmes, chargées de toutes sortes rmes. Chaque jour au matin, ce Mo- rque se presentoit à une fenêtre tour- e vers l'Orient, qui se nommoit le *rneo*, & dont la vûe donnoit sur une ande Place. C'étoit-là que tout le uple s'assembloit pour le voir. Il y ournoit vers le midi; & quelquefois y étoit retenu assez long-temps, par spectacle des combats d'éléphans & diverses bêtes sauvages. Les Sei- eurs de la Cour étoient au-dessous de i, sur un échaffaut. Après cet amu- ment, il se retiroit dans l'apparte- ent de ses femmes; mais c'étoit pour tourner encore au Durbal ou au Jar- o, sur les huit heures du soir. Il sou- it ensuite. En sortant de table, il scendoit au Gouzalkan (8), grande

Rhoe arrive à la Cour du Mogol.

Usages qu'il y trouve établis.

(8) Le *Durbal*, le *Jar-* o, & le Gouzalkan, ne nt pas les noms qu'on a dans Bernier, Chaque Nation represente les mêmes choses sous des noms differens.

RHOE. 1616.

cour, au milieu de laquelle il s'étoit fait élever un thrône de pierre de taille, sur lequel il se plaçoit, lorsqu'il n'aimoit pas mieux s'asseoir sur un simple chaise, qui étoit à côté du thrône. On ne recevoit dans cette cour que les premiers Seigneurs de l'Empire, qui ne devoient pas même s'y presenter sans être appellés. On n'y parloit point d'affaires d'Etat, parce qu'elles ne se traitoient qu'au Durbal ou au Jarneo. Les resolutions les plus importantes se prenoient en public, & s'enregistroient de même. Pour un Teston, chacun avoit la liberté de voir le registre. Ainsi le Peuple étoit aussi bien informé des affaires que les Ministres, & jouissoit du droit d'en porter son jugement. Cet ordre & cette methode s'exécutoient si regulierement, que l'Empereur ne manquoit pas de se trouver, aux mêmes heures, dans les lieux où il devoit paroître; à moins qu'il ne fût ivre ou malade: & dans cette supposition, il s'étoit assujetti à le faire sçavoir au Public. Ses sujets étoient ses esclaves; mais il s'étoit imposé si solemnellement toutes ces loix, que s'il avoit manqué un jour à se faire voir, sans rendre raison de ce changement, le Peuple se se-

RHOE. 1616.

t soulevé (9). L'Auteur a crû ces aircissemens necessaires, pour l'inligence du détail qui doit les suivre.

Premiere audience qu'il reçoit du Mogol.

Il fut conduit au Durbal. A l'entrée la premiere balustrade, deux Offi:rs vinrent au-devant de lui, pour le :evoir. Il avoit demandé qu'il lui fût rmis de rendre ses premieres soumisıns à la maniere de son pays, & cette veur lui avoit été promise. En entrant ıns la premiere balustrade, il fit une :verence. Il en fit une autre, dans seconde; & une troisieme, lorsqu'il trouva dans le lieu qui étoit au-dessus de l'Empereur. Ce Prince étoit lis dans une espece de petite galee, ou de balcon, élevée au-dessus du :z-de-chaussée de la cour. Les Ambasıdeurs, les Grands du pays, & les trangers de quelque distinction étoient dmis dans l'enceinte d'une balustrade ui étoit au-dessous de lui, & dont le lan étoit un peu plus haut que le reze-chaussée. Tout l'espace qu'elle renermoit étoit tendu de grandes pieces

(9) Page 10. Cette Etiquette étoit poussée si loin, que dans le cas d'une maadie ou de quelqu'autre necessité, le Mogol devoit faire ouvrir les portes du Palais & se montrer à quelques-uns de ses sujets, pour satisfaire les autres. *Ibidem*. Il paroît que Durbal est le nom d'une Cour; & Jarneo, celui d'une Place où le Roi se fait voir. Ainsi ce sont deux lieux differens.

RHOE. 1616. de velours, & le plancher couvert de riches tapis. Les personnes de condition mediocre étoient dans la seconde balustrade. Jamais le Peuple n'entre dans cette cour. Il s'arrête dans une cour plus basse, mais disposée de maniere que tout le monde peut voir l'Empereur. Ce lieu a beaucoup de ressemblance avec la perspective generale d'un théâtre, où les principaux Seigneurs seroient placés comme les Acteurs, sur la scene, & le Peuple plus bas, comme dans le parterre (10).

L'Empereur prevint l'Interprete des Anglois. Il felicita Rhoe du succès de son voyage; & dans toute la suite du discours, il traita le Roi d'Angleterre de frere & d'allié. Rhoe lui presenta ses lettres, traduites dans la langue du pays; sa commission, qui fut examinée soigneusement; enfin ses presens, dont le Monarque parut fort satisfait. Ce Prince lui fit diverses questions. Il lui temoigna de l'inquietude pour sa santé, qui n'étoit qu'imparfaitement retablie. Il lui offrit même ses Medecins, en lui conseillant de ne pas prendre l'air jusqu'au retour de ses forces. Jamais il n'avoit traité d'Ambassadeur avec tant de marques d'affection, sans

(10) Pages 10.

cepter ceux de la Perse & de la Turie (11).

Rhoe apprenant que le Prince Sul-
Coronne, second fils de l'Empe-
ur, étoit Viceroi de Surate, & que
amitié par consequent étoit fort
portante aux Anglois, lui fit deman-
audience, quoiqu'on publiât qu'il
it ennemi des Chrétiens. On lui fit
endre l'honneur de le voir, jusqu'au
. Mais lorsqu'il s'approcha de son
lais, un Officier considerable vint
devant lui, & le conduisit dans un
partement intérieur, qu'on n'avoit
nais ouvert aux Etrangers. Tandis
il s'y entretenoit avec son guide, le
nce se fit un plaisir de le surprendre,
se presentant sans s'être fait annon-
. Il ne lui temoigna que de l'incli-
ion à l'obliger; & quelques presens
gmenterent si vivement cette dispo-
on, qu'il promit de faire justice aux
glois, sur tous les sujets de mécon-
tement qu'ils avoient reçûs dans son
maine de Surate. Peu de jours après,
oe étant retourné au Durbal ne re-
pas des promesses moins flateuses,
la bouche même de l'Empereur. Ce
narque, l'ayant découvert de loin,
fit signe de la main qu'il n'avoit pas

Le Prince Coronne, second fils du Mogol.

(11) *Ibidem.*

ROE. 1616.

besoin de faire demander audience, & qu'il pouvoit s'approcher librement. Il lui fit donner une place au-dessus de tous les Seigneurs qui se trouvoient dans la balustrade; honneur si singulier, que dans la suite il crut devoir employer tous ses soins à s'en conserver la possession (12).

Maison de campagne du Mogol.

Le premier de Fevrier, on lui proposa de visiter une maison de plaisance, qu'Asaph-Kam avoit donnée à l'Empereur. Elle est située à deux mille d'*Asmire*, entre deux roches fort hautes, qui la mettent tellement à couvert du Soleil, qu'à peine y trouve-t-on un seul endroit d'où l'on puisse le voir. Le roc, taillé en quelques endroits, sert de fondement & de muraille. Le reste est de pierre vive; avec un petit jardin, qui a cinq fontaines, & deux grands étangs, dont l'un est de trente marches plus élevé que l'autre. Le chemin qui conduit à cette maison est si étroit, que deux personnes n'y peuvent passer de front. Il est roide & pierreux. En un mot, ce Château est une solitude très agréable & très sûre, où l'on ne trouve pas d'autre compagnie que celle des

(12) Page 11. Les Facteurs Anglois avoient été fort maltraités dans plusieurs Villes, telles que Surate, Amadabath, &c.

ns sauvages, des tourterelles, & ttres oiseaux, mais sur tout des si-, qui se mettent de tous côtés sur les ntes des rochers (13).

RHOE. 1616.

Le 2 de Mars, on commença, dès le :, la fête qui se nomme Nouroux (14), par laquelle les Mogols, comme Persans, solemnisent le commencent de leur nouvelle année. Elle se ébre ordinairement à la premiere ne. On avoit élevé un thrône, quapieds plus haut que la cour du Dur-. L'espace entre ce thrône & le lieu : lequel l'Empereur devoit entrer, it une estrade de cinquante six pieds long, & large de quarante trois, mée de balustrades, & couverte d'étes d'or & de soie, qui étoient souues par de grosses cannes revêtues même drap. Au bout de cet espace, avoit placé les portraits du Roi d'Anterre, de la Reine, de Madame isabeth, des Comtesses de Sommer- & de Salisbury, & celui de la feme d'un Bourgeois de Londres. Au-des-

Fête du Nouroux.

Richesse des ornemens.

13) Page 12.

14) Rhoe se trompe, c quantité d'autres Aurs, lorsqu'il pretend Nouroux signifie neuf irs, qui sont la durée la Fête. Thevenot rapte l'origine de ce nom, & s'en sert pour expliquer une époque Persane dont nos chronologistes n'ont pas eu de connoissance, & qu'il nomme années Schaliennes. *Voyez sa Collection, Tome I.*

R. HOE. 1616. sous on voyoit celui de Thomas Smith, Gouverneur de la Compagnie des Indes Orientales. Sur l'estrade, on avoit étendu des tapis de Perse d'une grande largeur. Cette place étoit pour les personnes de qualité, à la reserve d'un petit nombre qui avoient un autre poste, enfermé aussi d'une balustrade, vis-à-vis le thrône, pour recevoir de plus près les ordres; & dans cette seconde balustrade, on avoit placé, entre plusieurs curiosités précieuses, une maison d'argent. Le côté gauche de la même cour offroit le pavillon du Prince Sultan Coronne, dont les piliers étoient revêtus d'argent comme ceux du thrône Imperial. La forme de ce thrône étoit quarrée. Les quatre piliers portoient un dais de drap d'or, dont la frange ou la crépine étoit enfilée de perles fines: & d'espace en espace, il y avoit des grenades, des poires, des pommes, & d'autres fruits d'or massif. L'Empereur étoit assis sur des coussins, couverts de perles & de pierres précieuses. Les principaux Seigneurs avoient leurs tentes dressées le long de la cour; les unes de taffetas, d'autres de damas, & d'autres de drap d'or, mais en petit nombre. Ils étalent ordinairement toutes leurs richesses dans ces tentes; & l'Empereur y en-

RHOE. 1616.

it autrefois, pour y prendre tout ce
i flattoit son goût : mais il avoit
ıngé cet usage, & chacun lui por-
t sur son thrône les presens ou les
ennes.

Description du thrône.

Rhoe choisit le dernier jour de la
e, pour faire son present. L'Empe-
ır le reçut avec beaucoup de satis-
tion, & donna ordre qu'on le fît en-
r dans sa balustrade. Cependant,
nme on ne lui permit pas de monter
: l'estrade du thrône, il n'en voyoit
bord qu'une partie, parce que la ba-
trade qui le fermoit par devant étoit
ute & couverte de tapis; mais il ne
ſſa pas de le voir à la fin jusqu'au
ıd. » On ne peut desavouer, dit-il,
ue le dedans ne fût richement paré :
nais il l'étoit de tant de pieces diffe-
entes, & qui avoient si peu de rap-
ort entre elles, que le mauvais or-
lre en diminuoit beaucoup l'éclat. Il
embloit qu'on n'eût pensé qu'à ras-
embler dans ce lieu tout ce que l'Em-
ire avoit de plus riche, sans consul-
er aucune regle «. L'après-midi un
ıne Prince, fils de Ranna, nouveau
ıſſal du Mogol, se presenta devant le
ône avec beaucoup de céremonie. Il
mit trois fois à genoux, en frappant
terre de sa tête. Il apportoit le present

RHOE. 1616.

de son pere. On le fit entrer dans la petite balustrade, & l'Empereur lui pressa la tête entre ses bras pour le remercier. Son present consistoit dans une grande caisse d'or (15). Quelques Courtisanes finirent la fête par des sauts & des danses.

Audience du Gouzalkan.

Le 30, Rhoe se rendit le soir au Gouzalkan, qui lui avoit paru, des trois lieux d'audience, le plus propre à lui donner toute la liberté dont il avoit besoin pour s'expliquer. Malgré les promesses de l'Empereur, ses affaires avançoient si peu, qu'il commençoit à se lasser de cette incertitude. Les difficultés qu'il trouva pour faire entendre ses plaintes, ne donnent pas une trop haute idée de l'ordre qui regnoit au-tour du Mogol. Ce recit merite d'autant plus d'être rapporté dans ses termes, que c'est par ces détails mêmes qu'il releve le prix de sa relation. Mais on doit faire observer, que les obstacles dont il se plaint venoient de la faction Portugaise, qui avoit engagé Asaph-Kam, un des plus grands Seigneurs & des premiers Officiers de la Cour, à traverser les pretentions des Anglois.

Combien elle cause d'embarras à Rhoe.

» On me fit entrer, dit Rhoe, avec » mon Agent ou mon Facteur Indien,

(15) Page 13.

qui étoit un vieillard : mais on refusa RHOE. 1616.
» l'entrée à mon Interprete, par l'a-
» dresse d'Asaph-Kam, qui craignoit
» mes explications. Sa Majesté me fit
» faire diverses questions sur la per-
» sonne du Roi d'Angleterre, & sur mes
» presens. Je repondis à quelques-unes :
» mais enfin je déclarai que je ne sçavois
» pas assez la langue Portugaise pour
» satisfaire à toutes les demandes de
» l'Empereur, si l'on n'accordoit à mon
» Interprete la liberté d'entrer. On le
» fit appeller, malgré les oppositions
» d'Asaph-Kam. Je lui donnai ordre de
» dire à Sa Majesté que je desirois de
» m'expliquer sur les affaires qui me re-
» tenoient à sa Cour. Elle repondit
» qu'elle m'entendroit volontiers. Mais
» le fils d'Asaph-Kam tira l'Interprete
» avec assez de violence, & ne lui per-
» mit pas d'en dire davantage. Ceux de
» sa faction, s'étant mis aussi-tôt devant
» moi, m'empêchoient de me faire
» voir à l'Empereur, & n'empêchoient
» pas moins l'Interprete d'approcher
» (16). Je lui ordonnai d'élever la voix,
» & de dire à l'Empereur que je deman-
» dois audience. Il eut le courage de
» m'obéir. L'Empereur l'entendit. Je
» fus appellé ; & tous mes adversaires

(16) Ibidem.

RHOE.
1616.

» furent obligés de me faire place. Ce-
» pendant Asaph - Kam eut l'audace de
» s'avancer à l'un des côtés de mon In-
» terprete. J'étois à l'autre ; mais pen-
» dant que je lui faisois entendre ce
» qu'il devoit dire, ce redoutable en-
» nemi s'efforçoit de l'embarrasser en
» m'interrompant.

» Je ne laissai pas de faire represen-
» ter à l'Empereur que j'étois à sa Cour
» depuis deux mois, dont j'avois passé
» l'un dans une fâcheuse maladie : qu'on
» m'avoit fait perdre l'autre, en vaines
» cérémonies ; & qu'on paroissoit mar-
» quer peu d'attention pour les princi-
» paux motifs de mon voyage, qui
» étoient de conclure une amitié con-
» stante entre les deux Nations, d'éta-
» blir la sureté du commerce, & celle
» de la residence des marchands An-
» glois, qui feroient quelque sejour
» dans l'Empire. On me repondit que
» ces trois points m'avoient été accordés
» dès la premiere audience. Oui, repli-
» quai-je, mais avec des conditions one-
» reuses ou mal expliquées. L'Empe-
» reur me demanda lui-même quel pre-
» sent je lui promettois. Je repondis
» que notre commerce étoit encore nais-
» sant & mal établi ; mais que notre
» pays produisoit diverses curiosités,

» que le Roi mon Maître s'empresseroit RHOE. 1616.
» de lui envoyer ; & que les Marchands
» en feroient chercher de toutes parts,
» s'il leur accordoit sa protection. Il me
» demanda de quelles curiosités je vou-
» lois parler, & si c'étoient des dia-
» mans ou d'autres pierres précieuses.
» Je lui dis que des curiosités, qui ve-
» noient d'un pays dont il étoit le maî-
» tre, ne me paroissoient pas un pre-
» sent digne de lui ; mais que je m'ef-
» forcerois de trouver, pour Sa Majesté,
» diverses richesses qui n'avoient point
» encore été vûes dans ses Etats, telles
» que d'excellentes peintures, de belles
» sculptures, des figures de pierre ou de
» fonte, des broderies, des étoffes d'or
» & d'argent. Cela est bien, me dit-il ;
» mais j'aimerois mieux un cheval An-
» glois. Je lui repondis qu'il étoit im-
» possible de le faire venir par mer ; &
» que par terre, le Turc ne le permet-
» troit pas. L'entreprise, repliqua-t-il,
» n'étoit pas impossible par mer. Je lui
» representai les difficultés des tempê-
» tes & la longueur de la navigation. Il
» me dit que si l'on mettoit six chevaux
» dans un navire, on pouvoit esperer
» d'en sauver un ; & que s'il arrivoit
» fort maigre, on trouveroit moyen de
» l'engraisser. Je continuai de l'assurer

RHOE. 1616.

» que le succès étoit fort incertain ; mais
» j'ajoutai que pour le satisfaire j'écri-
» rois dans ma patrie, & qu'on tente-
» roit l'experience.

» Alors il me demanda ce que je vou-
» lois de lui. Je repondis nettement que
» je desirois des conditions raisonna-
» bles, qui paroissoient necessaires pour
» l'établissement d'une amitié constan-
» te, pour la sureté de nos personnes,
» & pour la liberté de notre commerce ;
» qu'après les mauvais traitemens que
» nous avions essuyés, cette précaution
» étoit indispensable ; & que je n'en-
» trois point dans le sujet de nos justes
» plaintes, parce que j'esperois qu'il
» seroit bien-tôt reparé.

» A ces mots, Asaph-Kam s'avança,
» pour pousser mon Interprete : mais
» opposant l'audace à l'audace, je le re-
» tins par le bras, & je ne lui laissai que
» le pouvoir de marquer son ressenti-
» ment par des signes. L'Empereur qui
» découvrit quelque chaleur dans mes
» mouvemens, se mit en colere, &
» declara d'un air si furieux qu'il vou-
» loit sçavoir de qui j'avois à me plain-
» dre, que je ne crus pas devoir l'exci-
» ter davantage. J'ordonnai à mon In-
» terprete, en assez mauvais Italien, de
» repondre que je ne voulois pas im-

» portuner Sa Majesté par le recit de RHOE. 1616.
» nos peines, mais que je m'adresserois
» au Prince son fils, pour obtenir ju-
» stice, dans la confiance de le trouver
» bien disposé pour nous. L'Empereur
» n'attendit pas que mon Interprete eût
» achevé; & lui entendant nommer son
» fils, il se figura que je me plaignois
» de ce jeune Prince. *Mio-Figlio, Mio-*
» *Figlio*, répeta-t-il deux fois dans la
» langue dont je m'étois servi; & sur
» le champ il le fit appeller. Le Prince
» vint aussi-tôt. La frayeur & la soumis-
» sion étoient peintes sur son visage.
» Asaph-Kam ne trembloit pas moins,
» & tous les spectateurs paroissoient fort
» étonnés. L'Empereur traita fort mal
» son fils, qui s'excusoit avec beaucoup
» d'embarras, sans pénetrer la cause de
» cette querelle. Pour moi, qui com-
» pris heureusement l'équivoque, j'eus
» recours à la bonté d'un Prince Per-
» san, avec lequel j'avois lié connois-
» sance, & que je priai de suppléer
» au défaut de mon Interprete, qui s'é-
» toit mal expliqué. Il remit l'esprit
» de l'Empereur & du Prince, en décla-
» rant que loin d'avoir accusé le Prin-
» ce, je demandois la permission d'a-
» voir recours à lui, pour tout ce qui
» se passeroit dans les pays de son Do-

ROE, 1616.

» maine. L'Empereur consentit à cette
» proposition.

» Le Prince, revenu de son trouble,
» me dit qu'il m'avoit offert un Firman
» que j'avois refusé, & me pressa d'ex-
» pliquer les raisons de ce refus. Je ne
» fis pas difficulté de repondre que le
» Firman renfermoit des conditions que
» je ne pouvois accepter. L'Empereur
» voulut sçavoir quelles étoient ces con-
» ditions, ausquelles je refusois de m'as-
» sujettir. Je les expliquai ; & l'on se
» mit à disputer là-dessus avec beaucoup
» de chaleur. Un Seigneur, nommé
» Mokreb-Kam, déclara qu'il ne pou-
» voit abandonner l'interêt de la Na-
» tion Portugaise ; & parlant de la nô-
» tre avec mépris, il soutint que Sa Ma-
» jesté ne signeroit jamais aucun article
» à leur desavantage. Je repondis que
» mes propositions n'avoient rien de
» préjudiciable aux Portugais, & que je
» n'aurois pas crû la Cour Mogole si
» dévouée à cette Nation. Les Jesuites
» & d'autres Partisans de la même cau-
» se, insisterent avec tant de chaleur
» sur la déclaration de Mokreb-Kam,
» que je fus obligé d'entrer dans d'au-
» tres explications. Elles consisterent à
» leur offrir une paix conditionnelle, en
» temoignant néanmoins que leur haine

ou

» ou leur amitié nous étoient presque » indifférentes. L'Empereur prit la pa- » role; & reconnoissant que mes de- » mandes étoient justes, & ma reponse » génereuse, il me pressa de faire mes » propositions. Asaph-Kam, qui avoit » été muet pendant tout ce discours, & » qui étoit impatient d'en voir la fin, » representa qu'après les plus longues » disputes, il faudroit revenir à mettre » mes demandes par écrit; que c'étoit » par consequent le parti auquel on de- » voit s'arrêter, & que si le Conseil les » trouvoit raisonnables, elles seroient » signées du sceau Impérial. L'Empe- » reur approuva cette ouverture; & je » temoignai que j'en étois satisfait, » pourvû que le Prince y donnât son » approbation, qu'il promit aussi (17). RHOE, 1616.

Le lendemain, Rhoe envoya chez Asaph-Kam, pour lui faire compren- dre, que l'Empereur s'étoit fâché sur une équivoque; que c'étoit uniquement la faute de l'Interprete; que les An- glois n'avoient aucune intention de se plaindre du Prince ni de lui, mais que ne pouvant supporter qu'il déguisât leurs affaires à l'Empereur, ou qu'il ne l'en informât qu'à demi, ils le prioient de trouver bon, qu'ils n'employassent

Les Anglois s'attirent la haine du Prince Coronne.

(17) Page 45.

RHOE. 1616. plus desormais son entremise à la Cour. Sa reponse fut, que ni lui ni le Prince n'avoient aucune raison de croire que l'Ambassadeur Anglois eût voulu se plaindre d'eux; que l'équivoque étoit évidente; qu'il avoit toujours aimé la nation Angloise, & qu'il conservoit les mêmes sentimens. Cependant Rhoe fut averti, deux jours après, que le Prince avoit demandé à l'Empereur pourquoi il recevoit si bien les Anglois, & qu'il lui avoit representé que cette préference éloignoit les Portugais de ses ports; que leur commerce lui apportoit néanmoins plus d'utilité que celui des Anglois, qui n'y venoient que pour s'enrichir, & qui n'avoient que des marchandises de peu de valeur, telles que des draps, des épées & des couteaux; au lieu que les autres apportoient des perles, des rubis, & toutes sortes de pierres précieuses. Ce discours prouvant assez que ce Prince avoit peu d'affection pour l'Angleterre, Rhoe prit la resolution de se tenir sur ses gardes & de tourner tous ses soins à se conserver la protection de l'Empereur. Un autre incident lui apprit encore mieux combien sa défiance étoit juste.

Avanture d'un jeune Anglois qui » J'eus le chagrin, dit-il, de perdre » un jeune Anglois, qui abandonna

» mon service pour se retirer chez un Italien ; & les honteuses raisons de sa fuite firent peu d'honneur à notre Nation. Comme tous les Italiens s'étoient réunis pour le proteger, j'allai demander justice au Durbal. L'Empereur donna ordre aussi-tôt que le deserteur fût remis entre mes mains. Mais le Prince, qui n'attendoit que l'occasion pour me nuire, proposa de le faire amener dans l'assemblée. Il parut le soir au Gouzalkan ; & se voyant appuié du Prince, il eut la hardiesse de passer devant moi, pour supplier l'Empereur de lui accorder la vie. Ce Monarque, touché de compassion, perdit le dessein de me le rendre, & resolut de l'envoyer prisonnier à Surate. Mais le Prince, dans la seule vûe de me braver, le demanda au Roi pour son service ; & cette faveur lui fut accordée malgré toutes mes objections. Il lui donna aussitôt cent cinquante roupies, & la paye de deux chevaux ; & joignant l'insulte à l'injustice, il me fit défense d'entretenir aucun commerce avec lui.

RHOE. 1616.

Se livre aux Italiens.

» Cependant ce jeune homme ouvrit les yeux sur sa faute. Il prit le temps de la nuit pour venir chez moi ; &

RHOE. 1616.

» s'étant jetté à mes pieds, il me de-
» manda pardon de son extravagance,
» avec offre de la reparer par toutes sor-
» tes de soumissions. Je lui dis que je ne
» voulois pas le retenir, puisqu'il étoit
» au service du Prince; mais que pour
» lui faire grace, j'exigeois qu'il me fît
» une satisfaction publique. Dès le jour
» suivant, il trouva le moyen d'entrer
» au Gouzalkan, où demandant pardon
» à l'Empereur, il retracta toutes ses
» impostures. Il avoua que c'étoit
» un nouveau crime, dont il s'étoit
» rendu coupable, pour se mettre à cou-
» vert de mes justes châtimens. Il sup-
» plia même Sa Majesté de me faire ap-
» peller, pour lui donner le pouvoir de
» me demander grace en sa presence.
» L'Empereur étoit prêt d'y consentir;
» mais le Prince, fort piqué d'un éve-
» nement si peu prevu, suscita quelques
» affaires qui lui firent abandonner cet-
» te idée. Je me rendis le lendemain au
» Gouzalkan. L'Empereur me protesta
» qu'il n'avoit jamais pensé à proteger
» contre ma justice un Anglois fugitif
» & criminel, mais qu'il n'avoit pû se
» défendre de le recevoir lorsqu'il s'étoit
» jetté comme entre ses bras. On le fit
» amener. Il me demanda pardon à ge-
» noux. Il jura devant l'Empereur qu'il

» n'avoit pas dit un mot de verité, & » qu'il faisoit cette déclaration volontairement, sans aucune esperance de » retourner jamais en Angleterre. Le » Prince, qui étoit present, s'échauffa » beaucoup, & l'excita vivement à persister dans sa premiere déposition. » Mais ayant refusé de changer de langage, il eut ordre de se retirer. Le » Prince, dans un dépit qu'il ne put déguiser, le rappella publiquement, & » lui donna ordre, avec beaucoup de » bassesse, de rapporter les cent cinquante roupies qu'il avoit reçues, sous » prétexte que cette somme, qui lui » avoit été donnée pour un autre service » que le mien, ne lui appartenoit plus » lorsqu'il faisoit sa paix avec moi (18).

RHOE. 1616.

Les Anglois essuyerent d'autres mortifications, ausquelles Rhoe fut obligé de paroître insensible, parce qu'il ne lui restoit aucun moyen de demander satisfaction. Il n'avoit plus rien à donner à la Cour; & l'Empereur ne recevoit jamais une requête avec faveur, lorsqu'elle n'étoit pas accompagnée de quelque present. Le Prince faisoit tourner les circonstances à l'avantage des Portugais, en les pressant d'apporter des pierreries, des rubis & des perles.

Mortifications qu'essuient les Anglois.

(18) Page 16.

ANNÉE 1616.

Ils se presenterent devant l'Empereur avec un present considerable, & un rubis Balais qu'ils lui proposerent d'acheter. Il pesoit treize rolles, dont deux & demi font une once. Mais au lieu de cinq lecks de roupies, qu'ils avoient esperé de le vendre, l'Empereur ne leur en offrit qu'un. Cependant ils se rendirent si agréables à la Cour, que les Anglois n'osoient plus s'y presenter.

Reflexions de l'Auteur.

» Jusqu'alors, dit l'Auteur, j'avois jugé » de ce pays-là sur le rapport d'autrui : » mais je commençai à connoître, par » une fâcheuse expérience, la distin» ction qu'on y mettoit entre les Portu» gais & nous. Tous les Indiens cou» roient après eux. Au contraire, lors» qu'ils achetoient nos marchandises, » ils croyoient nous faire l'aumône. » Outre l'avantage que les Portugais » avoient dans les Indes, d'être voi» sins du Mogol, ils pouvoient empê» cher le Commerce de la Mer-rouge. » D'ailleurs, le notre n'étoit rien en » comparaison du leur. Aussi la crainte » de nos Vaisseaux étoit-elle l'unique » motif qui portât le Mogol à nous re» cevoir (19).

Differend entre les deux Princes, fils du Mogol.

Le 12 de Juin, Sultan Coronne fut nommé pour commander les troupes

(19) Page 17.

qui devoient faire la guerre dans le Decan. On consulta les Bramines sur le choix du jour de son départ ; & le Prince Pervis reçut ordre de se rendre à la Cour. On racontoit assez ouvertement que ce jeune Prince avoit écrit à l'Empereur son pere, qu'il verroit volontiers le commandement dans les mains de son frere aîné, mais qu'il croyoit son honneur blessé par la préference qu'on donnoit sur lui au Sultan Coronne, & qu'il étoit resolu de s'attaquer à sa personne pour en tirer raison. Les principaux Officiers declarerent aussi qu'ils demanderoient la permission de se retirer, s'ils étoient obligés de servir sous cet odieux Géneral, qui étoit plus redouté que l'Empereur même. Cependant Rhoe previt que son élection subsisteroit, parce que l'Empereur, dit-il, n'avoit pas le pouvoir de la changer. Ce Monarque se proposoit de marcher lui-même à la tête de l'armée ; & les Anglois craignoient beaucoup que s'il executoit ce dessein, avec Sulphekar-kam, son favori, on ne leur payât jamais un sou de l'argent qui leur étoit dû (20).

RHOE. 1616.

Le 18 un des neveux du Mogol, qui avoit embrassé la Foi Chrétienne, eut ordre, de ce Prince, d'aller se mettre

Ordre barbare, qui coute la liberté à un de ses neveux.

(20) Page 17.

RHOE. 1616.

sur le cou d'un lion, qu'on avoit amené à la Cour. La crainte l'ayant empêché d'obéir, son frere cadet reçut le même ordre, & l'executa intrépidement, sans que le lion lui fît aucun mal. L'Empereur en prit occasion d'envoyer l'aîné dans un cachot, d'où l'on jugea qu'il ne sortiroit jamais. Le 24, la Princesse femme de Sultan Coronne accoucha d'un fils. Ce nouveau Géneral continuant ses preparatifs pour la campagne, on lui donna pour appointemens vingt lecks (21) de roupies, dont il commença génereusement à faire usage, pour se concilier les cœurs par ses liberalités. Un des principaux Seigneurs de la Cour avertit l'Empereur, que le Prince Pervis, dont l'honneur étoit offensé par le choix qu'on avoit fait de son frere, étoit capable de s'en ressentir. Qu'ils se battent, repondit ce Monarque, j'en suis content. Le plus vaillant commandera mes armées.

Adresse des soldats Mogols à tirer au blanc.

Rhoe crut devoir une visite à l'Emir Abdalla Hassan, Lieutenant Géneral & Thresorier des troupes Mogoles, qui partoit pour se rendre au quartier d'assemblée. Il en fut reçu avec beaucoup de distinction. Ce Seigneur fit tirer ses soldats au blanc devant lui. La plûpart,

(21) *Ibidem*.

avec leurs fleches, ou leurs mousquets chargés d'une seule balle, donnerent dans le blanc, qui n'étoit pas plus large que la main. RHOE. 1616.

Pendant que les Anglois auguroient fort mal du succès de leur ambassade, un leger incident releva tout d'un coup leurs esperances. Un jour que Rhoe se trouvoit au Durbal, l'Empereur lui fit dire par Asaph-Kam, qu'il avoit appris qu'entre les Anglois de sa suite, il avoit un excellent Peintre, & qu'il souhaitoit de voir quelqu'un de ses ouvrages. Je n'avois pas de Peintre, dit Rhoe; mais j'avois amené un jeune Anglois, qui faisoit, pour son amusement, des figures à la plume, & qui étoit fort éloigné de la perfection d'un bon Peintre. Cette reponse, que je fis à l'Empereur, lui fit croire que je le soupçonnois de vouloir m'enlever mon Artiste. Il s'efforça de me guerir de cette crainte. Mais je lui protestai qu'elle n'avoit point eu de part à ma reponse, & je lui promis de mener le jeune homme au Gouzalkan, où je lui ferois porter ses dessins, qui pouvoient être quelques figures d'élephant ou de cerf. A ce discours, l'Empereur fit une inclination, & me dit que si ma curiosité me faisoit desirer un élephant, ou sa figure, ou

Incident qui met Rhoe en faveur à la Cour.

ROE. 1616. quelque chose qui pût se trouver dans ses Etats, je ne devois pas faire la dépense de l'acheter, ni chercher à me le procurer par une autre voie que la sienne; qu'il m'offroit tout ce qui pouvoit me plaire; que je pouvois parler librement; qu'il étoit mon ami; enfin qu'il me prioit de revenir le soir avec le jeune homme & ses peintures. Asaph-Kam prit occasion de-là pour me presser d'aller chez lui, & d'y mener aussi le Peintre. Jamais l'Empereur ne m'avoit traité avec tant d'affection. Toute sa Cour en fut informée, & je m'en apperçus au changement que je remarquai, aussitôt, dans les manieres que les Courtisans avoient eues pour moi. Il arriva fort plaisamment que pour interprete de ses caresses, l'Empereur choisit un Jesuite, qui n'avoit cherché que l'occasion de me nuire (22).

Demoiselle surprise avec un Eunuque. Le même jour, une Demoiselle de la Princesse Noharmel, favorite de l'Empereur, fut surprise avec un Eunuque, dans le Palais, par un autre Eunuque qui l'aimoit aussi, & perça son rival d'un coup de poignard. La jeune fille fut enterrée jusqu'aux aisselles, les bras attachés à un poteau, & condamnée à passer trois jours & deux nuits dans

(22) Page 18.

cette situation, sans recevoir aucune nourriture, la tête & les bras exposés à la chaleur du Soleil. Sa faute devoit être pardonnée, si elle avoit le bonheur de survivre à ce supplice ; mais sans nous apprendre quel fut son sort, l'Auteur ajoute, qu'en perles, en pierreries & en argent, on lui trouva près de deux millions d'or. L'Eunuque, pour qui le coup de poignard n'avoit pas été mortel, fut mis en pieces par les éléphans (23).

RHOE. 1616.

Maison accordée aux Anglois dans Baroch.

Les Anglois se ressentirent bien-tôt de la faveur de Rhoe, par la facilité qu'ils trouverent à se procurer une maison pour leur Commerce dans la Ville de Baroch, avec la liberté d'y vendre toutes sortes de marchandises, & une exemption de droits, dont le profit devoit monter pour eux à la valeur de quinze cens jacobus (24). Rhoe ne cessa plus d'être caressé personnellement à la Cour. Il raconte, avec un détail dont on ne doit rien supprimer, quelques effets de cette heureuse révolution. Le 6 d'Août, je reçus ordre, dit-il, de me rendre au Durbal. Quelques jours auparavant, j'avois fait présent au Mogol d'une peinture, & je l'avois assuré qu'il n'y

(23) Ibidem.

(24) Page 190.

RHOE. 1616. Défi entre le Mogol & Rhoe sur la peinture.

avoit personne aux Indes, qui fût capable d'en faire une aussi belle. Aussitôt que je parus, Que donneriez-vous, me dit-il, au Peintre qui auroit fait une copie de votre tableau, si ressemblante, que vous ne la puissiez pas distinguer de l'original ? Je repondis que je lui donnerois volontiers vingt pistoles. Il est gentilhomme, repliqua l'Empereur; vous promettez trop peu. Je donnerai mon tableau de bon cœur, dis-je alors, quoique je l'estime très rare; & je ne prétends pas faire de gageure; car si votre Peintre a si bien réussi, & s'il n'est pas content de ce que je lui promets, Votre Majesté a dequoi le recompenser. Après quelques discours sur les Arts qui s'exercent aux Indes, il m'ordonna de me rendre le soir au Gouzalkan, où il me montreroit ses peintures.

Vers le soir, il me fit appeller par un nouvel ordre, dans l'impatience de triompher de l'excellence de son Peintre. On me fit voir six tableaux, entre lesquels étoit mon original. Ils étoient tous sur une table, & si semblables en effet, qu'à la lumiere des chandelles, j'eus à la verité quelque embarras à distinguer le mien; je confesse que j'avois été fort éloigné de m'y attendre.

Je ne laissai pas de montrer l'original, & de faire remarquer les différences qui devoient frapper les connoisseurs. L'Empereur n'en fut pas moins satisfait de m'avoir vû quelques momens dans le doute. Je lui donnai tout le plaisir de sa victoire, en louant l'excellence de son Peintre. Hé bien, qu'en dites-vous ? reprit-il. Je repondis que Sa Majesté n'avoit pas besoin qu'on lui envoyât des Peintres d'Angleterre. Que donnerez-vous au Peintre ? me demanda-t-il. Je lui dis que puisque son Peintre avoit surpassé de si loin mon attente, je lui donnerois le double de ce que j'avois promis, & que s'il venoit chez moi, je lui ferois present de cent roupies pour acheter un cheval. L'Empereur approuva ces offres ; mais après avoir ajouté que son Peintre aimeroit mieux toute autre chose que de l'argent, il revint à me demander quel present je lui ferois ? Je lui dis que cela devoit dépendre de ma discrétion. Il en demeura d'accord. Cependant il voulut sçavoir quel present je ferois au Peintre. Je lui donnerai, repondis-je, une bonne épée, un pistolet, & un tableau. Enfin, reprit le Monarque, vous demeurez d'accord que c'est un bon Peintre : faites-le venir chez vous,

RHOE. 1616.

Les Indiens entendoient déja la peinture.

RHOE. 1616. montrez lui vos curiosités, & laissez-le choisir ce qu'il voudra. Il vous donnera une de ses copies, pour la faire voir en Angleterre, & prouver à vos Européens que nous sommes moins ignorans dans cet art qu'ils ne se l'imaginent. Il me pressa de choisir une des copies. Je me hâtai d'obéir. Il la prit, il l'enveloppa lui-même dans du papier, & la mit dans la boete qui avoit servi à l'original, en marquant sa joie de la victoire qu'il attribuoit à son Peintre. Je lui montrai alors un petit portrait que j'avois de lui, mais dont la maniere étoit fort au-dessus de celle du Peintre qui avoit fait les copies; & je lui dis que c'étoit la cause de mon erreur, parce que sur le portrait qu'on m'avoit donné pour l'ouvrage d'un des meilleurs Peintres du Pays, j'avois jugé de la capacité des autres. Il me demanda où je l'avois eû. Je lui dis que je l'avois acheté d'un Marchand. Hé comment, repliqua-t-il, employez-vous de l'argent à ces choses-là? Ne sçavez-vous pas que j'ai ce qu'il y a de plus parfait en ce genre? Et ne vous avois-je pas dit que je vous donnerois tout ce que vous pourriez desirer. Je lui repondis qu'il ne me convenoit point de prendre la liberté de demander, mais que je re-

cevrois comme une grande marque d'honneur tout ce qui me viendroit de Sa Majesté. Si vous voulez mon portrait, me dit-il, je vous en donnerai un pour vous, & un pour votre Roi. Je l'assurai que s'il en vouloit envoyer un au Roi mon Maître, je serois fort aise de le porter, & qu'il seroit reçu avec beaucoup de satisfaction; mais j'ajoutai que s'il m'étoit permis de prendre quelque hardiesse, je prenois celle de lui en demander un pour moi-même, que je garderois toute ma vie, & que je laisserois à ceux de ma Maison, comme une glorieuse marque des faveurs qu'il m'accordoit. Je vois bien, me dit-il, que votre Roi s'en soucie peu. Pour vous, je suis persuadé que vous serez bien aise d'en avoir un, & je vous promets que vous l'aurez. En effet, il donna ordre sur le champ qu'on m'en fît un (25).

Le Mogol fait present à Rhoe de son portrait.

Le 12 d'Août, je rendis une visite d'honneur à Gemaldin-Ussan, Viceroi de Patane. C'étoit un vieillard de soixante dix ans, Seigneur de quatre Villes dans la Province de Bengale. Mais sa principale considération venoit de la longue experience qu'il avoit acquise dans les affaires. Il avoit été employé

Caractère de Gemaldin-Ussan, Viceroi de Patane.

(25) Page 20.

RHOE. 1616.

toute sa vie aux plus grandes Ambassades & aux plus importantes fonctions de l'Etat. D'ailleurs les Etrangers lui trouvoient plus d'esprit & de politesse, qu'à la plûpart des autres Seigneurs du Pays. Il m'avoit pressé plusieurs fois de le voir chez lui. Il me reçut avec de vives démonstrations d'amitié, jusqu'à m'offrir trente mille pistoles, & m'assurer que je pouvois disposer de son credit à la Cour, me servir de son conseil & de tout ce qui dépendoit de lui. En effet, je lui ai connu, depuis, beaucoup d'honneur & de génerosité.

Il avoit composé une Histoire de son temps.

Il m'entretint fort particulierement des usages du Pays, & de l'esclavage des Habitans. Il se plaignit que l'Indoustan manquoit de loix. En me parlant de la grandeur & de l'accroissement de cet Empire, il me dit qu'il avoit servi trois Empereurs, auprès desquels il avoit été dans une haute considération. Il me montra un livre de l'Histoire de son temps, qu'il avoit composé lui-même, avec le soin de marquer jour par jour tous les évenemens qui étoient venus à sa connoissance. Il m'en offrit une copie, si je voulois la faire traduire. Les revenus du Mogol consistoient, dit-il, en confiscations, en presens qu'il exigeoit, & sur-tout

en taxes qui se levoient sur les personnes riches. Les Gouverneurs de chaque Province payoient tous les ans une somme à l'Empereur, comme s'ils n'en étoient que les Fermiers. Il donnoit, pour celle de Patane, un leck (26) de roupies. A cette condition, les Gouverneurs ont droit de faire des levées arbitraires sur les peuples de leur Province. Gemaldin tiroit de la sienne, de quoi fournir à l'entretien de 4000 chevaux, c'est-à-dire, 100000 roupies. Outre ce revenu, il recevoit de l'Empereur la paye de 5000 chevaux; & n'en ayant que 1500 sur pied, il profitoit du reste, comme d'autant de mortes-payes. Il avoit encore une pension annuelle de mille roupies par jour, & les profits de quelques autres petits Gouvernemens. A l'étonnement que je lui marquai d'un si gros revenu, il repondit qu'il y avoit, à la Cour, plusieurs personnes plus riches du double, & qu'il pouvoit m'en nommer une vingtaine qui ne l'étoient pas moins que lui. Il me parla respectueusement de la Religion Chretienne; & de Jesus-Christ, comme d'un grand Prophete. Sa conversation étoit solide, & d'un

(26) Leck, signifie cent mille.

RHOE. 1616.

tour fort agreable (27).

Rhoe visite avec Gemaldin une maison de campagne de l'Empereur.

Quelques jours s'étant passés depuis cette visite, je ne croyois pas que sa civilité dût aller plus loin, lorsqu'il me proposa de visiter avec lui une maison de plaisance de l'Empereur, qu'il avoit empruntée dans cette vûe. Elle n'étoit pas à plus d'une demi-lieue de la Ville. Il s'y rendit vers minuit, avec un gros équipage, & des tentes, qu'il fit dresser sur le bord d'un étang. Je partis au matin pour le suivre. Il vint au-devant de moi. Il me conduisit dans l'appartement qu'il m'avoit fait préparer. Son cortege étoit composé de vingt personnes de condition, à la tête desquelles étoient deux de ses fils. On me dit qu'il en avoit trente, de diverses femmes. Il me fit voir les endroits du Château, où le Mogol se plaisoit davantage; sur-tout ses cabinets, qui offroient, entre diverses peintures, les portraits des Rois de France & d'autres Princes Chrétiens. Les meubles en étoient très riches.

Complimens & conseils affectés de Gemaldin.

» Pour moi, me dit agreablement Gemaldin, je ne suis qu'un pauvre esclave de mon Empereur. J'ai souhaité » de vous amuser quelques momens;

(27) Pages 21 & précedentes.

» & je vous ai proposé ici un mauvais » repas, afin que mangeant ensemble » du pain & du sel, nous puissions sceller » la promesse d'une mutuelle amitié. Il ajouta qu'il y avoit à la Cour un grand nombre de personnes puissantes, qui m'auroient pû faire des complimens plus recherchés; mais que la plûpart étoient des orgueilleux ou des fourbes; auxquels il ne me conseilloit pas de me fier : que si j'avois des affaires importantes à traiter avec l'Empereur, soit qu'elles regardassent les Portugais ou d'autres, ceux qui me serviroient d'interpretes n'expliqueroient jamais fidellement mes idées; que je ne devois compter sur rien, si je n'avois un homme de mon pays qui sçût la Langue Persane, & que l'Empereur m'accorderoit volontiers la liberté de prendre un Anglois pour Interprete : que ce Monarque étoit si bien disposé en ma faveur, qu'ayant reçu la veille au Guzalkan, les pierreries du Gouverneur de Lahor, qui étoit mort depuis peu, il s'étoit souvenu de moi à la vûe d'un de ses portraits qu'il avoit trouvé dans cette succession; & que l'ayant jugé fidelle, il l'avoit remis entre les mains d'Asaph-kam, avec ordre de me le porter, & de m'exhorter à le conserver

RHOE. 1616.

Repas qu'il donne à Rhoe.

pour l'amour de lui (28).

Pendant qu'il me tenoit ce discours, on couvrit la table. Nous étions assis sur des tapis. On étendit devant nous une piece de drap, qui fut aussi-tôt couverte de plusieurs plats. Plus bas, on servit en même temps une autre table, pour les Gentilshommes du cortege, avec lesquels Gemaldin alla s'asseoir. Je lui dis qu'il m'avoit promis de manger du pain & du sel avec moi, & que je craignois de manquer d'appetit si nous ne mangions point ensemble. Il ne balança point à se lever, pour reprendre place auprès de moi, & nous dînâmes à la même table. On servit d'abord des raisins, des amandes, des pistaches, & d'autres sortes de fruits. Après le dîner, il se mit à jouer aux échets, & je profitai de cet intervalle pour visiter les jardins. Je revins, dans l'intention de prendre congé de lui : mais il me dit que je lui avois promis de venir manger chez lui; que le repas que nous avions fait n'étoit qu'une collation, & que je ne partirois pas sans avoir soupé. Une heure après, ayant reçu la visite d'un des Ambassadeurs du Roi de Decan, il me le présenta, pour avoir apparemment l'occasion de me faire re-

(28) Page 22.

marquer qu'il lui faisoit moins de civilités qu'à moi. Ensuite, il me demanda » si le Roi mon Maître ne trouveroit » pas mauvais qu'un aussi pauvre homme que lui, prît la liberté de lui faire » l'offre de ses services, & s'il lui pardonneroit celle qu'il vouloit prendre » de lui envoyer un present. Il ajouta que si je l'approuvois, il enverroit en Angleterre un Gentilhomme, pour faire la réverence à Sa Majesté. En effet, ayant fait appeller sur le champ un de ses Gentilshommes, il lui demanda s'il vouloit entreprendre ce voyage. C'étoit un jeune homme, qui me parut plein d'esprit, & qui ne fit pas difficulté de s'y engager. Gemaldin me le présenta. Il se proposoit de le charger de diverses curiosités des Indes, & de le faire partir avec moi (29).

RHOE. 1616.

Il veut envoyer un de ses Gentilshommes au Roi d'Angleterre.

L'heure du souper étant arrivée, on étendit, comme le matin, deux pieces de drap sur lesquelles on servit diverses salades, & quantité de plats de toutes sortes de viandes, préparées à la maniere du Pays. Gemaldi me pria de lui pardonner, si les usages de sa Patrie l'obligeoient de manger avec ses gens. Je sçavois que les Indiens font scrupule de manger avec nous; & peut-être

Souper de Rhoe chez Gemaldin.

(29) Page 21.

ROE. 1616.

avois-je deja trop exigé de sa complaisance. Nous nous assîmes, chacun de notre côté; lui, avec quelques Gentilshommes de son cortege; moi avec mon Chapelain & un autre Anglois dont je m'étois fait accompagner. L'ordre, avec lequel tous les mets furent servis, ne me plut pas moins que la bonne chere. Il me fit present, suivant l'usage du Pays pour ceux qu'on invite, de cinq caisses de sucre candy, préparé avec du musc, & d'un pain de sucre, d'environ cinquante livres, d'une finesse extrême, & blanc comme la neige. Il me pria d'avance d'en accepter cinquante autres pour mon départ; & dans la crainte, me dit-il, qu'il n'en eût point alors, il me supplioit de les recevoir à l'heure même. Enfin je pris congé de lui, après des complimens fort tendres, dans lesquels nous fimes profession, lui de prendre la qualité de mon pere, & moi celle de son fils (30).

Presens qu'il reçoit.

Le 16, je me rendis le soir au Goulzalkan. Aussi-tôt que l'Empereur me vit paroître, il appella ses femmes, & se fit apporter son portrait en medaille d'or, qui étoit attachée à une chaîne de même metal, & qui étoit enrichie d'une grosse perle en forme de pendant.

L'Empereur lui donne son portrait en medaille d'or.

(30) *Ibidem.*

Il la mit entre les mains d'Asaph-Kam, avec ordre de ne pas m'obliger à d'autres soumissions en la recevant, que celle dont je m'aviserois moi-même. Ceux qui reçoivent quelque faveur du Prince doivent être à genoux, & baisser la tête jusqu'à terre. On avoit exigé cette marque de respect des Ambassadeurs de Perse. Lorsqu'Asaph-Kam s'avança vers moi, je me présentai pour recevoir la faveur qu'il m'apportoit. Il me fit signe d'ôter mon chapeau, & je ne manquai point à le satisfaire. Il mit le portrait à mon cou; & me prenant par la main, il me conduisit devant l'Empereur. Comme j'ignorois son dessein, je commençai à craindre qu'il ne voulût exiger de moi une soumission que les Mogols nomment *Siseda*; & j'étois résolu de rendre plutôt le present, que de m'assujettir à cette posture. Il me fit signe de remercier le Roi; ce que je fis à la maniere de l'Europe. Quelques Officiers m'avertirent de faire le Siseda; mais l'Empereur dit en langue Persane, Non, non, non, & me congedia d'un air fort civil. Son présent ne valoit pas plus de trente Jacobus. Cependant il étoit beaucoup plus riche que ceux qu'il faisoit ordinairement, & qui passoient pour une

RHOE. 1616.

RHOE. 1616.

extrême faveur. Tous les Seigneurs qui portent sa medaille, ce qui n'est permis qu'à ceux qui l'ont reçue de sa main, en ont une de la grandeur d'un écu d'or, avec une petite chaîne de la longueur de quatre pouces, pour l'attacher à leur turban. Ils l'enrichissent avec des pierreries, ou la garnissent de pendans de perles, mais à leurs dépens (31).

Le 19, Gemaldin-Ussan fut nommé au Gouvernement de Sinda. Il choisit ce jour même pour aller dîner chez l'Ambassadeur Anglois, accompagné de quatre Seigneurs, dont deux étoient ses fils, & suivi d'une centaine de valets. Il mangea de quelques viandes apprêtées par un cuisinier Mahometan; mais quelque envie qu'il eût de toucher à celles qui étoient préparées à la maniere Angloise, il se fit violence par respect pour sa Loi. Cependant il pria Rhoe de lui envoyer chez lui quatre ou cinq plats qu'il avoit choisis, & qu'il vouloit manger en particulier. C'étoient des pieces de four, dont les Mogols n'entendent pas la composition. Après le repas, il offrit aux Anglois la Ville de Sinda, & tout ce qui dépendoit de son autorité (32).

(31) *Ibidem.* (32) *Ibidem.*

Rhoe s'étend sur les désordres ausquels tout le Pays fut exposé, le 20, par un déluge de pluie, qui passa pour un évenement fort extraordinaire dans une contrée où les grands orages ne laissent pas d'être fréquens. Ils y portent le nom d'*Olifan*. Les plus fortes chaussées de pierre furent entraînées par la violence des torrens, & l'alarme fut si vive dans la Ville, qu'on en craignit la ruine. L'Empereur abandonna son Palais avec toutes ses femmes. Les voisins de Rhoe chargerent tous leurs meubles sur des élephans & sur des chameaux, pour se tenir prêts à fuir dans les montagnes. Le trouble fut d'autant plus grand parmi les Anglois, que n'ayant pas les mêmes ressources pour la fuite, ils ne pouvoient quitter la Ville sans y abandonner leurs marchandises. On leur disoit que l'eau monteroit plus de trois pieds au-dessus du toît de leur maison; & n'étant composée que de terre & de paille, il y avoit peu d'apparence qu'elle fût capable de resister. Quatorze ans auparavant, on y avoit fait une triste experience des mêmes dangers. Elle étoit située dans un fond, au milieu du courant de l'eau. La moindre pluie formoit un si grand torrent à la porte,

RHOE. 1616.

Terribles pluies qui se nomment Olifans.

RHOE. 1616.

que l'eau ne court pas plus vîte sous les arches du pont de Londres. Quelquefois on n'y pouvoit passer ni à pied ni à cheval, pendant l'espace de quatre heures. L'Empereur fit ouvrir une écluse, pour débarrasser l'Ambassadeur d'une partie du danger, & ce secours donna quelque passage à l'eau; mais les murs de la maison avoient été lavés, & tellement affoiblis par diverses breches, qu'à la fin le plus pressant peril fut celui de sa chute, avec la peine continuelle des reparations, qui ne pouvoient se faire à sec. L'Empereur prit la résolution de transporter son sejour au Château de Mandoa, & Rhoe comprit qu'il seroit obligé de le suivre. Mais comme cette place n'est accompagnée d'aucune Ville, c'étoit une dépense considerable, & de nouveaux embarras pour changer de demeure. Il fallut bâtir une maison, pour se loger au pied du Château, qui est bâti sur une montagne, & faire un magasin pour les marchandises (33).

La Cour se transporte au Château de Mandoa.

Fête de la naissance de l'Empereur.

Les ravages de la pluie n'empêcherent point que le second jour de Septembre, qui étoit celui de la naissance du Roi, ne fût célébré avec beaucoup de magnificence. Dans cette fête, l'usage est de peser le Roi. On le met

(33) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

dans une balance. De l'autre côté, on accumule des pierreries, de l'or, de l'argent, des étoffes, des fruits & divers autres biens, c'est-à-dire, un peu de chaque sorte. Après la cérémonie, tout est distribué aux Bramines. L'Empereur fit prier Rhoe d'assister à cette solemnité, qui passoit pour la plus grande fête des Mogols. Il marqua lui-même la place qu'il devoit occuper; mais le Messager ayant mal compris ses ordres, Rhoe fut averti trop tard, & ne put entrer qu'au temps du Durbal, ce qui lui fit perdre une partie du spectacle. L'Empereur étoit si couvert de pierreries, que jamais on n'en avoit tant vû ensemble. Le Durbal fut employé à faire passer devant lui ses grands élephans. Les plus beaux avoient leurs chaînes, leurs sonnettes, & tout le reste de la ferrure de leurs harnois, d'or & d'argent. On portoit devant eux des drapeaux. Chacun des principaux élephans en avoit neuf ou dix autres petits, qui ne paroissoient être auprès d'eux que pour les servir; leurs couvertures étoient d'étoffes de soie, en broderie d'or & d'argent. Il en passa douze compagnies, richement harnachées. Le premier étoit un animal d'une prodigieuse grandeur. Les plaques,

Marche des élephans au Durbal.

RHOE. 1616.

qui couvroient sa tête & son poitrail, étoient semées de rubis & d'émeraudes. En passant devant l'Empereur, ils ployerent tous le genouil; & cette espece de réverence est une cérémonie des plus curieuses (34).

Rhoe est appellé le soir au festin du Roi.

L'Empereur, qui étoit rentré dans son Palais après le Durbal, envoya chez Rhoe vers dix heures du soir. On le trouva au lit. Le sujet de ce message étoit de lui faire demander la communication d'une peinture qu'il regrettoit de n'avoir pas encore vûe, & la liberté d'en faire tirer des copies pour ses femmes. Rhoe se leva, & se rendit au Palais avec sa peinture. Le Monarque étoit assis, les jambes croisées, sur un petit thrône tout couvert de diamans, de perles & de rubis. Il avoit devant lui une table d'or massif, & sur cette table, cinquante plaques d'or enrichies de pierreries; les unes très grandes & très riches, les autres de moindre grandeur, mais toutes couvertes de pierres fines. Les Grands étoient au-tour de lui, dans leur plus éclatante parure. Il ordonna qu'on bût sans contraindre, & l'on voyoit dans la salle quantité de grands flaccons, remplis de diverses sortes de vins.

(34) Page 25.

Lorsque je me fus approché de lui, raconte l'Auteur, il me demanda des nouvelles de la peinture. Je lui montrai deux portraits, dont il regarda l'un avec étonnement. Il me demanda de qui il étoit. Je lui dis que c'étoit le portrait d'une femme de mes amies, qui étoit morte. Me le voulez-vous donner? ajouta-t-il. Je repondis que je l'estimois plus que tout ce que je possedois au monde, parce que c'étoit le portrait d'une personne que j'avois aimée tendrement; mais que si Sa Majesté vouloit excuser ma passion & la liberté que je prenois, je la prierois volontiers d'accepter l'autre, qui étoit le portrait d'une Françoise, & d'une excellente main. Il me remercia. Mais il me dit qu'il n'avoit de goût que pour celui qu'il me demandoit, & qu'il l'aimoit autant que je le pouvois aimer; ainsi que si je lui en faisois present, il l'estimeroit plus que le plus rare joyau de son thresor. Je lui repondis alors, que je n'avois rien d'assez cher au monde pour le refuser à Sa Majesté, lorsqu'elle paroissoit le desirer avec tant d'ardeur; & que je regretois même de ne pouvoir lui donner quelque témoignage plus important de ma passion pour son service. A ces derniers termes, il s'in-

RHOE. 1616

Ses embarras pour le portrait de sa Maîtresse.

ANNÉE 1616.

clina un peu; & la preuve que j'en donnois, me dit-il, ne lui permettoit pas d'en douter. Ensuite il me conjura de lui dire de bonne foi dans quel pays du monde étoit cette belle femme. Je repondis qu'elle étoit morte. Il ajouta qu'il approuvoit beaucoup la tendresse que je conservois pour elle; qu'il ne vouloit pas m'ôter ce qui m'étoit si cher; mais qu'il feroit voir le portrait à ses femmes, qu'il en feroit tirer cinq copies par ses Peintres, & que si je reconnoissois mon original entre ces copies, il promettoit de me le rendre. Je protestai que je l'avois donné de bon cœur, & que j'étois fort aise de l'honneur que Sa Majesté m'avoit fait de l'accepter. Il repliqua qu'il ne le prendroit point, qu'il m'en aimoit davantage; mais qu'il sentoit bien l'injustice qu'il y auroit à m'en priver; qu'il ne l'avoit pris que pour en faire tirer des copies; qu'il me l'auroit rendu, & que ses femmes en auroient porté les copies sur elles. En effet, pour une mignature, on ne pouvoit rien voir de plus achevé. L'autre peinture, qui étoit à l'huile, ne lui parut pas si belle (35).

Il est invité à boire par l'Empereur.

Il me dit ensuite que ce jour étoit celui de sa naissance, & que tout l'Em-

(35) *Ibidem.*

pire en célebroit la fête; sur quoi il me demanda si je ne voulois pas boire avec lui? Je lui repondis que je me soumettrois à ses ordres, & je lui souhaitai de longues & heureuses années, pour lesquelles la même céremonie pût être renouvellée dans un siecle. Il voulut sçavoir quel vin étoit de mon goût; si je l'aimois naturel ou composé, doux ou violent. Je lui promis de le boire volontiers, tel qu'il me le feroit donner, dans l'esperance qu'il ne m'ordonneroit point d'en boire trop, ni de trop fort. Il se fit apporter une coupe d'or, pleine de vin mêlé, moitié de vin de grappe, moitié de vin artificiel. Il en but: & l'ayant fait remplir, il me l'envoya par un de ses Officiers, avec cet obligeant message; qu'il me prioit d'en boire, deux, trois, quatre & cinq fois à sa santé, & d'accepter la coupe, comme un present qu'il me faisoit avec joie. Je bus un peu de vin; mais jamais je n'en avois bu de si fort. Il me fit éternuer. L'Empereur se mit à rire, & me fit présenter des raisins, des amandes, & des citrons coupés par tranches dans un plat d'or, en me priant de boire & de manger librement. Je lui fis une reverence Européenne, pour le remercier de tant de faveurs. Asaph-Kam me

RHOE. 1616.

Il boit avec l'Empereur, qui lui donnoit la coupe.

ANNÉE 1616.

pressa de me mettre à genoux & de frapper de la tête contre terre : mais Sa Majesté déclara qu'elle étoit contente de mes remercimens. La coupe d'or étoit enrichie de petites turquoises & de rubis. Le couvercle étoit de même : mais les émeraudes, les turquoises, & les rubis en étoient plus beaux, & la soucoupe n'étoit pas moins riche. Le poids me parut d'environ un marc & demi d'or (36).

L'Empereur & ses Convives s'enivrent.

Le Monarque devint alors de fort belle humeur. Il me dit qu'il m'estimoit plus qu'aucun Franguis qu'il eût jamais connu. Il me demanda si j'avois trouvé bon, un sanglier qu'il m'avoit envoyé peu de jours auparavant, à quelle sauce je l'avois mangé, quelle boisson je m'étois fait servir à ce repas? Il m'assura que je ne manquerois de rien dans ses Etats. Ces témoignages de faveur éclaterent aux yeux de toute la Cour. Ensuite, il jetta deux grands bassins pleins de rubis, à ceux qui étoient assis au-dessous de lui; & vers nous, qui étions plus proches, deux autres bassins d'amandes d'or & d'argent, mêlées ensemble, mais creuses & legeres. Je ne jugeai point à propos de me jetter dessus, à l'exemple des principaux Sei-

(36) Page 26.

gneurs, parce que je remarquai que le Prince son fils n'en prit point. Il donna, aux Musiciens, & à d'autres Courtisans, de riches pieces d'étoffes pour s'en faire des turbans & des ceintures, continuant de boire, & prenant soin lui-même que le vin ne manquât point aux Convives. Aussi la joie parut-elle fort animée; &, dans la varieté de ses expressions, elle forma un spectacle admirable. Le Prince, le Roi de Candahar, Asaph Kam, deux vieillards & moi, nous fumes les seuls qui évitâmes de nous enyvrer. L'Empereur, qui ne pouvoit plus se soutenir, pancha la tête & s'endormit (37). Tout le monde se retira. Je m'approchai d'Asaph-Kam, pour lui demander l'expedition des privileges que j'avois obtenus. Je l'assurai que Sa Majesté ne pouvoit me faire de present plus agreable; & sentant la nécessité de le flatter, Je serois sans inquietude, lui dis-je, si le succès de mes affaires dependoit uniquement de vous; mais je me figure que quelqu'un me traverse à la Cour, & j'en parlerai demain à sa Majesté. Il me repondit que les plaintes n'étoient pas necessaires; que l'Empereur m'aimoit; qu'il avoit donné des ordres en ma fa-

RHOE. 1616.

(37) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

veur, & que la fête seule en avoit retardé l'exécution. Il ajouta que de sa part, je devois compter sur toutes sortes de services.

Infidelité des Courtisans Mogols.

Mais, peu de jours après, Rhoe fit une nouvelle experience de l'infidelité des Courtisans Mogols, & de la difficulté de negocier à cette Cour. Il y avoit deja sept mois qu'Asaph-Kam lui promettoit de jour en jour l'expedition de ses privileges; & ses derniers engagemens sembloient un lien difficile à rompre. Cependant ayant fait reflexion qu'au point où les Anglois avoient conduit leurs affaires, ils pouvoient se passer du secours du Prince, il desavoua sa parole avec un extrême emportement de colere & de rage (38), à l'occasion d'une lettre par laquelle Rhoe le pressoit d'exécuter ses promesses. D'ailleurs il s'étoit rendu comme l'esclave des Portugais, par les presens qu'il recevoit continuellement de cette Nation. Rhoe n'osa rompre avec lui, ni publier son manquement de foi. Au contraire, pour se tirer adroitement de cet embarras, il prit le parti de la dissimulation; & feignant de croire que l'ennui d'une longue lecture & d'un mauvais style avoit été la seule

(38) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

cause de son emportement, il lui écrivit une autre lettre, sous prétexte d'expliquer mieux sa pensée. Il y joignit un Memoire des articles qu'il desiroit & qui lui avoient été promis, ave la priere de faire dresser un Firman sur ce Memoire & de le faire sceller. Il ajoutoit neanmoins que si l'on faisoit difficulté de satisfaire à des demandes si justes, on ne devoit pas trouver mauvais qu'il s'adressât à l'Empereur pour obtenir la même grace; ou, s'il la refusoit, pour lui demander un Passe-port & la liberté de sortir du Pays (59).

Les Anglois se soumettent aux volontés du Prince.

Asaph-Kam, devenu plus moderé par ses reflexions, se hâta de repondre que l'affaire des Anglois ne pouvoit avancer plus vîte du côté du Roi; mais que ce qu'ils desiroient regardant le gouvernement du Prince, ils pouvoient attendre de lui plus d'expedition, & que ses Firmans suffisoient. Enfin, il leur fit comprendre ouvertement qu'ils trouveroient toujours un ennemi dans le Prince, s'ils ne consentoient à dépendre absolument de lui. Rhoe, qui n'avoit attendu si long-temps à s'y déterminer que par la crainte de trouver d'éternels obstacles de la part des Portugais, dont il connoissoit l'ascendant

(59) Page 27.

RHOE. 1616.

sur l'esprit du Prince & de ses Favoris ; resolut d'essayer ce qu'il pouvoit attendre de ce côté-là. Il envoya, au Secretaire du Prince, quatre articles, pour lesquels il demandoit un Firman, dont les Anglois pussent faire usage à l'arrivée de leur Flotte, qu'on attendoit de jour en jour au Port de Surate. Après quelques legeres objections, le Firman fut accordé de bonne grace. Le Secretaire s'ouvrit même à Rhoe du desir que le Prince avoit toujours eu que les Anglois n'eussent recours qu'à lui, & qu'ils ne le traversassent point auprès de son pere dans les affaires de son gouvernement. A cette condition, il leur promettoit plus d'affection & de faveur qu'ils ne sembloient l'esperer. Rhoe ne balança plus à lui rendre visite, dans la resolution de suivre la même conduite jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux de la Compagnie, qui lui feroient connoître, par l'accueil qu'ils recevoient à Surate, quel fond il devoit faire sur sa nouvelle politique. Il crut découvrir de l'embarras dans l'esprit du Prince : mais il fut bien-tôt assuré que ces apparences n'avoient point de rapport à lui. Sultan Coronne apprehendoit que son frere ne vînt à la Cour. Il sçavoit que ce Prince n'en étoit éloigné que de huit cosses, &

demandoit instamment d'être admis à baiser les mains de l'Empereur. Cependant Normahal eut assez de crédit pour lui faire refuser cette faveur, & pour obtenir un contre-ordre qui l'envoyoit au Bengale (40).

Le 10 d'Octobre, Abdalkan, Gouverneur d'Amadabeth, qui étoit appellé à la Cour pour rendre compte de la negligence qu'il avoit apportée à l'exécution de quelques ordres du Mogol, se presenta au Jarneo. Il étoit demeuré d'abord sur ses gardes, en differant, sous divers pretextes, d'abandonner son gouvernement. Sultan Coronne, qui tiroit avantage de toutes sortes d'occasions, profita de sa disgrace pour s'attacher un homme de haute qualité dont il connoissoit le merite & le courage. Il lui fit dire de se rendre hardiment à la Cour, sûr d'y trouver des amis. Abdalkan prit confiance à ses offres, & resolut d'obeir aux ordres de l'Empereur. Mais il partit d'Amadabeth en habit de pelerin, accompagné seulement de quarante personnes. Il fit à pied une partie du chemin, qui étoit de soixante milles. A la verité, il faisoit marcher après lui deux cens chevaux, pour s'en servir dans l'occasion; mais à la distance d'une

(40) Page 28.

RHOE. 1616.

journée de chemin. Il se presenta devant l'Empereur, entre deux personnes de condition qui lui servirent d'Introducteurs. Il parut les pieds nuds, & chargés de chaînes, le visage abbattu, les cheveux négligés, & le turban enfoncé sur les yeux; n'étant pas capable, disoit-il, de paroître autrement devant la face irritée de son Maître. Après avoir fait ses soumissions & repondu à quelques demandes de l'Empereur, il obtint son pardon. Ce Monarque lui fit ôter ses fers, & lui donna, suivant l'usage du pays, une veste de drap d'or, avec le turban & la ceinture (41).

Factions & differends de la Cour du Mogol.

Coronne, qui se crut en droit de tout attendre de la reconnoissance d'Abdalkan, ne s'occupa plus alors que de sa propre grandeur & de la ruine de son aîné. La guerre du Decan lui offroit l'occasion d'augmenter sa puissance. Le Prince Corone l'avoit commencé sans succès; & Cham-Canna, le plus grand Capitaine de l'Empire, n'ayant pas eu plus de bonheur après lui, Corone se promit une gloire qui l'élevoit au-dessus de l'un & de l'autre. Dans cette esperance il pressa son pere de lui assurer le commandement auquel les mêmes vûes l'avoient fait aspirer, & de l'ôter à

(41) Page 28.

Cham-Canna, non seulement parce qu'il avoit été malheureux, mais parce qu'il étoit justement soupçonné de favoriser le Roi de Decan, & d'en recevoir une pension.

RHOE. 1616.

Ce Géneral fut bien-tôt rappellé par un ordre exprès de la Cour; mais il refusa d'obéir, sous prétexte qu'il ne pouvoit quitter l'armée sans l'exposer à sa perte. En même-temps il pria l'Empereur par ses lettres, de ne pas lui donner Sultan Corone pour successeur dans le commandement des armées; & lui conseillant de faire tout autre choix, il offrit particulierement de remettre son pouvoir entre les mains du Prince Pervis. Coronne, vivement offensé d'une déclaration si libre, joignit l'aiguillon de la vengeance à celui de l'ambition. Il resolut de l'emporter ou de perir; & dans sa premiere fureur ayant nommé d'avance Abdalkan pour commander sous lui, il lui promit le gouvernement & toute la dépouille de Cham-Canna. Ce differend jetta tant de trouble dans l'Etat, que l'Empereur en redoutant les suites, ne vit pas d'autre moyen pour l'appaiser, que de faire la paix avec le Roi de Decan. Dans cette vûe, il prit le parti de confirmer Cham-Canna dans son gouvernement, & de lui envoyer

JEHAN. 1616. une veste, qui est, parmi les Mogols, la marque d'une veritable reconciliation. Mais, avant que d'executer ce dessein, il en informa une des proches parentes du Géneral, qui étoit dans le serail. Cette femme, gagnée peut-être par Sultan Coronne, ou piquée du mauvais traitement qu'on avoit fait au chef de sa famille après tant d'importans services, repondit hardiment qu'elle ne pouvoit croire que Cham-Canna voulût rien porter de ce qui lui viendroit de la part de l'Empereur; qu'il n'ignoroit pas que Sa Majesté le haïssoit, & l'avoit voulu faire empoisonner; qu'en étant si certain, qu'il conservoit encore le poison, après l'avoir détourné adroitement au lieu de le porter à sa bouche, il étoit impossible qu'il reçût sans défiance un present de sa main. L'Empereur s'engagea, pour lever les soupçons, à porter lui-même, pendant l'espace d'une heure, la veste qu'il vouloit envoyer. Elle repliqua que lui ni Cham Canna, n'en devoient pas venir à de telles épreuves; mais que s'il permettoit au Géneral d'exercer tranquillement ses fonctions, elle repondoit qu'il feroit gloire de servir l'Etat avec son ancienne fidelité. L'insolence de cette femme força l'Empereur d'a-

bandonner ses resolutions. Il reprit aussi-tôt celles de confier l'armée du Decan à Sultan Coronne; & pour donner plus d'éclat à ses premieres entreprises, il publia qu'il vouloit suivre son fils dans cette expedition, avec d'autres troupes (42). R H 6. 161

Cham-Canna, découvrant de loin la tempête qui se formoit contre lui, & qui ne menaçoit pas moins sa fortune que celle du Roi de Decan, se hâta de former de nouvelles liaisons avec ce Prince, pour se garantir de l'oppression. Ce fut par son conseil que cette Cour envoya une Ambassade à celle du Mogol, pour y offrir la paix. Les Ambassadeurs y porterent de riches presens; mais cette espece d'apanage fut rejettée, & l'Empereur refusa même de leur accorder audience. Cependant, après les avoir renvoyés à son fils, il leur fit dire qu'il se remettoit à lui de la resolution de faire la guerre, ou de conclure la paix. Cette déclaration ayant fait connoître au Prince tout l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son pere, il déclara aux Ambassadeurs qu'après les desavantages passés, il seroit honteux pour lui de consentir à la paix : mais ne pouvant dissimuler que leurs conditions étoient ju-

Le Roi de Decan propose la paix au Mogol.

Pourquoi elle est rejettée.

(42) Page 29.

RHOE. 1616. ſtes, & que l'Empereur ſon pere les auroit acceptées, il ajouta pour leur laiſſer quelque eſperance, qu'il attendroit du moins à traiter que ſon armée fût en campagne, & que Cham-Canna ne pût lui diſputer l'honneur d'avoir terminé cette guerre (43).

Caractere des Princes fils du Mogol.

Telle étoit alors la ſituation des affaires. On gemiſſoit de l'ambition de Coronne. Mais des raiſons inconnues avoient accoutumé l'Empereur à la ſupporter, quoiqu'il ne penſât point à faire tomber ſa ſucceſſion ſur ce Prince. Il reſervoit l'Empire pour Sultan Coronne, l'aîné de ſes fils, qui jouiſſoit de l'eſtime & de la veneration de tout le monde. Il l'aimoit beaucoup; il connoiſſoit tout ſon merite : mais il s'étoit malheureuſement imaginé que les grandes qualités de ce Prince pouvoient obſcurcir ſa propre gloire, & cette raiſon l'avoit porté depuis long-temps à le tenir renfermé dans un appartement du Palais, ſous la garde d'un Officier Raſbout qui commandoit quatre mille chevaux. Il ne s'appercevoit pas, ſuivant la remarque de l'Auteur, que les odieuſes intrigues de Sultan Coronne, étoient beaucoup plus capables de nuire à cette reputation dont il étoit ſi jaloux, que

(43) *Ibidem.*

RHOE, 1616.

les actions vertueuses de son aîné ; & si la division que cette mauvaise politique nourrissoit entre les deux freres rendoit le cadet redoutable, il se flattoit de pouvoir toujours lui ôter une autorité dont il croyoit ne l'avoir revêtu que pour un temps. Mais les plus sages trembloient pour les suites de ce desordre, & n'envisageoient dans l'avenir que les horreurs d'une guerre civile (44).

Observation de l'Auteur.

La varieté des évenemens qui sont arrivés dans cet Empire, meriteroit bien, ajoute Rhoe, de trouver un historien fidele : mais peut-être feroit-on peu de cas, en Europe, de ce qui s'est passé dans une region fort éloignée, ou peut-être y trouveroit-on peu de vraisemblance, dans l'opinion qui nous fait regarder ces peuples comme de veritables barbares. Il assûre que cette reflexion l'a toujours empêché d'écrire ce qu'il avoit l'occasion d'apprendre. » Cependant je ne puis m'empê» cher, dit-il, de rapporter ce qui s'est » passé depuis peu sous mes yeux, pour » faire voir jusqu'où peut aller la pa» tience & la sagesse d'un pere, la fide» lité d'un Ministre, les fourberies d'un » frere, & l'imprudence d'une faction » qui ose tout entreprendre, & qui

(44) Page 30.

RHOE. 1616.

» abuſe inſolemment de l'autorité ſouveraine, ſans être retenue ni par le frein de la crainte, ni par la conſideration du bien public (45).

Noires intrigues.

» Sultan Corone, Normahal ſa belle ſœur, Aſaph-Kam & Etimon Doulet, pere de Normahal, qui formoient le plus puiſſant parti de cette Cour, s'étant aſſemblés pour déliberer ſur les moyens de ſe maintenir dans leur fortune, conclurent qu'ils devoient ſe défaire du Sultan Coronne, parce qu'ils le voyoient aimé des Grands, & qu'ils croyoient leur ſureté fort incertaine lorſqu'il auroit obtenu la liberté. Il étoit queſtion de le faire paſſer entre leurs mains pour ſe procurer la facilité de l'empoiſonner ſecretement. Après avoir pris leur reſolution, ils affecterent de ſe traiter froidement, pour éloigner les défiances; & chacun joua le rôle qu'il s'étoit impoſé. Normahal agit la premiere. Elle n'oublia rien pour s'inſinuer dans l'eſprit de l'Empereur. Enſuite ſe jettant à ſes pieds toute en larmes, elle lui repreſenta que Sultan Coronne ne changeoit point de ſentimens, & qu'étant toujours poſſedé de la même ambition, il étoit capable de ſe porter aux

(45) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

» dernieres extremités. L'Empereur feignit de ne pas l'entendre. Mais les » conjurés ne se rebuterent pas de son » silence. Ils prirent le jour qu'il étoit » dans l'ivresse, pour lui representer » par la bouche d'Etimon Doulet & d'Asaph-Kam, qu'il convenoit à la dignité comme à la sureté de l'héritier » du thrône Imperial, que Sa Majesté » le mît sous la garde & dans la compagnie du Prince son frere, plutôt » que de le laisser entre les mains d'un » Rasbout, dont la fidelité pouvoit être » corrompue par des promesses ou par » des menaces. Ils le presserent de ne » pas retarder ce changement. L'Empereur consentit à leur demande, & se » mit à dormir (46).

Aussi-tôt ils se rendirent à l'appartement du Prince, dans la confiance que le nom de Sultan Coronne & leur propre consideration leur en feroient obtenir l'entrée. Asaph-Kam, se presentant à la tête de quelques gardes, demanda, par l'ordre de l'Empereur, que le Prince fût remis entre ses mains. Annarah, c'étoit le nom de l'Officier Rasbout, repondit d'un air ferme qu'il étoit plein de respect pour Sultan Coronne, mais qu'ayant reçu le Prince des mains

(46) Page 50.

RHOE. 1616. de l'Empereur son pere, il ne pouvoit obéir à d'autres ordres, & qu'il demandoit jusqu'au lendemain, pour se donner le temps de remettre un si précieux dépôt à Sa Majesté même, qui en disposeroit à son gré. Cette reponse éloigna beaucoup leurs esperances. Annarah rendit compte à l'Empereur de ce qui s'étoit passé à la porte du Prince ; mais il ajouta qu'il periroit plutôt, avec les quatre mille chevaux qui étoient sous ses ordres, que de le livrer à ses ennemis. L'Empereur loua son honneur & sa prudence. Il lui ordonna d'en user de même à l'avenir, sans s'arrêter aux ordres mêmes qui lui viendroient de sa part. Je veux feindre, ajouta-t-il, d'ignorer ce qui est arrivé, & je vous recommande de n'en faire aucune plainte.

Les amis de Coronne n'entendant point parler l'Empereur du consentement qu'il avoit donné à leur entreprise, ni de la témerité qu'ils avoient eue de se presenter à la porte du Prince, se persuaderent qu'il n'étoit point informé de l'un, & qu'il avoit perdu la memoire de l'autre. Cependant la défiance ne laissa pas de regner dans tous les partis.

Rhoe, qui rapportoit ses observations au service de ses maîtres, prend

occasion de toutes ces semences de haine pour les avertir qu'ils devoient se garder d'envoyer leurs Facteurs trop loin dans le pays, & de disperser leurs marchandises en differens lieux. Il prevoit que bien-tôt l'Empire Mogol seroit engagé dans une longue & sanglante guerre. » Si Coronne, dit-il, emporte l'avantage, cette contrée deviendra un asyle pour les Chrétiens; car ce Prince aime & favorise les sciences, la valeur & la discipline militaire. Il a de l'horreur pour l'avarice, & pour les insultes que ses ancêtres & les Grands du pays ont toujours fait essuier aux étrangers. On doit s'attendre à tous les excès contraires, si c'est la faction de son frere qui prend le dessus. Coronne est ennemi des Chrétiens, superbe, outrageant & de mauvaise foi (47).

Arrivée de quatre Vaisseaux Anglois, & passion du Mogol pour les presens.

Le 30 de Septembre, un courier des Facteurs de Surate apporta la nouvelle de l'entrée de quatre vaisseaux Anglois dans la rade de Soualis; & Rhoe apprit par les Lettres des Commandans, qu'ayant rencontré la caraque Vice-Amirale des Indes, ils l'avoient forcée, après un long combat, de s'échouer & de se brûler sous la côte des Isles de Gazedia.

(47) Page 31.

RHOE. 1616. Il se hâta d'aller faire un compliment au Mogol, de la part du Roi son Maître. Cette civilité fut bien reçue; mais l'Empereur lui parla aussi-tôt des presens. Au lieu de repondre à ses demandes, Rhoe affecta de lui raconter le dernier combat des vaisseaux de sa Nation. Mais il revint toujours à lui parler des presens. Qu'est-ce, lui dit-il, que le Roi d'Angleterre m'envoie? Rhoe repondit que son maître lui envoyoit plusieurs marques de son amitié; que sçachant assez qu'il étoit maître de la meilleure partie de l'Asie & le plus riche Monarque de l'Orient, il auroit cru que lui envoyer des presens considerables, c'eût été porter des perles dans l'Ocean, d'où elles viennent; mais qu'il lui faisoit present de son amitié, avec quelques petites curiosités qui pourroient lui plaire. Il demanda s'il y auroit du moins de la panne, ou du velours de France. Rhoe lui dit que toutes ses lettres n'étoient pas encore arrivées, mais qu'il avoit deja quelque chose de ce qu'il desiroit. Enfin l'Empereur parla aussi des dogues que l'Ambassadeur lui avoit promis. Quelques-uns, lui dit Rhoe, avoient été tués dans le combat; mais on en avoit sauvé deux pour Sa Majesté. Il en temoigna de

de la joie ; & si l'on pouvoit, repondit-il, lui procurer un grand cheval, de la taille des chevaux d'Allemagne, ce present lui seroit plus agréable qu'une couronne. Rhoe l'assura qu'il n'épargneroit rien pour le satisfaire, mais qu'il aprehendoit que tous ses efforts ne fussent inutiles. Si vous m'en procurez un, reprit l'Empereur, je vous en donnerai dix mille Jacobus. Alors Rhoe lui demanda un ordre, pour faire venir les presens à la Cour sans qu'ils fussent ouverts. Il repliqua que le Port de Surate étoit à son fils, mais qu'il expliqueroit ses intentions à ce Prince ; & l'ayant fait appeller sur le champ, il lui donna ordre d'accorder à l'Ambassadeur Anglois tout ce qu'il avoit demandé : c'est-à-dire, que ses balles ne fussent point ouvertes ; que celles qu'il avoit avouées ne payassent aucun droit ; qu'elles fussent promptement expediées; qu'on ne troublât point les transports des presens, dont la distribution se feroit ensuite à son gré, & que les Marchands de sa Nation fussent bien traités à Surate. Cette faveur néanmoins ne s'étendit pas jusqu'à lui accorder la permission qu'il avoit demandée, de bâtir un Fort. Asaph-Kam s'y opposoit. Mais le Prince s'engagea, devant son pere

R. HOE. 1616.

& toute la Cour, à donner toute sorte de satisfaction aux Anglois : tant l'espérance des présens, ajoute l'Auteur, a de force sur le cœur & l'esprit des Mogols (48).

Nouvelles intrigues contre la vie de Cosronroé.

Dans le même temps ce Prince, qui se disposoit à partir pour la guerre, craignant que sa propre sureté ne fût en danger si Cosronroé demeuroit entre les mains d'Annarah, parce que dans son absence il pourroit faire la paix avec les Ambassadeurs du Decan, renverser tous ses desseins & se vanger peut-être de tous les outrages qu'il recevoit, fit une nouvelle tentative sur l'esprit de l'Empereur. Il lui fit proposer adroitement de confier la garde du Prince son frere, à Asaph-Kam; & lui voyant prêter l'oreille, il entreprit de lui persuader que s'il vouloit se fier à lui-même de la vie & de la liberté de ce Prince, il étoit certain que Chan-Canna & le Roi de Decan le redouteroient beaucoup plus, lorsqu'ils auroient appris que Sa Majesté lui avoit accordé cette importante faveur, & qu'ils tarderoient moins à se soumettre. On ne douta point que l'Empereur n'y eût consenti ; car, le même jour, on vit entrer en garde, auprès de Cosronroé,

Effet qu'elles produisent.

(48) Page 321.

les soldats d'Asaph-Kam, avec deux cens chevaux des troupes de Sultan Corone. Rhoe fait une peinture touchante de l'effet que cette nouvelle produisit. » Les Princesses, dit-il, & la plûpart » des autres femmes du Serrail, détes- » tant la cruauté de l'Empereur, refu- » sent de manger, & protestent que si le » Prince Cosronroé meurt, elles lui sa- » crifieront tous les enfans qui sont dans » le Serrail. Elles menacent Nohormal, » que l'Empereur leur envoie pour les » appaiser. En vain proteste-t-il qu'il » n'arrivera point de mal au Prince, & » leur fait-il espérer sa liberté. Le peu- » ple même commence à s'émouvoir. » On dit ouvertement que l'Empereur a » livré son fils entre les mains d'un Prin- » ce ambitieux & sanguinaire; qu'on ne » souffrira point de parricide; que ce » n'est pas seulement à la vie de son » aîné que Sultan Corone veut atten- » ter, mais qu'il se propose d'arriver » indirectement jusqu'à son pere, & » que par l'assassinat de l'un & de l'au- » tre il veut se faire des degrés de leurs » corps pour monter sur le thrône. On » crie, de toutes parts, qu'il faut assurer » la vie du Prince. Cependant le mal- » heureux Cosronroé est au pouvoir de » d'un tigre. Il refuse de manger. Il a

RHOE. 1616.

» déja fait prier l'Empereur son pere de
» lui ôter la vie, plutôt que de le faire
» servir au triomphe de ses ennemis.
» Toute la ville en est émûe. La tristesse
» est peinte sur le visage des Grands,
» & le peuple redouble ses clameurs.
» Mais il n'y a ni pied, ni tête. Les sui-
» tes de ces troubles sont extrêmement
» redoutables pour les Etrangers.

Réception d'un Ambassadeur de Perse à la Cour du Mogol.

Le 19, un Ambassadeur de Perse, nommé Mahomet Riza-Beg, fit son entrée dans la ville Impériale; avec un nombreux cortege, dont la plus grande partie étoit composée de Mogols, commandés pour lui faire honneur; mais sans autres personnes de marque, que celles dont l'office est d'aller, dans ces occasions, au-devant des Etrangers. On lui avoit envoyé aussi la musique de la Cour, & une centaine d'éléphans. Son propre train consistoit en cinquante chevaux couverts de housses de brocard d'ord. Les arcs, les boucliers, & les carquois étoient richement garnis. Quarante Mousquetaires conduisoient son bagage. On l'introduisit dans un appartement de l'avant-cour du Palais, d'où il fut conduit au Durbal. Rhoe ne manqua point d'y envoyer un de ses gens, pour observer comment il seroit reçu. En s'approchant de l'Empereur,

RHOE. 1616.

il fit, à la premiere baluſtrade, trois *Teſſelions* & un *Sizeda ;* cérémonies humiliantes, dans leſquelles il faut ſe proſterner, & frapper la terre du front. Il préſenta la lettre de Scha-Abbas, ſon Maître, que l'Empereur reçut en s'inclinant un peu, & demandant comment ſe portoit ſon frere, ſans le traiter de Roi. Enſuite il fut placé au ſeptieme rang, vis-à-vis de la porte; tandis que les rangs de deſſus étoient occupés par les principaux Seigneurs de la Cour. Rhoe déclare que cette place étoit indigne du Miniſtre d'un ſi grand Roi ; mais que l'Ambaſſadeur méritoit ce traitement, après s'être ſoumis au Sizeda, dont tous ceux qui l'avoient précédé dans le même office avoient eu la fierté de ſe diſpenſer. On diſoit néanmoins, pour l'excuſer, qu'il avoit ordre de ſe ſoumettre à tous les deſirs du Mogol ; d'où l'on concluoit qu'il étoit venu lui demander quelque ſecours d'argent contre le Turc. Cependant il aſſuroit lui-même qu'il venoit uniquement pour traiter de paix entre le Mogol & le Roi de Decan, dont Scha-Abbas prenoit la protection, parce qu'il commençoit à s'allarmer de l'accroiſſement des forces Mogoles. L'Empereur fit préſent, ſuivant l'uſage, à Mahomet Riza-Beg,

Magnifiques préſens de l'Ambaſſadeur de Perſe.

RHOE. 1616.

d'un beau turban, d'une veste & d'une ceinture. Ce Ministre le remercia par trois révérences, & par un Riceda qui est une autre révérence jusqu'à terre. Ensuite, il lui fit ses propres présens à trois reprises différentes, à chacune desquelles il presenta neuf chevaux, Persans ou Arabes, parce que le nombre de neuf est mysterieux entre les Musulmans. Il y joignit neuf beaux mulets, sept chameaux chargés de velours, deux tentures de tapisseries, plusieurs pieces de velours travaillé en or, deux caisses de tapisseries de Perse, un cabinet très riche, quatre mousquets, cinq haches, un chameau chargé de drap d'or des Manufactures de Perse, huit tapis de soie, deux rubis balais, vingt & un chameaux chargés de vin de grappe, quatorze chameaux chargés de diverses eaux distillées, sept chameaux chargés d'eau rose, sept poignards enrichis de pierreries, cinq épées de même, sept miroirs de Venise, si riches, que Rhoe avoit honte, dit-il, de les comparer avec les siens. Ces présens ne parurent point à la premiere audience : mais l'Ambassadeur en donna le mémoire.

Rhoe se croit préféré à l'Ambassadeur Persan.

Après avoir fait soigneusement observer le traitement qu'on lui fit, Rhoe, le comparant avec celui qu'il avoit reçu

lui-même, ne trouva point que la Perse eût été plus distinguée que l'Angleterre. Mahomet Riza-Beg avoit occupé, à l'audience une place fort inférieure à la sienne. A l'égard des honneurs de l'entrée, on seroit allé de même au devant de Rhoe, s'il n'eût point été malade, ou s'il l'eût désiré. L'Empereur ne reçut point la lettre du Persan avec autant de respect qu'il en avoit marqué pour celle de Rhoe. En parlant du Roi d'Angleterre, il avoit toujours dit, le Roi mon Frere : au lieu qu'il n'avoit traité le Roi de Perse que de Frere, suivant l'observation d'un Jésuite qui se trouvoit à l'Audience, & qui entendoit fort bien la langue du Pays (49).

RHOE. 1616.

Le 21 d'Octobre, Rhoe se rendit chez Sultan Corone, pour l'entretenir des affaires de la Compagnie Angloise. Ce Prince lui parla des présens, & le pressa de faire ouvrir les caisses. Il répondit que le respect qu'il devoit à l'Empereur ne lui permettoit pas d'y toucher, avant que Sa Majesté lui eût fait l'honneur d'accepter ceux qui lui étoient destinés. Coronne lui demanda s'il vouloit lui donner un plumet blanc, qu'il voyoit à son chapeau? Rhoe protesta que ce qu'il

(49) Page 33.

RHOE. 1616.

avoit de plus précieux étoit à son service, mais qu'il ne pouvoit lui présenter sans confusion une bagatelle qu'il avoit portée. Cependant le Prince n'eut pas honte de la prendre & de lui en demander d'autres, sous prétexte qu'il n'en avoit pû trouver chez les Marchands, & qu'il en avoit besoin pour se présenter à la Cour dans son équipage de guerre. Abdalla-kam survint. Il étoit vêtu, ce jour-là, de l'habit militaire, & sa suite étoit fort leste. Le soir ce Seigneur fit présent au Mogol d'un beau cheval blanc, dont la selle & le reste du harnois étoient couverts de mailles d'or. L'Empereur lui donna une épée avec le baudrier. On portoit devant Sa Majesté, divers autres présens, tels que des gardes d'épées d'argent, avec les foureaux couverts de pierreries, & des boucliers couverts de velours; les uns peints, d'autres relevés en or & en argent. Elle en distribua plusieurs à ses Courtisans. On voyoit aussi des selles & des harnois d'or, enrichis de pierreries, qui devoient servir à ses chevaux de main; des bottes en broderie, & toutes sortes d'habits somptueux. Rhoe confesse, avec admiration, que la dépense des Mogols surpasse tout ce qu'on a jamais vû de plus magnifique

Etonnante magnificence de la Cour Mogole.

dans le reste du monde (50). Toute la nuit fut donnée à ces spectacles. RHOE. 1616.

Le matin, on publia que six des Officiers de Sultan Coronne étoient venus pour assassiner le Prince Cosronroé, mais que les Portiers leur avoient refusé l'entrée de son appartement; & que l'Impératrice mere, étant allée trouver l'Empereur, lui avoit expliqué le mystere de cette conjuration. Rhoe qui s'interessoit vivement au malheur du Prince, s'efforça d'approfondir la vérité de cette nouvelle; mais elle demeura incertaine pour lui, parce qu'il s'apperçut qu'on ne pouvoit l'en informer sans péril (51).

Cosronroé est menacé de l'assassinat.

Vers le soir, s'étant rendu au Durbal, il y trouva l'Ambassadeur de Perse, qui se disposoit à présenter toutes les richesses, dont il avoit donné le mémoire. Il avoit, au jugement de Rhoe, l'air d'un *Saltinbanque*, plutôt que d'un Ambassadeur. Il couroit dans les balustrades, il montoit, il descendoit sur les degrés, avec des expressions & des gestes qui deshonoroient sa dignité. Enfin il donna lui-même ses présens, & le Roi les reçut de ses mains, avec un souris & quelques paroles qui marquoient sa satisfaction. C'étoit un extrême avan-

L'Ambassadeur de Perse deshonore sa dignité par ses manieres.

(50) Page 34. (51) *Ibidem.*

RHOE. 1616. tage, pour l'Ambassadeur, d'être entendu dans sa langue. Il parla toujours avec tant de soumission & de flaterie, que ses discours ne furent pas moins agréables que ses présens. Il donnoit sans cesse, au Mogol, la qualité d'Empereur du monde ; sans se souvenir que le Roi son Maître avoit aussi ses prétentions à ce fastueux titre. Au moindre mot qui sortoit de la bouche du Monarque, il faisoit des révérences à la maniere du pays. Après avoir fait tous les présens qu'il devoit donner ce jour-là, il se baissa jusqu'à terre, qu'il heurta fort rudement du front. Les présens du jour étoient un carquois, un arc & des fleches ; toutes sortes de fruits de l'Europe, artificiellement imités dans différens plats ; des bottines brodées & couvertes de lames d'or ; de grands miroirs avec des bordures ; une piece de velours quarrée, avec une haute broderie sur laquelle on voyoit quelques figures humaines. L'Ambassadeur déclara que ces figures étoient les portraits *du Roi & de la Reine de Venise*. Rhoe jugea qu'elles avoient été détachées de quelque tapisserie. Quoiqu'on n'en montrât qu'une piece, on eut soin d'avertir qu'il y en avoit six aunes de la même espece. Ensuite, on fit passer trois

petits chevaux & trois petits mulets. Les mulets étoient fort beaux ; mais les chevaux devoient avoir perdu leur embonpoint & leur beauté, s'ils avoient jamais été dignes de paroître aux yeux d'un grand Prince (52). Ce n'étoit que le premier acte des présens, & cette comédie devoit durer plus de dix jours. On ne fit à l'Ambassadeur aucune libéralité de la même nature; mais l'Empereur donna ordre aux Grands de lui faire toutes sortes de caresses. Le 24, il le fit manger dans sa présence, avec les principaux Seigneurs de la Cour. RHOE. 1616.

Ce festin, ou cette débauche, eut des suites funestes pour la plûpart des Convives. Le lendemain, quelqu'un, par imprudence ou par malice, rappella les circonstances de la fête, & dit que plusieurs Grands avoient bû du vin ; liberté qui passe pour un crime, sans la permission de l'Empereur. Ce Monarque, à qui l'yvresse avoit fait oublier que c'étoit par son ordre, demanda qui avoit donné du vin sous ses yeux ? On lui dit que c'étoit l'Officier qui l'avoit en garde, & personne n'eut la hardiesse d'ajoûter qu'il l'avoit ordonné. L'Auteur observe que lorsqu'il faisoit la débauche, il la commençoit ordinairement

Débauche de l'Empereur funeste à plusieurs Grands.

(52) Page 34.

ſeul, & que ſur la fin, il permettoit aux Seigneurs de prendre des verres. L'Officier, qui avoit le vin en garde, écrivoit les noms de ceux qui avoient la permiſſion d'en boire, & l'uſage les obligeoit de faire un Teſſelim au Monarque, pour le remercier de cette faveur. Mais il arrivoit ſouvent que lorſqu'ils faiſoient le Teſſelim, ce Prince, dans les vapeurs de l'yvreſſe, ne les appercevoit pas. Il fit appeller l'Officier, & lui demanda s'il avoit reçu ordre de donner du vin à ceux qui en avoient bû. C'étoit un homme timide, à qui la crainte troubla l'eſprit, & qui répondit fauſſement qu'ils avoient bû ſans ordre. Auſſi tôt, l'Empereur lui demanda ſa liſte, & taxa les uns à mille, les autres à deux mille, & quelques-uns à trois milles roupies. Ceux qui s'étoient trouvés près de ſa perſonne furent traités avec beaucoup plus de rigueur. Il leur fit donner trente coups d'une eſpece de fouet, compoſé de quatre cordes, dont le bout eſt armé de petits fers, comme des molettes d'éperon. Ainſi, chaque coup fait ordinairement quatre plaies. Les coupables étant demeurés par terre, étendus & comme morts, il donna ordre, à ceux qui en étoient le plus près, de leur marcher ſur le corps. Enſuite il

ſigne aux Portiers de rompre ſur eux leurs bâtons. Après cette cruelle exécution, ils furent portés dehors, tout briſés de coups; & l'un de ces malheureux expira ſur la place. Quelqu'un eut la hardieſſe de dire quelques mots en leur faveur, & de rejetter leur infortune ſur l'Ambaſſadeur Perſan. Mais l'Empereur répondit, qu'il ſe ſouvenoit d'avoir ordonné qu'on ne donnât que deux ou trois verres de vin à l'Ambaſſadeur même. Quoique l'yvrognerie ſoit un vice fort commun parmi les Mogols, & qu'elle ſoit même l'exercice le plus ordinaire de leurs Empereurs, elle ne laiſſe pas d'être ſi rigoureuſement défendue, que les Portiers du Gouzalkan refuſent l'entrée à ceux qui ſe preſentent, s'ils reconnoiſſent à leur haleine qu'ils ayent bû du vin; & les coupables ſe ſauvent rarement du fouet. Rhoe ajoute que lorſque l'Empereur étoit en colere, un pere n'auroit oſé parler pour ſon fils (53).

Effet du caractere intéreſſé des Mogols.

Mais il ne doit pas oublier, dit-il, un événement qui fera connoître, ou la baſſeſſe d'ame des Mogols, ou l'envie qu'ils avoient de mettre ſa libéralité à l'épreuve (54). L'Empereur avoit

(53) Page 36 & précédentes.

(54) *Ibidem.*

ANNO. 1616. condamné à mort plusieurs voleurs, entre lesquels il se trouvoit quelques jeunes garçons. Il donna ordre à Asaph-Kham, d'en offrir deux aux Anglois pour de l'argent; parce qu'ils n'y avoit pas d'autre moyen, pour leur sauver la vie, que de les acheter pour l'esclavage. L'Interprete de Rhoe répondit, sans sa participation, que les Chrétiens n'entretenoient point d'esclaves, & qu'au contraire l'Ambassadeur en avoit mis quelques uns en liberté, quoiqu'il les eût reçus de l'Empereur même. Cependant un peu de réflexion fit soupçonner à Rhoe, que l'Empereur vouloit éprouver s'il auroit la générosité de donner quelque argent pour sauver la vie à des Misérables. Au risque de se tromper, dit-il, il crut devoir hasarder une somme legere pour faire une bonne action: mais il fit déclarer aux Officiers de la Justice qu'il n'acheteroit pas les deux garçons en qualité d'esclaves, & qu'après avoir payé leur rançon il étoit résolu de les mettre en liberté (55).

Sultan Coronne se rend au Camp.

Le premier de Novembre, Sultan Coronne prit congé de la Cour pour se rendre au Camp. L'Empereur étoit au Durbal, lorsque le Prince y parut, suivi

(55) La somme étoit de cent Jacobus. Mais l'Auteur laisse douter si la crainte d'être la dupe des Officiers Mogols, ne le fit pas changer de disposition.

d'environ six cens élephans, richement équipés, & d'un corps de mille chevaux. Plusieurs cavaliers de cette escorte étoient vétus de drap d'or, avec des bouquets de plume sur leur turban; & la troupe entiere étoit fort leste. L'habit de Coronne étoit d'un drap d'argent, brodé de grosses perles & de diamans. L'Empereur, en l'embrassant, le baisa au visage, & lui témoigna beaucoup d'affection. Il lui donna une épée dont le foureau étoit d'or, & couvert de perles qu'on estimoit cent mille roupies; un poignard, qui en valoit quarante mille; un éléphant, & deux chevaux, dont les selles & leurs garnitures étoient revetues de plaques d'or, couvertes de pierreries; & un des carrosses qu'il avoit fait faire, à l'imitation de celui que le Roi d'Angleterre lui avoit envoyé. Sultan Coronne entra dans le carosse à la vûe de l'assemblée, & commanda au Cocher, qui étoit Anglois, de le conduire au Camp. Il étoit assis au milieu de la voiture, les rideaux ouverts des deux côtés. Quantité de Noblesse le suivit à pied jusqu'à ses tentes, qui étoient éloignées de quatre milles. En chemin, il jettoit des quarts de roupies au peuple; & daignant étendre le bras jusqu'au Cocher, il mit dans son

RHOE. 1616.

Magnificence de son départ.

RHOE. 1619.

chapeau une centaine d'écus (56).

Comment l'Empereur se dispose & s'habille pour se rendre au Camp.

Le jour suivant, l'Empereur prit la résolution de visiter le Camp, avec ses femmes & toute la Cour. Rhoe apprenant qu'il étoit au Jarnao, s'y laissa conduire par un mouvement de curiosité, & monta sur l'échaffaut qui étoit audessous de lui, pour observer un lieu qu'il n'avoit pas encore eu l'occasion de voir. Deux Eunuques, assis sur des tabourets, éloignoient les mouches du visage de l'Empereur, avec un long éventail de plumes. On voyoit, à côté de lui, les présens qu'il vouloit faire. C'étoit des étoffes, roulées sur une piece de bois tournante. Il en fit beaucoup ce jour-là; mais il en reçut aussi de toutes sortes de gens. Une veille & laide matrone prenoit ceux qui lui étoient offerts. Rhoe découvrit, au travers d'une jalousie voisine, deux des principales Dames du Palais, qui s'efforçoient d'augmenter les trous de la jalousie, pour le voir plus facilement. Il apperçut d'abord leurs doigs, qu'elles affectoient de faire passer; & les trous devinrent bientôt si grands, qu'il leur vit tout le visage. Elles n'étoient pas fort blanches; quoique leur teint dût recevoir plus d'éclat de leurs cheveux, qu'elles avoient

(56) Page 37.

auſſi noirs que le jais, & de leurs yeux qui étoient fort vifs. Le lieu d'où elles ſe faiſoient voir n'étoient pas fort éclairé : mais Rhoe les auroit diſtinguées au ſeul éclat de leurs diamans. Après lui avoir laiſſé le tems de les conſidérer, elles ſe retirerent en riant. Il s'imagina qu'elles rioient du plaiſir de l'avoir vû. L'Empereur ſe leva, & toute l'aſſemblée ſe retira au Durbal, pour attendre l'heure à laquelle il devoit ſortir. Il y parut quelque tems après. Ses femmes monterent dans l'intervalle, ſur les élephans qui les attendoient à leur porte. Rhoe compta cinquante élephans, tous richement équipés, mais particulierement trois, dont les petites tours étoient couvertes de plaques d'or. Les grilles des fenêtres étoient de même métal. Un dais de drap d'argent couvroit toute la tour. L'Empereur deſcendit par les degrés de la tour, avec tant d'acclamations, qu'on n'auroit point entendu le bruit du tonnere. Rhoe ſe preſſa pour arriver proche de lui au bas des degrés. Un de ſes Courtiſans lui preſenta, dans un baſſin, une carpe monſtreuſe. Un autre lui offrit, dans un plat, une matiere auſſi blanche que de l'amidon. Le Monarque y mit le doig, en toucha

RHOE. 1616. la carpe, & s'en frotta le front; cérémonie qui passe dans l'Indoustan, pour un présage de bonne fortune. Un autre Seigneur passa son épée dans les pendans de son baudrier. L'épée & les boucles étoient couvertes de diamans & de rubis; le baudrier de même. Un autre encore lui mit son carquois, avec trente fleches, & son arc, dans le même étui que l'Ambassadeur de Perse lui avoit presenté. Son turban étoit fort riche. On y voyoit paroître des bouts de corne. D'un côté pendoit un rubis hors d'œuvre, de la grosseur d'une noix; & de l'autre un diamant de la même grosseur. Le milieu offroit une émeraude beaucoup plus grosse, taillée en forme de cœur. Le bourrelet du turban étoit enrichi d'une chaîne de diamans, de rubis & de grosses perles, qui faisoient plusieurs tours. Son collier étoit une chaîne de perles, trois fois plus grosses que les plus belles, que Rhoe eût jamais vûes. Au dessus des coudes, il avoit un triple bracelet des mêmes perles. Il avoit la main nue, avec une bague précieuse à chaque doigt. Ses gands, qui venoient d'Angleterre, étoient passés dans sa ceinture. Son habit étoit de drap d'or, sans manches; & ses brodequins, brodés de perles. Il entra dans son carosse. Un

Anglois servoit de cocher, aussi richement vêtu que jamais Comédien l'ait été, & menant quatre chevaux couverts d'or. C'étoit la premiere fois que l'Empereur se servoit de cette voiture, qui avoit été faite à l'imitation du carosse d'Angleterre, & qui lui ressembloit si fort, que Rhoe n'en reconnut la différence qu'à la housse, qui étoit de velours travaillé avec de l'or qui se fabrique en Perse. Deux Eunuques marcherent aux deux côtés, portant de petites malles d'or, enrichies de rubis, & une queue de cheval blanc pour écarter les mouches. Le carosse étoit précedé d'un grand nombre de trompettes, de tambours, & d'autres instrumens, mêlés parmi quantité d'Officiers, qui portoient des dais & des parasols, la plûpart de drap d'or, ou de broderie, éclatans de rubis, de perles & d'émeraudes. Derriere suivoient trois Palanquins, dont les pieds étoient couverts de plaques d'or, & les bouts des cannes ornés de perles, avec une crêpine d'or d'un pied de hauteur, aux fils de laquelle on distinguoit un grand nombre de perles, réguliérement enfilées. Le bord du premier Palanquin étoit revêtu de rubis, & d'émeraudes. Un Officier portoit un marche-pied d'or,

RHOE, 1616.

L'Empereur se met en marche.

Son cortege.

RHOE. 1616.

bordé de pierreries. Les deux autres Palanquins étoient couverts de drap d'or. Le carosse que Rhoe avoit présenté suivoit immédiatement. On y avoit fait une nouvelle impériale, & de nouveaux ornemens, & l'Empereur en avoit fait présent à la Princesse Nohormal, qui étoit dedans. Ce carosse étoit suivi d'un troisiéme, à la maniere du pays, dans lequel étoit le plus jeune des fils de l'Empereur, Prince d'environ quinze ans. Quatre-vingt élephans venoient à la suite. Dans le récit de l'Auteur, on ne peut rien s'imaginer de plus riche que l'équipage de ces animaux. Il brilloient de toutes parts, des pierreries dont ils étoient couverts. Chacun avoit ses banderoles de drap d'argent. Les principaux Seigneurs de la Cour suivoient à pied (57).

Sultan Cosronroé est délivré de sa prison.

Rhoe suivit de même, jusqu'à la porte de la ville. Les femmes venoient à la distance d'un mille, portées sur leurs élephans. L'Empereur, passant devant l'édifice où Sultan Cosronroé son fils, étoit prisonnier, fit arrêter son carosse, & donna ordre qu'on lui amenât ce Prince. Il parut bientôt, avec une épée & un bouclier à la main. Sa barbe lui descendoit jusqu'à la ceintu-

(57) Pages 38 & précédentes.

RHOE. 1616.

re ; ce qui est une marque de disgrace dans ces régions. L'Empereur lui commanda de monter sur un de ses éléphans, & de marcher à côté du carosse. Il obéit, avec de grands applaudissemens de toute la Cour, à qui le retour d'un Prince si cher à la Nation fit concevoir de nouvelles espérances. L'Empereur lui donna un millier de roupies, pour faire des largesses au Peuple. Asaph-Kam, qui l'avoit gardé, & ses autres Ennemis paroissoient fort humiliés de se voir à ses pieds.

Rhoe se rend au Camp avant la Cour.

Rhoe, ayant pris un cheval pour éviter la presse, arriva aux tentes avant l'Empereur. Il trouva, dans la route, une longue haie d'éléphans, qui portoient chacun leur tour. Aux quatre coins de chaque tour, on voyoit quatre banderolles de taffetas jaune, & devant la tour un fauconeau, monté sur son affut. Le canonier étoit derriere. Rhoe compta trois cens de ces éléphans armés, & six cens de parade, qui étoient couverts de velours broché d'or, & dont les banderolles étoient dorées. Plusieurs personnes à pied couroient devant l'Empereur, pour arroser le chemin par lequel il devoit passer. On ne permet point d'approcher du carosse de l'Empereur, de plus près qu'un quart

RHOE. 1616. de mille ; & ce fut cette raison qui fit prendre le devant à Rhoe, pour attendre la Cour à l'entrée du camp. Les tentes n'avoient pas moins de deux milles de circuit. Elles étoient entourées d'une étoffes du pays, rouge en dehors, & peinte, en dedans, de diverses figures, comme nos tapisseries. La forme de toute l'enceinte étoit celle d'un Fort, avec ses boulevards & ses courtines. Les pieux de chaque tente se terminoient par un gros bouton de cuivre. Rhoe, perçant la foule, voulut entrer dans les tentes Impériales; mais cette faveur n'est accordée à personne, & les Grands mêmes du pays s'arrêtent à la porte. Cependant qnelques roupies, qu'il donna secretement à ceux qui la gardoient, lui en firent obtenir l'entrée. L'Ambassadeur de Perse, moins heureux ou moins libéral, eut le désagrément d'être refusé.

Description du Camp Mogol.

Thrône de nacre de perles.

Au milieu de la cour de ce Palais portatif, on avoit dressé un thrône de nacre de perles, dont le dais, qui étoit de brocard d'or, ne paroissoit soutenu que par deux piliers. Les bouts, ou les chapitaux de ces piliers, étoient d'or massif. Lorsque l'Empereur approcha de la porte de sa tente, quelques Seigneurs entrerent dans l'enceinte, &

l'Ambassadeur de Perse obtint la liberté d'y entrer avec eux. L'Empereur, en entrant, jetta les yeux sur Rhoe; & lui voyant faire la révérence, il s'inclina un peu, en portant la main sur sa poitrine. Il fit la même civilité à l'Ambassadeur de Perse. Rhoe demeura immédiatement derriere lui, jusqu'à ce qu'il y fût monté sur son thrône. Aussi-tôt que tout le monde eut pris sa place, Sa Majesté demanda de l'eau, se lava les mains, & se retira. Ses femmes entrerent par une autre porte, dans l'appartement qui leur étoit destiné. Rhoe ne vit point le Prince Cosronroé dans l'enceinte des tentes; mais ils est vrai qu'elles composoient plus de trente appartemens, dans quelqu'un desquels il pouvoit s'être engagé. Les Seigneurs de la Cour se retirerent chacun à leurs tentes, qui étoient de différentes formes, & de différentes couleurs; les unes blanches, les autres vertes, mais dressées toutes dans un aussi bel ordre, que les appartemens de nos plus belles maisons; ce qui forma, pour Rhoe, un des plus magnifiques spectacles qu'il eût jamais vûs. Tout le camp paroissoit une belle ville. Le bagage & les autres embarras de l'armée n'en défiguroient pas la beauté ni la symmétrie. Rhoe n'a-

RHOE. 1616.

L'Empereur y monte.

Magnific. des Mogols dans leurs tentes.

RHOE. 1617.

voit pas de chariot, & ressentoit quelque honte de ne pas se montrer avec plus de distinction : mais c'étoit un mal forcé, dit-il, & cinq années de ses appointemens n'auroient pas suffi pour lui faire un équipage qui approchât de de celui des moindres Seigneurs Mogols. Ce qu'il trouva de plus surprenant, c'est qu'ils ont tous de doubles tentes & un double équipage ; de sorte que tandis qu'ils sont campés dans un lieu, ils envoyent dans un autre lieu, où ils doivent passer, leurs secondes tentes avec les meubles ; & tout se trouve dressé lorsqu'ils y arrivent. La confusion où Rhoe étoit, de se voir en si mauvais équipage le fit bien-tôt retourner à son pauvre logement (58).

Le 5 de Novembre, il admira le même faste dans la tente du Prince Corone. Son thrône étoit couvert de plaques d'argent ; & dans quelques endroits, de fleurs en relief d'or massif. Le dais étoit porté sur quatre piliers, aussi couverts d'argent. Son épée, son bouclier, ses arcs, ses fleches, & sa lance étoient devant lui sur une table. On montoit la garde, lorsque Rhoe arriva. Il observa que le Prince paroissoit fort maître de lui-même, & qu'il com-

Fausse tranquillité de Sultan Corone.

(58) Pages 40 & précédentes.

posoit

posoit ses actions avec beaucoup de gravité. On lui remit deux lettres, qu'il lut debout, avant que monter sur son thrône. Il ne laissoit appercevoir, ni le moindre sourire, ni la moindre différence dans la réception qu'il faisoit à ceux qui se présentoient à lui. Son air paroissoit plein d'une fierté rebutante, & d'un mépris général pour tout ce qui tomboit sous ses yeux. Cependant, après qu'il eut lû ses lettres, Rhoe crut découvrir quelque trouble intérieur & quelque espece de distraction dans son esprit, qui le faisoit répondre peu à propos à ceux qui lui parloient, & qui l'empêchoit même de les entendre. » S'il m'est permis d'en juger, » ajoute l'Auteur, je me trompe fort » ou je crois qu'il avoit laissé son cœur » dans l'entretien qu'il avoit eu avec » les femmes de son pere. Il lui avoit » été permis de les voir. Nohormal, » dont on vantoit beaucoup la beauté, » l'étoit venu voir dans son carosse » à l'Angloise ; & l'on n'ignoroit pas » qu'en prenant congé de lui, elle » lui avoit fait présent d'un manteau, » tout couvert de broderie, relevé de » perles, de diamans & de rubis. » Cette visite étoit cause, sans doute, » qu'il manquoit de presence d'esprit

RHOE. 1616.

Rhoe le croit amoureux de quelque femme de son pere.

RHOE. 1616.

» pour les affaires (59).

Il lui rend visite.

Le 9, Rhoe trouva le même Prince qui jouoit aux cartes avec beaucoup d'attention. Le sujet de sa visite étoit pour obtenir des chariots & des chameaux, sans lesquels il ne pouvoit suivre l'Empereur en campagne. Il avoit déja renouvellé plusieurs fois la même demande. Corone lui fit des excuses du défaut de sa mémoire, & rejetta la faute sur ses Officiers. Cependant il lui témoigna plus de civilité qu'il n'avoit jamais fait. Il l'appella même, plusieurs fois, pour lui montrer son jeu; & souvent, il lui adressa la parole. Rhoe s'étoit flaté qu'il lui proposeroit de faire le voyage avec lui: mais ne recevant là-dessus aucune ouverture, il prit le parti de se retirer, sous prétexte qu'il étoit obligé de retourner à Asmire, & qu'il n'avoit pas d'équipage pour passer la nuit au camp. Corone lui promit d'expédier les ordres qu'il demandoit; & le voyant sortir, il le fit suivre par un Eunuque, & par plusieurs Officiers, qui lui dirent en souriant que le Prince vouloit lui faire un riche present, & que s'il appréhendoit de se mettre en chemin pendant la nuit, on lui donneroit une escorte de dix che-

(59) Page 40.

vaux. Il consentit à demeurer. » Ils » me firent, dit-il, une aussi grande fête » de ce présent, que si le Prince m'eût » voulu donner la plus belle de ses chaî- » nes de perles. Le présent vint enfin. » C'étoit un manteau de drap d'or, » qu'il avoit porté deux ou trois fois. » On me le mit sur les épaules, & ce » fut à contre-cœur que je lui en fis mes » remerciemens. Cet habit auroit été » propre à représenter, sur un théâtre, » l'ancien rôle du grand Tamerlan. Mais » la plus haute faveur que puisse faire un » Prince dans toutes ces régions, est celle » de donner un habit après l'avoir quel- » quefois porté (60).

RHOE. 1616.

Présens qu'il en reçoit.

Le 16, l'Empereur donna ordre qu'on mît le feu à toutes les Maisons voisines du camp, pour obliger le Peuple à le suivre. Les flammes se communiquerent jusqu'à la ville, qui fut aussi brûlée. Rhoe se vit dans un extrême embarras, & l'Ambassadeur de Perse ne s'y trouvoit pas moins. Les voitures qu'ils avoient demandées ne paroissant point, ils prirent la résolution d'en acheter, parce-qu'à si peu de distance du camp, & dans une ville en desordre, ils se trouvoient exposés aux insultes des voleurs. Cette dépense étoit consi-

Il est obligé d'acheter des voitures, pour suivre l'Empereur.

(60) Page 41.

RHOE. 1616.

dérable ; mais on continuoit de leur promettre des chameaux ; & ne pouvant se dispenser de suivre l'Empereur, ils trouvoient du moins plus de sûreté à se rendre de bonne heure au camp. Un Jésuite, que l'Auteur affecte de ne pas nommer, fut obligé d'acheter aussi des chariots ; quoiqu'il eût un ordre, pour en prendre de ceux qui étoient au service de la Cour (61).

Coronsroé rentre en prison.

Dans l'intervalle on fut informé de quelques circonstances qui regardent le Prince Coronsroé. Tout le monde continuoit de prendre part à sa disgrace, & gémissoit de le voir retombé entre les mains de ses ennemis. L'Empereur, qui n'y avoit consenti que pour satisfaire l'ambition de son frere, sans aucun dessein d'exposer sa vie, résolut de s'expliquer assez hautement pour la mettre en sûreté, & pour appaiser en même temps le Peuple, qui murmuroit beaucoup de sa prison. Il prit occasion, pour déclarer ses sentimens, d'une incivilité qu'Asaph-Kam avoit eûe pour son prisonnier. Ce Seigneur, qui étoit comme Geolier du Prince, étoit entré malgré lui dans sa chambre, & s'étoit même dispensé de lui faire la révérence. Quelques-uns jugerent qu'il avoit cherché

(61) *Ibidem.*

à lui faire querelle, dans l'espérance que le malheureux Coronsroé, qui n'étoit pas d'humeur à souffrir un affront, mettroit l'épée à la main, ou se porteroit à quelque autre violence, qui serviroit de prétexte aux soldats de la garde pour le tuer. Mais il le trouva plus patient qu'il ne se l'étoit promis. Le Prince se contenta de faire avertir l'Empereur, par un de ses amis, de l'indigne hauteur avec laquelle il étoit traité. Asaph-Kam fut appellé au Durbal, & l'Empereur lui demanda s'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vû son fils. Il répondit qu'il y avoit deux jours. Qu'est-ce qui se passa l'autre jour dans sa chambre ? continua l'Empereur. Asaph-Kam répliqua qu'il n'y étoit allé que pour lui rendre une visite. Le Monarque insistant sur la maniere dont elle avoit été rendue, Asaph-Kam jugea qu'il étoit informé de la vérité. Il raconta qu'il étoit allé voir le Prince, pour lui offrir son service, mais que l'entrée de sa chamlui avoit été refusée; que là-dessus, étant responsable de sa personne, il avoit crû que son devoir l'obligeoit de visiter la chambre de son prisonnier, & qu'à la vérité il y étoit entré malgré lui. L'Empereur reprit sans s'émouvoir ;

RHOE. 1616.

RHOE. 1616.

Hé bien, quand vous futes entré que lui dites-vous ? & quel respect, quelles soumissions rendites-vous à mon fils ? Ce Barbare demeura fort confus, & se vit forcé d'avouer qu'il ne lui avoit fait aucune civilité. L'Empereur lui dit, d'un ton severe, qu'il lui feroit connoître que ses enfans étoient ses maîtres, & que s'il apprenoit une seconde fois qu'il eût manqué de respect à Sultan Coronsroé, il commanderoit à ce Prince de lui mettre le pied sur la gorge & de l'étouffer. J'aime Sultan Corone, ajouta-t-il ; mais je veux que tout le monde sçache que je n'ai pas mis mon fils aîné & mon successeur entre ses mains, pour le perdre (62).

§ II.

VOYAGE DE RHOE à la suite du Grand Mogol.

Rhoe va rejoindre l'Empereur à Goddah.

L'Armée Mogole étant partie avant que Rhoe pût avoir fini ses préparatifs, il ne se vit en état de suivre l'Empereur que vers la fin de Novembre. Le premier jour du mois suivant,

(62) Page 42.

il arriva le soir à Brampour, après avoir trouvé en chemin les corps de cent voleurs, qui avoient souffert le dernier supplice. Le 4, ayant fait cinq cosses, il rencontra un chameau chargé de trois cens têtes de Rebelles, que le Gouverneur de Candahar envoyoit à l'Empereur, comme un présent (63). RHOE. 1616.

Le 6, il fit quatre cosses, jusqu'à Goddah, où il trouva l'Empereur avec toute sa Cour. Cette ville qui est fermée de murailles, & située dans le plus beau pays du monde, lui parut une des plus belles & des mieux bâties qu'il eût vûes dans les Indes. La plûpart des maisons y sont à deux étages; ce qui est fort rare dans les autres villes. On y voit des rues toutes composées de boutiques, qui offrent les plus riches marchandises. Les édifices publics y sont superbes. On trouve dans les places, des réservoirs d'eau, environnés de galeries dont les arcades sont de pierres de taille, & revêtus de la même pierre; avec des dégrés qui, regnant à l'entour, donnent la commodité de descendre jusqu'au fond, pour y puiser de l'eau ou pour s'y rafraîchir. La situation de Goddah l'emporte encore sur la beauté de la Ville. Elle est

Description de cette ville.

(63) Page 43.

RHOE. 1616. dans une grande campagne, où l'on découvre une infinité de beaux villages. La terre y est extrêmement fertile en bled, en cotton, en excellens pâturages. Rhoe y vit un jardin d'environ deux mille de long, & large d'un quart de mille, planté de mangos, de tamarins & d'autres fruits, & divisé régulierement en allées. De toutes parts on apperçoit de petits Temples, que les Habitans nomment Pagodes, des fontaines, des bains, des étangs & des pavillons de pierre de taille bâtis en voute. Ce mélange forme un si beau spectacle, qu'au jugement de l'Auteur » il n'y a pas d'homme au monde, qui ne se crût heureux de passer » sa vie dans un aussi beau lieu. Goddah étoit autrefois plus florissante, lorsqu'avant les conquêtes d'Eckbar elle étoit la demeure ordinaire d'un Prince Rasbout. Rhoe s'apperçut même, en plusieurs endroits, que les plus beaux bâtimens commencent à tomber en ruine, ce qu'il attribue à la négligence des possesseurs, qui ne se donnent pas le soin de conserver ce qui doit retourner à l'Empereur après leur mort (64).

Description du Camp Impérial à Goddah.

Le 9, il vit le camp Impérial, qu'il

(64) Page 44.

nomme » une des plus admirables » choses qu'il eût jamais vûes. Cette » grande ville portative avoit été dressée dans l'espace de quatre heures. » Son circuit étoit d'environ vingt milles d'Angleterre. Les rües & les tentes y étoient ordonnées à la ligne, » & les boutiques si bien distribuées, » que chacun savoit où trouver ce qui » lui étoit nécessaire. Chaque personne de qualité, & chaque Marchand, » sçait également à quelle distance de » l'*Atasikanha*, ou de la tente du Roi, » la sienne doit être placée. Il sçait à » quelle autre tente elle doit faire face, » & quelle quantité de terrain elle doit » occuper. Cependant toutes ces tentes » ensemble contiennent un terrain plus » spacieux, que la plus grande Ville de » l'Europe. On ne peut approcher des » pavillons de l'Empereur qu'à la portée du mousquet; ce qui s'observe avec » tant d'exactitude, que les plus grands » Seigneurs n'y étoient point reçûs s'ils » n'étoient mandés. Pendant que l'Empereur étoit en campagne, il ne tenoit » point le Durbal après midi. Il employoit ce temps à la chasse, ou à faire » voler ses oiseaux sur les étangs. Quelquefois il se mettoit seul dans un » batteau pour tirer. On en portoit

RHO 1616.

RHOE. 1616.

» toujours à sa suite, sur des chariots. » Il se laissoit voir le matin au Jarnao ; » mais il étoit défendu de lui parler » d'affaires dans ce lieu. Elles se trai- » toient le soir au Gouzalkan ; du » moins, lorsque le tems qu'il y destinoit » au Conseil, n'étoit pas employé à » boire avec excès (65).

Chasse & pêche de l'Empereur.

Le 16, Rhoe, s'étant rendu aux tentes de l'Empereur, trouva ce Monarque au retour de la chasse, avec une grande quantité de gibier & de poisson devant lui. Aussi-tôt qu'il eut apperçu l'Ambassadeur Anglois, il le pressa de choisir ce qui lui plairoit le plus, entre les fruits de sa chasse & de sa pêche. Le reste fut distribué à sa Noblesse. Il avoit au pied de son thrône, un vieillard fort sale & fort hideux. Ce pays est rempli d'une sorte de Mendians, qui par la profession d'une vie pauvre & pénitente parviennent à se faire une grande réputation de sainteté. Le vieillard, qui étoit de ce nombre, occupoit près de l'Empereur une place que les Princes ses enfans n'auroient osé prendre. Il offrit à Sa Majesté un petit gâteau couvert de cendre & cuit sur les charbons, qu'il se vantoit d'avoir fait lui-même. L'Empe-

Combien il respectoit les Mendians.

(65) *Ibidem.*

reur le reçut avec bonté, en rompit un morreau, & ne fit pas difficulté de le porter à sa bouche; quoiqu'une personne un peu délicate n'y eût pas touché sans répugnance. Il se fit apporter une centaine d'écus; & de ses propres mains non seulement il les mit dans un pan de la robe du veillard, mais il en ramassa quelques-uns qui étoient tombés. Lorsqu'on lui eut servi sa collation, il ne mangea rien dont il ne lui offrît une partie; & voyant que sa foiblesse ne lui permettoit pas de se lever, il le prit entre ses bras, pour l'aider lui-même; il l'embrassa étroitement, il porta trois fois la main sur sa poitrine & lui donna le nom de son pere. Nous demeurames fort étonnés, dit Rhoe, de voir tant de vertu dans un Mahométan (66).

Passages qui jettent l'armée Mogole en désordre.

Le 26, l'armée s'étant mise en marche, on traversa des bois & des montagnes couvertes de ronces. Quantité de chevaux périrent dans cette marche. Un grand nombre de soldats abandonnerent le camp: & tout le monde faisoit retentir ses plaintes. Rhoe y perdit sa tente & son chariot. Vers minuit, il rencontra l'Empereur, qui s'é-

(66) Page 44.

RHOE. 1616. toit arrêté deux jours au bas de la montagne pour donner à son camp le temps de prendre haleine après cet affreux désordre. Des milliers de chameaux, de chariots & de carosses demeurerent sans eau & sans vivres dans ces lieux inaccessibles. L'Empereur les avoit passés sur un petit élephant, dont l'adresse étoit singuliere à grimper sur des rochers, où les chameaux & les chevaux n'auroient pû le suivre (67).

Embarras du Conseil.

Le 24 de Janvier, on apprit que le Roi de Decan s'effrayoit peu de la marche du Mogol, & qu'après avoir renvoyé son bagage dans le sein de ses Etats, il attendoit ses ennemis sur la frontiere, avec une armée de cinquante mille chevaux; & que le Prince Corone, également surpris de cette fermeté & de l'approche de Chan-Canna, n'osoit entreprendre de passer les montagnes. Asaph-Kam & Normahal, qui avoient conseillé le voyage sur de fausses suppositions, changerent de sentiment avec tous ceux que leur crédit avoit entraînés. Ils proposerent à l'Empereur de faire regarder son entreprise comme une partie de chasse, & de tourner vers Agra; sous prétexte que les peuples de Decan n'étoient pas

(67) Page 45.

des ennemis avec lesquels un si grand Monarque pût mesurer honorablement ses armes. Mais il leur répondit que ce conseil venoit trop tard ; & qu'après avoir été si loin, son honneur au contraire l'obligeoit d'avancer à toutes sortes de risques.

Rhoe rencontre le Prince Coronsroé.

Le 3 de Février, Rhoe s'étant un peu écarté de la route du camp, pour se reposer à l'ombre d'un grand arbre, fut surpris de voir paroître Sultan Coronsroé, monté sur un éléphant qui s'avançoit dans la même vûe. Ce Prince, à qui l'on avoit ouvert encore une fois les portes de la prison, arrivoit sans gardes & presque sans suite. Il avoit laissé croître sa barbe avec tant de négligence, qu'elle lui descendoit jusqu'à la ceinture. Ses gens firent signe aux Anglois de lui céder la place : mais s'y étant opposé avec beaucoup de douceur, il fit à Rhoe plusieurs questions, par lesquelles il fit assez connoître qu'il étoit mal informé de ce qui se passoit à la Cour, & qu'il ignoroit même qu'il y eût un Ambassadeur Anglois (68).

Calleade ; ancienne résidence des Rois de Mandoa.

Le 6, vers le soir, on arriva sous les murs de Calleade, petite ville nou-

(68) On verra dans un autre lieu, que ce malheureux Prince périt enfin par les artifices de son frere.

ROE. 1616.

vellement rebâtie, où les tentes Imperiales furent dressées dans un lieu fort agréable, sur la riviere de Scepte, à une cosse d'*Ugen*, principale Ville de la province de Mulwa. Calleade étoit autrefois la résidence des Rois Mandoa.

Avanture d'un de ces Rois.

On raconte qu'un de ces Princes étant tombé dans une riviere, d'où il fut retiré par un esclave qui s'étoit jetté à la nage, & qui l'avoit pris heureusement par les cheveux; son premier soin, en revenant à lui-même, fut de demander à qui il etoit redevable de la vie. On lui apprit l'obligation qu'il avoit à l'Esclave, dont on doutoit pas que la récompense ne fût proportionnée à cet important service. Mais il lui demanda comment il avoit eu l'audace de mettre la main sur la tête de son Prince, & sur le champ il lui fit donner la mort. Quelque-tems après, étant assis dans l'ivresse, sur le bord d'un bateau, près d'une de ses femmes, il se laissa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvoit aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux, elle le laissa perir, en donnant pour excuse, qu'elle se souvenoit de l'histoire du malheureux esclave (69).

Le 11, pendant que l'Empereur étoit

(69) Page 45.

allé dans la montagne d'Ugen, pour y visiter un Dervis âgé de cent trois ans, Rhoe fut averti, par une Lettre, que Sultan Coronne, malgré tous les ordres & les Firmans de son pere, s'étoit saisi des présens de la Compagnie. On lui avoit représenté inutilement qu'ils étoient pour l'Empereur. Il s'étoit hâté de lui écrire qu'il avoit fait arrêter quelques marchandises qui appartenoient aux Anglois; & sans parler des présens, il lui avoit demandé la permission d'ouvrir les caisses & d'acheter ce qui conviendroit à son usage. Mais les Facteurs qui étoient chargés de ce dépôt, refusant de consentir à l'ouverture des caisses, du moins sans l'ordre de leur Ambassadeur, il employoit toutes sortes de mauvais traitemens pour les forcer à cette complaisance. C'étoit un droit qu'il s'attribuoit, de voir, avant l'Empereur son pere, tous les présens & toutes les marchandises, pour se donner la liberté de choisir le premier.

RHOE. 1616.

Sultan Corone se saisit des présens Anglois.

Rhoe, fort offensé de cette violence, prit d'abord la résolution de porter ses plaintes à l'Empereur par la bouche d'Asaph-Kam, parce que ce Seigneur auroit pris pour une injure, qu'il eût employé d'autres voyes. Cependant, l'expérience lui ayant appris à s'en dé-

Comment Rhoe fait ses plaintes à l'Empereur.

RHOE. 1616. fier, il se réduisit à le prier de lui procurer une audience au Gouzalkan. Ensuite les objections augmentant sa défiance, il se détermina par le conseil de son Interprete, à prendre l'occasion du retour de l'Empereur pour lui parler en chemin. Il se rendit à cheval dans un lieu où ce Monarque devoit passer; & l'ayant rencontré sur un éléphant, il mit pied à terre, pour se présenter à lui. L'Empereur l'apperçut, & prévint ses plaintes. Je sçais, lui dit-il, que mon fils a pris vos marchandises. Soyez sans inquiétude. Il n'ouvrira point vos caisses, & j'enverrai ce soir l'ordre de vous les remettre. Cette promesse, qui fut accompagnée de discours fort civils, n'empêcha point Rhoe de se rendre le soir au Gouzalkan, pour renouveller ses instances. L'Empereur, qui le vit entrer, lui fit dire qu'il avoit envoyé l'ordre auquel il s'étoit engagé, mais qu'il falloit oublier tous les mécontentemens passés. Quoiqu'un langage si vague laissât de facheux doutes aux Anglois, la présence d'Asaph-Kam, dont ils craignoient les artifices, leur fit remettre leurs explications à d'autres tems; d'autant plus que l'Empereur étant tombé sur les differens de religion, se mit à parler de celles des Juifs,

RHOE. 1616.

des Chrétiens & des Mahométans. Le vin l'avoit rendu de si bonne humeur, que se tournant vers Rhoe, il lui dit : » Je suis le maître ; vous serez tous » heureux dans mes Etats, Mores, Juifs » & Chrétiens. Je ne me mêle point » de vos Controverses. Vivez tous en » paix dans mon Empire. Vous y se- » rez à couvert de toutes sortes d'inju- » res, vous y vivrez en sureté, & j'em- » pêcherai que personne ne vous op- » prime. Il repéta plusieurs fois le même discours. Enfin, paroissant tout-à-fait ivre, il se mit à pleurer ; & pendant cette scene, qui dura jusqu'à minuit, il fut successivement le jouet de diverses passions (70).

Indifférence de ce Prince pour les différens de Religion.

Deux jours après, Sultan Coronne arriva de Brampour. Rhoe étoit désespéré qu'on ne parût point penser à lui rendre justice, & l'arrivée du Prince ne sembloit propre qu'à reculer ses espérances. Comme il croyoit l'avoir aigri par ses plaintes, & que les ménagemens n'étoient plus de saison, il résolut de faire un dernier effort auprès de l'Empereur. Mais, tandis qu'il en cherchoit l'occasion, quel fut son étonnement d'apprendre que l'Empereur s'étoit fait apporter secrettement les caiss-

(70) Page 46.

RHOE. 1616.

ses, & les avoit fait ouvrir ! C'est dans ses propres termes qu'il faut rapporter la singuliere conclusion de ce démêlé (71).

Comment Rhoe est rompé par le grand Mogol.

» Je formai, dit-il, le dessein de m'en » vanger ; & dans une audience que » mes sollicitations me firent obtenir, » je lui fis ouvertement mes plaintes. » Il les reçut avec des flatteries basses, » & plus indignes encore de son rang » que l'action même. Il me dit que je » ne devois pas m'allarmer pour la sûreté de tous ce qui étoit à moi ; qu'il » avoit trouvé dans les caisses diverses » choses qui lui plaisoient extrêmement, sur-tout un verre travaillé à » jour, & deux coussins en broderie ; » qu'il avoit retenu aussi les dogues : mais » que s'il y avoit quelque rareté que je » ne voulusse pas lui vendre ou lui donner, il me la rendroit, & qu'il souhaitoit que je fusse content de lui. Je » lui répondis qu'il y en avoit peu qui » ne lui fussent destinées, mais que c'étoit un procédé fort incivil à l'égard » du Roi mon Maître, & que je ne sçavois comment lui faire entendre que » les présens qu'il envoyoit avoient été » saisis, au lieu d'être offerts par mes » mains à ceux entre qui j'avois ordre de

(71) Pages 46 & suivantes.

RHOE. 1617.

» les distribuer : que plusieurs de ces » présens étoient pour le Prince Corone » & pour la Princesse Nohormal ; que » d'autres devoient me demeurer entre » les mains, pour les faire servir, dans » l'occasion à me procurer la faveur de » Sa Majesté contre les injures que ma » Nation recevoit tous les jours ; qu'il » y en avoit pour mes amis, & pour » mon usage particulier ; que le reste » appartenoit aux Marchands, & que je » n'avois pas le droit de disposer du bien » d'autrui.

» Il me pria de ne pas trouver mau- » vais qu'il se les eût fait apporter. Tou- » tes les pieces, me dit-il, lui avoient » paru si belles, qu'il n'avoit pas eu la » patience d'attendre qu'elles lui fussent » présentées de ma main. Son empres- » sement ne m'avoit fait aucun tort, » puisqu'il étoit persuadé que dans ma » distribution il auroit été servi le pre- » mier. A l'égard du Roi d'Angleterre, » il se proposoit de lui faire des excuses. » Je devois être sans embarras du côté » du Prince & de Nohormal, qui n'é- » toient qu'une même chose avec lui. » Enfin ; quant aux présens que je desti- » nois pour les occasions où je croirois » avoir besoin de sa faveur, c'étoit » une cérémonie tout-à-fait inutile,

ANNÉE 1616.

» parce qu'il me donneroit audience
» lorsqu'il me plairoit de la demander,
» & que n'ignorant pas qu'il ne me res-
» toit rien à lui offrir, il ne me rece-
» vroit pas plus mal lorsque je me pre-
» senterois les mains vuides. Ensuite,
» prenant les interêts de son fils, il
» m'assura que ce Prince me restitue-
» roit ce qu'il m'avoit pris, & qu'il sa-
» tisferoit les Facteurs pour les mar-
» chandises qu'il leur avoit enlevées.
» Comme je demeurois en silence, il
» me pressa de lui déclarer ce que je pen-
» sois de son discours. Je lui répondis
» que j'étois charmé de voir Sa Majesté
» si contente. Il tourna les yeux sur un
» Ministre Anglois, nommé *Terry*, dont
» je m'étois fait accompagner. *Padre*,
» lui dit-il, cette Maison est à vous;
» vous devez vous fier à moi. L'entrée
» vous sera libre, lorsque vous aurez
» quelque demande à me faire; & je
» vous accorderai toutes les graces que
» vous pouvez desirer.

» Après ces flatteuses promesses, il
» reprit avec moi, du ton le plus fami-
» lier, mais avec une adresse que je
» n'ai connue qu'en Asie. Il se mit à
» faire le dénombrement de tout ce
» qu'il m'avoit fait enlever, en com-
» mençant par les dogues, les coussins,

» le verre à jour, & par un bel étui de RHOE.
» de chirurgie. Ces trois choses, me 1616.
» dit-il, vous ne voulez pas que je vous
» les rende, car je suis bien aise de les
» garder. Il faut obéir à votre Majesté,
» lui répondis-je. Pour les verres de
» ces deux caisses, reprit-il, sont fort
» communs: à qui les destiniez-vous?
» Je lui dis que l'une des deux caisses
» étoit pour Sa Majesté, & l'autre pour
» la Princesse Normahal. Hé bien, me
» dit-il, je n'en retiendrai qu'une? &
» ces chapeaux, ajouta-t-il, pour qui
» sont-ils, ils plaisent fort à mes fem-
» mes. Je répondis qu'ils y en avoit trois
» pour Sa Majesté, & que le quatrie-
» me étoit pour mon usage. Vous ne
» m'ôterez pas, continua-t-il, ceux
» qui étoient pour moi; car je les
» trouve fort beaux. Pour le vôtre,
» je vous le rendrai si vous en avez be-
» soin; mais vous m'obligeriez beau-
» coup de me le donner aussi. Il en
» fallut demeurer d'accord. Et les pein-
» tures, reprit-il encore, à qui sont-
» elles? Elles m'ont été envoyées, lui-
» dis-je, pour en disposer suivant l'oc-
» casion. Il donna ordre qu'elles lui
» fussent apportées; & faisant ouvrir
» la caisse, il me fit diverses questions
» sur les femmes dont elles représen-

RHOE. 1616.

» toient la figure. Ensuite s'étant tourné vers les Seigneurs de sa Cour, » il les pressa de lui donner l'explication d'un tableau qui contenoit une » Venus & un Satyre : mais il défendit » en même tems, à mon Interprete, » de m'expliquer ce qu'il leur disoit. » Ses observations regardoient particulierement les cornes du Satyre, sa » peau, qui étoit noire, & quelques » autres propriétés des deux figures. » Chacun s'expliqua suivant ses idées. » Mais l'Empereur, sans déclarer les » siennes, leur dit qu'ils se trompoient, » & qu'ils en jugeoient mal. Là-dessus, » recommandant encore à l'Interprete » de ne me pas informer de ce qu'il » avoit dit, il lui donna ordre de me » demander mon sentiment sur le sujet » de cette peinture. Je répondis de » bonne foi que je la prenois pour » une simple invention du Peintre, » & que l'usage de cet art étoit de » chercher ses sujets dans les fictions » des Poetes. J'ajoutai d'ailleurs que » voyant ce tableau pour la premiere » fois, il m'étoit impossible d'expliquer mieux le dessein de l'artiste. » Il fit faire la même demande à Terry, qui reconnut aussi son ignorance. » Pourquoi donc, reprit-il, m'ap-

» porter une chose dont vous ignorez » l'explication ?

» Je m'arrête à cet incident, pour » l'instruction des Directeurs de la » Compagnie, & de tous ceux qui » succederont à mon office. C'est un » avis qui doit leur faire apporter plus » de choix à leurs présens, & leur faire » supprimer tout ce qui est sujet à de » mauvaises interprétations, parce qu'il » n'y a point de Cour plus maligne & » plus défiante que celle du Mogol. » Quoique l'Empereur n'eût pas ex- » pliqué ses sentimens, je crus recon- » noître, aux discours qu'il avoit tenus, » que ce tableau passoit dans son es- » prit pour une raillerie injurieuse des » Peuples de l'Asie; c'est-à-dire, qu'il » les y croyoit representés par le Sa- » tyre, avec lequel on leur supposoit » une ressemblance de complexion, » tandis que la Venus, qui menoit » le Satyre par le nez, exprimoit l'em- » pire que les femmes du pays ont sur » les hommes. Il ne me pressa pas da- » vantage d'en porter mon jugement, » parce qu'étant persuadé avec raison » que je n'avois jamais vû ce tableau, » il ne le fut pas moins que l'igno- » rance dont je me faisois une excuse, » étoit sans artifice. Cependant il y a

Repas qu'il donne à Rhoe.

RHOE. 1616.

» beaucoup d'apparence qu'il conserva
» le soupçon que je lui attribuois ; car
» il me dit d'un air froid, qu'il rece-
» voit cette peinture comme un pré-
» sent.

» Pour les autres bagatelles, ajouta-
» t-il, je veux qu'elles soient envoyées
» à mon fils. Elles lui seront agréables.
» D'ailleurs je lui écrirai avec des
» ordres si formels que vous n'aurez
» plus besoin de solliciteur auprès de lui.
» Il accompagna cette promesse, de
» complimens, d'excuses & de protesta-
» tions, qui ne pouvoient venir que
» d'une ame fort généreuse ou fort
» basse (72).

» Il y avoit dans une grande caisse,
» diverses figures de bêtes, qui n'étoient
» au fond que des masses de bois. On
» m'avoit averti qu'elles étoient fort
» mal faites, & que la peinture même
» dont elles étoient revêtues s'étoit
» écaillée en divers endroits. Je n'au-
» rois jamais pensé à les mettre au nom-
» bre des présens, si j'avois eu la li-
» berté du choix. Aussi l'Empereur me
» demanda-t-il ce qu'elles signifioient,
» & si elles étoient envoyées pour lui.
» Je me hâtai de répondre qu'on n'a-
» voit pas eu l'intention de lui faire un

(72) Page 48.

present

» présent si peu digne de lui; mais que RHOE. 1616.
» ces figures étoient envoyées pour
» faire voir la forme des animaux les
» plus communs de l'Europe. Hé quoi!
» répliqua-t-il aussi-tôt, pense-t-on en
» Angleterre, que je n'aye jamais vû
» de taureau ni de cheval? Cependant
» je veux les garder. Mais ce que je vous
» demande, c'est de me procurer un
» grand cheval de votre pays, avec
» deux de vos levriers d'Irlande, un
» mâle & une femelle, & d'autres es-
» peces de chiens dont vous vous ser-
» vez pour la chasse. Si vous m'accor-
» dez cette satisfaction, je vous donne
» ma parole de Prince que vous en se-
» rez récompensé & que vous obtien-
» drez de moi plus de privileges que
» vous ne m'en demanderez. Ma répon-
» se fut que je ne manquerois pas d'en
» faire mettre sur les vaisseaux de la
» premiere Flotte; que je n'osois répon-
» dre qu'ils pussent resister aux fatigues
» d'un si long voyage; mais que s'ils
» venoient à mourir, je promettois,
» pour témoignage de mon obéissance,
» de lui en faire voir les os & la peau.
» Ce discours parut lui plaire. Il s'in-
» clina plusieurs fois, il porta la main
» sur sa poitrine, avec tant d'autres
» marques d'affection & de faveur;

RHOE. 1616.

» que les Seigneurs mêmes, qui se
» trouvoient présent, m'assurerent qu'il
» n'avoit jamais traité personne avec
» cette distinction. Aussi ces caresses
» firent elles ma récompense. Il ajouta
» qu'il vouloit réparer toutes les injus-
» tices que j'avois essuyées, & me ren-
» voyer dans ma Patrie comblé d'hon-
» neurs & de graces. Il donna même,
» sur le champ, quelques ordres qui
» devoient faire cesser mes plaintes.
» J'enverrai, me dit-il ensuite, un
» magnifique présent au Roi d'Angle-
» terre, & je l'accompagnerai d'une
» lettre, où je lui rendrai témoignage
» de vos bons services; mais je sou-
» haiterois de sçavoir quel présent lui
» sera le plus agréable. Je répondis
» qu'il me conviendroit mal de lui de-
» mander un présent; que ce n'étoit
» pas l'usage de mon pays, & que
» l'honneur du Roi mon Maître en se-
» roit blessé; mais que de quelque pré-
» sent qu'il me fît l'honneur de me
» charger, je l'assurois que de la
» part d'un Monarque qui étoit égale-
» ment aimé & respecté en Angleter-
» re, il y seroit reçu avec beaucoup
» de joye. Ces excuses ne purent le
» le persuader. Il s'amagina que je pre-
» nois sa demande pour une raillerie;

RHOE. 1616.

» & jurant, par sa tête, qu'il me chargeroit d'un présent, il me pressa de lui nommer quelque chose qui méritât d'être envoyé si loin. Je me vis forcé de répondre, qu'autant que j'étois capable d'en juger, les grands tapis de Perse seroient un présent convenable, parce que le Roi mon Maître n'en attendoit pas d'une grande valeur. Il me dit qu'il en feroit préparer de diverses fabriques & de toutes sortes de grandeurs, & qu'il y joindroit ce qu'il jugeroit de plus propre à prouver son estime pour le Roi d'Angleterre. On avoit apporté, devant lui, plusieurs pieces de venaison : il me donna la moitié d'un daim, en me disant qu'il l'avoit tué de sa propre main, & qu'il destinoit l'autre moitié pour ses femmes. En effet, cette autre moitié fut coupée sur le champ en plusieurs pieces, de quatre livres chacune. Au même instant, son troisieme fils & deux femmes vinrent du Serrail, & prenant ces morceaux de viande entre leurs mains les emporterent eux-mêmes, comme des Mendians auxquels on en auroit fait une aumône (73).

» Si des affronts pouvoient être re-

(73) Page 50 & précédentes.

„ parés par des paroles, je devois être „ satisfait de cette audience. Mais je „ crus devoir continuer de me plaindre, dans la crainte qu'il ne m'eût „ fait toutes ces avances que pour mettre mon caractere à l'épreuve. Il parut surpris de me voir revenir au sujet de mes peines. Il me demanda si „ je n'étois pas content de lui; & lorsque j'eus repondu que sa faveur pouvoit aisément remédier aux injustices qu'on m'avoit faites dans ses Etats, „ il me promit encore que j'aurois à me „ louer de l'avenir. Cependant, ce „ qu'il ajouta me fit juger que ma fermeté lui déplaisoit. Je n'ai qu'une „ question à vous faire, me dit-il. „ Quand je songe aux présens que vous „ m'avez apportés depuis deux ans, je „ me suis étonné plusieurs fois que le „ Roi votre Maître vous ayant revêtu „ de la qualité d'Ambassadeur, ils ayent „ été fort inférieurs, en qualité comme „ en nombre, à ceux d'un simple Marchand, qui étoit ici avant vous, & „ qui s'est heureusement servi des siens „ pour gagner l'affection de tout le „ monde. Je vous reconnois pour Ambassadeur. Votre procédé sent l'homme de condition. Cependant je ne „ puis comprendre qu'on vous entre-

» tienne à ma Cour avec si peu d'é- RHOË. 1616.
» clat. Je voulois répondre à ce repro-
» che. Il m'interrompit. Je sçais, re-
» prit-il, que ce n'est pas votre faute
» ni celle de votre Prince, & je veux
» vous faire voir que je fais plus de cas
» de vous que ceux qui vous ont en-
» voyé. Lorsque vous retournerez en
» Angleterre, je vous accorderai des
» honneurs & des récompenses; & sans
» égard pour les présens que vous m'a-
» vez apportés, je vous en donnerai un
» pour votre Maître. Mais je vous
» charge d'une commission, dont je ne
» veux pas me fier aux Marchands.
» C'est de me faire faire dans votre
» pays un carquois pour des fleches,
» un étui pour mon arc, dont je vous
» ferai donner le modele, un coussin
» à ma maniere pour dormir dessus,
» une paire de brodequins, de la plus
» riche broderie d'Angleterre, & une
» cotte de maille pour mon usage. Je
» sçais qu'on travaille mieux chez vous
» qu'en aucun lieu du monde. Si vous
» me faites ce présent, vous savez que
» je suis un puissant Prince, & vous
» ne perdrez rien à vous être chargé
» de cette commission. Je l'assurai que
» j'exécuterois fidelement ses ordres. Il
» chargea aussi-tôt Asaph-Kam de m'en-

RHOE. 1616.

» voyer les modeles. Ensuite il me demanda s'il me restoit du vin de grappe. » Je lui répondis que j'en avois encore » une petite provision. Hé bien, me dit- » il, envoyez-le moi ce soir. J'en goûte- » rai; & si je le trouve bon, j'en boirai » beaucoup (74).

Remarque sur cette audience.

Ainsi, dans cette audience qui passa pour une faveur extraordinaire, Rhoe se vit dépouillé de ses caisses & de son vin, sans emporter d'autre fruit de ses libéralités, que des promesses. Il a cru ce détail si important pour l'instruction de ses successeurs, que la même raison n'a pas permis de le supprimer dans cet extrait. Mais il laisse à juger quel est le chagrin & l'embarras d'un Ministre, qui se voit continuellement la dupe d'une Cour étrangere, & qui est forcé néanmoins par l'interêt de ceux qui employent ses services, à se payer de fausses apparences, dans l'espoir incertain de trouver un moment favorable pour obtenir des graces qui ne puissent être retractées.

Observations sur la Religion du Mogol regnant.

A l'occasion de l'entretien du Mogol sur les différends de religion, il fait les observations suivantes. Ces peuples jusqu'au tems d'Eckbar, pere du Mogol regnant, n'avoient point entendu

(74) Page 50.

parler du Christianisme. Eckbar étoit un bon Prince, doux, équitable, amateur & curieux de toutes sortes de nouveautés. Il fit appeller à sa Cour trois Jesuites de Goa, dont le principal étoit le Pere Jerome Xavier, du Royaume de Navarre. Après avoir pris plaisir à l'entendre, il l'obligea de composer un Livre pour la défense de sa Religion contre les Mores & les Gentils (75). Il le lisoit souvent pendant la nuit. Enfin, l'ayant fait examiner, il accorda par Lettres Patentes, au Pere Xavier, la permission de bâtir des Eglises, de prêcher, d'enseigner, de convertir, & d'exercer toutes les cérémonies de la religion aussi librement qu'il l'eût fait à Rome. Il lui donna même de l'argent

RHOE. 1616.

Faveurs accordées à la Religion par Eckbar.

(75) Ce livre avoit pour titre *Miroir qui represente la vérité*. *Abbedin*, Persan, y fit une réponse, où tout ce que les Mahométans objectent au Christianisme se trouve rassemblé. Le Pere Guadagnoli répondit au Persan, & sa réponse fut imprimée en Arabe à Rome, par ordre de la Congrégation *de Propaganda fide*. Son livre commençoit par quantité d'imprécations contre Mahomet. Quelques personnes, informées des manieres du Levant, lui dirent que c'étoit rendre son livre inutile aux Orientaux, puisque les imprécations empêcheroient qu'il ne fût lû de ceux pour lesquels il étoit composé. Il en fit une seconde Edition, dans laquelle au contraire il parla si bien de Mahomet, que les Supérieurs y trouverent à redire, & lui en firent même une sévere correction, dont il se plaignoit à ceux qui lui parloient de son ouvrage. Cette Note est tirée du Recueil de Thevenot, Tome I.

F. H. Ch. 1. 1616. pour bâtir ; de sorte que dans quelques Villes, on vit des Eglises plutôt que des Chrétiens. Par le même Firman, il permit à tous ses Sujets d'embrasser le Christianisme, sans en excepter les Princes du sang Royal. Heureux commencement, dit Rhoe ; Printemps bien avancé, pour une récolte aussi maigre que celle qui s'est faite depuis. Eckbar

Ses motifs & son plan. n'avoit jamais été fort attaché à la Religion Mahometane. Il ne consideroit dans l'auteur de cette Secte, qu'un homme & un Roi, que la crédulité populaire avoit fait respecter ; & cette raison lui faisoit croire qu'il pouvoit aspirer lui-même à devenir aussi grand Prophete que Mahomet. Cette entreprise néanmoins n'éclata point pendant son regne. » Une certaine » bienséance, si l'on en croit Rhoe, » le fit mourir dans la profession de sa » foi. Mais son fils mit en exécution un » plan que son pere n'avoit fait qu'ima-

Le plan d'Eckbar est suivi par Gehanguir. giner. Il ne fut pas circoncis. Il fut élevé sans aucun principe de Religion ; & jusqu'à l'arrivée de Rhoe, il s'étoit soutenu dans l'indifférence du plus parfait Athéisme. Quelquefois il assistoit au culte des Mores ; mais il observoit en même tems les fêtes des Gentils. Toutes les religions trouvoient auprès de lui

la même faveur ; & son aversion n'é- toit que pour ceux qui abandonnoient les opinions dans lesquelles ils étoient nés. Enfin, prenant le parti de s'attacher ouvertement aux idées de son pere, il se déclara chef de sa propre religion ; & pour devenir aussi grand Prophete que Mahomet, il fit une nouvelle loi, mêlée de toutes les autres. Quantité de ses Sujets la reçurent avec tant de superstition qu'ils ne vouloient prendre aucune sorte de nourriture avant que d'avoir salué le matin leur nouveau Législateur. C'étoit pour entrer dans cette vûe, qu'il se présentoit dès la pointe du jour à une fenêtre qui donnoit sur une grande Place, devant son Palais. Il maltraitraitoit ceux qui louoient Mahomet. Il écoutoit avec joie ceux qui l'accusoient d'imposture. Mais on ne l'entendoit jamais parler qu'avec respect de Jesus-Christ & de sa religion ; ce que Rhoe nomme un effet admirable de la force des vérités divines. Il confirmoit, il augmentoit de jour en jour les privileges des Eglises Chrétiennes. Depuis deux ans, il employoit ordinairement deux heures de la nuit à se faire entretenir du Christianisme ; & souvent il donnoit de fortes esperances de sa conversion.

RHOE. 1616.

F v

RHOE. 1616.

Princes & jeunes Mogols ; élevés dans le Christianisme.

Il mit quantité de jeunes gens entre les mains du Pere François Corsi Jésuite, qui étoit alors à sa Cour avec la qualité de Résident du Roi de Portugal, pour leur enseigner à lire & à écrire la langue Portugaise, & pour les instruire dans les Lettres humaines. Ce Pere tint, pendant quelques années, une école ouverte, où l'Empereur envoya deux Princes ses neveux, qui furent instruits dans la religion Chrétienne, & baptisés avec beaucoup de pompe dans la nouvelle Eglise d'Agra. Plusieurs Mogols suivirent leur exemple, avec d'autant plus de confiance, qu'ils croyoient l'Empereur peu éloigné des mêmes principes. D'autres, qui le connoissoient mieux, s'imaginerent qu'il n'avoit consulté que sa politique, pour attirer sur ces Princes la haine des Mahométans, qui font la principale force de l'Empire. Mais les uns & les autres se virent également trompés. Aussi tôt que les Princes & d'autres enfans eurent appris les principes de la foi Chrétienne, entre lesquels on n'avoit point oublié celui de n'avoir qu'une femme, & de la même religion, l'Empereur fit demander aux aux Jesuites, par ces Princes, des Portugaises pour femmes. Les Missionnai-

Ils demandent des femmes Portugaises qu'ils n'obtiennent pas.

res, qui croyoient cette demande venue d'eux-mêmes, leur firent quelques réprimandes, & ne porterent pas plus loin leurs soupçons. Mais comme l'Empereur n'avoit pas eu d'autre vue, en favorisant le Christianisme, que de se procurer des femmes Portugaises qu'il souhaitoit ardemment, les deux Princes, qui connoissoient ses intentions, rendirent aux Jésuites toutes les marques de leur profession de foi, sous prétexte qu'on leur refusoit des femmes chrétiennes, après leur en avoir fait esperer du Portugal. L'air de confiance, qui accompagnoit cette déclaration, ouvrit les yeux aux Missionnaires. Ils firent quelques recherches, qui ne leur laisserent aucun doute des intentions de l'Empereur. Cependant ils refuserent de recevoir les croix des Princes; & leur répondant qu'elles avoient été données par l'ordre de l'Empereur, ils les prierent de s'addresser à Sa Majesté, afin qu'elle leur fît déclarer ses volontés par la bouche de ceux qu'elle employoit ordinairement à les expliquer. Ils connoissoient assez le caractere de ce Prince, pour se persuader qu'il ne voudroit pas être soupçonné d'un dessein si bas. En effet, quoique vivement piqué du récit des Princes,

L'Empereur en prend occasion de leur faire abandonner la f

RHOE. 1616.

il dissimula son ressentiment pendant quelques jours : mais ayant pris la résolution de ruiner l'école, il envoya ordre aux Jesuites de venir à la porte du Serrail, où il leur fit dire par une de ses femmes, que c'étoit par sa volonté que les Princes avoient changé de religion. Ils redevinrent Mahométans ; & toutes les esperances des Missionnaires s'évanouirent avec le fruit de leurs travaux (76).

Etat du Christianisme dans le pays.

Rhoe assure qu'avec beaucoup de recherches, il ne trouva point, dans le pays un seul Proselyte qui méritât le nom de Chrétien, & qu'à la réserve d'un petit nombre de misérables, qui étoient entretenus par la charité des Jésuites, il y en avoit même très peu qui fissent profession du Christianisme. Il ajoute que les Jesuites, connoissant la mauvaise foi de cette nation, se lassoient d'une dépense inutile. Tel étoit suivant son témoignage, le véritable état du Christianisme dans l'Indoustan. Un évenement bizarre, dont il fut témoin, le persuadoit encore plus, qu'on devoit peu se promettre la conversion de l'Empereur.

„ Il n'y avoit pas long-tems, dit-il, „ que l'Eglise & la maison des Jesuites

(76) Pages 78 & précédentes.

» avoient été brulées. Le Crucifix étoit » échappé aux flammes, & sa conserva- » tion fut publiée comme un miracle. » Pour moi, qui aurois béni tout acci- » dent dont on auroit tiré quelque » avantage pour la propagation de l'E- » vangile, je gardai le silence. Le Pere » Corsi me dit de bonne foi qu'il croyoit » cet évenement fort naturel, mais que » les Mahométans mêmes l'ayant fait » passer sans sa participation pour un » miracle, ils n'étoit pas fâché qu'ils en » eussent conçu cette opinion (77).

RHOE. 1616.

» L'Empereur, fort ardent pour tou- » tes les nouveautés, appella le Mis- » sionnaire, & lui fit diverses questions. » Enfin, venant au sujet de sa curiosi- » té, vous ne me parlez pas, lui dit-il, » des grands miracles que vous avez » faits au nom de votre Prophete. Si » vous voulez jetter son image dans le » feu en ma présence, & qu'elle ne » brule point, je me ferai Chrétien. » Le Pere Corsi répondit que cette ex- » périence blessoit la raison, & que le » Ciel n'étoit pas obligé de faire des » miracles, chaque fois que les hom- » mes en demandoient; que c'étoit » le tenter, & que le choix des oc- » casions n'appartenoit qu'à lui: mais

L'Empereur demande un miracle aux Jésuites.

(77) Pages 79. & précédentes.

A. HOS. 1616.

» qu'il offroit d'entrer lui-même dans
» le feu, pour preuve de la vérité de
» sa foi. L'Empereur n'accepta point
» cette offre. Cependant tous les cour-
» tisans firent beaucoup de bruit ; &
» demandant que la vérité de notre reli-
» gion fût éprouvée par cette voie, ils
» ajouterent que si le Crucifix bru-
» loit, le Pere Corsi seroit obligé d'em-
» brasser le Mahométisme. Sultan Co-
» rone apporta l'exemple de plusieurs
» miracles, qui s'étoient faits dans des
» occasions moins importantes que celle
» de la conversion d'un si grand Monar-
» que, & conclut que si les Chrétiens
» refusoient cette expérience, il ne se
» croyoit pas obligé de s'en rapporter
» à leurs discours. L'Empereur entra
» dans la dispute. Il dit en faveur du
» Christianisme, que J. C. étoit un
» Prophete plus grand sans compa-
» raison que Mahomet, si l'on en ju-
» geoit par ses miracles ; & s'étendant
» sur sa résurrection, il demanda si les
» autres avoient été capables d'une opé-
» ration si divine. Le Prince repli-
» qua pour Mahomet, que d'avoir
» donné la vue à un aveugle, étoit un
» aussi grand miracle que celui de
» la résurrection. Cette question étant
» vivement agitée, un Seigneur pré-

Dispute des Seigneurs Mogols sur les miracles.

RHOE. 1616.

» tendit que l'Empereur & le Prince » avoient également raison; que ressusciter soi-même, ou rendre la vie » aux Morts, étoit sans contredit le plus » grand des miracles; mais que donner la vûe à un aveugle né, c'étoit la » même chose, & une espece de résur» rection (78).

Histoire d'un singe.

Ces grands mouvemens n'eurent pas d'autre suite. Mais ils se renouvellerent bien-tôt, à l'occasion d'un singe merveilleux, dont on ne peut se dispenser de rapporter l'histoire, sur l'autorité d'un témoin tel que Rhoe. Un Charlatan de Bengale offrit à l'Empereur un grand singe, qu'il donnoit pour un animal divin. On a fait remarquer effectivement, dans d'autres Relations, que plusieurs Sectes des Indes attribuent quelque divinité à ces animaux. Comme il étoit question de vérifier cette qualité par des preuves, l'Empereur tira de son doigt un anneau, & le fit cacher dans les vétemens d'un de ses Pages. Le singe, qui ne l'avoit pas vû cacher, l'alla prendre dans le lieu où il étoit. L'Empereur, ne s'en rapportant point à cette expérience, fit écrire sur douze billets differens les noms de douze Législateurs, tels que ceux de

(78) Page 79. Bernier rapporte à peu près le même fait.

RHOE. Moïse, de Jesus-Christ, de Mahomet,
1616. d'Aly, &c; & les ayant mêlés dans un vase, il demanda au singe quel étoit celui qui avoit publié la véritable loi. Le singe mit sa main dans le vase, & tira le nom du Législateur des Chrétiens. L'Empereur, fort étonné, soupçonna le Maître du singe de sçavoir lire les caracteres Persans, & d'avoir dressé l'animal à faire cette distinction. Il prit la peine d'écrire les mêmes noms de sa propre main, avec les chiffres qu'il employoit pour donner des ordres secrets à ses Ministres. Le singe ne s'y trompa point. Il prit une seconde fois le nom de Jesus-Christ, & le baisa. Un des principaux Officiers de la Cour dit à l'Empereur, qu'il y avoit nécessairement quelque supercherie, & lui demanda la permission de mêler les billets, avec offre de se livrer à toutes sortes de supplices si le singe ne manquoit pas son rôle. Il écrivit encore une fois les douze noms; mais il n'en mit qu'onze dans le vase, & retint l'autre dans sa main. Le singe les toucha tous l'un après l'autre, sans en vouloir prendre un. Mais l'animal se mit en furie, & fit entendre par divers signes que le nom du vrai Législateur n'étoit pas dans le vase. L'Empereur lui demanda où il

étoit donc? Il courut vers l'Officier, & lui prit la main dans laquelle étoit le nom qu'on lui demandoit. Rhoe ajoute : Quelque interprétation qu'on veuille donner à cette singerie, le fait est certain (79). RHOE. 1616.

On regrette ici qu'après avoir représenté l'Empereur dans une partie de sa marche, il n'explique point les raisons qui lui firent abandonner le dessein de la guerre, pour se retirer au Château de Mandoa. Il ne nous apprend pas même ce qui l'obligea tout d'un coup d'interrompre sa narration. „ Le „ 3 de Mars, dit-il, j'arrivai à Mandoa. L'Empereur y devoit faire son „ entrée ; mais on ignoroit encore le „ jour, parce qu'on attendoit que les „ Astrologues l'eussent marqué ; & nous „ demeurames dehors, pour attendre „ ce bienheureux moment. Mes gens, „ qui étoient chargés de me chercher „ un logement, avoient pris possession „ d'une grande enceinte, fermée de „ bonnes murailles, qui contenoit un „ Temple & un Monument. Quelques

Rhoe suit l'Empereur à Mandoa.

(79) On a vû, dans d'autres Relations qu'un Singe bien instruit consulte l'œil de son Maître. D'ailleurs étoit il bien certain que ce ne fût pas une créature humaine, avoit beaucoup de ressemblance avec un singe ; ce qui n'est pas sans exemple en Europe même.

RHOE. 1616.

Seigneurs de la Cour s'y étoient aussi logés ; mais Rhoe ne s'y établit pas moins, comme dans un lieu tranquille, qu'avec un peu de dépense on auroit pû rendre agréable. L'air y étoit bon, & la vûe charmante ; mais on y avoit l'incommodité d'être éloigné de deux lieues du Palais de l'Empereur. Quelques jours après, les Anglois en ressentirent une autre, qu'ils n'avoient pas prévue, & qu'ils partagerent avec tous ceux qui suivoient la Cour. Mandoa étant situé sur une hauteur, il ne s'y trouvoit pas de puits, ni même aucun réservoir d'eau. Les principaux Seigneurs avoient pris possession des puits qui étoient dispersés dans la campagne. Bien-tôt une multitude infinie d'hommes & d'animaux se virent en danger de périr de soif. On publia ordre à tous les Habitans du pays de quitter leurs habitations, avec leur bétail & leurs chameaux. Ceux qui se trouverent sans faveur furent obligés de chercher des retraites à quatre ou cinq lieues de distance, ce qui rendit les vivres fort chers à la Cour. Rhoe fut d'autant plus embarrassé, qu'il craignoit de se voir dans la nécessité de quitter sa maison, qui étoit fort bonne, quoiqu'éloignée des marchés & de l'eau. Il résolut d'y

Comment Rhoe s'en garentit.

demeurer à toutes sortes de risques, parce que dans les plus fâcheuses suppositions, il esperoit d'y être toujours mieux qu'à la campagne, où il auroit fallu camper ; & montant à cheval, il entreprit lui-même de chercher de l'eau. Le hazard lui fit rencontrer un puits, qu'on gardoit pour l'usage d'un Seigneur. Il ne fit pas difficulté de s'adresser au Maître, & de lui déclarer le besoin qu'il avoit de son secours. Il en obtint quatre charges d'eau par jour. C'étoit une faveur importante, qui le fit retourner chez lui fort satisfait, & qui le sauva de la misere publique (80).

RHOE. 1616.

Le reste du Journal n'offre plus que des événemens & des observations de Commerce, entre lesquels on trouve seulement quelques mêlanges historiques, qui méritent d'en être détachés, quoiqu'ils n'ayent point assez de rapport entr'eux pour composer une narration suivie. Rhoe, par exemple, s'étant rendu à la Cour le 21 de Mars, y offrit à l'Empereur, pour étrennes, deux couteaux & six verres. Il craignoit qu'un si leger présent ne fût reçu avec dédain ; mais on lui en témoigna au contraire beaucoup de reconnoissance ; & l'Empereur l'assura que n'y considérant que

Quelques traits historiques recueillis de la suite du Journal de Rhoe.

(80) Page 51.

RHOE. 1616.

son affection, il ne pouvoit lui en faire de si petit, qu'il ne lui fût très-agrable. C'est maintenant à moi, lui dit ce Monarque, de vous donner quelque chose à mon tour; & sur le champ il expédia des ordres, pour faire payer aux Marchands Anglois tout ce qui leur étoit dû. Ensuite, il dit à Rhoe de monter sur les degrés de son thrône, & de s'approcher de lui. D'un côté étoit l'Ambassadeur de Perse, & de l'autre le vieux Roi de Candahar. Rhoe prit place auprès du Roi. L'Empereur fit présent à l'Ambassadeur de Perse, de quelques pierreries, & d'un élephant, que ce Ministre reçut à genoux, en frappant de la tête les degrés du thrône. Ce thrône étoit d'or, semé de rubis, d'émeraudes & de turquoises. On voyoit, au sommet, les portraits du Roi d'Angleterre, de la Reine, de Madame Elisabeth, & du Directeur général Thomas Smith, avec quelques autres peintures. Le dessous étoit tendu de deux pieces très fines de tapisserie de Perse. A côté, sur un petit échaffaut, une troupe de Musiciens amusoit l'assemblée par le bruit confus de leurs instrumens (81).

Rhoe découvrit, quelques jours

(81) Page 52.

après, qu'on le soupçonnoit de vouloir quitter secrettement la Cour, & n'eut pas peu de peine à faire prendre une autre idée de ses intentions. Ce soupçon, qui venoit de la malignité de Sultan Coronne, lui donne occasion de rapporter quelle fut l'origine des premieres fortifications de Surate. Dès l'année précédente, Corone avoit fait entendre à l'Empereur que les Anglois avoient des desseins sur cette ville. „ A „ la vérité, dit Rhoe, la folie de ma „ Nation y avoit donné quelque sujet „ (82). Dans leur querelles fréquentes, „ ils avoient fait descendre au rivage „ deux cens Mousquetaires, qui ren- „ contrant quelques gens du pays leur „ avoient dit, en raillant, qu'ils mar- „ choient pour prendre la ville. Quoi- „ que cette menace fût ridicule, & qu'il „ n'y eût point d'apparence qu'une poi- „ gnée de gens pût entreprendre de faire „ douze milles, dans une terre ennemie, „ pour attaquer une ville fermée, qui, „ sans compter ses Habitans, étoit „ gardée par une garnison de mille „ chevaux & de mille hommes d'in- „ fanterie ; qu'il y eût d'ailleurs une „ assez grande riviere à passer, & que „ peu de gens eussent pû la défen-

RHOE. 1616.

Origine des fortifications de Surate.

(82) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

» dre contre une armée nombreuse ; » la Cour n'avoit pas laissé de s'en » allarmer, & le discours des An- » glois avoit passé du moins pour in- » jurieux à l'Empire. Sultan Corone, » faisant revivre ce bruit, qui sembloit » donner plus de vraisemblance au soup- » çon de la fuite de Rhoe, s'en servit » pour faire goûter, à l'Empereur, le » le dessein qu'il avoit depuis long- » temps de fortifier la ville & le château. » Il commença par quelques ouvrages » qu'il fit au port, & qui furent munis » d'une bonne artillerie. L'Empereur » feignit apparemment de ne pas com- » prendre, que ces fortifications pou- » voient servir un jour au Prince, pour » s'assurer absolument de la Place, & » s'ouvrir une porte de derriere, s'il » étoit jamais obligé de fuir la vengean- » ce de son frere (83).

L'Ambassadeur de Perse part fort maltraité.

Le 30 d'Avril, on vint faire des excuses à Rhoe, de la part de l'Ambassadeur de Perse, qui étoit parti sans lui faire aucune civilité. Il apprit du Messager que ce Ministre n'étoit pas malade, comme il avoit pris soin de le publier, mais que ne recevant aucune

(83) *Ibidem.* On verra dans les Relations suivantes quels furent les effets de cette haine.

satisfaction de la Cour, dans ses Négociations, il s'étoit retiré brusquement après avoir fait néanmoins à l'Empereur un dernier présent de trente beaux chevaux. Ce Monarque lui avoit donné en récompense une somme de trois mille écus; mais l'Ambassadeur avoit paru peu satisfait de cette libéralité. L'Empereur, pour se justifier, avoit fait faire deux listes, dont l'une contenoit tous les présens de l'Ambassadeur, au-dessous desquels on avoit marqué leur prix, mais beaucoup moindre que leur valeur. Dans l'autre on avoit marqué jusqu'aux bagatelles qu'il avoit reçues de l'Empereur, telles que du vin, des melons, & d'autres fruits, avec leur prix, qui étoit fort exageré. En lui présentant ces listes, on lui avoit offert le surplus en argent, pour mettre de l'égalité dans les deux comptes. Des procédés si méprisans lui avoient fait prendre le parti de feindre une maladie considérable, pour se dispenser des visites dont l'usage lui faisoit une loi. Mais ayant vécu en fort bonne intelligence avec Rhoe, il lui faisoit dire qu'il n'avoit pû traverser la ville pour lui dire adieu, sans découvrir la fausseté de ses prétextes; qu'il ne vouloit pas néanmoins que ses mécon-

Bassesse du Grand Mogol.

RHOE, 1616. tentemens fussent ignorés des Anglois; & qu'il leur promettoit de réparer cette incivilité forcée, par les bons traitemens qu'il feroit en Perse à leur Nation. Son Messager ne ménagea point les plaintes contre l'Empereur & toute la Cour: mais Rhoe affecta prudemment de ne pas les entendre. La nouvelle qu'il reçut bien-tôt d'une victoire sanglante que les Turcs avoient remportées sur les armées de Perse, & celle du saccagement de Tauris, servirent à lui faire expliquer la conduite des Mogols, qui régloient leur estime & leurs caresses pour les Puissances voisines, sur la prospérité de leurs affaires, c'est-à-dire, sur les raisons qu'ils avoient de les craindre ou de les mépriser (84).

Sa politique.

Rhoe assiste à la cérémonie de peser l'Empereur.

Le 24 de Septembre, jour de la naissance de l'Empereur, & celui d'une Fête solemnelle, où l'usage de ce Prince étoit de se faire peser, on eut l'attention de procurer à Rhoe un spectacle dont il n'avoit pas encore été témoin. On le mena dans un fort beau jardin, qui offroit, entre divers ornemens, un grand quarré d'eau, bordé d'arbres, au milieu duquel on voyoit, sous un pavillon, la balance où le Mo-

(84) Page 54.

narque

marque devoit être pesé. Les plats étoient d'or massif, enrichis de petites pierreries, de rubis & de turquoises. Ils étoient soutenus par des chaînes d'or; avec des cordons de soye, pour double sûreté. Le fleau da la balance étoit couvert de plaques d'or. Les principaux Seigneurs, assis au-tour du thrône, attendoient dans un respectueux silence l'arrivée de leur Souverain. Il parut enfin, chargé de diamans, de rubis & de perles. Il en avoit plusieurs rangs au cou, aux bras, sur son turban, aux poignets, avec deux ou trois anneaux à chaque doigt. Son épée, son bouclier, & son thrône, n'étoient pas moins couverts de pierreries. Rhoe distingua des rubis aussi gros que des noix, & des perles d'une grosseur prodigieuses (85).

RHOE. 1617.

Poids de Sa Majesté.

L'Empereur se mit dans un des plats de la balance, assis sur ses talons, comme une femme. On mit de l'autre côté, pour contrepoids, divers balots, qui furent changés jusqu'à six fois. On dit à Rhoe qu'ils étoient remplis d'argent; & que ce jour-là, Sa Majesté pesoit neuf mille roupies, qui font environ quinze mille francs en argent. Ensuite on mit, du même côté de la

(85) Page 56.

RHOE. 1617.

balance, de l'or, & des pierreries que Rhoe ne put voir, parce qu'elles étoient enveloppées. On y mit successivement des draps d'or, des étoffes de soye, des toiles, des épiceries, & toutes sortes d'autres richesses. Enfin l'Empereur fut pesé contre du miel, du beurre & du bled. Rhoe apprit que tous ces biens devoient être distribués aux Banianes. Cependant, il observa que cette distribution ne se fit point, & que chaque paquet fut remporté, avec beaucoup d'attention. On lui dit aussi que l'argent étoit réservé pour les pauvres, & que l'Empereur prenoit le temps de la nuit, pour le distribuer de sa propre main.

Fruits d'or & d'argent distribués aux Seigneurs.

Pendant que ce Monarque étoit dans sa balance, il tourna les yeux sur Rhoe, avec un sourire. Après avoir été pesé, il monta sur son thrône, où l'on mit devant lui des bassins pleins de noix, d'amandes & de toutes sortes de fruits artificiels, d'or & d'argent. Il en jetta une partie. Les plus grands Seigneurs qui étoient les plus proches de lui, se trainoient par terre pour en prendre. Rhoe ne crut pas que la bienséance lui permît de les imiter. L'Empereur qui s'en apperçut, prit un des bassins, qui étoit presque rempli, & le versa dans

son manteau. Ses courtisans eurent l'effronterie d'y porter la main, avec tant d'avidité, que s'il ne les eût prévenus, ils ne lui auroient rien laissé. On lui avoit fait entendre que ces fruits étoient d'or massif; mais l'expérience lui apprit qu'ils n'étoient que d'argent, & si legers, que mille ne pesoient pas la valeur de deux cens francs. Il en sauva pour dix ou douze écus, c'est-à-dire, de quoi remplir un plat de bonne grandeur. Pendant toute la fête, l'Empereur en jetta la valeur de quatre ou cinq cens écus. Il passa la nuit d'un jour si solemnel, à boire avec les principaux Seigneurs de sa Cour. Rhoe y fut invité, mais il s'en excusa, parce que les liqueurs du pays sont si fortes, qu'elles lui paroissoient capables de lui brûler les entrailles (86).

RHOE. 1615.

Rhoe, faute de présens, donne un Atlas au Grand Mogol.

Le 9, l'Empereur sortit sur un éléphant, pour aller prendre le divertissement du vol des oiseaux, sur la riviere de Dabadar. Rhoe, devant la maison duquel il devoit passer, se hâta de monter à cheval, & de marcher au-devant de lui. L'usage du pays oblige ceux, devant la porte desquels Sa Majesté doit passer, de lui faire un présent, qui se nomme *Moubareck*, c'est-à-

(86) Page 57.

RHOE. 1617.

dire, bonne nouvelle ou bon succès; & l'Empereur reçoit ces présens comme un favorable augure, pour la premiere affaire qu'il doit entreprendre. Rhoe n'avoit rien à lui offrir. Cependant, comme il ne pouvoir paroître avec honneur sans quelque présent, & qu'il y auroit encore eu plus de honte à s'absenter de son logement dans cette occasion, il prit le parti de porter entre ses bras un Atlas bien relié, & de dire à Sa Majesté que n'ayant rien qui lui parût digne d'un si grand Monarque, il lui offroit le monde entier, dont il commandoit une si grande & si riche partie. Ce présent fut reçu avec beaucoup de civilité. L'Empereur, portant plusieurs fois la main à la poitrine, l'assura que tout ce qui viendroit de sa part, lui seroit toujours fort agréable. Les jours suivans, il lui fit diverses questions sur son Atlas. Mais l'ayant fait voir aux Savans du pays, qui ne purent y rien comprendre, il le regarda comme un meuble inutile, qu'il prit le parti de lui renvoyer (87).

Quelques présens plus agréables, qui arriverent à Rhoe par une nouvelle flotte, disposerent enfin toute la Cour

(87) Pages 57 & 58.

à prendre ses interêts. Asaph-Kam même devint un de ses plus officieux partisans ; jusqu'à résister ouvertement à Sultan Coronne, qui se trouvant presque le seul ennemi des Anglois, prit aussi le parti de composer avec eux lorsqu'il se vit dans l'impuissance de leur nuire. Ainsi la négociation de Rhoe se termina plus heureusement qu'il ne l'avoit esperé. RHOE. 1617.

Purchas, qui a publié son Journal, avoue que la prudence lui en a fait supprimer diverses parties, qui contiennent les plus importans mysteres du Commerce. Cependant il n'a pas laissé de nous conserver une de ses Lettres, qui paroît capable de réparer cette suppression par les éclaircissemens qu'on y trouve sur les plus profondes vûes de la Compagnie Angloise dans son Ambassade à Surate. Elle paroît mériter d'entrer ici à ce titre ; & Thevenot s'est laissé engager, par la même raison, à la traduire dans son Recueil. On passera seulement sur ce qui n'a point de rapport au but qu'on se propose.

Lettre importante de Rhoe à la Compagnie.

MES TRÈS HONORÉS AMIS, Je vous ai marqué mon sentiment sur vos affaires, dans le Journal que je

RHOE. 1617. vous ai envoyé. Mais comme, en arrivant à cette Cour, je m'arrêtai à quelques rapports, que j'ai trouvés depuis sans fondement, & que plusieurs points n'ont pas été bien éclaircis dans ma Relation générale, je les parcourerai ici en peu de mots, afin qu'une fois pour toutes vous puissiez entendre l'état de votre Commerce, & comment il faut l'établir & le gouverner, dans la crainte que sur d'autres rapports vous ne vous engagiez à des dépenses inutiles, & vous ne tombiez dans de grosses fautes ou dans des pertes considérables.

L'offre d'aider le Mogol, ou de convoyer ses Sujets jusqu'à la mer rouge, est une offre inutile. Je ne laisserai pas de la faire, pour marquer votre affection. Quand les Habitans de ce pays n'ont pas besoin des services qu'on leur présente, ils les regardent avec dedain. Le Mogol a la paix avec les Portugais. Il ne leur fera point la guerre que nous ne les ayons chassés de leurs places. Aussi long-temps que ses Etats seront en paix, il se mocquera de votre assistance. Mais quand la guerre auroit commencé à le presser, il ne se mettroit point sous une protection étrangere, & rien au monde ne l'engageroit à la payer. Il faut se désabu-

ser de toutes les idées que vous auriez pû concevoir de faire le moindre trafic autre part que dans le Port de Surate. Il suffira que vous soyez en état de vous y pouvoir défendre. Quelque service que vous puissiez rendre à cette Nation, elle ne vous en sera jamais obligée. Elle vous craindra toujours, & ne vous aimera jamais. Pour ce qui est de l'entretien d'un Résident à la Cour, c'est une dépense qu'il faut continuer, tant que vous serez en guerre avec les Portugais. Les autres dépenses peuvent être retranchées comme inutiles, & peuvent même vous apporter du préjudice.

A l'égard d'un Fort, j'ai cru, à mon arrivée, que c'étoit une chose fort nécessaire; mais l'expérience m'a fait voir depuis, que c'étoit un grand avantage d'avoir été refusé alors. S'ils me l'offroient à présent, je ne le voudrois pas accepter. Premierement, aux lieux où l'on a la commodité des rivieres dont on a parlé, le pays est desert, & l'on n'y peut négocier, ni converser. Les passages les plus aisés sont tellement remplis de voleurs, que l'autorité même du Souverain ne les en a pû chasser. La force des montagnes qui leur servent de retraite les assure contre les desseins

ANNÉE 1617. qu'on peut former contre eux ; & s'il y avoit des lieux propres au Commerce, les gens du pays en auroient profité. Ces peuples sentent tous les jours l'incommodité qu'ils reçoivent, d'avoir un havre qui n'est point habité. Cette raison seule me semble assez forte pour faire voir que le lieu qu'on vous a proposé n'est pas convenable ; ils ne s'en servent point. Mais quand même le havre auquel vous pensez seroit fermé, il n'est pas aisé de divertir le Commerce, en le tirant d'un lieu où les Marchands sont accoutumés à se rendre, principalement lorsqu'il est question d'un Commerce en détail. L'autre raison, c'est que la dépense seroit plus grande que la qualité de votre Commerce ne la peut porter ; & le payement d'une garnison absorberoit tout le profit. Cent hommes ne suffiroient pas, pour défendre ce Fort imaginaire. Les Portugais feroient des efforts extrêmes pour vous en chasser. La guerre & le trafic sont incompatibles, suivant mes idées ; & si vous m'en croyez, vous ne vous hasarderez point à la faire autrement que sur mer, où l'on peut aussi-tôt gagner que perdre. C'est ce qui cause aujourd'hui la pauvreté des Portugais. Ils ont, à la vérité,

des Colonies dans des pays fort riches; mais les garnisons, qu'ils entretiennent pour les conserver, en consument tout le profit, quoiqu'elles soient foibles. En un mot, remarquez, s'il vous plaît, ce que je vous dis; ils ne profiteront jamais des Indes, tant qu'ils seront obligés de soutenir cette dépense. RHOE. 1617.

Les Hollandois sont aussi tombés dans la même faute, lorsqu'ils ont tâché de s'y établir par la force. Ils en rapportent une grande quantité de marchandises. Ils sont considérés dans toutes les Places; ils sont même les Maîtres de quelques-unes des meilleures. Avec cela leur mortes-payes consument tout le gain d'un si grand & si riche trafic. Il est certain que s'il y a quelque fortune à faire dans ce Pays-là, vous la devez attendre du côté de la mer & d'un Commerce paisible.

C'est une erreur d'affecter d'avoir des garnisons & des Places de guerre aux Indes. Si vous aviez seulement à faire la guerre à ceux du pays; peut-être cela vous réussiroit-il. Mais la faire à d'autres pour leur défense, ils ne le méritent pas: outre que votre réputation courroit grand risque. Il est plus aisé de faire ici une bonne attaque

RHOE, 1617. qu'une bonne retraite. Il ne faudroit qu'un malheur pour vous faire perdre votre crédit, & pour vous engager dans une guerre dont le succès seroit incertain ; outre qu'une action aussi sujette au hasard que les événemens de la guerre, ne peut être raisonnablement entreprise, lorsque les lieux, d'où l'on peut tirer du secours & du conseil, sont si éloignés, que cette distance vous expose à des pertes sans remede. Nous voyons tous les jours que ceux mêmes qui ont ces deux avantages fort proche, n'en tombent pas moins dans l'embarras. En mer, vous pouvez prendre ou laisser. On ne publie pas vos desseins, & vous les exécutez suivant l'occasion.

La rade de Soualy & le Port de Surate sont les deux places, de toutes celles du Mogol, qui vous conviennent le mieux. C'est une chose que j'ai bien examinée, & je crois qu'on ne désaprouvera jamais ce que je vous en écris. Il n'est pas besoin d'en avoir d'avantage. Le grand nombre de Ports, de Comptoirs & de Résidences n'augmentera jamais votre Commerce autant qu'il en augmentera la dépense & les charges. On ne trouvera pas dans un même lieu, un Port si sûr pour vos

vaisseaux, & une place plus commode pour les décharger. La Rade de Soualy, dans la saison, est aussi sûre qu'un étang. Cambaye, Baroch, Amadabat & Surate sont les villes du plus grand Commerce des Indes & les mieux situées. Vous avez deux difficultés; les Portugais en mer, & le débarquement de vos marchandises. Pour surmonter la premiere, il faut que la charge de vos vaisseaux soit dans votre Port, vers la fin du mois de Septembre; ce qui peut se faire aisément, lorsqu'on aura toujours des marchandises devant soi, ou qu'on empruntera de l'argent pour trois mois. Ainsi vous pouvez charger & décharger en même-temps, dans une saison fort propre pour retourner en Angleterre; & votre Ennemi n'aura ni le temps, ni la force de vous nuire; car à peine pourra-t-il arriver en ce temps-là: ou s'il a pris ses mesures de plus loin, nous en aurons été soigneusement avertis.

RHOE. 1617.

Pour le second point, qui est de charger les marchandises sans courir le danger des Fregates, & pour épargner la dépense du charoi par terre, il faudroit envoyer une Pinasse, de soixante tonneaux & de dix pieces de canon, qui prenne sept ou huit pieds d'eau;

RHOE. 1617.

afin qu'elle demeure dans la riviere qui est entre Soualy & Surate, pour assurer le passage de vos marchandises. Elles seront ainsi en sûreté à la Douane de Soualy, qui servira de Magasin, dont vous pourrez les faire transporter aux lieux convenables. Les marchandises, que vous cherchez principalement, sont l'indigo & les étoffes de cotton. Il n'y a point de place aussi propre pour l'un & pour l'autre. Enfin, la raison veut qu'on choisisse les lieux qui offrent le plus d'avantages avec le moins d'inconvéniens. Quelques-uns de vos Facteurs seront peut-être d'un avis contraire : mais soyez sûrs que je ne me trompe point. Je n'ai aucun dessein d'avoir des Facteurs à ma disposition, ni d'avancer ou d'employer mes amis, encore moins l'ambition d'avoir beaucoup de gens à commander.

Il me seroit bien plus facile de faire connoître à la Compagnie toutes les fautes qu'on a commises, que d'y remédier. La riviere de Sinda (88), dont

(88) Rhoe fait remarquer, dans une autre Lettre, la fausseté des Cartes que Mercator & les autres Geographes avoient publiées jusqu'alors. Premierement, dit-il, la fameuse riviere de l'Inde n'entre point dans la mer à Cambaye. Sa principale embouchure est à Sinda. En voici la preuve : la ville

vous me parlez, est tenue par les Portugais; & quand même elle ne le seroit point, elle n'est ni plus propre au Commerce, ni plus sûre que celle de Surate. Vos Facteurs m'ont envoyé quatre ou cinq articles de vos lettres, qui regardent la Perse, & le dessein de faire bâtir un Fort & une Colonie au Bengale; ce qu'ils jugent tout-à-fait inutile. Ils ne m'ont fait sçavoir que cette partie de vos projets. Je ferai ce qui dépendra de moi, pour avancer vos affaires à la Cour: mais je veux que vous voyiez dans mon Journal & dans mes Lettres, comment ils en usent

de Lahor est sur le fleuve Indus, qui va de-là jusqu'à Sinda. Quand les eaux sont hautes, les environs de Cambaie sont couverts d'eaux jusqu'à la mer, ce qui a peut-être donné sujet à l'erreur dans laquelle ils sont tous tombés. Lahor, dans ces Cartes, est mal placée. Elle est située au Nord de Surate. La résidence ordinaire de l'Empereur est à Agra, qu'ils n'ont pas marquée dans leurs Cartes, & qui est au Nord-Nord-Est de Surate, sur une riviere qui tombe dans le Gange. L'Empereur réside maintenant dans une ancienne ville, où il n'y a point de maisons qui ne soient bâties de boue, & qui vaillent mieux que les chaumines de nos Paysans. Il n'y a que le Palais de l'Empereur qui soit bâti pierre. Les Grands de sa Cour vivent autour de lui sous des especes de tentes; & l'on bâtit en un moment, avec des roseaux & du mortier, un appartement qui a quelquefois jusqu'à douze chambres. Cette ville est à dix journées d'Agra, du côté du Nord-Est. (C'est celle que Rhoe a nommée Asmire.) Elle est, dit il, quatre cent cinquante milles au Nord de Brampour. *Page 71.*

RHOE. 1617. avec moi ; ce que je ne puis attribuer qu'à quelque jaloufie que vous avez eûe de ma conduite & qui vous coûtera bien cher. Pour ce qui eſt d'établir ici votre Commerce, je crois avoir aſſez de crédit auprès du Roi pour obtenir tout ce que vous pourrez raiſonnablement ſouhaiter ; & quand il m'aura fait une fois quelque promeſſe, la conſidération de vos vaiſſeaux l'obligera de vous tenir parole. Vous n'avez pas beſoin, à la Cour, d'une auſſi grande faveur que vous vous l'imaginez. Il faut que vous apportiez ici d'autres marchandiſes. Ne vous laiſſez pas tromper par ceux que vous employez. Le drap, le plomb, l'yvoire & le vif-argent ſont les meilleures marchandiſes pour ces quartiers, & le feront toujours. J'ai ſouffert, l'année paſſée, beaucoup de traverſes de Sultan Coronne, qui a le gouvernement de Surate. Je n'ai pû obtenir que le traité de Commerce fût dreſſé, avec des conditions égales pour les deux Nations. Le défaut de préſens m'a fait perdre une partie de la faveur que j'avois à la Cour. Cependant je n'ai pas laiſſé d'en tirer une grande partie de ce que je deſirois, & quelque ſatisfaction ſur les extorſions & les avanies paſſées. Mais je tâcherai de

rendre nos conditions meilleures dans l'absence du Prince, & de faire un nouveau traité en donnant vos présens au Mogol.

RHOE. 1617.

Embarras du Mogol sur le sceau d'une Lettre qu'il écrit au Roi d'Angleterre.

On n'apprend ni dans la Relation de Rhoe, ni dans les remarques qui l'accompagnent, quel fut le tems de son retour. Mais Purchas (89) assure qu'en partant de la Cour d'Asmire, il de-

(89) Empruntons ici une autre addition de Purchas. » Je dois ajouter, dit-il, » ce que Mr Steel, un de » nos premiers Facteurs, » qui étoit alors dans ce » pays avec M. Rhoe, » m'a dit des femmes du » Serail. Steel avoit un » Peintre à sa suite. L'Em- » pereur eut la curiosité de » se faire peindre par un » Européen; mais comme » le Peintre ne sçavoit pas » la langue du pays, Steel, » pour lui servir d'Inter- » prete, fut introduit dans » l'appartement des fem- » mes; ce qui ne s'accorde » jamais aux hommes. A » l'entrée, le chef des Eu- » nuques lui jetta un drap » sur la tête, pour lui ca- » cher la vue des femmes » qu'il auroit pû rencon- » trer. Le hasard, ou sa » propre curiosité, lui fit » trouver l'occasion d'en » voir quelques-unes: » mais l'Eunuque, qui » s'en apperçut, se hâta » de lui jetter sur la tête un » drap plus épais que le » premier.

» Madame Steel avoit » les entrées plus libres » chez Chan-Canna. La » fille de ce Seigneur, qui » avoit été mariée au plus » âgé des freres du Mogol, » étoit alors veuve, & » vivoit dans la retraite. » Elle eut la curiosité de » voir une femme An- » gloise; & son pere pria » Steel de permettre à sa » femme de lui rendre une » visite. Madame Steel y » fut menée dans un cha- » riot fermé de toutes » parts, tiré par des bœufs » blancs, & suivi de plu- » sieurs Eunuques. Elle en- » tra d'abord dans une » Cour, au milieu de la- » quelle il y avoit un grand » quarré d'eau. Plusieurs » femmes de diverses Na- » tions étoient assises sur » des tapis fort riches au- » tour de ce bassin; les » unes noires, d'autres

RHOE. 1617.

manda au Mogol une Lettre de recommandation auprès du Roi son Maître, & qu'il l'obtint facilement. Cependant le Mogol se trouva fort embarrassé, sur l'endroit où il devoit mettre son sceau. En le mettant au bas de la Lettre, il croyoit marquer une soumission indigne de lui. D'un autre côté, il craignoit que s'il le mettoit au haut, le Roi d'Angleterre ne pût s'en offenser. Enfin, il résolut de prendre un tempérament, qui fut de donner sa Lettre à Rhoe sans être scellée, & son grand sceau à part, afin que le Roi d'Angleterre le mit dans l'endroit qu'il jugeroit à propos. Ce sceau qui est d'argent, contient dans son empreinte, la généalogie des Mogols depuis Tamerlan. On en donne ici la figure.

» blanches, & d'autres » brunes; toutes esclaves » de la Princesse Mogole. » Elles se leverent toutes, » & baisserent la tête » pour faire la révérence à » Madame Steel. Dans ce » pays, on ne fait pas de » visite qui ne soit accom» pagnée d'un présent Ma» dame Steel offrit le sien » à la Princesse, qui la fit » asseoir près d'elle. Après » un peu de conversation, » les Esclaves servirent une » collation fort propre. » L'amitié devint très ar» dente entre ces deux Da» mes. Madame Steel la » cultiva par de fréquentes » visites; & la Princesse » reconnut ses soins par » divers présens, que Steel » fit voir à Purchas après » son retour en Angleter» re. C'étoient des rubis » & d'autres pierres pré» cieuses. *Ibidem*, page 68.

nes occupent ici le
marques, pp. 212.

T. X. N.° XVII.



VOYAGE DE JEAN ALBERT DE MANDESLO

DANS L'INDOUSTAN.

ON nous repréſente Mandeſlo comme un de ces Voyageurs extraordinaires, dans qui le deſir de parcourir le Globe de la Terre eſt une paſſion, & qui lui ſacrifient juſqu'à l'eſperance de leur fortune. Il étoit né d'une famille diſtinguée dans le Duché de Mecklenbourg ; & dès l'enfance, il avoit été Page du Duc de Holſtein. Ce Prince ayant pris la réſolution d'envoyer Mrs Crucius & Bruyman, en Moſcovie & en Perſe, le jeune Mandeſlo, qui ſortoit de Page, marqua tant d'empreſſement pour viſiter des Regions ſi peu connues dans ſa Patrie, qu'il obtint la permiſſion, non ſeulement de faire ce voyage à la ſuite des Ambaſſadeurs, en qualité de Gentilhomme de la Chambre du Duc, mais encore de ſe détacher de l'Ambaſſade, INTRODUCT.

MANDESLO. 1638. aussi-tôt que la Négociation seroit terminée en Perse, & d'exécuter le dessein qu'il avoit de visiter le reste de l'Asie (90).

Départ de Bander-Abassi.

Il s'embarqua, le 6 d'Avril 1638, à Bander-Abassi, sur un Navire Anglois de trois cens tonneaux & de vingt-quatre pieces de canon, avec deux Marchands Anglois, nommés *Hall* & *Mandley*, que le Président des Anglois de Surate faisoit venir d'Ispahan pour les affaires de leur Compagnie. Un vent contraire les ayant empêchés de lever l'ancre le même jour, ils ne mirent à la voile que le lendemain, pour gouverner vers l'Isle d'Ormus: mais sur le soir, un grand orage de l'Ouest leur faisant craindre de se briser contre terre, ils furent contraints de mouiller à la vûe de l'Isle. Le jour suivant, ils s'efforcerent, avec le même vent, de passer à la bouline entre les Isles d'Ormus & de Kismisch, qui sont éloignées,

Navigation jusqu'à Surate.

(90) Edition de Leide, 1718, *in-fol.*; chez Pierre Vander-Aa; dédiée au Prince héréditaire de Dannemark, avec une Préface de Mr Wicquefort. C'est une traduction de l'Allemand, où l'on a conservé l'Epitre dédicatoire & la Préface des premieres Editions en cette langue, qui sont d'Olearius, ami de l'Auteur, fameux Voyageur comme lui, & nommé à l'office de son Editeur, par un article de son Testament. On trouvera le caractere de Mandeslo à la fin de cet Extrait.

MANDESLO. 1638.

l'une de l'autre, d'environ quatre lieues. On laissa tomber, dans la mer, le corps d'un jeune Matelot, qui étoit mort de la dyssenterie. Cette cérémonie, que Mandeslo n'avoit point encore vûe, lui causa d'autant plus de frayeur, qu'étant attaqué de la même maladie, il s'imagina que l'exemple d'autrui lui annonçoit son sort. Le lendemain, après avoir découvert la Terre ferme d'Arabie, on gouverna le long de la Côte, parce que la plage est sûre. Le 10 d'Avril, un calme arrêta le Vaisseau jusqu'au lendemain, qu'il s'éloigna des Côtes d'Arabie. Il s'avança vers celles de Perse, qu'on ne perdit point de vûe jusqu'au soir du 12. Alors un bon vent d'Ouest-Nord-Ouest lui fit prendre directement son cours vers l'Est-Sud-Ouest, à vingt cinq degrés cinquante minutes de hauteur. Le 13, on cessa de voir la terre; & dix jours d'une Navigation fort tranquille le firent arriver le 25 devant la Riviere de Surate (91).

(91) On étoit le 14, à vingt trois degrés vingt quatre minutes; le 15, à vingt deux degrés cinquante cinq minutes; le 16, à vingt un degrés quarante minutes; le 18, à vingt un degrés huit minutes; le 19, à vingt degrés quarante-deux minutes; le 21, à vingt degrés cinquante minutes; le 22, à quatorze degrés cinquante minutes; le 23, à vingt degrés dix huit minutes.

MANDESLO. 1638.

L'ancre fut jettée à deux lieues de la terre, parce que le Capitaine, qui ne se proposoit pas d'y faire un long séjour, voulut se conserver le pouvoir de remettre librement à la voile. Le malheur de cette Côte est de n'avoir aucune Rade, où les Navires puissent mouiller en sûreté depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Septembre, à cause des orages continuels & des horribles vents qui regnent dans cet intervalle; au lieu que sur la Côte Orientale des Indes, dans le Golfe de Bengale, le temps est fort serein. Le Capitaine ayant fait donner avis de son arrivée au Président des Anglois, on vit bien-tôt à bord deux jeunes Marchands de la même Nation, qui apportoient ses ordres aux Facteurs, & des complimens de sa part à Mandeslo, en faveur duquel il avoit reçu des lettres de recommandation de l'Agent d'Angleterre à Ispahan. Les Anglois lui devoient des témoignages particuliers de zele & d'affection, puisqu'il étoit parti de Perse, sans argent, dans la seule confiance qu'il avoit à leurs services (92).

Agrémens de la riviere.

Il sortit du Navire le 29, suivi de

(92) C'est le Traducteur qui le dit dans sa Préface, sans nous apprendre d'où cette circonstance est tirée,

trois Domestiques, & s'engageant dans la riviere sur laquelle la ville de Surate est située, il admira des deux côtés un terroir très fertile & plusieurs beaux jardins, accompagnés de leurs maisons de plaisance, qui étant d'une blancheur éclatante, parce que les Indiens aiment cette couleur, forment un spectacle admirable au milieu de la verdure. Cette riviere que les uns nomment *Tasty*, & d'autres *Tynde*, est si basse à son embouchure, qu'à peine reçoit-elle des Barques de soixante dix ou quatre-vingt tonneaux (93). Etant descendu près de l'Hôtel du Gouverneur, il fut obligé de se rendre à la Douane, pour y faire visiter ses malles; ce qui s'observe avec tant de rigueur, qu'on fouille jusque dans les poches & sous les habits. Le Gouverneur & les Fermiers mêmes de la Douane obligent les Marchands & les Voyageurs de leur laisser, aux prix qu'ils y mettent eux-mêmes, les hardes & les choses qu'ils n'ont apportées que pour leur usage. „ En „ effet, dit Mandeslo, le Gouverneur, „ qui arrivoit à la Douane dans le mê- „ me temps que nous, ayant trouvé „ dans mon bagage un bracelet d'am-

MANDESLO. 1638.

Rigueur de la Douane.

(93) Voyage de Mandeslo, p. 42.

MANDESLO. 1638.

„ bre jaune & un diamant, voulut que „ je lui vendisse l'un & l'autre. Je lui „ représentai que je n'étois pas Marchand, & que ces bijoux ne m'étoient „ précieux que par la main dont je „ les avois reçus. Il me rendit le diamant; mais il emporta le bracelet, „ en me promettant de me le rendre „ lorsque je lui ferois l'honneur de l'aller „ voir (94).

Ancienne ville de Reniel & ses Habitans.

Les remarques de Mandeslo sur la ville de Surate & sur l'établissement des Anglois, n'ajouteroient rien aux premieres Relations du Tome 33e, surtout à celle d'Ovington. Mais pendant quelques semaines, qu'il passa dans cette ville, il eut l'occasion de voir, au-delà de la riviere, une ancienne Place minée, qui se nomme *Reniel*, & dans laquelle les Hollandois ne laissent pas d'avoir un Magasin. Les Habitans, qui portent le nom de *Naires*, sont Mahométans; & la plûpart, Artisans ou gens de Mer. Les rues de la ville sont étroites. Ses maisons ont tant d'élévation sur leurs fondemens, qu'on n'en voit pas une où l'on ne monte par quelques degrés. Mandeslo, qui étoit en partie de chasse avec quelques jeunes Anglois, passa le lendemain par un

(94) *Ibid*. p. 42.

village, nommé *Bodiek*. Entre divers animaux, il vit en chemin plus de vingt cerfs, dont la peau étoit grisâtre, & marquetée de taches blanches, avec un fort beau bois, chargé de plusieurs andouillers. Il se mêloit, parmi eux, certains animaux de la grandeur de nos chevreuils, dont la peau est brune, tirant sur le noir, & tacheté aussi de blanc. Leurs cornes sont agréablement façonnées. Quelques-uns les prennent pour ceux qu'Aldrovand nomme *Cervi-Capræ*, & sont persuadés que c'est d'eux qu'on tire le Bezoard (95). De-là, les Chasseurs se rendirent dans un autre village, qui se nomme Damken, où ils virent quantité de canards sauvages, dans les moissons de riz, dont toute la campagne étoit couverte. Chaque partie de champ est environnée d'une petite levée, pour la conservation de l'eau, dont le riz a besoin d'être continuellement arrosé. Ils trouverent dans ce village, du *Terri*, liqueur qui se tire des Palmiers, & dont on leur offrit à boire dans des tasses composées de feuilles du même arbre. Pour en tirer le suc, on monte jusqu'au sommet de l'arbre, où l'on fait une incision dans l'écorce; & l'on y

(95) Page 58.

MANDESLO. 1638.

attache une cruche, qu'on y laisse toute la nuit pour la trouver remplie, le matin, d'une liqueur douce & fort agréable. On en tire aussi pendant le jour; mais elle se corrompt aussi-tôt, & ne s'employe qu'à faire du vinaigre (96).

Mandeslo est abandonné d'un valet Persan.

Outre deux Valets Allemands, Mandeslo avoit pris à son service, dans la Capitale de Perse, un Valet Persan qui devoit lui servir d'Interprete. Il étoit né de pere & de mere Chrétiens, & du nombre de ceux que Scha-Abas avoit fait transferer de la Georgie à Ispahan, où ses freres vivoient avec honneur. Cette considération portoit Mandeslo à le traiter avec d'autant plus de bonté, qu'en entrant à son service, il lui avoit fait croire qu'il cherchoit à se faciliter l'occasion de rentrer dans le Christianisme. Cependant à peine eût-il le temps de faire quelques connoissances à Surate, qu'ayant appris que son oncle maternel étoit à la Cour du grand Mogol, & qu'il y avoit obtenu l'Office de premier Ecuyer, il se flatta de pouvoir s'avancer dans la même Cour. Cette espérance lui fit prendre le parti de quitter secrettement son Maître, & de se jetter sous la protection du Gou-

(96) *Ibidem.*

verneur

verneur de Surate, qui, après l'avoir tenu quelque tems caché dans sa maison, lui procura le moyen de se rendre à Agra. Mandeslo fut affligé de sa fuite. Les Allemands avoient eu, dans la Perse, une querelle sanglante avec l'Ambassadeur du Mogol; & ce Valet, qui n'en ignoroit aucune circonstance, pouvoit porter la trahison jusqu'à livrer son Maître à la vengeance des Indiens. Une crainte si juste fit tant d'impression sur l'esprit de Mandeslo, que s'il eût sçu que le Fugitif avoit pris le chemin d'Agra, il n'auroit pas eu la hardiesse de suivre la même route. » Mais il parut, dit-il, par un événement dont » je n'avois aucune défiance, que le » Ciel l'avoit envoyé de ce côté-là pour » me sauver la vie (97).

MANDESLO. 1638.

Raison qui le porte à voyager dans l'Indoustan.

Pendant que Mandeslo se réjouissoit à Surate, il apprit que les Navires Anglois avec lesquels il s'étoit proposé de retourner en Europe, ne pouvoient mettre à la voile avant trois mois. Ce changement lui fit prendre la résolution de pénétrer dans le pays, & de se rendre à la Cour du grand Mogol. L'occasion se présenta dans une Caravane de trente charrettes, qui partoient pour Amadabat, chargées de vif-ar-

(97) Page 56.

MANDESLO. 1638. gent, de *Roenas*, qui eſt une racine dont on ſe ſert pour teindre en rouge, d'épiceries & d'une groſſe ſomme d'argent que les Anglois envoyoient dans cette ville. Le Préſident avoit nommé quatre Marchands de ſa Nation, quelques Banians, douze ſoldats Anglois & autant d'Indiens pour eſcorter ce convoi. C'étoit une ſûreté, ſans laquelle ce voyage auroit été fort dangereux. Les Raſbouts, peuple de Brigands, qui habitent les montagnes de Champenir, entre Brodra & Broitſchia, & qui s'y retirent dans des Places fortes, où ils ſe défendent contre les troupes mêmes du grand Mogol, infeſtoient les chemins par des courſes continuelles.

Il part de Surate. Mandeſlo partit de Surate, le dernier jour de Septembre, & prit, avec la Caravane, le chemin de Broitſchia.

Briou & Cattodera. Il paſſa d'abord par le village de *Briou*, ou *Briace*, où l'on traverſe la riviere. Quatre lieues plus loin, il vit les ruines de Cattodera, ville ſituée ſur une riviere de même nom. De-là, nous avançant, dit-il, vers Emkliſſer, nous tirames

Emkliſſer. plus de trente canards ſauvages, & pluſieurs autres oiſeaux de riviere. Nous tuames auſſi un chevreuil; & nous rencontrames tant de ſangliers & de cerfs

que les Facteurs Anglois ne voyageant jamais sans cuisinier, nous fumes sans embarras pour les vivres. Le lendemain, avant que d'arriver à Broitschia, nous passames encore une riviere, plus large que profonde.

MANDESLO. 1638.

Description de Broitschia.

Broitschia est située sur une montagne assez élevée, à douze lieues de Surate & huit de la mer (98). La riviere descend des montagnes qui séparent les Royaumes de Decan & de Balagate. Les murailles de la ville sont de pierre de taille, & si bien bâties, qu'elles la font compter entre les plus fortes Places de l'Inde. Du côté de la terre, elle a deux portes; & deux portereaux sur la riviere, par laquelle on y amene quantité de bois à bâtir, qu'on n'oseroit décharger sans la permission expresse du Gouverneur. On y fait une garde exacte, non seulement parce que la Place est importante, mais parce qu'on y fait payer deux pour cent de toutes les marchandises. La ville est fort bien peuplée, ses deux Fauxbourgs ne le sont pas moins; quoique la plûpart des Habitans ne soient que des Ouvriers, surtout des Tisserands, qui font cette sorte

(98) A vingt-un degrés cinquante six minutes du Nord.

MANDESLO. 1638.

de toiles de coton qu'on appelle Baftas; les plus fines de la Province de Guzarate. Toute la campagne voifine eft plate & fort unie; mais à cinq ou fix lieues vers le Sud-Eft, on découvre quelques montagnes, qui fe nomment *Pindatches*, & qui s'étendent jufqu'au de-là de Brampour. Elles font très fertiles, comme le refte du pays, où l'on recueille en très grande abondance du riz, du froment, de l'orge & du coton. C'eft de ces montagnes qu'on tire l'agathe, dont on fait de belles coupes, & des manches de couteaux & de poignards, qui fe vendent à Cambaye.

Montagnes de Pindatches.

Agathe qui s'y trouve.

La jurifdiction de Broitfchia s'étend fur quatre-vingt-quatre villages, dont le Domaine lui appartient. Son territoire comprenoit autrefois trois autres villes, qui ont aujourd'hui leurs Gouverneurs particuliers. A quatre lieues au-deffous de la ville, fa riviere fe fépare en deux branches, qui forment une Ifle d'une demi-lieu de longueur, au-deffous de laquelle elle fe jette dans la mer par deux embouchures. Elle n'a point de Port; & fa Rade eft fort dangereufe, parce que les Navires, qui peuvent y mouiller fur fept braffes d'eau, y font expofés à tous les vents. Entre Broitfchia & Cambaye, on

Riviere de Broitfchia & fa rade.

rencontre (99) un grand village, nommé *Jambuysar*, ou *Jambouser*, dans lequel on fait beaucoup d'indigo. Sur le chemin d'Amadabat, on voit le tombeau de *Pollemedouy*, fameux Saint Mahométan, où les Pelerins Mores se rendent avec tant de devotion, que les uns, portant un cadenat à la bouche pour se condamner au silence, ne l'ôtent que pour manger; & que d'autres se lient les bras avec des chaînes de fer. La crédulité du peuple va jusqu'à se persuader que les cadenats s'ouvrent & que les chaîne se détachent par une puissance surnaturelle, lorsque ces Pelerins se sont acquités de leurs vœux (100).

MANDESLO. 1638.

Jambuysar.

Tombeau de Pollemedouy.

On partit de Broitschia vers le soir, avec le Commis Anglois de la ville, qui étant chargé aussi de la direction du Comptoir de Brodra, voulut prendre l'occasion de la Caravane. On marcha toute la nuit, & le matin du jour suivant; mais la chaleur devint si vive, qu'on fut obligé de camper près d'une mare, où l'on employa le reste du jour & une partie de la nuit à faire danser les femmes que les Banians avoient amenées dans la Caravane. On passa,

(99) A huit lieues ou treize cosses de Broitschia.

(100) Mandeslo, pages 68 & précédentes.

MANDESLO. 1638. le lendemain par les villages de Caravanec & de Cabol, deux Peages où l'on exige les droits.

Caravanec & Cabol.

On arrive à Brodra.

A quelques lieues de Brodra, le Commis Anglois prit le devant pour aller préparer des logemens aux Européens de la Caravane. Il revint au-devant d'eux, à peu de distance de la ville, où ils entrerent le 7 d'Octobre. Mandeslo fut conduit dans une fort belle Maison de plaisance, bâtie, pour servir de Mausolée à une personne considérable du pays. Après lui avoir fait voir les jardins, on ne laissa rien manquer à la bonne chere; & les Anglois, cherchant à l'amuser par toutes sortes de plaisirs, firent venir quelques femmes Banianes de la ville, qui s'attacherent fort curieusement à visiter ses habits. Il n'avoit pas quitté ceux de l'Europe, quoique les Anglois & les Hollandois, qui s'établissent aux Indes, soient ordinairement habillés à la maniere du pays. Ces femmes lui offrirent toutes les complaisances qu'il pouvoit desirer de leur sexe; & son refus les offença si vivement qu'elles se retirerent (1).

Modestie de Mandeslo.

Description de Brodra.

La ville de Brodra est située dans

(1) *Ibidem.* Page 69.

une plaine sabloneuse, sur la petite riviere de Vasset, à trente cosses, ou quinze lieues de Broitschia. C'est une ville fort moderne, bâtie par Rasia-Ghié, fils du Sultan Mahomet-Begeran, dernier Roi de Guzarate, des ruines de l'ancienne Brodra, qui se nommoit autrefois *Radiapor*, & dont elle n'est éloignée que d'une demi-lieue. Elle est revêtue d'une bonne muraille, & de plusieurs bastions à l'antique. On y compte cinq portes, dont l'une est murée, parce qu'il n'y a point de grand chemin qu'on y ait pû faire aboutir. Ses Habitans, sur-tout ceux du grand Fauxbourg qui borne la partie Occidentale de la ville, sont Banians & Ketterisis, la plûpart Tisserands ou Teinturiers. Brodra est le lieu de toute la Province où se font les plus belles toiles, quoique plus étroites & plus courtes que celles de Broitschia; & c'est à ces différences qu'on les distingue. Mandeslo les nomme; pour jetter du jour, dit-il, sur les Mémoires qui nous viennent souvent de cette contrée (2). La Jurisdiction de Brodra s'étend sur deux cens dix villages, dont soixante quinze fournis-

MANDESLO. 1638.

Belles toiles qui s'y font.

Jurisdiction & propriétés de Brodra.

(2) Des Bâflas, des Nicquamas, des Madasons, des Caunequins, des Chelas noirs, des Assamanis bleus, des Berams & des Tircandias. *Ibid.* p. 70.

La Caravane ayant campé de l'autre côté de la ville, au coin d'un bois de palmiers, dont on tire le Terri, breuvage ordinaire de cette région, Mandeslo la rejoignit le soir, & partit le lendemain sous la même escorte, pour se rendre à Vasset. C'est un vieux Château, à demi ruiné, qui se présente sur le haut d'une montagne, & qui est gardé par une garnison de cent cavaliers. Leur fonction consiste à faire payer les droits d'entrée ; c'est-à-dire, la valeur de quarante cinq sous par chaque charrette. Mais les Marchands Anglois avoient un passeport du Grand Mogol, en vertu duquel il se prétendoient exempt de cette imposition. Cependant ce ne fut pas sans difficulté, ni même sans violence, qu'ils obtinrent la liberté du passage, en composant, avec la garnison du Château, pour quelques roupies. Ils se logerent dans un village voisin, après lequel ils trouverent, à deux lieues & demie, celui d'Amennonigy ; & trois lieues plus loin, celui de Sepentra, d'où ils se rendirent à la petite ville de *Nariad*, que d'autres nomment *Niriaud*, à neuf lieues de Brodra. Ses maisons sont assez belles. On y fabrique aussi des toiles de coton, & de l'indigo.

MANDESLO. 1638.

Difficultés à Vasset pour le peage.

Nariad ou Niriaud.

MANDESLO. 1638.

Mamadebath.

Le 11 d'Octobre, ils arriverent à Mamadebath, petite ville située à cinq lieues de Nariad, sur une riviere médiocre, mais fort abondante en poisson. Ses Habitans sont Banians, & font un Commerce considérable de fil de coton. Cette ville, qui est fort agréable, doit son origine à deux freres, qui l'ont fortifiée d'un beau Château du côté du Nord.

L'Auteur arrive à Amadabath.

Le 12, après avoir fait cinq lieues, dans le cours desquelles on passa par Canis, par Barova, & par Issempour, où l'on voit un très beau Sary (4) pour le logement des Caravanes, on arriva heureusement le même jour aux portes d'Amadabath. Mandeslo, s'étant avancé avec la charrette qui portoit les vivres, s'arrêta dans un de ces jardins dont les tombeaux des personnes de distinction sont accompagnés. Le Directeur du Comptoir Anglois, qui se nommoit Benjamin *Robert*, fut informé assez tôt de son arrivée, pour venir en carosse au-devant de lui. Cette voiture, composée à l'Indienne, étoit toute dorée, & couverte de plusieurs riches tapis de Perse. Deux bœufs blancs,

Faste du Directeur Anglois.

(4) C'est ce que les Turcs & les Persans nomment Caravanseras. Les Caravanes portent, dans l'Indoustan, le nom de Caffilas. *Ibid.* page 74.

qui la tiroient, sembloient aussi pleins de feu que nos chevaux les plus vifs. Le Directeur faisoit mener en main un beau cheval de Perse, dont le harnois étoit couvert de lames d'argent. Il fit monter Mandeslo avec lui; & laissant à quelques Anglois le soin d'attendre la Caravane, il entra pompeusement dans la ville. MANDESLO. 1638.

Le Comptoir Anglois est situé au centre d'Amadabath. Il est composé de plusieurs beaux édifices, & de différentes cours, pour la décharge des marchandises. De la chambre du Directeur, la vûe donne sur une fontaine & sur un petit parterre. Le plancher étoit couvert de tapis; & les piliers, qui soutenoient le bâtiment étoient revêtus d'étoffes de soie, de plusieurs couleurs, avec un crêpon blanc par-dessus, à l'imitation des plus grands Seigneurs du pays. Mandeslo fut logé dans un fort bel appartement. Après y avoir soupé avec les principaux Marchands Européens de la ville, Roberts, qui vouloit faire honneur à la recommandation des Anglois d'Ispahan, lui proposa des plaisirs moins modestes, que diverses raisons lui firent refuser (5).

(5) »Il fit venir, dans »ma chambre, six dan- »seuses, des plus belle »qu'on avoit pû trouver

MANDESLO. 1638.

Il marqua plus de goût pour la proposition que Roberts lui fit le lendemain, de visiter les curiosités de la ville.

Mandeslo visite la ville.

Son Hôte, dit-il, le fit monter avec lui dans sa voiture, & se fit suivre par deux autres carosses. Il le conduisit d'abord au grand Marché, qui se nomme *Maidan-Schach*, ou le Marché du Roi, & qui a, pour le moins, seize cens pieds de long sur huit cens de large. Cette belle Place est bordée de deux rangs de palmiers & de tamaris, entremêlés de citroniers & d'orangers, dont on voit un grand nombre aussi dans toutes les rues, avec le double agrément d'y former une charmante perspective, & d'y répandre une fraîcheur continuelle, à la faveur de laquelle on se promene sans danger (6).

Maidan-Schach.

Château d'Amadabath.

Mandeslo s'attacha beaucoup à voir le Château, qui est vaste & fort bien bâti de pierre de taille. Il passe pour un des plus beaux de l'Empire. On ne passe

» dans la ville, & me dit » que si je trouvois en » elles quelque chose qui » m'agréât plus que leur » chant & leur adresse, je » n'avois qu'à me déclarer » & m'assurer qu'elles me » donneroient tout le divertissement que celles de » leur sexe sont capables de » donner & de prendre. » Je le remerciai de sa civilité, tant parce que ma » santé n'étoit pas tout-à-» fait rétablie, que parce » je faisois difficulté de » recevoir les caresses d'u» ne Payenne. *Ibid.* p. 76.

(6) *Ibid.* p. 76.

pas près du Maidan, sans être arrêté par la vue d'une Maison de brique, qui se nomme le Palais du Roi. Sur la porte regne un corridor, pour la musique des violons, des haut-bois, & des musettes, qui s'y font entendre le matin, à midi, le soir, & même à minuit, comme en Perse & dans les autres lieux où la Religion du Prince est celle de Mahomet. Tous les appartemens de ce Palais sont dorés, & peints en détrempe, à la maniere du pays. Mais ils sont plus capables de plaire à ceux qui aiment la variété des couleurs, qu'à ceux qui cherchent de l'invention dans le dessein & de la proportion dans les figures (7).

MANDESLO. 1638.

Beauté des murs.

Roberts fit sortir Mandeslo de la ville, pour observer ses murailles, qui sont d'une beauté singuliere, & flanquées de plusieurs grosses tours. Le fossé n'a pas moins de vingt cinq toises de largeur; mais il est sans eau, & ruiné dans plusieurs endroits. Amadabath a douze portes.

Principale Mosquée de Banians.

Ils rentrerent dans la ville, pour voir la principale Mosquée des Banians, qui est un bâtiment d'une rare beauté. Le Fondateur, riche Marchand, qui se nommoit Santides, vivoit encore.

(7) Page 77.

MANDESLO. 1638.

Elle eſt au milieu d'une grande cour ; qui eſt fermée d'une haute muraille de pierre de taille ; le long de laquelle regne une galerie couverte, aſſez ſemblable à nos cloîtres. Cette galerie a ſes cellules, dans chacune deſquelles on voit une ſtatue de marbre, blanc ou noir, qui repréſente une femme nue, aſſiſe, & les jambes croiſées ſous elle, à la maniere du pays. Dans quelques cellules, il y a trois ſtatues, une grande entre deux petites.

A l'entrée de la Moſquée, on rencontre deux éléphans de marbre noir, & de grandeur naturelle, ſur l'un deſquels on a placé la ſtatue du Fondateur. Tout l'édifice eſt vouté. Ses murs ſont ornés de pluſieurs figures d'hommes & de bêtes : mais on ne découvre rien de plus dans l'intérieur ; & la vûe eſt bornée, au fond, par trois chapelles, ou trois recoins, fort obſcurs, retranchés d'une baluſtrade de bois, où l'on diſtingue pluſieurs ſtatues de marbre, avec une lampe allumée devant celle du milieu. Un Prêtre y étoit occupé à recevoir des mains de ceux qui ſe préſentoient, des fleurs, dont il ornoit ſes Idoles ; de l'huile, pour les lampes qui pendoient devant la baluſtrade ; du bled & du ſel, pour les ſacrifices. Pendant qu'il paroit les ſtatues

de fleurs, il avoit la bouche & le nez couverts d'un linge, de peur, apparemment, que l'impureté de son haleine ne souillât la sainteté du mystere ; & par intervalles, s'approchant de la lampe, il prononçoit quelques paroles entre les dents, il se frottoit les mains sur la flamme, & se les passoit quelquefois sur le visage. Il continua si longtemps cette cérémonie badine, que Mandeslo n'eut pas la patience d'en attendre la fin (8).

MANDESLO. 1638.

Amadabath, Capitale de l'ancien Royaume de Guzarate, est située à vingt trois degrés trente deux minutes du Nord, à dix-huit lieues de Cambaye, & quarante cinq de Surate, sur une petite riviere qui se perd dans l'Indus à peu de distance de ses murs. Cette ville est grande & bien peuplée. Sa circonférence est d'environ sept lieues, en y comprenant les fauxbourgs, & quelques villages qui en font partie. Ses rues sont fort larges. Ses édifices ont un air étonnant de grandeur & de magnificence, sur-tout les Mosquées, & le Palais du Gouverneur de la Province. On y fait une garde continuelle, & la garnison est toujours considérable, par la crainte où on est des Badures, peuples éloignés

(8) Page 78.

MANDESLO. 1638. d'environ vingt cinq lieues, qui ne reconnoissent point l'autorité du Mogol, & qui se font redouter de ses sujets par leurs incursions.

L'Asie n'a presque point de nation ni de marchandises, qu'on ne trouve dans Amadabath. Il s'y fait, particulierement, une prodigieuse quantité d'étoffes de soie & de coton. A la vérité, les Ouvriers employent rarement la soie du pays, & moins encore celle de Perse, qui est trop grosse & trop chere: mais ils se servent des soies Chinoises, qui sont très-fines, en les mêlant avec celles du Bengale, qui ne l'est pas tant, quoiqu'elle le soit plus que celle de Perse. Il font aussi des brocards d'or & d'argent; mais ils y mêlent trop de clinquant; ce qui les rend fort inférieurs à ceux de Perse. Depuis que Mandeslo étoit arrivé à Surate, ils avoient commencé à fabriquer une nouvelle étoffe de soie & de coton à fleurs d'or, qu'on estimoit beaucoup, & qui se vendoit cinq écus l'aune. Mais l'usage en étoit défendu aux Habitans du pays, & l'Empereur se l'étoit réservé, en permettant néanmoins aux Etrangers d'en transporter hors de ses Etats. On fait librement, dans les Manufactures d'Amadabath, toutes sortes

de satins, & des velours de toutes couleurs; du taffetas; du satin à doubler, de fil, & de soie; des alcatifs, ou des tapis, à fond d'or, de soie & de laine, moins bons à la vérité que ceux de Perse, & toutes sortes de toiles de coton (9).

Les autres marchandises qui s'y vendent le plus, sont le sucre candi, la cassonade, le cumin, le miel, le laque, l'opium, la borax, le gingembre sec & confit, les mirabolans, & toutes sortes de confitures; le salpêtre, le sel armoniac, & l'indigo, qui n'y est connu que sous le nom d'anil, & que la nature y produit en abondance. On y trouve aussi des diamans: mais comme on les y apporte de Golkonde & de Visapour, on peut les avoir ailleurs à moindre prix. Le musc & l'ambre gris n'y sont pas des marchandises rares, quoique le pays n'en produise point.

Commerce du change.

Un commerce des plus considérables d'Amadabath est celui du Change. Les Banians font des traites & des remises pour toutes les parties de l'Asie, & jusqu'à Constantinople. Ils y trouvent d'autant plus d'avantages, que malgré les dépenses continuelles du Mogol pour l'entretien d'un grand nombre

(9) *Ibidem*, page 8.

MANDESLO. 1638.

de soldats, dont l'unique office est de veiller à la sureté publique, les Rasbouts & d'autres Brigands rendent les grands chemins fort dangereux.

D'un autre côté, les Marchandises ne payent rien à l'entrée ni à la sortie d'Amadabath. On en est quitte pour un présent qui se fait au Kutual, d'environ quinze sous par charette. Les seules marchandises de contrebande, pour les Habitans comme pour les Etrangers, sont la poudre à canon, le plomb & le salpêtre, qui ne peuvent se transporter sans une permission du Gouverneur: mais on l'obtient facilement avec une legere marque de reconnoissance.

Revenus d'Amadabath.

Cette riche & grande ville renferme, dans son territoire, vingt cinq gros bourgs, & deux mille neuf cens quatre-vingt dix huit villages. Son revenu monte à plus de six millions d'écus, dont le Gouverneur dispose, avec le seule charge de faire subsister les troupes qu'il est obligé d'entretenir pour le service de l'Etat, & particuliérement contre les voleurs; quoique souvent il les protege, jusqu'à partager avec eux le fruit de leurs brigandages (10).

(10) *Ibid.* page 82.

Mandeslo employa les jours suivans à visiter quelques Tombeaux, qui sont aux environs de la ville. On admire particulierement celui qui est dans le village de Kirkées. C'est l'ouvrage d'un Roi de Guzarate, qui l'a fait élever à l'honneur d'un Juge qui avoit été son Précepteur, & dont on prétend que la Sainteté s'est fait connoître par plusieurs miracles. Tout l'édifice, dans lequel on compte jusqu'à quatre cens quarante colomnes de trente pieds de hauteur, est de marbre, comme le pavé, & sert aussi de tombeau à trois Rois, qui ont souhaité d'y être ensevelis avec leurs familles. A l'entrée de ce beau monument, on voit une grande citerne, remplie d'eau, & fermée d'une muraille qui est percée de toutes parts d'un grand nombre de fenêtres. La superstition attire, dans ce lieu, des troupes de Pelerins. C'est dans le même village que se fait le meilleur indigo du pays (11).

MANDESLO. 1638.

Tombeaux d'Amadabath.

Une lieue plus loin, on trouve une belle maison, accompagnée d'un grand jardin; ouvrage d'un grand Mogol que l'Auteur nomme Chou-Chimauw, après la victoire qu'il remporta sur le Sultan Mahomet Begeran, dernier Roi

Adresse d'un Mahométan pour justifier l'inceste.

(11) Page 84.

MANDESLO. 1638.

de Guzarate, & qui lui fit unir ce Royaume à ses Etats. On n'oublia pas de faire voir à Mandeslo un tombeau, qui se nomme *Bety-chuit*, c'est-à-dire, *la honte d'une fille*, & dont on lui raconta l'origine. Un riche Marchand, nommé *Hajom-Majom*, étant devenu amoureux de sa fille & cherchant des prétextes pour justifier l'inceste, alla trouver le Juge Ecclésiastique, & lui dit que dès sa jeunesse il avoit pris plaisir à planter un jardin; qu'il l'avoit cultivé avec beaucoup de soin, & qu'on y voyoit les plus beaux fruits; que ce spectacle causoit de la jalousie à ses voisins, & qu'il en étoit importuné tous les jours; mais qu'il ne pouvoit leur abandonner un bien si cher, & qu'il étoit résolu d'en jouir lui-même, si le Juge vouloit approuver ses intentions par écrit. Cet exposé lui fit obtenir une déclaration favorable, qu'il fit voir à sa fille: mais ne tirant aucun fruit de son autorité, ni de la permission supposée du Juge, il la força. Mahomet Begeran, informé de son crime lui fit trancher la tête, & permit que de ses biens on lui bâtit ce beau monumenr, qui rend témoignage du crime & de la punition (12).

(12) *Ibidem.*

MANDESLO. 1638.

Montagne de Marva & Château de Gurchitto.

C'eſt à peu de diſtance d'Amadabath, que commencent à s'élever les effroyables montagnes de Marva, qui s'étendent plus de ſoixante dix lieues vers Agra, & plus de cent vers Ougen; Domaine de Rana, Prince qu'on croit deſcendu en droite ligne du célebre Porus. Elles contiennent le Château de Gurchitto, que ſa ſituation, dans ces lieux inacceſſibles, a fait paſſer long-temps pour imprénable, & que le Grand Mogol n'a pas eu peu de peine à ſubjuguer. La montagne qui eſt entre Amadabath & Trappe eſt le ſéjour d'un autre Raja, que les bois & les deſerts ont conſervé juſqu'à préſent dans l'indépendance. Le Raja d'Ider eſt Vaſſal de l'Empire; mais, ſa ſituation lui donnant les mêmes avantages, il ſe diſpenſe ſouvent d'obéir aux ordres du Mogol (13).

Un des plus beaux jardins d'Amadabath, eſt celui qui porte le nom de *Schahbag*, ou jardin du Roi. Il eſt ſitué dans le fauxbourg de Begampour, & fermé d'une grande muraille. On n'en admire pas moins l'édifice, dont les foſſés ſont pleins d'eau & les appartemens très riches. De-là, Mandeſlo ſe rendit, par un Pont de pierre d'envi-

(13) Page 86.

MANDESLO. 1638.

ron quatre cens pas de long, dans un autre jardin qu'on nomme *Nikcinabag*, c'eſt-à-dire Joyau, & qui paſſe pour l'ouvrage d'une femme. Il n'eſt pas remarquable par ſa grandeur, non plus que le bâtiment qui l'accompagne : mais la ſituation de l'un & de l'autre eſt ſi avantageuſe, qu'elle fait découvrir toute la campagne voiſine, & qu'elle forme, ſur les avenues du Pont, une des plus belles perſpectives que l'Auteur eût jamais vûes. Le milieu du jardin offre un grand réſervoir d'eau, qui n'eſt compoſé que d'eau de pluie pendant l'hyver, mais qu'on entretient pendant l'été avec le ſecours de pluſieurs machines, par leſquelles pluſieurs bœufs tirent de l'eau de divers puits fort profonds, qui ne tariſſent jamais. On y va rarement ſans rencontrer quelques femmes qui s'y baignent. Auſſi l'uſage en exclut-il les Indiens. Mais la qualité d'Etranger en fit obtenir l'entrée à Mandeſlo. Tant de jardins dont la ville eſt environnée, & les arbres dont toutes les rues ſont remplies, lui donnent de loin l'apparence d'une grande forêt. Le chemin qui ſe nomme Baſchaban, & qui conduit dans un village éloigné de ſix lieues, eſt bordé de deux lignes de cocotiers, qui donnent ſans

Les Jardins & les arbres d'Amadabath lui donnent l'air d'une forêt.

cesse de l'ombre aux voyageurs. Mais il n'approche pas de celui qui mene d'Agra jusqu'à Brampour, & qui ne fait qu'une seule allée, dont la longueur est de cent cinquante lieues d'Allemagne. Tous ces arbres logent & nourrissent une incroyable quantité de singes, parmi lesquels il s'en trouve d'aussi grands que des levriers, & d'assez puissans pour attaquer un homme ; ce qui n'arrive jamais néanmoins, s'ils ne sont irrités. La plupart sont d'un verd-brun. Ils ont la barbe & les sourcils longs & blancs. Ces animaux, que les Banians laissent multiplier à l'infini, par un principe de Religion, sont si familiers, qu'ils entrent dans les maisons à toute heure, en si grand nombre & si librement, que les Marchands de fruits & de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises. » Mandeslo en compta un jour, » dans la maison des Anglois, cinquan» te à la fois, qui sembloient s'y être » rendus exprès pour l'amuser par leurs » postures & leurs grimaces. Un autre » jour qu'il leur avoit jetté quelques » amandes, ils le suivirent jusqu'à sa » chambre, où ils s'accoutumerent à » lui aller demander leur déjeûner tous » les matins. Comme ils ne faisoient

MANDESLO. 1638.

Singes dont les arbres sont peuplés.

Leur familiarité.

accompagner de vingt éléphans, de mille chevaux, & de six cens charrettes, chargées des plus riches étoffes, & de tout ce qu'il avoit pu rassembler de précieux. Sa Cour étoit composée de plus de cinq cens personnes, dont quatre cens étoient ses esclaves. Ils étoient nourris tous dans sa Maison; & l'on assura Mandeslo que sans compter ses Ecuries, où il nourrissoit quatre ou cinq cens chevaux & cinquante éléphans, sa dépense domestique montoit chaque mois à plus de cent mille écus. Ses principaux Officiers étoient vétus magnifiquement. Pour lui, négligeant assez le soin de sa parure, il portoit une veste de simple toile de coton, excepté les jours qu'il se faisoit voir dans la ville, ou qu'il la traversoit pour se rendre à la campagne. Il paroissoit alors dans l'équipage le plus fastueux, assis ordinairement sur une espece de thrône, qui étoit porté par un éléphant couvert des plus riches tapis de Perse; escorté d'une garde de deux cens hommes, avec un grand nombre de beaux chevaux de main, & précédé de plusieurs étendards de diverses couleurs (16).

MANDESLO. 1638

Visites que Mandeslo rend au Gouverneur.

Mandeslo s'étend sur quelques visi-

(16) *Ibid.* pages 92 & précédentes.

MANDESLO. 1638.

tes qu'il lui rendit, avec le Directeur Anglois, & qui méritent d'être representées dans ses termes :

Nous le trouvames, dit-il, assis dans un pavillon qui donnoit sur son jardin. Après nous avoir fait asseoir près de lui, il demanda au Directeur, qui j'étois. Roberts lui répondit que j'étois un Gentilhomme Allemand, que le desir de voir les Pays étrangers & de profiter de mes voyages, avoit fait sortir de sa Patrie; & que me trouvant en Perse, j'avois voulu voir les Indes, comme le plus beau pays du monde. Il loua ma résolution, en priant le Ciel de la benir. Ensuite il me demanda; si pendant le séjour que j'avois fait en Perse, j'avois eu la curiosité d'apprendre la langue Persanne? Je lui dis que j'avois mieux aimé apprendre la langue Turque, & que je la savois assez pour me faire entendre. Quoique Persan de naissance, il comprit que la langue Turque étoit plus commune à la Cour de Perse que celle du pays. Quel est votre âge? reprit-il; & depuis quand êtes-vous parti d'Allemagne? Je lui dis que j'avois vingt quatre ans, & qu'il y en avoit trois que je voyageois. Il s'étonna que mes Parens m'eussent permis de voyager à cet âge, & me deman-

da si je n'avois pas d'habit en chemin. Ma réponse lui apprenant que non, il me dit que j'étois fort heureux avec cet habit, d'avoir traversé tant de pays sans aucun accident, & que les Européens avoient ordinairement la précaution de se vêtir à la maniere des Indes.

MANDESLO. 1638.

Après une heure de conversation, nous voulumes nous retirer ; mais il nous proposa fort civilement de dîner avec lui. On nous présenta d'abord quelques fruits ; pendant qu'on mit la nappe, qui étoit de toile de cotton, & dont on couvrit un grand tapis de maroquin rouge, qu'on étendit sur le plancher. Le dîner étoit beau. Il fut servi à la maniere de Perse, les viandes couchées sur du riz de diverses couleurs, dans des plats de porcelaine, comme je l'avois vû à la Cour d'Ispahan. Nous nous retirames après le dîner : mais lorsque je pris congé du Gouverneur, il me dit en langue Turque, *Je vous verrai encore* (17).

Nous y retournames deux jours après (18) ; mais je m'étois fait habiller à la maniere du pays, dans le dessein de faire le voyage de Cambaye, que je ne

Seconde visite.

(17) *Seni daha gurcim.* page 94.

(18) Le 20 d'Octobre.

MANDESLO. 1638. pouvois entreprendre autrement. Nous le trouvames, dans le même appartement où nous l'avions vû la premiere fois. Il étoit vêtu d'une veste blanche à l'Indienne, sur laquelle il en avoit une autre, plus longue, de brocard à fond nacarat, & doublée de satin blanc, avec un collet de martre zibeline, dont les peaux étoient tellement cousues que les queues lui battoient sur le dos.

Il nous fit asseoir près de quelques Seigneurs, qui étoient avec lui. Quoiqu'il traitât d'affaires, il eut d'abord l'attention de nous entretenir quelques momens, & je remarquai qu'il prenoit plaisir à me voir dans un autre habit. Il faisoit expédier divers ordres. Il en écrivoit lui-même. Mais ces occupations ne l'empêchoient pas d'avoir à la bouche, une pipe, qu'un valet soutenoit d'une main, & dont il allumoit le tabac de l'autre. Il sortit bien-tôt, pour aller faire la revûe de quelques Compagnies de cavalerie & d'infanterie, qui étoient rangées en bataille dans la cour. Après avoir visité leurs armes, il les fit tirer au blanc, pour juger de leur adresse, & pour augmenter la paye des plus habiles, aux dépens de celles des autres, qu'il diminuoit d'autant. Nous pensions

à nous retirer ; mais il nous fit dire qu'il vouloit que nous dinassions avec lui. Dans l'intervalle, on nous servit des fruits, dont une bonne partie fut envoyée au Comptoir Anglois par son ordre. A son retour, il se fit apporter un petit cabinet d'or, enrichi de pierreries, dont il tira deux laiettes. Dans l'une, il prit de l'*Opium*, & dans l'autre du *Bengi*, espece de poudre, qui se fait des feuilles & de la graine de chenevi, & dont les Mogols se servent pour s'exciter aux voluptés des sens. Après en avoir pris une cuillerée, il m'envoya le cabinet. Il est impossible, me dit-il, que pendant votre séjour d'Ispahan vous n'ayez pas appris l'usage de cette drogue. Vous me ferez plaisir d'en goûter, & vous la trouverez aussi bonne que celle de Perse. J'eus la complaisance d'en prendre, & le Directeur suivit mon exemple, quoique ni l'un ni l'autre nous n'en eussions jamais pris, & que nous y trouvassions peu de goût. Dans la conversation qui suivit, le Gouverneur parla du Roi de Perse & de sa Cour en homme fort mécontent. Schah-Sefi, me dit-il, a pris le sceptre avec des mains sanglantes. Le commencement de son regne a couté la vie à quantité de personnes, de toute

MANDESLO. 1638.

Bengi, poudre qui excite à la volupté.

Le Gouverneur s'emporte contre le Roi de Perse.

MANDESLO. 1638. sorte de condition, d'âge & de sexe. La cruauté est héréditaire dans sa Maison. Il la tient de Schah-Abbas son ayeul ; & jamais il ne faut espérer qu'il se défasse d'une qualité qui lui est naturelle. C'est la seule raison qui porte ses Officiers à se jetter entre les bras du Mogol. Je veux croire qu'il a de l'esprit ; mais de ce côté même, il n'y a pas plus de comparaison entre lui & le grand Mogol, qu'entre la pauvreté de l'un & les immenses richesses de l'autre. L'Empereur mon Maître, a de quoi faire la guerre à trois Rois de Perse (19).

Compliment flateur de Mandeslo.

Je me gardai bien d'entrer en contestation avec lui, sur une matiere si délicate. Je lui dis qu'il étoit vrai que ce que j'avois vû des richesses de Perse, n'étoit pas comparable avec ce que je commençois à voir dans les Etats du grand Mogol : mais qu'il falloit avouer aussi que la Perse avoit un avantage inestimable, qui consistoit dans un grand nombre de Kisilbachs (20), avec lesquels le Roi de Perse étoit en état d'entreprendre la conquête de toute l'Asie. Je lui tenois ce langage à dessein, parce que je sçavois qu'il étoit Kisilbach, & qu'il seroit flatté de l'o-

(19) Page 96.

(20) Célebre Milice de Perse.

pinion que je marquois de cette milice. En effet, il me dit qu'il étoit forcé d'en demeurer d'accord : & se tournant vers un Seigneur, qui étoit Persan cemme lui, il lui dit ; » Je crois que ce jeune » homme a du cœur, puisqu'il parle » avec tant d'estime de ceux qui en » ont.

MANDESLO. 1638.

Le dîner fut servi avec plus de pompe que le précédent. Un Ecuyer tranchant, assis au milieu des grands vases dans lesquels on apportoit les viandes, en mettoit, avec une cuilliere, dans de petits plats qu'on servoit devant nous. Le Gouverneur même nous servit quelquefois, pour nous témoigner son estime par cette marque de faveur. La salle étoit remplie d'Officiers de guerre, dont les uns se tenoient debout, la pique à la main, & les autres étoient assis près d'un réservoir d'eau qui s'offroit dans le même lieu. Après le dîner, le Gouverneur, en nous congédiant, nous dit qu'il regrettoit que ses affaires ne lui permissent pas de nous donner le divertissement des danseuses du Pays.

Dîner sanglant.

Ce Seigneur étoit homme d'esprit, mais fier, & d'une sévérité dans son gouvernement, qui tenoit de la cruauté. Dans un autre dîner, il déclara qu'il

MANDESLO. 1638.

vouloit donner le reste du jour à la joye. Vingt danseuses, qui furent averties par ses ordres, arriverent aussi-tôt, se dépouillerent de leurs habits, & se mirent à chanter & à danser nues, avec plus de justesse & de legereté que nos danseurs de corde. Elle avoient de petits cerceaux, dans lesquels un singe n'auroit pas passé avec plus de souplesse. Tous leurs mouvemens se faisoient en cadence, au son d'une musique, qui étoit composée d'une tymbale, d'un hautbois, & de quelques petits tambours. Elles avoient dansé deux heures, lorsque le Gouverneur demanda une autre troupe de danseuses. On vint lui dire qu'elles étoient malades, & qu'elles ne pouvoient danser ce jour-là. Il renouvella le même ordre, auquel il ajouta celui de les amener dans l'état où elles étoient; & ses gens répétant la même excuse, il tourna son ressentiment contr'eux. Ces malheureux, qui craignoient la bastonade, se jetterent à ses pieds, & lui avouerent que les danseuses n'étoient pas malades, mais qu'étant employées dans un autre lieu, elles refusoient de venir, parce qu'elles sçavoient que le Gouverneur ne les payeroit point. Il en rit. Cependant il se les fit amener sur le champ, par un détache-

ent de ses gardes ; & lorsqu'elles fu- nt entrées dans la salle, il ordonna u'on leur tranchât la tête. Elles de- ianderent la vie, avec des pleurs & des es cris épouvantables. Mais il voulut tre obéi ; & l'exécution se fit aux yeux e toute l'assemblée, sans que les eigneurs osassent intercéder pour ces Misérables qui étoient au nombre de iuit (21).

MANDESLO. 1638.

Cet étrange spectacle causa beaucoup d'étonnement aux Etrangers. Le Gouverneur, qui s'en apperçut, se mit à rire & leur dit : Pourquoi cette surprise, Messieurs ? Si j'en usois autrement, je ne serois pas long-tems maître dans Amadabath. Il faut prévenir, par la crainte, le mépris qu'on feroit de mon autorité (22).

Mandeslo se rend d'Amadabath à Cambaye.

Mandeslo partit, pour Cambaye, avec un jeune Facteur Anglois, qui ne faisoit ce voyage que pour l'obliger, & par l'ordre du Directeur. La crainte des Rasbouts lui fit prendre une escorte de huit Pions, c'est-à dire, de huit soldats à pied, armés de piques & de rondaches, outre l'arc & les fleches. Cette milice est d'autant plus commode, qu'elle ne dédaigne pas de servir de laquais, &

(21) Pages 99 & précédentes.

(22) Page 100.

MANDESLO. 1638.

qu'elle marche toujours à la tête des chevaux. Elle se loue d'ailleurs à si bas prix, qu'il n'en couta que huit écus à Mandeslo pour trois jours, pendant lesquels il fit treize lieues. On en compte huit jusqu'au village de Serguntra, dans lequel il ne vit rien de plus remarquable qu'une grande citerne, où l'eau de pluie se conserve pendant toute l'année. Cinq lieues de plus le firent arriver à la vûe de Cambaye. Il s'y logea chez un Marchand More, dans l'absence du Facteur Anglois de cette ville.

Description de Cambaye.

Cambaye est située à seize lieues de Broitschia, dans un lieu fort sablonneux, au fond & sur le bord d'une grande Baye où la Riviere du May se décharge, après avoir lavé ses murs. Son Port n'est pas commode, quoique la haute marée y amene plus de sept brasses d'eau, les Navires y demeurent à sec, après le reflus, dans le sable & dans la boue, dont le fond est toujours mêlé. La ville est ceinte d'une fort belle muraille de pierre de taille. Elle a douze portes, de grandes maisons, & des rues droites & larges, dont la plûpart ont leurs barrieres, qui se ferment la nuit. Elle est incomparablement plus grande que Surate, & sa circonference n'a pas moins de deux lieues.

On y compte trois bazars ou mar-
és, & quatre belles citernes, capa-
es de fournir de l'eau à tous les ha-
tans dans les plus grandes secheresses.
a plûpart sont des Payens, Banians
ı Rasbouts, dont les uns sont livrés
ı commerce, & les autres à la profes-
on des armes. Leur plus grand trafic
t à Diu, à la Mecque, en Perse, à
chem & à Goa, où ils portent toutes
ırtes d'étoffes, de soie & de cotton,
our en rapporter de l'or & de l'argent
onnoyé, c'est-à-dire, des ducats, des
quins & des piastres, avec diverses
ıarchandises des mêmes lieux (23).

MANDESLO. 1638.

Après avoir employé quelques heu-
s à visiter la ville, Mandeslo se laissa
onduire, hors des murs, dans quinze
ı seize beaux jardins, qui n'appro-
ıoient pas néanmoins d'un autre, où
on guide le fit monter par un escalier
pierre, composé de plusieurs mar-
ıes. Il est accompagné de trois corps
logis, dont l'un contient plusieurs
eaux appartemens. Au centre du jar-
in, on voit, sur un lieu fort élevé, le
ombeau du Mahométan dont il est l'ou-
rage. Il n'y a point de situation d'où la
ûe soit si belle, non seulement vers la
ıer, mais du côté de la terre où l'on dé-

(23) Pages 102 & précédentes.

MANDESLO. 1638.

couvre la plus belle campagne du monde. Ce lieu a tant d'agrémens, que le grand Mogol étant un jour à Cambaye voulut y loger, & fit ôter les pierres du tombeau pour y faire dresser sa tente.

Mandeslo voit brûler une femme Indienne de vingt ans.

Tandis que Mandeslo cherchoit à satisfaire sa curiosité, le Facteur Anglois, qui étoit revenu au Comptoir de sa Nation, vint lui faire des reproches d'avoir préféré une maison Mahométane à la sienne; & s'offrant à l'accompagner dans ses observations, il lui promit, pour le lendemain, le spectacle d'une Indienne, qui devoit se brûler volontairement. En effet, ils se rendirent ensemble hors de la ville, sur le bord de la riviere, qui étoit le lieu marqué pour cette funeste cérémonie. L'Indienne étoit veuve d'un Rasbout, qui avoit été tué à deux cens lieues de Cambaye. En apprenant la mort de son mari, elle avoit promis au Ciel de ne pas lui survivre. Comme le grand Mogol & ses Officiers n'épargnent rien pour abolir un usage si barbare, on avoit résisté long-tems à ses desirs; & le Gouverneur de Cambaye les avoit combattu lui-même, en s'efforçant de lui persuader que les nouvelles qui lui faisoient haïr la vie, étoient encore incertaines. Mais ses instances

doublant de jour en jour, on lui avoit enfin permis de satisfaire aux loix de sa religion. MANDESLO. 1638.

Elle n'avoit pas plus de vingt ans. Mandeslo la vit arriver au lieu de son supplice, avec tant de constance & de gayeté, qu'il s'imagina qu'on lui avoit hébeté les sens par une dose extraordinaire d'opium, dont l'usage est fort commun dans les Indes. Son cortege formoit une longue procession, qui étoit précedé de la musique du pays, c'est-à-dire, de hautsbois, & de tymbales. Quantité de filles & de femmes chantoient & dansoient devant la victime. Elle étoit parée de ses plus beaux habits. Ses bras, ses doigts & ses jambes étoient chargés de brasselets, de bagues & de carquans. Une troupe d'hommes & d'enfans fermoit la marche.

Le bucher, qui l'attendoit sur la rive, étoit de bois d'Abricotier, mêlé de sandal & de canelle. Aussi-tôt qu'elle put l'appercevoir, elle s'arrêta quelques momens, pour le regarder d'un œil où Mandeslo crut découvrir du mépris; & prenant congé de ses parens & de ses amis, elle distribua parmi eux ses brasselets & ses bagues. Mandeslo se tenoit à cheval auprès d'elle, avec deux Marchands Anglois. » Je crois, dit-il, que

MANDESLO. 1638.

» mon air lui fit connoître qu'elle me » faisoit pitié, & ce fut apparemment » par cette raison qu'elle me jetta un de » ses brasselets, que j'attrapai heureuse- » ment, & que je garde encore en mé- » moire d'un si triste événement (24). » Lorsqu'elle fut montée sur le bucher, » on y mit le feu. Elle se versa sur la tête » un vase d'huile odoriferante, où la » flamme ayant pris aussi-tôt, elle fut » étouffée en un instant, sans qu'on lui » vît aucune grimace. Quelques assistans » jetterent dans le bucher plusieurs » cruches d'huile, qui, précipitant l'ac- » tion des flammes, acheverent de rédui- » re le corps en cendre. Les cris de l'as- » semblée auroient empêché d'entendre » ceux de la veuve, quand elle auroit » eu le tems d'en pousser dans le feu, » qui l'étouffa comme un éclair (25).

Remarque sur la politesse des Indiens.

Mandeslo ayant passé quelques jours à Cambaye, partit avec beaucoup d'admiration pour la politesse des Habitans. On sera surpris, dit-il, si j'assure qu'on trouve peut-être plus de civilité aux Indes, que parmi ceux qui croyent la posséder seuls. Cette réflexion, qui tombe sans doute sur les Allemands, puisque

(24) Page 104.
(25) Voyez, dans la description de Golkonde, l'origine de cet usage.

c'étoit alors la seule nation qu'il connût en Europe, le conduit à parler du betel, & des propriétés de cette plante. Il prétend que c'est celle qu'Avicenne a nommée *Fansel*. Entre ses remarques, il en fait une qu'on n'a vûe jusqu'ici dans aucune Relation. Dans tous les lieux qui produisent le betel, il ne donne, dit-il, que des feuilles, qu'on vend un paquet à la douzaine, & qui se conservent long-tems fraîches; mais dans le seul pays de Malaca, il porte un fruit, qui a la figure d'une queue de lésard, & que les Habitans mangent avec goût (26).

Remarque sur le betel.

En retournant vers Amadabath, Mandeslo arriva si tard à Serquatra, que les Banians, qui ne se servent point de chandelle, de peur que les mouches & les papillons ne s'y viennent brûler, refuserent de lui ouvrir leurs portes. A l'occasion de l'embarras auquel il fut exposé pour la nourriture de ses chevaux, il observe que dans l'Indoustan, comme on l'a déja remarqué de plusieurs autres pays des Indes, l'avoine étant inconnue & l'herbe fort rare, on nourrit les bêtes de selle & de somme, d'une pâte

Comment les Mogols nourrissent leurs chevaux.

(26) Page 108. Il se trom-
e. Carreri donne ce fruit
à Manille, où il e nomme
Tacloué. Tome V.

MANDESLO. 1638. composée de sucre & de farine, dans laquelle on mêle quelquefois un peu de beurre (27).

Fameux Jardin de Tschiebag. Le lendemain, après avoir fait cinq lieues jusqu'à un grand village dont il ne rapporte pas le nom, sa curiosité le conduisit au jardin de Tschiebag, le plus beau, sans contredit de toutes les Indes (28). Il doit son origine à la victoire du grand Mogol sur le dernier Roi de Guzarate; & de-là lui vient son nom, qui signifie *Jardin de Conquête*. Il est situé dans un des plus agréables lieux du monde, sur le bord d'un grand étang, avec plusieurs pavillons du côté de l'eau, & une muraille très haute vers Amadabath. Le corps de logis, & le Carvansera dont il est accompagné, sont dignes du Monarque qui les a bâtis. Le Jardin offre diverses allées d'arbres fruitiers, tels que des orangers & des citronniers de toutes les especes, des grenadiers, des dattiers, des amandiers, des meuriers, des tamarins, des mangas & des cocotiers. Ces arbres y sont en si grand nombre, & plantés à si peu de distance, que faisant regner l'ombre de toutes parts, on y jouit continuellement d'une délicieuse fraîcheur. Les branches sont chargées de singes, qui ne contribuent

Singes dont les arbres y sont chargés.

(27) Pages 111. (28) *Ibidem.*

pas peu à l'agrément d'un si beau lieu. Mandeslo, qui étoit à cheval, & qui se trouva importuné des gambades que ces animaux faisoient au-tour de lui, en tua deux à coups de pistolet : ce qui parut irriter si furieusement les autres, qu'il les crût prêts à l'attaquer. Cependant, malgré leurs cris & leurs grimaces, ils ne lui voyoient pas plutôt tourner bride, qu'ils se réfugioient sur les arbres. MANDESLO. 1638.

Un heureux hasard lui fit trouver, dans le Fauxbourg d'Amadabath, une Caravane d'environ deux cens Marchands, Anglois & Banians, qui étoient en chemin, pour Agra, Capitale de l'Empire Mogol. Il profita d'une occasion, sans laquelle son départ auroit été retardé long-tems. Le Directeur Anglois leur avoit accordé de puissantes recommandations; il se mit en marche le 29 l'Octobre. Dans le plus beau chemin du monde, on rencontre si peu de villages, que le premier, dit-il, qu'il puisse nommer est celui de *Paingat.* Le sixieme jour, il arriva devant les murs de la ville d'Heribath, après avoir fait cinquante lieues. Cette Place est de grandeur médiocre. Elle n'a ni portes, ni murailles, depuis qu'elles ont été détruites.

Départ de Mandeslo pour Agra.

Paingat.

Heribath.

MANDESLO. 1638. par Tamerlan. On voit encore les ruines de ſon Château, ſur une montagne voiſine.

Dantiges. Entre cette ville & celle de Dantiges, qui en eſt éloignée de cinquante lieues, on eſt continuellement expoſé aux courſes des Raſbouts. Les Officiers de la Caravane ſe diſpoſerent à recevoir ces Brigands, en faiſant filer leurs charrettes, & les ſoldats de l'eſcorte, dans un ordre qui les mettoit en état de ſe ſecourir ſans confuſion. A cinquante lieues de Dantiges, on arriva près d'un village, Sycdek. nommé Sycdek, qui eſt accompagné d'un fort beau Château. Les Raſbouts, qui s'étoient préſentés par intervalles, cauſerent moins de mal aux Marchands que de crainte. On ceſſa de les voir entre Sycdek & Agra, où l'on parvint heureuſement.

Agra. Le grand Mogol, ou l'Empereur de l'Indouſtan, change ſouvent de demeure. L'Empire n'a pas de ville un peu conſidérable, où ce Monarque n'ait un palais. Mais il n'y en a point qui lui plaiſe plus qu'Agra; & Mandeſlo la regarde en effet comme la plus belle ville de ſes Etats. Elle eſt ſituée à vingt huit degrés du Nord, dans la Province qui porte proprement le nom d'Indouſtan,

ſur la riviere de Geminé, qui ſe jette dans celle du Gange au-deſſus du Royaume de Bengale. Agra eſt deux fois plus grand qu'Iſpahan ; & l'on n'en fait pas le tour à cheval en moins d'un jour. La ville eſt fortifiée d'un bonne muraille de pierre de taille rouge, & d'un foſſé large de plus de trentes toiſes (29). MANDESLO. 1638. Sa deſcription.

Ses rues ſont belles & ſpacieuſes. Il s'en trouve de voutées, qui ont plus d'un quart de lieue de long, où les Marchands & les Artiſans ont leurs boutiques diſtinguées par l'eſpece des métiers, & par la qualité des marchandiſes. Les Meidans & les Bazars (30) ſont au nombre de quinze, dont le plus grand eſt celui qui forme l'avantcour du Château. On y voit ſoixante pieces de canon, de toutes ſortes de calibres, mais en aſſez mauvais ordre & peu capable de ſervir. Cette Place, comme celle d'Iſpahan, offre une groſſe & haute perche, où les Seigneurs de la Cour, & quelquefois le grand Mogol même, s'exercent à tirer au blanc. Rues & Places.

On compte dans la ville, quatre-vingt Carvaſeras pour les Marchands Etrangers, la plûpart à trois étages, Carvaſeras.

(29) Page 114.
(30) C'eſt-à-dire Places & Marchés.

MANDESLO. 1638. avec de très beaux appartemens, des magasins, des voutes & des écuries, accompagnés de galeries & de corridors pour la communication des chambres. Ces especes d'Hôtelleries ont leurs concierges, qui doivent veiller à la conservation des marchandises, & qui vendent des vivres à ceux que leur office est de loger gratuitement.

Metschids ou Mosquées. Comme le grand Mogol & la plûpart des Seigneurs de sa Cour font profession du Mahométisme, on voit, dans Agra, un très grand nombre de *Metschids*, ou de Mosquées. On en distingue soixante dix grandes, dont les six principales portent le nom de *Mestchid-Adine*, c'est à-dire, *Quotidiennes*, parce que chaque jour le Peuple y fait ses dévotions. On voit, dans une de ces six Mosquées, le sépulchre d'un St Mahométan, qui se nomme Scander, & qui est de la postérité d'Haly. Dans une autre, on voit une tombe de trente pieds de long sur seize de large, qui passe pour celle d'un Heros militaire. Elle est couverte de petites banderolles. Un grand nombre de Pelerins, qui s'y rendent de toutes parts, ont assez enrichi la Mosquée pour la mettre en état de nourrir chaque jour un très grand nombre de pauvres. Ces Metschids, & les

cours qui en dépendent, servent d'asyle aux criminels, & mêmes à ceux qui peuvent être arrêtés pour dettes. Ce sont les *Allacapi* de Perse, que les Mogols nomment Allades, & qui sont si respectés, que l'Empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable (31). On trouve dans Agra, jusqu'à huit cens bains, dont le grand Mogol tire annuellement des sommes fort considérables, parce que cette sorte de purification faisant une des principales parties de la Religion du pays, il n'y a point de jour où ces lieux ne soient fréquentés d'une multitude infinie de peuple.

Asyles publics.

Bains.

Les Seigneurs de la Cour ont leurs Hôtels dans la ville & leurs Maisons à la campagne. Tous ces édifices sont bien bâtis & richement meublés. L'Empereur a plusieurs Maisons hors de la ville, où il prend quelquefois plaisir à se retirer. Mais rien ne donne une plus haute idée de la grandeur de ce Prince, que son Palais, qui est situé sur le bord de la riviere. Mandeslo lui donne environ quatre cens pieds de tour. Il est parfaitement bien fortifié, dit-il, du moins pour le pays; & cette fortification consiste dans une muraille de pierre de tail-

Hôtels & Palais.

Palais Impérial d'Agra.

(31) Page 116.

MANDESLO. 1638. le, un grand fossé, & un pont-levis à chaque porte, avec quelques autres ouvrages aux avenues, sur-tout à la porte du Nord.

Celle qui donne sur le Bazar, & qui regarde l'Occident, s'appelle Cistery. C'est sous cette porte qu'est le Divan, c'est-à-dire, le lieu où le grand Mogol fait administrer la Justice à ses Sujets, près d'une grande salle où le premier Visir fait expédier & sceller les Ordonnances pour toutes sortes de levées. Les Minutes en sont gardées au même lieu. En entrant par cettte porte, on se trouve dans une grande rue, bordée d'un double rang de boutiques, qui mene droit au Palais Impérial.

La porte qui donne entrée dans le Palais se nomme *Eckbar derwage*, c'est-à-dire, Porte de l'Empereur Eckbar. Elle est si respectée, qu'à la réserve des seuls Prince du sang, tous les autres Seigneurs sont obligés d'y descendre & d'entrer à pied. C'est dans ce quartier, que sont logées les femmes qui dansent & qui chantent devant le grand Mogol & sa famille.

La quatrieme Porte, nommée *Dersame*, donne sur la riviere; & c'est-là que Sa Majesté se rend tous les jours, pour saluer le soleil à son lever. C'est

MANDESLO. 1638.

nême côté que les Grands de l'Em-
: , qui se trouvent à la Cour, vien-
.t rendre, chaque jour, leur hom-
ge au Souverain, dans un lieu éle-
, où ce Monarque peut les voir.
Hadys, ou les Officiers de Cava-
e, s'y trouvent aussi ; mais ils se
nent plus éloignés, & n'appro-
nt point de l'Empereur sans un or-
près. C'est de-là qu'il voit combat-
les éléphans, les taureaux, les lions,
d'autres bêtes féroches ; amusement
il prenoit tous les jours, à la réser-
du Vendredy, qu'il donnoit à ses dé-
:ions (32).

La Porte qui donne entrée dans la
le des Gardes, se nomme *Attesanna.*
ı passe, par cette salle, dans une
ır pavée, au fond de laquelle on voit,
ıs un portail, une balustrade d'ar-
ıt, dont l'approche est défendu au
ıple, & n'est permise qu'aux Sei-
ɜurs de la Cour. Mandeslo rencontra,
ıs cette cour, le Valet Persan, qui
voit quitté à Surate. Il en reçut des
res de service, & celle même de le
re entrer dans la balustrade ; mais les

(32) C'étoit l'Empereur -Jehan, fils de Jean r, & ce même Sultan onne qui a paru dans elation précédente. Le lieu que Mandeslo décrit est apparemment celui que Rhoe a nommé *Jarnaq* dans la ville d'Asmerç.

MANDESLO. 1638. Gardes s'y opposerent. Cependant ; comme c'est par cette balustrade qu'on entre dans la chambre du thrône, il vit dans une autre petite balustrade d'or le thrône du grand Mogol, qui est d'or massif, enrichi de diamans, de perles & d'autres pierres précieuses. Au-dessus est une galerie, où ce puissant Monarque se fait voir tous les jours (33) pour rendre justice à ceux qui la demandent. Plusieurs clochettes d'or sont suspendues en l'air, au-dessus de la balustrade. Ceux qui ont des plaintes à faire doivent en sonner une : mais si l'on n'a des preuves convainquantes, il ne faut pas se hazarder d'y toucher sous peine de la vie (34).

On montre, en dehors, un autre appartement du Palais, qu'on distingue par une grosse tour dont le toît est couvert de lames d'or, & qui contient, dit-on, huit grandes voutes pleines d'or, d'argent, & de pierres précieuses d'une valeur inestimable (35).

Mandeslo paroît persuadé que d'une ville aussi grande, aussi peuplée qu'Agra, on peut tirer deux cens mille hom-

(33) C'est sans doute ce que Rhoe nomme le Durbal, & Bernier l'Amkas.

(34) Page 108.

(35) On remet, à la description générale de l'Indoustan, d'autres observations de Mandeslo.

mes

mes capables de porter les armes. La plûpart de ses Habitans suivent la Religion de Mahomet. Sa Jurisdiction, qui s'étend dans une circonférence de plus de six vingt lieues, comprend plus de quarante petites villes & trois mille six cens villages. Le terroir est bon & fertile. Il produit quantité d'indigo, de coton, de salpêtre, & d'autres richesses dont les Habitans font un commerce avantageux. MANDESLO. 1638.

Danger qui fait partir Mandeslo d'Agra.

Le dessein de Mandeslo étoit de faire un plus long séjour dans la Capitale de l'Indoustan; mais un accident imprévû le fit changer de résolution, & l'obligea de quitter une ville, où sa vie lui parut en danger. Un jour qu'il s'entretenoit avec le Valet Persan qui l'avoit quitté à Surate, il vit venir vers lui un Mogol, homme de bonne mine & dont la condition sembloit au-dessus du commun, qui lui demanda d'où il venoit & qui l'avoit amené dans le pays. Il répondit qu'il étoit Européen; qu'il venoit d'Allemagne, & que le motif de son voyage avoit été la seule curiosité de voir la Cour du plus puissant Monarque de l'Orient. Je crois vous avoir vû à Ispahan, reprit le Mogol; & vous êtes sans doute celui qui a tué mon Parent, dans le démêlé que nous y avons

MANDESLO. 1638. eu avec l'Ambaſſadeur d'Allemagne. Mandeſlo fit un effort pour ſe raſſurer, & proteſta que loin d'avoir été en Perſe, il étoit venu par mer d'Angleterre à Surate. Deux Marchands Anglois, dont il étoit accompagné, ſeconderent ce menſonge. Mais le plus grand ſecours qu'il reçut, dans cette occaſion, lui vint du Valet Perſan, qui jura, par Mahomet & Huſſein, que ſon ancien Maître étoit venu d'Angleterre. Le Mogol ſe retira. Cependant il fit connoître qu'il lui reſtoit des doutes; & Mandeſlo, n'oſant ſe fier à la diſpoſition d'un Ennemi ſi redoutable, prit le parti de s'engager dans une Caravane qui partoit pour Lahor, ville à ſoixante dix lieues d'Agra, dans l'intérieur du pays (36).

Il part pour Lahor. Il s'aſſocia particulierement avec un Marchand Hollandois, qui faiſoit le même voyage. D'Agra juſqu'à Lahor, le chemin n'eſt qu'une allée, tirée à la ligne, & bordée de dattiers, de cocotiers, & d'autres arbres, qui défendent les Voyageurs des ardeurs exceſſives du ſoleil. Les belles Maiſons, qui ſe préſentent de toutes parts, amuſoient continuellement les yeux de Mandeſlo; tandis que les ſinges, les perro-

(36) Pages 138 & 139.

ûets, les paons, lui offroient un autre spectacle, & donnoient même quelquefois de l'exercice à ses armes. Il tua un gros serpent, un leopard & un chevreuil, qui se trouverent dans son chemin. Les Banians de la Caravane s'affligeoient de lui voir ôter, à des animaux, une vie qu'il ne pouvoit leur donner, & que le Ciel ne leur accordoit que pour le glorifier. Lorsqu'ils lui voyoient porter la main au pistolet, ils paroissoient irrités qu'il prît plaisir à violer en leur présence les loix de leur religion; & s'il avoit la complaisance de leur épargner ce chagrin, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour lui plaire (37).

MANDESLO. 1638.

Chagrin qu'il cause aux Banians.

En approchant de Lahor, il admira la fertilité du pays, qui produit du riz, du bled, & toutes sortes de fruits, plus abondamment qu'aucune autre province de ce vaste Empire. La ville est située à trente deux degrés vingt minutes du Nord, sur la petite riviere de Ravy, qui se jette avec quatre autres dans le fleuve de l'Inde: c'est ce qui fait donner à ce fameux fleuve le nom de Pengabi, qui signifie cinq eaux. La situation de Lahor est fort agréable, surtout du côté de la riviere, où l'on dé-

Description de Lahor.

(37) Page 140.

MANDESLO. 1638.

couvre plusieurs beaux jardins. Le Palais Impérial, quoique renfermé dans la ville, en est séparé par une haute muraille. Entre plusieurs grands édifices, il contient quantité d'autres Palais & d'Hôtels, pour le logement des Seigneurs qui suivent la Cour. La plûpart des Habitans de Lahor ayant embrassé le Mahométisme, on y voit un grand nombre de Mosquées, & de bains publics.

Bains publics Mandeslo va s'y baigner.

Mandeslo eut la curiosité de voir un de ces bains, & de s'y baigner à la mode du pays. Il le trouva bâti à la Persane, avec une voute plate, & divisé en plusieurs appartemens de forme à demi ronde, fort étroits à l'entrée, larges au fond, chacun ayant sa porte particuliere, & deux cuves de pierre de taille dans lesquelles on fait entrer l'eau par des robinets de cuivre, au degré de chaleur qu'on desire. Après avoir pris le bain, on le fit asseoir sur une pierre de sept ou huit pieds de long, & large de quatre, où le Baigneur lui frotta le corps avec un gantelet de crin. Il vouloit lui frotter aussi la plante des pieds avec une poignée de sable; mais voyant qu'il avoit peine à supporter cette opération, il lui demanda s'il étoit Chrétien; & lorsqu'il eut appris qu'il l'étoit, il lui

onna le gantelet, en le priant de se rotter lui-même les pieds, quoiqu'il e fît pas difficulté de lui frotter le reste u corps. Un homme de petite taille, ui parut ensuite, le fit coucher sur la ême pierre ; & s'étant mis à genoux ur ses reins, il lui frotta le dos avec es mains, depuis l'épine jusqu'aux cô-és, en l'assurant que le bain lui servi-oit peu, s'il ne souffroit qu'on fît cou-er ainsi, dans les autres membres, le ang qui pouvoit se corrompre dans cette artie du corps (38).

MANDESLO. 1638.

Mandeslo ne vit rien de plus curieux, ux environs de Lahor, qu'un des jar-ins de l'Empereur, qui en est à deux ours de chemin. Mais dans ce petit oyage, qu'il fit par amusement, il rit plaisir aux différentes voitures, ont on le fit changer successivement. On lui donna d'abord un chameau, en-uite un éléphant ; & puis un bœuf, qui rotant furieusement, & levant les ieds jusqu'aux étriers lui faisoit faire x bonnes lieues en quatre heures (39).

Retour de Mandeslo à Surate.

Le séjour de Lahor lui plaisoit beau-oup ; mais il reçut des Lettres d'Agra, ar lesquelles on le pressoit de retour-er à Surate, s'il vouloit profiter du dé-

(38) Page 141. (39) Page 142.

MANDESLO. 1638.

part de quelques Vaisseaux Anglois; sur lesquels le Président, qui avoit achevé le temps ordinaire de son emploi, devoit s'embarquer pour retourner en Angleterre. Il ne balança point à se mettre dans la compagnie de quelques Marchands Mogols, qui partoient pour Amadabath. En arrivant dans cette ville, il y trouva des Lettres du Président, qui l'invitoit à profiter d'une forte Caravane, que le Directeur d'Amadabath avoit ordre de former le plus promptement qu'il seroit possible, pour se rendre à Surate avant sa demission, & pour assister à la Fête qui devoit accompagner cette cérémonie. Pendant qu'on préparoit la Caravane, il eut le spectacle d'un feu d'artifice à l'Indienne. Toutes les fenêtres du Meidan étoient bordées de lampes, devant lesquelles on avoit placé des flaccons de verre, remplis d'eau de plusieurs couleurs. Cette illumination lui parut charmante. On alluma le feu, qui consistoit en fusées de différentes formes. Quantité de lampes, suspendues à des roues, paroissoient immobiles, quoique les roues tournassent incessamment avec beaucoup de violence (40).

Feu d'artifice à l'Indienne.

Aussi-tôt que la Caravane fut assem-

Dangereuse route de l'Auteur.

(40) Page 142.

ée, Mandeslo se mit en chemin avec Directeur d'Amadabath & trois au-:s Anglois, qui devoient assister aussi à Fête de Surate. Ils prirent le devant, us l'escorte de vingt Pions, après avoir issé ordre à la Caravane de faire toute diligence possible pour les suivre. ; emmenoient quatre charettes & ielques chevaux. Les Pions qui porient leurs armes & leurs étendarts, ivoient à pied le train des voitures. andeslo fait observer qu'aux Indes, n'y a point de personne un peu distinıée qui ne fasse porter devant soi une pece d'étendart, qui sert, dit-il, comme de banniere (41).

MANDESLO. 1638.

Le premier jour, ils passerent la riere de Vasset, d'où ils allerent passer nuit dans le Fort de Saselpour. Pansld, Facteur Anglois de Brodra, qui nt au-devant d'eux jusqu'à ce Fort, ; traita le lendemain fort magnifiqueent dans le lieu de sa résidence. Ils en rtirent vers le soir, pour se loger la it suivante dans un grand jardin; & jour d'après, continuant heureuseent leur voyage, ils allerent camper oche d'une citerne, nommée *Sambor*. ais ils y étoient attendus par de fâeux incidens. Les Habitans du Pays,

Citerne de Sambor, où l'eau coute cher aux Anglois.

41) Page 143.

MANDESLO. 1638.

qui virent arriver en même-temps une Caravane Hollandoise de deux cens charettes, craignirent que toute leur eau ne fût consumée par un si grand nombre d'Etrangers. Ils en défendirent l'approche aux Anglois, qui étoient arrivés les premiers; ce qui obligea le Directeur de faire avancer quinze Pions, avec ordre d'employer la force. Mais, en approchant de la citerne, ils la trouverent gardée par trente Paysans bien armés, qui se présenterent avec beaucoup de résolution. Les Pions coucherent en joue & tirerent l'épée. Cette vigueur étonna les Paysans, & leur fit prendre le parti de se retirer: mais pendant que le Directeur faisoit puiser de l'eau, ils tirerent quelques fleches & trois coups de mousquet; qui blesserent cinq de ses gens. Alors les Pions faisant feu sans ménagement, tuerent trois de leurs Ennemis, dont Mandeslo vit emporter les corps dans le village. Une action si vive auroit eu des suites plus sanglantes, si l'arrivée de la Caravane Hollandoise n'avoit achevé de contenir les Indiens.

Combat de Mandeslo contre les Rasbouts.

Cependant ce n'étoit que le prélude d'une avanture plus dangereuse. Pendant que les Anglois étoient tranquillement à souper, un Marchand Hollan-

dois vint leur donner avis qu'on avoit vû, sur le chemin, deux cens Rasbouts, qui avoient fait plusieurs vols depuis quelques jours; & que le jour précédent, ils avoient tué six hommes à peu de distance de Sambor. La Caravane Hollandoise ne laissa pas de décamper à minuit. » Nous la suivimes, raconte » Mandeslo, pour l'instruction des » Voyageurs : mais comme elle mar- » choit plus lentement que nous, nous » ne fumes pas long-temps à la passer. » Le matin, nous découvrimes un *Ho-* » *lacueur*, c'est-à-dire, un de ces Trom- » pettes qui marchent ordinairement » à la tête des Caravanes, en sonnant » d'un instrument de cuivre beaucoup » plus long que nos trompettes. Dès » qu'il nous eut apperçus, il se jetta » dans une Forêt voisine, où il se mit à » sonner de toute sa force; ce qui nous » fit prévoir que nous aurions bien-tôt » les Rasbouts sur les bras. En effet nous » vimes sortir presqu'en même temps, » des deux côtés de la Forêt, un grand » nombre de ces Brigands, armés de » piques, de rondaches, d'arcs & de » fleches, mais sans armes à feu. Nous » avions eu la précaution de charger les » nôtres, qui ne consistoient qu'en qua- » tre fusils & trois paires de pistolets.

MANDESLO. 1638.

MANDESLO. 1638.

» Le Directeur & moi, nous montames
» à cheval, & nous donnames les fusils
» aux Marchands qui étoient dans les
» voitures, avec ordre de ne tirer qu'à
» bout portant. Nos armes étoient char-
» gées à cartouches ; & les Rasbouts
» marchoient si serrés, que de la pre-
» miere décharge nous en vimes tom-
» ber trois. Ils nous tirerent quelques
» fleches, dont ils nous blesserent un
» bœuf & deux Pions. J'en reçus une
» dans le pommeau de ma selle, & le
» Directeur eut un coup dans son tur-
» ban. Aussi-tôt que la Caravane Hol-
» landoise entendit tirer, elle se hâta
» de nous envoyer dix de ses Pions.
» Mais, avant qu'ils fussent en état de
» nous secourir, le danger devint fort
» grand pour ma vie. Je me vis attaqué
» de toutes parts, & je reçus deux coups
» de pique dans mon collet de busle,
» qui me sauva la vie. Deux Rasbouts
» prirent mon cheval par la bride, & se
» disposoient à m'emmener prisonnier :
» mais j'en mis l'un hors de combat,
» d'un coup de pistolet que je lui donnai
» dans l'épaule ; & le Directeur An-
» glois, qui vint à mon secours, me
» me dégagea de l'autre. Cependant les
» Pions des Hollandois approcherent,
» & toute la Caravane étant arrivée pres-

» qu'en même temps, les Rasbouts se retirent dans la Forêt, laissant six hommes morts sur le champ de bataille, & n'ayant pas peu de peine à traîner leurs blessés. Nous perdimes deux Pions & nous en eûmes huit blessés; sans compter le Directeur Anglois, qui le fut legérement. Cette leçon nous fit marcher en bon ordre, avec la Caravane, dans l'opinion que nos ennemis reviendroient en plus grand nombre : mais ils ne reparurent point, & nous arrivames vers midi à Broitschia, d'où nous partimes à quatre heures pour traverser la riviere & pour faire encore cinq cosses jusqu'au village d'Enclasser. Le lendemain, 26 de Décembre, nous arrivames à Surate (42).

MANDESLO. 1638.

Assemblée & Fête Angloise, pour la démission du Président.

Mandeslo trouva, dans le Comptoir des Anglois, plus de cinquante Marchands de cette Nation, que le Président avoit fait venir de tous les autres Comptoirs du Pays, pour rendre compte de leur administration & pour recevoir ses adieux. Il leur fit un fort beau discours, en remettant son autorité à *Tremlin*, qui étoit nommé pour lui succéder. Ensuite toute l'assemblée se rendit au jardin du Comptoir, qui est hors

(42) Pages 146 & suivantes.

MANDESLO. 1638. de la ville, & dans lequel Methold avoit fait préparer un magnifique festin, avec trois Musiques, l'une Angloise, & les deux autres, Moresque & Baniane. Les danseuses du pays firent le dernier acte de cette fête, par toutes sortes de postures & de danses (43). Au moment de la séparation, l'ordre fut donné pour rassembler toutes les provisions nécessaires au départ de la Flotte.

Caractere du grand Mogol qui regnoit alors. Avant que de quitter Surate, Mandeslo fait observer que le grand Mogol qui regnoit de son temps, se nommoit Scha-Choram, second fils de Jehan-Guir, & qu'il avoit usurpé la Couronne sur le Prince Pelagi son Neveu, que les Ambassadeurs du Duc de Holstein avoient trouvé à Caswin, en arrivant en Perse. L'âge de Choram (44) étoit alors d'environ soixante ans. Il avoit quatre fils, dont l'aîné, âgé de vingt cinq ans, n'étoit pas celui pour lequel il avoit le plus d'affection. Son dessein étoit de nommer le plus jeune pour son Successeur au thrône de l'Indoustan, & de laisser quelques Provinces aux trois aînés. Les commencemens de son regne avoient été cruels & sanglans; & quoique le temps eût apporté beaucoup de

(43) Page 147.
(44) Page 133. Rhoe l'a nommé Corone.

changement à son naturel, il laissoit voir encore des restes de férocité dans les exécutions des criminels, qu'il faisoit écorcher vifs ou déchirer par les bêtes. Il aimoit d'ailleurs les festins, la musique & la danse, sur-tout celle des femmes publiques, qu'il faisoit souvent danser nues devant lui, & dont les postures l'amusoient beaucoup. Son affection s'étoit particuliérement déclarée pour un Raja, célébre par son courage & par les agrémens de sa conversation. » Un jour que ce Seigneur ne » parut point à la Cour, l'Empereur de- » manda pourquoi il ne le voyoit point; » & quelqu'un répondant qu'il avoit » pris médecine, il lui envoya une trou- » pe de Danseuses, auxquelles il donna » ordre de faire leurs ordures en sa pré- » sence. Le Raja, qui fut averti de leur » arrivée, s'imagina qu'elles étoient » venues pour le divertir: mais appre- » nant l'ordre du Souverain, & jugeant » que ce Monarque devoit être dans un » moment de bonne humeur, il ne » fit pas difficulté d'y répondre par » une autre raillerie. Après avoir de- » mandé aux Danseuses ce que l'Em- » pereur leur avoit ordonné, il voulut » savoir si leurs ordres n'alloient pas » plus loin. Lorsqu'il fut assuré, par

MANDESLO. 1638.

Il est joué par un Raja qu'il vouloit jouer.

MANDESLO. 1638.

leur propre bouche, qu'elles n'en » avoient pas reçu d'autre, il leur dit » qu'elles pouvoient exécuter ponc- » tuellement les volontés de leur maî- » tre commun, mais qu'elles se gar- » dassent bien d'en faire davantage, » parce que s'il leur arrivoit d'uri- » ner en faisant leurs ordures, il étoit » résolu de les faire fouetter jusqu'au » sang. Toutes ces femmes se trouve- » rent si peu disposées à risquer le dan- » ger, qu'elles retournerent sur le champ » au Palais, pour rendre compte de leur » avanture au Mogol; & loin de s'en » offenser, l'adresse du Raja lui plut » beaucoup (45.)

Cruels combats de bêtes féroces.

Son principal amusement, néanmoins, étoit de voir combattre des lions, des taureaux, des éléphans, des tigres, des leopards & d'autres bêtes feroces; autre reste de son humeur sanguinaire, qu'il se plaisoit à nourrir par ce cruel exercice. Il faisoit quelquefois entrer des hommes en lice, contre ces animaux; mais il vouloit que le combat fût volontaire; & ceux qui en sortoient heureusement étoient sûrs d'une récompense proportionnée à leur courage. Mandeslo fut témoin d'un spectacle de cette nature, qu'il donna le jour

(45.) *Ibidem.*

de la naissance d'un de ses fils, dans un Carvensera voisin de la ville, où il faisoit nourrir toutes sortes de bêtes. Ce bâtiment étoit accompagné d'un grand jardin, fermé de murs, par-dessus lesquels il fut permis au Peuple de se procurer la vûe de cette barbare tragédie (46).

MANDESLO. 1638.

» Premierement, raconte l'Auteur, » on fit combattre un taureau sauvage » contre un lion; ensuite un lion con- » tre un tigre. Le lion n'eut pas plutôt » apperçu le tigre, qu'il alla droit à » lui; & le choquant de toutes ses for- » ces, il le renversa: mais il parut com- » me étourdi du choc, & toute l'assem- » blée se figura que le tigre n'auroit pas » de peine à le vaincre. Cependant il » se remit aussi-tôt, & prit le tigre à la » gorge, avec tant de fureur qu'on crut » la victoire certaine. Le tigre ne laissa » pas de se dégager, & le combat recom- » mença plus furieusement encore, jus- » qu'à ce que la lassitude les sépara. Ils » étoient tous deux fort blessés; mais » leurs plaies n'étoient pas mortelles.

Trois combats entre des hommes & des bêtes.

» Après cette ouverture, un Sei- » gneur, nommé Allamerdy-Kam, » Gouverneur de Chisemer, s'avança » vers le Peuple, & déclara au nom de » l'Empereur, que si parmi ses sujets il

(46) Pages 135 & suivantes.

MANDESLO. 1638.

» se trouvoit quelqu'un qui eût assez de » cœur pour affronter une des bêtes, » celui qui donneroit cette preuve de » courage & d'adresse obtiendroit pour » récompense la dignité de Kam & les » bonnes graces du Maître. Trois Mo» gols s'étant offerts, Allamerdy-Kam » ajoûta que l'intention de Sa Ma» jesté étoit que le combat se fît avec » le cimetere & la rondache seuls, » & qu'il falloit même renoncer à » la cote de maille, parce que l'Empe» reur vouloit que les avantages fussent » égaux.

Premier combat.

» On lacha aussi-tôt un lion furieux, » qui, voyant entrer son Adversaire, » courut droit à lui. Le Mogol se défen» dit vaillamment; mais enfin, ne pou» vant plus soutenir la pesanteur de l'a» nimal, qui l'accabloit principalement » sur le bras gauche, pour lui arracher » la rondache de sa pate droite, tan» dis que de sa pate gauche il tachoit » de se saisir du bras droit de son En» nemi, dans la vûe apparemment de » lui sauter à la gorge; ce brave com» battant, baissant un peu sa ronda» che, tira de la main gauche un poi» gnard, qu'il avoit caché dans sa cein» ture, & l'enfonça si loin dans la gueule » du lion, qu'il le força de lacher prise.

» Alors, se hâtant de le poursuivre, il » l'abbatit d'un coup de cimeterre, qu'il » lui donna sur le musle; & bien-tôt il » acheva de le tuer, & de le couper en » pièces.

» Sa victoire fut célebrée aussi-tôt » par de grandes acclamations du Peu- » ple. Mais le bruit ayant cessé, il reçut » ordre de s'approcher de l'Empereur, » qui lui dit avec un sourire amer : J'a- » voue que tu es un homme de coura- » ge, & que tu as vaillamment combat- » tu : mais ne t'avois-je pas défendu de » combattre avec avantage, & n'avois- » je pas réglé les armes ? Cependant tu » as mis la ruse en œuvre, & tu n'as pas » combattu mon lion en homme d'hon- » neur. Tu l'as surpris avec des armes » défendues, & tu l'as tué en assassin. » Là-dessus, il donna ordre à deux de » ses Gardes de descendre dans le Jardin, » & de lui fendre le ventre. Cette courte » Sentence fut exécutée sur le champ ; » le corps fut mis sur un éléphant, pour » être promené par la ville & pour ser- » vir d'exemple (47),

Second combat.

» Le second Mogol, qui entra sur la » scene, marcha fierement vers le tigre » qu'on avoit laché contre lui. Sa conte- » nance auroit fait juger qu'il se croyoit

(47) Page 137.

HANDESLO. 1638.

» sûr de la victoire. Mais le tigre lui » sauta si legérement à la gorge, que » l'ayant tué tout d'un coup, il déchira » son corps en pieces.

Troisieme combat.

» Le troisieme, loin de paroître ef- » frayé du malheureux sort des deux au- » tres, entra gayement dans le jardin & » marcha droit au tigre. Ce furieux ani- » mal, encore échauffé du premier com- » bat, se précipita au-devant de lui: mais » il fut abbatu d'un coup de sabre, qui » lui coupa les deux pattes de devant; & » dans cette état, l'Indien n'eut pas de » peine à le tuer.

Récompense du vainqueur.

» L'Empereur fit demander aussi-tôt » le nom d'un si brave homme. Il se » nommoit Geily. En même temps, on » vit arriver un Gentilhomme, qui lui » présenta une veste de brocard, & » qui lui dit: Geily, prends cette veste » de mes mains, comme une marque de » l'estime de ton Empereur, qui t'en » fait assurer par ma bouche. Geily fit » trois profondes révérences, porta la » veste à ses yeux & à son estomach; & » la tenant en l'air, après avoir fait in- » térieurement une courte priere, il » dit à voix haute: Je prie Dieu qu'il » rende la gloire de Scha égale à celle » de Tamerlan, dont il est sorti; qu'il » fasse prospérer ses armes; qu'il aug-

» mente ses richesses; qu'il le fasse vivre » sept cens ans, & qu'il affermisse éternellement sa Maison. Deux Eunu-» ques vinrent le prendre, à la vûe du » Peuple, & le conduisirent jus-» qu'au thrône, où deux Kams le re-» çurent de leurs mains pour le pré-» senter à l'Empereur. Ce Prince lui » dit : Il faut avouer, Geily Kam, » que ton action est extrêmement » glorieuse. Je te donne la qualité de » Kam, que tu posséderas à jamais. Je » veux être ton ami, & tu seras mon ser-» viteur (48).

1639.

Mandeslo part avec la Flotte Angloise.

Mandeslo partit de Surate, le 5 de Janvier, sur la Marie, Vaisseau de la Flotte Angloise, qui portoit aussi Methold & quelques autres Marchands de considération. Quoique leur embarquement se fit pour retourner en Europe, ils devoient s'avancer jusqu'à Goa, où Methold avoit à recevoir une grosse somme d'argent, du Gouverneur Portugais. Ils arriverent le soir à la vûe de Daman, qui étoit alors assiégée par les troupes du Roi de Decan; mais avec peu de succès, parce que le Port n'étant pas bouché, l'Ennemi ne pouvoit arrêter les secours qui entroient à toute heure dans la Place. Aussi l'em-

Route jusqu'à Goa.

(48) Page 138.

MANDESLO. 1639. barras du siege n'empêcha-t-il pas le Gouverneur d'envoyer des rafraîchissemens aux Anglois. Il paroît que Methold étoit appellé aussi par ses affaires, à Visapour, Capitale du Royaume de Decan, & que la confusion des armes lui fit prendre le parti de s'y rendre par un chemin plus libre. La Flotte arriva le 7 devant *Baçaim*, ville du Royaume de Guzarate, située sur une riviere où les plus grands Vaisseaux peuvent remonter depuis le Golfe de Cambaye; ce qui rend son Commerce florissant. Les Portugais, qui en étoient les maîtres depuis l'année 1534, l'avoient assez bien fortifiée. Le 9, on passa devant les Isles de Bandera & de Bombay, qui s'étendent le long de la Côte, depuis Baçaïm jusqu'au dessus de Rasiapour. Le 10, on eut, en passant, la vûe de Rasiapour, d'où il ne reste que vingt & une lieues jusqu'à Goa; & le même jour, après avoir passé devant Fingorla, ville à quatre lieues de Goa, où les Hollandois avoient un Comptoir, on découvrit, vers le soir, les Isles voisines de Goa & les deux Châteaux qui défendent l'entrée de cette Capitale des Indes Portugaises (49).

(49) Pages 214 & 234.

MANDESLO. 1639.

On a peine à distinguer aussi, quel temps Methold & Mandeslo prirent ici pour se rendre à Visapour ; mais ce Voyage est d'autant plus curieux, qu'il sert à faire connoître une grande partie du Royaume de Decan, qui se nomme aussi Visapour, du nom de sa Capitale.

Route par terre de Goa à Visapour.

On entre dans cette Etat, après avoir passé la riviere de Madre de Dios, qui sépare l'Isle de Goa du Continent, & l'on rencontre à trois lieues de la rive, une ville nommée Ditcauly, dont le Gouverneur l'est aussi d'une Forteresse sur la même riviere. On compte six lieues de Ditcauly jusqu'à Bonda. Cette ville, qui est assez considérable & dont les rues sont fort belles, est située à l'embouchure de la petite riviere de *Dery*, qui entre dans la mer près des Isles que les Portugais ont nommées *Islas Quemadas*. Ses Habitans sont Banians, & font un grand Commerce à Goa. De Banda jusqu'à la montagne de Gate, le chemin est de neuf lieues. On passe par les villages d'Amboly & d'Herpoly, & l'on trouve celui d'Amboly au pied de la montagne. Elle s'étend le long du Decan jusqu'à la Côte de Coromandel, & ses sommets

MANDESLO. 1639.

offrent des plaines aussi fertiles que les plusbelles vallées.

Noms de plusieurs villages.

D'Amboly ont fait onze lieues, pour entrer au village de *Herenekassi*, sur la riviere du même nom. Une portée de canon plus loin, on passe par le village de Berouly, situé dans un Vallon, entre les montagnes de Gate. A deux lieues de-là, on trouve le village de Verseray, & trois lieues plus loin celui d'Outor. A six lieues & demie d'Outor, on rencontre celui de Berapour, d'où l'on n'a qu'une demi-lieue jusqu'à celui de Kalingre, à cinq cens pas duquel on passe par celui de Kangir. Proche de Kangir, on traverse un Hameau, qui n'a pas d'autre nom que *Bary*, terme général, par lequel on désigne tous les lieux qui n'ont pas de nom particulier. Une lieue plus loin, on arrive au village de Worry, à demi-lieue duquel est celui d'Attrovad, dont le voisinage offre une fort belle Pagode, sur une éminence qu'on découvre de fort loin. A deux lieues & demie de cette Pagode, on prend à gauche, par le village de Badalarg, qui conduit à Kervez par deux lieues & demie de chemin. Depuis Kervez, on compte deux lieues jusqu'à Stekary; & de-là cinq, jusqu'aux tours

d'une belle Pagode Baniane. De-là, on découvre la ville & le château de Mirsie, qui en est à deux lieues sur la gauche. Mais laissant cette ville, on fait une lieue depuis la Pagode jusqu'à Rajebag, autre ville fort considérable, par sa grandeur & par le commerce du poivre. Elle est du douaire de la Reine de Visapour, qui la gouverne par ses propres Officiers. Une lieue au-de-là de Rajebag, on trouve un fort beau puits. Deux lieues plus loin, passe la riviere de Cugny; après laquelle, faisant une demi-lieue, on laisse sur la gauche une ville nommée Gottevy, pour se rendre aux villages de Roëtesy & d'Omgar, qui n'en sont qu'à cinq cens pas. A demi-lieue de ces deux villages, on rencontre la grande riviere de Corsena, qui traverse tout le Royaume de Visapour, jusqu'à Masulipatan. Une lieue & demie plus loin, on arrive au village d'Eynatous, qui est suivi, à peu de distance, de Katerna, de Tangly & d'Erary, après lesquels on trouve la riviere d'Agery, qui n'est pas à plus d'une lieue & demie du dernier.

MANDESLO. 1639.

Ville & Château de Mirsie.

Ville de Rajebag.

Grande riviere de Corsena.

A trois lieues de la riviere, on passe par la ville d'Atteny, marché commun de tout le pays voisin, d'où l'on

MANDESLO. 1639. y porte chaque jour une grande abondance de vivres. A quatre lieues d'Atteny, on rencontre le village de Bardgie ; à trois lieues de Bardgie, celui d'Agger, qui est à la même distance de la ville de Talsenghe. Celle d'Hounvare est aussi à trois lieues de Talsenghe ; & l'on en compte autant d'Hounate à celle de Tieco, d'où il n'en reste que six jusqu'à Visapour (50).

Nourafpour & Sirrapour. Avant que d'arriver à cette Capitale, on passe par deux autres villes, nommées Nourafpour & Sirrapour, qui lui servent comme de Fauxbourg, & dont la premiere étoit autrefois la résidence ordinaire des Rois du Decan. Elle est tombée en ruines ; & l'on achevoit de la détruire, pour employer les matériaux du Palais & des Hôtels aux n ouveaux édifices de Visapour.

Descrition de Visapour. La Capitale du Decan est une des plus grandes villes de l'Asie. On lui donne plus de cinq lieues de tour. Sa situation est dans la Province de Cuncan, sur la riviere de Mandova, à quarante lieues de Dabul, & soixante de Goa. Ses murailles sont d'une hauteur extraordinaire, & de belle pierre de taille. Elles sont environnées d'un

(50) Pages 226 & précedentes.

grand

grand fossé, & défendues par plusieurs batteries, où l'on compte plus de mille pieces de canon, de toutes sortes de calibre, de fer & de fonte. MANDESLO. 1639.

Le Palais du Roi forme le centre de la ville, dont il ne laisse pas d'être séparé par une double muraille & un double fossé. Cette enceinte a plus de trois mille cinq cens pas de circuit. Le Gouverneur étoit alors un Italien, natif de Rome, qui avoit pris le turban, avec le nom de Mehmoud Richan. Son commandement s'étendoit aussi sur la ville, & sur cinq mille hommes dont la garnison étoit composée, outre deux mille qui faisoient la garde du Château. Palais du Roi.

La Ville a cinq grands fauxbourgs, qui sont habités par les principaux Marchands; sur-tout celui de Champour, où la plûpart des Jouailliers ont leurs maisons & leurs boutiques. Les autres se nomment Gurapour, Ibrahimpour, Alapour & Bomnemaly. La Religion des Habitans est partagée entre le Mahométisme, le culte des Banians & l'idolâtrie (51). Noms des Fauxbourgs.

Après avoir terminé les affaires de la Compagnie à Visapour, d'autres intérêts, apparemment, conduisirent Me-

(51) Pages 218 & précedentes.

MANDESLO. 1639. thold à Dabul, où Mandeslo ne perdit pas l'occasion de l'accompagner. Il n'en décrit pas moins soigneusement la route.

Route de Dabul. On reprend le même chemin jusqu'à la ville d'Atenny, d'où l'on se rend au village d'Agello, qui en est éloigné de deux lieues; & de-là, dans une ville nommée Areck, à six lieues & demie d'Agelle. D'Areck, on fait trois lieues jusqu'à la ville de Berec; & de Berec, trois autres lieues jusqu'à Myrsie.

Grande ville de Myrsie. Myrsie, qui se nomme aussi Mirdsie & Mirisgie, est une grande ville, mal peuplée. Elle a du côté du Nord, un Chateau si bien fortifié, que le grand Mogol l'ayant assiegé avec toutes ses forces, fut contraint de lever le siége. On voit, dans cette ville, deux tombeaux qui ont plus de cinq cens ans d'antiquité, & pour lesquels tous les Habitans du pays ont beaucoup de vénération.

Double ville de Graen. De Myrsie, on fait trois lieues jusqu'au village d'Epour; & de-là, trois autres jusqu'à Graen, ville située sur les bords du Corsena. Cette riviere la divise par sa largeur, qui est d'environ huit cens pas, & forme, des deux côtés, deux parties si considérables qu'el-

les peuvent passer pour deux bonnes villes. Depuis la riviere de Corsena jusqu'au village de Tonck, on compte deux lieues & demie; & de-là une lieue au village d'Astacka, d'où l'on en fait deux pour arriver à la ville d'Asta. On trouve, entre Astacka & cette ville, un hameau qui s'appeller Barri, nom, comme on l'a fait observer, qu'on donne aux lieux qui n'en ont point. Asta est une ville de Commerce, célebre par son marché, où l'on trouve toutes sortes de vivres. Elles fait la moitié du chemin entre Visapour & Dabul, à quinze lieues de l'une & de l'autre. Les armées du grand Mogol, qui se sont quelquefois avancées jusques dans ce canton, y ont laissé des traces de leurs ravages.

MANDESLO. 1639.

Asta.

En sortant d'Asta, on trouve, à trois lieues, une grande ville nommée *Balloua*; & trois lieues plus loin, les villes d'Oeten & d'Issélampour, qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon. On laisse la premiere à droite, & l'autre à gauche. Issélampour est défendue par un bon Château. A deux lieues, on trouve le village de Taffet, &, trois lieues au de-là, celui de Kassegam, d'où l'on compte deux lieues jusqu'à la ville de Calliar,

Balloua.

Oeten & Issélampour.

MANDESLO. 1639.

qui est presqu'entiérement ruinée. Deux lieues plus loin, on rencontre un petit village, qui se nomme Galoure, d'où l'on passe par le village de Winge, & de-là par la ville de Qualampour, où il se fait beaucoup de toiles. On se rend ensuite, par celle de Domo, à celle de Tamba, qui est à six lieues de Galoure.

Tam

Tamba est une ville assez grande & fort peuplée. Elle est située sur le bord d'une riviere, dont Mandeslo ne put sçavoir le nom ; car celui de Coyna que les Habitans lui donnent, est un nom général qui signifie une grande riviere. Ses Habitans, qui sont Banians ou Gentils, vivent du Commerce ou de l'Agriculture. Depuis Tamba jusqu'au village de Morel, on compte deux lieues ; de-là, deux autres à celui de Suppera ; quatre de Suppera à celui de Belour, & deux ensuite jusqu'au Bourg de Verad. Ce Bourg est à neuf lieues des montagnes de Gate. On montre, à peu de distance, un village nommé Patan, retraite d'un insigne Voleur, qui ravagea long-temps le pays avec impunité, parce qu'au moindre avis des desseins qu'on formoit contre lui, il trouvoit sa sûreté dans la montagne.

Riviere d'Halevecko, ou de Coyna.

De Verad au village d'Halevecko ;

& jusqu'à la riviere du même nom, on compte trois grandes lieues. Cette riviere, qui descend de la ville de Ghaury, à trente-six lieues d'Halevecko, porte ordinairement le nom de ce village, quoiqu'on lui donne aussi celui de Coyna, qui signifie grande riviere, parce qu'elle est en effet la plus grande du Royaume. Depuis ses rives jusqu'au village de Gatta-matta, qui est dans les montagnes de Gate, on compte trois lieues; & trois encore de-là jusqu'au village de Poly, situé au pied de la montagne, dont l'accès est très difficile dans cette partie. On fait ensuite deux lieues jusqu'au village de Camburley; & deux autres, de Camburley jusqu'à celui de Chipolone. Ce dernier village est situé sur la riviere du Ghoyhber, qui se jette dans celle d'Halevecko, & qui donne la commodité de s'y embarquer jusqu'à Dabul, c'est-à-dire pendant l'espace de seize lieues. Elle sert aussi à transporter les marchandises de toutes les parties du Royaume, en payant un larin & demi du candy, qui fait quatre quintaux & demi de poids (52). MANDESLO. 1639.

Dabul est située sur la riviere d'Halevecko, à dix sept degrés quarante Description de Dabul.

(52) Pages 220 & précédentes.

MANDESLO. 1639. cinq minutes du Nord. Linſchot s'eſt trompé, en la mettant à dix huit degrés. C'eſt une des anciennes villes du Decan; mais aujourd'hui elle eſt ſans portes & ſans murailles. Ses fortifications conſiſtent en deux batteries, dreſſées du côté de la riviere, ſur leſquelles on voit quatre pieces de canon de fer. Le bois qu'on rencontre à gauche, après avoir paſſé la riviere, repréſente un grand Chateau qui ne ſubſiſte plus. On y découvre ſeulement une tour blanche, qui ſert tout à la fois de Pagode aux Banians, & de Fanal aux Pilotes pour éviter les bancs de ſable, dont l'entrée de la riviere eſt coupée. Celui qu'on rencontre, à l'embouchure même, demeure à ſec après le reflux. L'expérience apprend à tirer toujours vers le midi, parce que dans la baſſe marée on y trouve juſqu'à cinq ou ſix braſſes d'eau; à l'exception néanmoins de l'embouchure, qui n'en a jamais plus de douze ou quatorze pieds. La rade, quoiqu'aſſez bonne à une lieue de la riviere, l'eſt beaucoup moins que dans la Baye de Zanguizarra, qui eſt à quatre lieues. On trouve, à douze lieues de-là, celle de Ocutapour, éloignée de Goa d'environ vingt lieues, à dix ſept degrés dix minutes de hauteur,

Sa rade.

Autres Rades voiſines.

qui passe pour la meilleure de toute la côte, parce qu'on est à couvert de tous vents derriere l'Isle qui la couvre. Trois lieues plus loin s'offre la ville de Rasiapour, une des meilleures villes maritimes du Decan. La Baye de Vingurla, qui est à dix neuf lieues de Rasiapour, & à trois des Islas Quemadas, ne manque pas non plus de commodités. MANDESLO. 1639. Rasiapour.

Le principal commerce de Dabul est celui du sel, qu'on y apporte d'Oranuhammara; celui du poivre, que les Habitans transportoient autrefois dans le Golfe Persique & dans la mer rouge. Ils y envoyoient alors un grand nombre de vaisseaux: mais ils sont tombés de cet état florissant dans une décadence, qui ne leur permet pas, suivant Mandeslo, d'envoyer chaque année plus de trois ou quatre Bâtimens à Bander-Abassy. Les droits, que les marchandises payent dans ce Port, sont de trois & demi pour cent. Commerce de Dabul.

En général les Habitans du Royaume, que l'Auteur nomme les Decanins, ont beaucoup de ressemblance, dans leurs manieres, dans leurs mariages, dans leurs enterremens, leurs purifications & leuts autres usages, avec les Banians du Royaume de Guzarate. Habitans du Decan.

MANDESLO. 1639.

Mandeslo néanmoins observa quelques différences. Les maisons des Banians Decanins sont composées de paille ; & les portes en sont si basses & si étroites, qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant. On y voit, pour tous meubles, une natte sur laquelle ils couchent, & une fosse dans la terre, où ils battent le riz. Leurs habits ressemblent à ceux des autres Banians ; mais leurs souliers, qu'ils nomment *Alparcas*, sont de bois ; & leur usage est de les attacher sur le coup-de-pied, avec des courroyes. Leurs enfans vont nuds jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. La plûpart sont Orfevres, ou travail-vaillent en cuivre. Cependant ils ont des Médecins, des Barbiers, des Charpentiers, & des Maçons, qui s'employent au service du Public, sans distinguer les Religions. Leurs armes sont à peu près les mêmes que celles des Mogols ; & Mandeslo remarqua, comme dans l'Indoustan, qu'elles sont moins bonnes que celles de Turquie & d'Europe (53).

Leur Commerce.

Leur principal Commerce est en poivre, qui se transporte par mer en Perse, à Surate, & même en Europe. L'abondance de leurs vivres les met en état

(53) Page 222.

d'en fournir toutes les contrées voisines. Ils font quantité de toiles, qu'on transporte aussi par mer ; ce qui n'empêche pas le Commerce de terre avec les Mogols & les Peuples de Golkonde & de la Côte de Coromandel, auxquels ils portent des toiles de coton & des étoffes de soie. MANDESLO. 1639.

On trouve à Visapour un grand nombre de Jouailliers, & quantité de perles ; mais ce n'est pas dans cette ville, ni dans le pays, qu'il faut chercher le bon marché, puisque les perles y viennent d'ailleurs. Il se fait beaucoup de lacque dans les montagnes de Goa, quoique moins bonne que celle de Guzarate. Les Portugais font un grand Commerce dans le Decan, sur-tout avec les Marchands de Ditcauly & de Banda. Ils achetent d'eux le poivre à sept ou huit piastres le quintal, & leur donnent en payement des étoffes ou de la quincaillerie d'Europe. On distingue, par le nom de Venesars, une race de Marchands Decanins, qui achetent le riz & le bled, pour l'aller revendre dans l'Indoustan & dans les autres pays voisins, en Caffilas où Caravanes de cinq, six, & quelquefois neuf à dix mille bêtes de charge. Ils emmenent leurs familles entieres, sur-tout leurs femmes, qui

Race des Venesars.

MANDESLO. 1639.

maniant l'arc & les fleches avec autant d'habileté que les hommes, se rendent si redoutables aux Brigands, que jamais ils n'ont osé les attaquer (54).

Monnoye particuliere du Decan.

Outre les monnoies communes de l'Inde, il n'y a point de ville, ni presqu'aucun village, dans le Decan, qui n'ait sa monnoie marquée à son coin; ce qui rend l'estimation des valeurs extrêmement difficile dans le Commerce. Il s'y trouve tant de fausse monnoie, que malgré les loix, suivant lesquelles un payement doit se faire en presence d'un Cheraf, ou d'un Changeur, on a beaucoup de peine à se garantir de l'imposture. Les Cherafs mêmes contribuent à ce désordre, en faisant couler de mauvaises pieces avec celles qu'ils font compter, malgré les punitions établies, qui s'exécutent avec beaucoup de rigueur (55). On se sert ici du même poids que dans le pays de Guzarate, excepté que vingt Maons de Surate en font vingt sept du Royaume de Decan. Le maon ordinaire, qui est de quarante sers & de seize peyses, fait vingt-sept livres, chacune de deux marres. Les Decanins ont un poids particulier pour le poivre, qu'ils appel-

Poids.

(54) Page 223. (55) Page 224.

lent Goeiny, & qui pese douze maons. Quatre maons font un quintal ; & vingt font un candy (56).

MANDESLO. 1639.

Forces du Roi de Decan.

Le Roi de Decan, ou de Cuncan, ou de Visapour, car il porte ces trois noms, est devenu tributaire du grand Mogol, par des révolutions dont on a déja rapporté l'origine (57). Il conserve néanmoins assez de forces pour mettre en campagne une armée de deux cens milles hommes, avec lesquels il se rend quelquefois redoutable à la Cour d'Agra, quoiqu'elle possede plusieurs villes dans les Etats de ce Prince, telles que Chaul, Kerby, & Doltabad. On lit, dans les Historiens Portugais, qu'Adelkan-Scha, Bisaieul d'Idal-Scha, qui regnoit du temps de Mandeslo, prit deux fois, en 1586, la ville de Goa sur leur Nation ; mais que se trouvant ruiné par cette guerre, il convint avec eux de leur céder la propriété du pays de Salsette avec soixante sept village, de celui de Bardes avec douze villages, & de celui de Tiswary, avec trente villages ; à condition, d'un côté, que les Peuples de son Royaume jouiroient de la liberté du Commerce

Ses guerres & son traité avec les Portugais.

(56) *Ibidem.*
(57) Voyez la Description de Golkonde, au Tome XXXVI.

MANDESLO. 1639.

dans toutes les Indes, & que de l'autre ils seroient obligés de vendre tout leur poivre aux Marchands de Goa. Ce traité ne fut pas exécuté si fidélement, qu'il ne s'élevât quelquefois des différends considérables entre les Nations. Quelques années avant l'arrivée de l'Auteur aux Indes, les Portugais, avertis que trois ou quatre vaisseaux du Roi de Decan étoient partis chargés de poivre, pour Mocka & pour la Perse, mirent en mer quatre Frégates, qui ne firent pas difficulté de les attaquer. Le combat fut sanglant, & les Portugais y perdirent un de leurs principaux Officiers. Cependant la victoire s'étant déclarée pour eux, ils se saisirent des quatre vaisseaux & les menerent à Goa, où de sens froid ils tuerent tous les Indiens qui restoient à bord. Le Roi de Decan feignit d'ignorer cet outrage; mais on ne doutoit point, à l'arrivée de Mandeslo, que sous le voile de la dissimulation il ne prît du temps pour disposer ses forces, & qu'il ne déclarât la guerre à la ville de Goa.

L'Inde n'a pas de Prince qui soit plus riche en artillerie. On croira, si l'on veut, sur le témoignage de Mandeslo, qu'entre plusieurs pieces extraor-

dinaires, » il en avoit une de fonte, » qui tiroit près de huit cens livres de » balle, avec cinq cens quarante livres » de poudre fine; & qu'en ayant fait » usage au siege du Chateau de Sal» pour, le premier coup qu'il fit tirer » contre cette Forteresse abbatit qua» rante cinq pieds de mur. Le Fondeur » étoit un Italien, natif de Rome, & le » plus méchant de tous les hommes, qui » avoit eu l'inhumanité de tuer son » propre fils, pour consacrer par son sang » cette monstrueuse piece. Ensuite, il » fit jetter dans la fournaise de sa fon» te un Thresorier de la Cour, qui vou» loit lui faire rendre compte de la » dépense (58).

MANDESLO. 1639.

Merveilleuse piece de canon.

Le séjour de Mandeslo à Goa, & l'histoire de son retour en Europe avec la Flotte Angloise, n'occupent guere plus de vingt pages dans sa propre Relation, & n'offrent rien d'agréable ni d'utile. Mais, dans le dessein apparemment d'en faire un ouvrage plus épais & plus cher, les Editeurs, ou les Libraires, y ont joint tout ce qu'ils ont pû recueillir des autres Voyageurs, sur différentes contrées de l'Asie, que Mandeslo n'avoit pas vûes; de sorte

Retour de Mandeslo en Europe.

Comment on a grossi sa Relation.

(58) Page 233.

MANDESLO. 1639. que son récit se trouve noyé dans un grand nombre de descriptions & de recherches historiques, auxquelles il n'a pas la moindre part (59). Il suffira, pour terminer cet article, d'ajouter qu'après avoir essuyé sur la Côte d'Angleterre une affreuse tempête, qui l'effraya plus que tous les périls d'une longue navigation, il débarqua heureusement dans le Comté de Kent (60) le 26 de Novembre; que pendant trois mois que sa curiosité lui fit passer à Londres, il y fit des observations communes à tous les Voyageurs; qu'étant parti le 20 de Mars 1640 (61), il traversa la Flandre & la Hollande, où il s'embarqua le 29 d'Avril pour Hambourg; & que de-là, il se rendit à Gottorp, où il arriva le premier jour de Mai (62).

(59) Ainsi les trois quarts de l'Ouvrage publié sous son nom ne sont pas de lui. On l'a grossi encore par une très longue Table des matieres, d'une forme & d'un goût sans exemple. Faisons-la connoître, par quelques traits pris au hasard: *A a*, riviere, où, que fait elle? *Abobon Godemne*, quel Seigneur, sont revenu quel? *Achem*, ville, où, quelle? Ses Forêts quelles; ses habitans quels; leurs habits quels; ses Maisons quelles. *Ada*, quel mot? *Adelle*, village, où? *Agery*, riviere, où? *Agger*, village, où? *Agu rasa*, qui? *Agalle*, ville, où? *Ains*, Seigneurie où? *Alia* quoi? *Amboinois* (*les*) quels? Cette Table comique fait le quart, au moins du second Tome.

(60) Page 723.

(61) Page 754.

(62) Page 808.

MANDESLO. 1639.

Mandeslo meurt au service de France.

Olearius, ami de Mandeslo & premier Editeur de ses Voyages, nous apprend que peu de temps après son retour des Indes, il se rendit en France pour y demander de l'emploi. Il obtint une compagnie de Cavalerie dans le Régiment du Maréchal de Rantzan ; mais il mourut presqu'aussi-tôt de la petite verole à Paris. Entre plusieurs éloges, Olearius déclare qu'ayant examiné soigneusement sa Relation, *il n'y a rien trouvé qui ne soit conforme à la vérité.* Il lui fait un mérite non seulement d'avoir distingué les remarques d'autrui de ses propres observations ; mais d'avoir pesé les degrés de confiance qu'il devoit à ces récits étrangers, & d'avoir souvent déclaré qu'il n'y ajoutoit aucune foi. Quelques exemples feront connoître la justice de cet éloge.

Exemple de son jugement.

» On dit qu'à Macassar les femmes » accouchent souvent d'un alligator, ou » d'un crocodile, avec un enfant. Un » Marchand renommé & digne de foi, » qui étoit venu de Macassar à Surate, » nous confirma ce prodige, & nous » assura que de son temps on y avoit vû » plusieurs de ces monstrueuses pro- » ductions. Ils ajoutoit qu'on traitoit » avec distinction les enfans nés avec des

MANDESLO. 1639. » crocodiles, & qu'on les estimoit » beaucoup; parce qu'on les croyoit ca- » pables de rendre de grands services au » pays. Il racontoit aussi qu'il avoit » connu une de ces femmes, qui de- » meurant proche d'une riviere, avoit » nourri un crocodile né d'elle avec » son enfant; que cet animal venoit re- » cevoir chaque jour sa nourriture chez » elle; & qu'après avoir mangé il re- » tournoit à la riviere. Mandeslo dé- » clare que ce récit lui paroît incroyable; » ou s'il est vrai, dit-il, un fait si mer- » veilleux ne peut arriver que par en- » chantement.

» On lui raconta que dans le Royau- » me de Siam, il se trouve parmi les » bêtes sauvages, des truies, qui pro- » duisent sans le mêlange des mâles. » Une singularité si contraire aux loix » de la nature ne lui paroît mériter au- » cune foi. Cependant il entendit assu- » rer la même chose par des personnes » considérables, & principalement par » un Président Anglois, qui avoit vû » dans un Vaisseau Hollandois une truie » mettre ses petits bas, après avoir passé » plus de six mois à bord, sans être ap- » prochée d'aucun mâle.

» Les tigres sont des animaux très fé- » roces & très cruels, qui n'épargnent

» pas plus les hommes que les bêtes. Ce- MANDESLO. 1639.
» pendant on assure que ceux des In-
» des orientales distinguent fort bien les
» hommes blancs d'avec les noirs, &
» qu'ils n'attaquent pas facilement un
» homme blanc. On fit ce récit à Man-
» deslo, qui n'eut pas peu de peine à
» le croire: Un Européen & un Indien
» noir s'étant couchés ensemble sous
» quelques brossailles, il vint un tigre,
» qui arracha le noir du côté de l'Eu-
» ropéen, le déchira cruellement & le
» dévora, sans menacer le blanc d'aucun
» mal.

» On lui dit encore que le tigre ne
» couvre sa femelle qu'une seule fois
» dans toute sa vie, parce qu'après leur
» jonction, ses parties s'enflent comme
» celles d'un chien, & le tiennent atta-
» ché pendant quelques jours, jusqu'à
» ce que venant à se pourrir, il ne se
» détache de la tigresse que par la perte
» de ce qui fait leur différence. On lui
» dit aussi que les poils longs & roides
» qui croissent à la gueule des tigres,
» comme aux chats, sont le plus vio-
» lent poison qu'on puisse emploier
» pour faire mourir un homme. Enfin,
» on voulut lui persuader qu'il y a dans
» les Indes un canton où les cornes d'a-
» nimaux, mises en terre, y prennent

MANDESLO. 1639.

» racine, croissent, & deviennent aussi » fermes qu'une production du terroir ; » de sorte qu'on ne peut les en déta- » cher qu'avec effort. Il fut surpris de » lire la même chose dans Linschoten, » qui la rapporte d'un lieu pierreux de » l'Isle de Goa, où les Bouchers jet- » tent les cornes de bœufs & de vaches, » comme des excrémens inutiles. Ce » Voyageur se vante même d'en avoir » tiré quelques-unes hors de terre, qui » avoient des racines de deux ou trois » empans de longueur. Arthus & de-Bry n'ont pas fait difficulté de le répeter sur son témoignage : mais loin d'y ajouter foi, Mandeslo s'étoit contenté de mettre à la marge de son Journal, *Observations fabuleuses*, sans vouloir qu'elles entrassent dans sa narration.

Remarques d'Olearius, Editeur de Mandeslo.

Remarquons néanmoins, ajoute son Editeur, que depuis l'établissement des Européens aux Indes, il ne s'y est guere fait moins de changemens dans ce qui regarde la nature, que dans les mœurs & les usages, & la forme des Gouvernemens. Nous y avons porté, non seulement nos principes de religion & de politique, mais encore nos manieres, nos goûts, nos arts, nos méthodes de culture pour les végétaux,

& d'instruction pour toutes les créatures capables de discipline. Linschoten & tous les anciens voyageurs ne reconnoîtroient pas aujourd'hui la plûpart des lieux dont ils ont publié d'exactes descriptions ; & toutes leurs histoires ne leur paroîtroient que des songes. MANDESLO. 1639.

Enfin le zele d'Olearius, pour la gloire de son ami, lui fait ajouter qu'on est redevable, à Mandeslo, de la plûpart des figures qui se trouvent dans sa Relation. Elles ont été dessinées de sa propre main ; ou, sous ses yeux, par divers Peintres qu'il rencontroit dans ses courses (63).

Remarques de son Traducteur.

Wicquefort, à qui l'on doit cette traduction, remarque aussi « que Mandeslo s'étant fait instruire dans l'usage de l'Astrolabe, en avoit acquis assez de connoissance, pour faire les observations des longitudes & des latitudes qui sont répandues dans son Journal. Il ne loue pas moins ses autres lumieres. Cependant, à l'occasion de quelques réflexions injurieuses, qu'il lui reproche contre les Hollandois, dont il n'avoit reçu que des bienfaits & des politesses, il finit par un trait qui n'est pas plus obligeant pour le pays au-

(63) Préface d'Adam Olearius, qui est à la tête de l'Edition.

MANDESLO. 1639. quel Mandeslo devoit la naissance : » A n'en point mentir, dit-il, il est ri- » dicule qu'un homme, né au milieu » des Vandales, & nourri parmi les Cim- » bres, traite d'incivils & de grossiers » ceux qui ont ouvert depuis tant d'an- » nées, pour les Etrangers, l'école de » Mars & de Minerve, & qui sont en » possession de porter les arts & les » sciences à leur derniere perfec- » tion (64).

(64) Préface de Wicquefort sur sa Traduction.



VOYAGE

DE BERNIER

AU ROYAUME DE KACHEMIRE.

UN Medecin celebre, un Philosophe au-dessus du commun, un Observateur également attentif & judicieux, qui voyage dans le dessein de s'instruire & de se rendre utile à l'instruction d'autrui, merite sans doute un rang distingué dans ce Recueil. C'est à tous ces titres que les Remarques de Bernier, sur l'Empire Mogol, sont estimées singulierement. INTRODUCT

La curiosité de voir le Monde l'avoit déja fait passer dans la Palestine & dans l'Egypte, où s'étant remis en chemin, du grand Caire, après s'y être arrêté plus d'un an, il se rendit en trente deux heures à Suez, pour s'y embarquer sur une Galere qui le fit arriver le dix-septieme jour à Gedda, Port de la Mecque. De-là, un petit Bâtiment l'ayant porté à Mocka, il se proposoit de passer à *Gonder*, Capitale de l'Ethiopie. Mais, effrayé du traj-

BERNIER. 1664. tement qu'on y faiſoit aux Catholiques, il s'embarqua ſur un vaiſſeau Indien, dans lequel il aborda heureuſement au port de Surate, en 1655. Le Monarque, qui occupoit alors le thrône des Mogols, étoit encore Schah-Jehan, fils de Jehan Guir, & petit-fils d'Eckbar. Bernier ſe rendit à la Cour d'Agra. Diverſes avantures, qu'il n'a pas jugé à propos de publier, l'engagerent d'abord au ſervice du grand Mogol en qualité de Medecin. Enſuite, s'étant attaché à Danneck-Mend-Kam, le plus ſçavant homme de l'Aſie, qui avoit été Bakchis, ou grand-Maître de la Cavalerie, & qui étoit alors un des principaux Seigneurs de l'Empire, il fut témoin des ſanglantes révolutions qui arriverent dans cette Cour, & qui mirent Aurengzeb ſur le thrône.

Son premier Tome en contient l'Hiſtoire. Le ſecond n'offre rien, non plus, qui appartienne au Recueil des Voyages. Mais, après avoir paſſé près de neuf ans à la Cour, Bernier vit naître une occaſion, qu'il deſiroit depuis longtemps, de viſiter quelques Provinces de l'Empire, avec ſes Maîtres, c'eſt-à-dire, à la ſuite de l'Empereur, & de Dannek-Mend-Kam, dont l'eſtime & l'affection ne lui promettoient que

de l'agrément dans cette entreprise.

Cette Relation, seule partie de ses Mémoires qui doive porter le nom de Voyage, compose une partie du quatrieme Tome. Le reste ne convient qu'à la description générale de l'Indoustan (65).

Départ de la Cour Mogole pour le Royaume de Kachemire.

Aurengzeb consultant moins la politique, qui ne lui permettoit guere de s'éloigner, tandis qu'il tenoit Schah-Jehan, son pere, prisonnier dans la Forteresse d'Agra, que l'intérêt de sa santé & le sentiment des Medecins, prit la résolution de se rendre à Lahor, & de Lahor à Kachemire, pour éviter les chaleurs excessives de l'été. Il partit le 6 de Décembre 1664, à l'heure que ses Astrologues avoient choisie pour la plus heureuse. La même raison l'obligea de s'arrêter à deux lieues de Dehli, dans une de ses Maisons de campagne, nommée Chah-limar, où il passa six jours entiers à faire les préparatifs d'un voyage qui devoit être d'un an & demi. Il alla camper ensuite sur le chemin de Lahor, pour y attendre le reste de ses équipages.

(65) L'Ouvrage contient quatre Tomes *in*-12; sous différens titres, les deux premiers publiés en 1670, & les deux autres en 1671, à Paris, chez Claude Barbin.

BERNIER. 1664.

Double artillerie qui suit le grand Mogol.

Il menoit avec lui trente cinq mille hommes de cavalerie, qu'il tenoit toujours près de sa personne, & dix mille hommes d'infanterie, avec les deux artilleries Impériales, la pesante & la legere. Celle-ci se nomme aussi l'artillerie de l'Etrier, parce qu'elle est inséparable de la personne de l'Empereur; au lieu que la grosse s'en écarte quelquefois, pour suivre les grands chemins & rouler plus facilement. La grosse est composée de soixante dix pieces de canon, la plûpart de fonte, dont plusieurs sont si pesantes, qu'on emploie vingt paires de bœufs à les tirer. On y joint des éléphans, qui aident les bœufs, en poussant & tirant les roues des charettes avec leurs trompes & leurs têtes; du moins, dans les passages difficiles & dans les rudes montagnes. Celle de l'Etrier consiste en cinquante ou soixante petites pieces de campagne, toutes de bronze, montées chacune sur une petite charette, ornée de peintures & de plusieurs petites banderolles rouges, & tirée par deux fort beaux chevaux conduits par le canonier, qui sert de cocher, avec un troisieme cheval que l'aide du canonier mene en main pour relai. Toutes ces charettes vont toujours courant, pour

se

se trouver en ordre devant la tente de l'Empereur, & pour tirer toutesà la fois au moment qu'il arrive (66). BERNIER. 1664.

Un si grand appareil faisoit appréhender qu'au lieu de faire le voyage de Kachemire, il ne fût résolu d'aller faire le siege de l'importante ville de Candahar, qui étant frontiere de la Perse, de l'Indoustan & de l'Usbeck, Capitale, d'ailleurs d'un très riche & très beau pays, a fait de tout temps le sujet des guerres les plus sanglantes entre les Persans & les Mogols. Cependant Bernier, qui n'avoit point encore quitté Dehli, ne put différer plus long-temps son départ, sans s'exposer à demeurer trop loin après l'armée. Il savoit aussi que son Nabab, Danek-Mend-Kam, l'attendoit avec impatience. » Ce Seigneur, dit-il, ne pouvoit non plus » se passer de philosopher, tout l'après-» midi, sur les livres de Gassendi & de » Descartes, sur le Globe, sur la Sphe-» re, ou sur l'Anatomie que de donner » la matinée entiere aux grandes affai-» res de l'Empire, en qualité de Sé-» cretaire d'Etat pour les affaires étran-» geres, & de grand Maître de la ca-» valerie (67).

Caractere de Daneck Mend-Kam.

(66) Mémoires de Bernier, Tome IV, pages 10 & précédentes.

(67) *Ibid.* page 11.

BERNIER. 1664.

Préparatifs de l'Auteur.

Bernier s'étoit fourni, pour le voyage, de deux bons chevaux (68) Tartares; d'un chameau de Perse, des plus grands & des plus forts; d'un Chamelier & d'un Valet d'étable; d'un Cuisinier, & d'un autre Valet que l'usage du pays oblige de marcher devant le cheval de son Maître, avec un flaccon d'eau à la main. Il n'avoit pas oublié les ustenciles necessaires, tels qu'une tente de mediocre grandeur & un tapis de pied; un petit lit de sangles, composé de quatre cannes, très fortes & très legeres, avec un coussin pour la tête; deux couvertures, dont l'une, pliée en quatre, sert de matelas; un soufra, ou nappe ronde de cuir, sur laquelle on mange; quelques serviettes de toile peinte; & trois petits sacs de batterie de cuisine ou de vaisselle, qui s'arrangent dans un plus grand sac, comme ce grand sac se met dans un bissac de sangle, qui contient toutes les provisions, le linge & les habits du Maître & des Valets. Il avoit fait aussi sa provision d'excellent riz, dans la crainte de n'en pas toujours trouver d'aussi bon; de quelques biscuits doux, avec du sucre & de l'anis; d'une poche de toile, avec

Ses provisions.

(68) Il y étoit obligé, à cause de la paye de cent cinquante écus par mois.

son petit crochet de fer, pour faire égouter & conserver du *Days*, ou du lait caillé; & de quantité de limons, avec du sucre, pour faire de la limonade; car le Days & la Limonade sont les deux liqueurs qui servent rafraîchissement aux Indiens. Toutes ces précautions sont d'autant plus nécessaires dans ces voyages, qu'on y campe & l'on y vit à la Tartare, sans esperance de trouver d'autres logemens que les tentes. Mais l'Auteur se consoloit par l'idée qu'on devoit marcher au Nord, & qu'on partoit après les pluies, vraie saison pour voyager dans les Indes; sans compter que par la faveur de son Nabab, il étoit sûr d'obtenir tous les jours un pain frais, & de l'eau du Gange, dont les Seigneurs de la Cour menent plusieurs chameaux chargés. Ceux qui sont réduits à manger du pain des marchés, qui est fort mal cuit, & à boire de l'eau, telle qu'on en rencontre, mêlée de toutes sortes d'ordures que les hommes & les animaux y laissent, sont exposés à des maladies dangereuses, qui produisent même une espece de vers dans les jambes. Ces vers y causent d'abord une grande inflammation, accompagnée de fievre. Quoiqu'ils sortent ordinairement à la fin

BERNIER. 1664.

Mauvaise qualité du pain & de l'eau.

BERNIER. 1664.

du voyage, il s'en trouve aussi qui demeurent plus d'un an dans la plaie. Leur grosseur est celle d'une chanterelle de violon; de sorte qu'on les prendroit moins pour des vers que pour quelque nerf. On s'en délivre, comme en Afrique, en les roulant autour d'un petit morceau de bois, gros comme une épingle, & les tirant de jour en jour, avec beaucoup de précautions pour éviter de les rompre (69).

Double camp, qui se nomme Peiche Kanés.

Quoiqu'on ne compte pas plus de quinze ou seize journées de Dehli à Lahor, c'est-à-dire, environ six vingt de nos lieues, l'Empereur employa près de deux mois à faire cette route. A la vérité il s'écartoit souvent du grand chemin, avec une partie de l'armée, pour se procurer plus facilement le plaisir de la chasse, & pour la commodité de l'eau. Lorsque ce Prince est en marche, il a toujours deux camps, ou deux amas de tentes, qui se forment & se levent alternativement, afin qu'en sortant de l'un, il en puisse trouver un autre qui soit prêt à le recevoir. De-là leur vient le nom de *Peiche-Kanés*, qui signifie Maisons qui précedent. Ces deux Peiche-Kanés sont à-peu-près semblables. On employe,

(69) *Ibid.* Pages 18 & précedentes.

pour en porter un, plus de soixante éléphans, de cent chameaux, & de cent mulets, avec un grand nombre d'hommes. Les éléphans portent les plus pésans fardeaux, tels que les grandes tentes, & leurs piliers, qui se démontent en trois pieces. Les chameaux sont pour les moindres tentes; & les mulets, pour les bagages & les cuisines. On donne aux portefaix tous les meubles legers & délicats, qui sont sujets à se rompre, comme la porcelaine qui sert à la table Imperiale, les lits peints & dorés, & les riches Karguais, dont on donnera bien-tôt la description. L'un de ces deux Peiche-Kanés n'est pas plutôt arrivé au lieu marqué pour le camp, que le grand Maître des Logis choisit quelque endroit convenable pour le quartier du Roi, en observant néanmoins, autant qu'il est possible, la symmetrie, & l'ordre qui regarde toute l'armée. Il fait tracer un quarré, dont chaque côté a plus de trois cens pas ordinaires de longueur. Cent Pioniers nettoient cette espace, l'applanissent, & font des divans de terre, c'est-à-dire, des especes d'estrades quarrées, sur lesquelles ils dressent les tentes. Ils entourent le quarré général de Kanates, ou de Paravents, de sept ou huit

BERNIER. 1664.

Forme du Peiche Kanés.

BERNIER. 1664.

pieds de hauteur, qu'ils affermissent par des cordes attachées à des piquets, & par des perches qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix en dix pas, une en dehors & l'autre en dedans, les inclinant l'une sur l'autre. Ces Kanates sont d'une toile forte, doublée d'Indienne, ou de toile peinte en portages, avec un grand vase de fleurs. Au milieu d'un des côtés du quarré est la porte ou l'entrée royale, qui est grande & majestueuse. Les Indiennes dont elle est composée, & celles qui forment le dehors de cette face du quarré, sont plus belles & plus riches que les autres.

Premiere Tente.

La premiere est la plus grande des tentes, qu'on dresse dans cette enceinte, se nomme *Am Kas*. C'est le lieu où l'Empereur & tous les Grands de l'armée s'assemblent vers neufs heures du matin, du moins lorsqu'on fait quelque séjour dans un camp, ou en campagne même; car c'est un usage dont les Empereurs Mogols se dispensent rarement, de se trouver à l'assemblée deux fois le jour comme dans leur ville Capitale, pour regler les affaires de l'Etat & pour administrer la Justice.

Seconde Tente.

La seconde tente, qui n'est guere

moins grande que la premiere, mais qui est un peu plus avancée dans l'enceinte, s'appelle *Gosel - Kané* (70), c'est-à-dire, lieu pour se laver. C'est-là que tous les Seigneurs s'assemblent le soir, & viennent saluer l'Empereur comme dans la Capitale. Cette assemblée du soir leur est très incommode, mais rien n'est si magnifique, pour les Spectateurs, que de voir, dans une nuit obscure, au milieu d'une campagne, entre toutes les tentes d'une armée, de longues files de flambeaux qui conduisent tous les Omrahs au quartier Imperial, ou qui les ramenent à leurs tentes. Ces flambeaux ne sont pas de cire, comme les nôtres; mais ils durent très long-temps. C'est un fer emmanché dans un bâton, au bout duquel on entoure un vieux linge, que le Masalk, ou le Porte-flambeau, arrose d'huile de temps en temps. Il tient à la main, pour cet usage, un flaccon d'airain ou de fer blanc, dont le col est fort long & fort étroit.

Troisieme Tente.

La troisieme tente, plus petite que les deux premieres, & plus avancée encore dans l'enclos, se nomme *Kaluet-*

(70) C'est ce que Rhoe nomme *Gouzalkan*. Cha- [illegible] on rapporte ainsi les noms étrangers à sa prononciation.

BERNIER. 1664. *Kané*, c'est-à-dire, lieu de retraite, ou salle du Conseil privé, parce qu'on n'y admet que les principaux Officiers de l'Empire, & qu'on y traite le affaires de la plus haute importance.

Tentes Impériales. Plus loin sont les tentes particulieres de l'Empereur, entourées de petites Kanates de la hauteur d'un homme, & doublées d'Indiennes au pinceau, c'est-à-dire, de ces belles Indiennes de Masulipatan, qui representent toutes sortes de fleurs; quelques-unes doublées de satin à fleurs, avec de grandes franges de soie. Ensuite on trouve les tentes des Begums, ou des Princesses, & des autres Dames du Serrail, entourées aussi de riches Kanates, entre lesquelles sont distribuées les tentes des femmes de service, dans l'ordre qui convient à leur office.

Leurs ornemens. L'Amkas & les cinq ou six principales tentes, sont fort élevés; autant pour être vûs de loin, que pour résister mieux à la chaleur. Le dehors n'est qu'une grosse & forte toile rouge, embellie néanmoins de grandes bandes, taillées de diverses formes assez agréables à la vûe; mais le dedans est doublé des plus belles Indiennes, ou de quelque beau satin, enrichi de broderies de soie, d'or & d'argent, avec

de grandes franges. Les piliers qui soutiennent ces tentes sont peints & dorés. On n'y marche que sur de riches tapis, qui ont, par-dessous, des matelas de coton épais de trois ou quatre doigts, au-tour desquels on trouve de grand carreaux de brocard d'or pour s'appuyer. Dans chacune des deux grandes tentes où se tient l'assemblée, on éleve un théâtre fort riche, où l'Empereur donne audience sous un grand dais de velours ou de brocard. Chaque tente Impériale offre son dais. On y voit aussi des Karguais dressés; c'est-à-dire, des cabinets dont les petites portes se ferment avec un cadenas d'argent. Pour s'en former une idée, Bernier veut qu'on se represente deux petits quarrés de nos paravents, qu'on auroit posés l'un sur l'autre, & qui seroient proprement attachés l'un à l'autre avec un lacet de soie qui regneroit à l'en-tour; de sorte néanmoins que les extrêmités des côtés de celui d'en-haut s'inclinassent les unes sur les autres, pour former une espece de petit dôme ou de tabernacle. La seule différence est que les côtés des Karguais sont d'ais de sapin fort minces & fort legers, peints & dorés par le dehors, enrichis à l'entour de franges d'or & de soie,

BERNIER. 1664.

Ce que c'est que les Karguais.

M v

BERNIER. 1664.

& doublés d'écarlate, ou de satin à fleurs, ou de brocard (72).

Dehors de l'enceinte Impérial.

Hors du grand quarré, s'offrent premierement, des deux côtés de la grande entrée ou de la porte Royale, deux jolies tentes, où l'on voit constamment quelques chevaux d'élite, sellés, richement harnachés, & prêts à marcher au premier ordre. Des deux côtés de la même porte, sont rangées les cinquante ou soixante petites pieces de campagne qui composent l'artillerie de l'Etrier, & qui tirent toutes pour saluer l'Empereur lorsqu'il entre dans sa tente. Au-devant de la porte même, on laisse toujours un espace vuide, au fond duquel les tymbales & les trompettes sont rassemblées dans une grande tente. A peu de distance, on en voit une autre, qui se nomme Tchanky-Kané, où les Omrahs font la garde à leur tour une fois chaque semaine, pendant vingt quatre heures. Cependant la plûpart font dresser, dans le même lieu, quelqu'une de leurs propres tentes, pour se donner un logement plus commode.

Tentes des Officiers.

Au-tour des trois autres côtés du grand quarré, on voit toutes les tentes des Officiers, dans un ordre qui est

(72) *Ibid*, pages 39 & précédentes.

toujours le même, autant que la disposition du lieu le permet. Elles ont leurs noms particuliers, qu'elles tirent de leurs différens usages. L'une est pour les armes de l'Empereur; une autre, pour les plus riches harnois des chevaux; une autre, pour les vestes de brocard, dont l'Empereur fait ses présens, &c. On en distingue quatre, proches l'une de l'autre, dont la premiere est pour les fruits, la seconde pour les confitures, la troisieme pour l'eau du Gange & pour le salpêtre qui sert à la rafraîchir, & la quatrieme pour le betel. Ces quatre tentes sont suivies de quinze ou seize autres, qui composent les cuisines & leurs dépendances. D'un autre côté, sont celles des Eunuques & d'un grand nombre d'Officiers; après lesquelles on en trouve quatre ou cinq longues, qui sont pour les chevaux de main, & quantité d'autres pour les éléphans d'importance, avec toutes celles qui sont comprises sous le nom de la Venerie: car on porte toujours, pour la chasse, une multitude d'oiseaux de proie, de chiens, de léopards pour prendre des gazelles, de nilgaus, espece de bœufs gris que Bernier regarde comme une sorte d'élans. On mene par ostentation, des lions, des rhino-

Attirail d'ostentation.

BERNIER. 1664. ceros, de grands bufles de Bengale, qui combattent le lion, & des gazelles apprivoisées, qu'on fait battre devant l'Empereur. Tous ces animaux ont leurs Gouverneurs & leurs retraites. On conçoit aisément que ce grand quartier, qui se trouve toujours au centre de l'armée, doit former un des plus beaux spectacles du monde.

Camp général. Aussi-tôt que le grand Maréchal des Logis a choisi le quartier de l'Empereur, & qu'il a fait dresser l'Amkas, c'est-à-dire, la plus haute de toutes tentes, sur laquelle il se regle pour la disposition du reste de l'armée, il marque les Bazards, dont le premier & le principal doit former une grande rue droite & un grand chemin libre, qui traverse toute l'armée, & toujours aussi droit qu'il est possible vers le camp du lendemain. Tous les autres Bazars, qui ne sont, ni si longs, ni si larges, traversent ordinairement le premier, les uns en-deçà, les autres au-delà du quartier de l'Empereur; & tous ces Bazars sont marqués par de très hautes cannes, qui se plantent en terre, de trois en trois cens pas, avec des étendards rouges & des queues de vaches du grand Tibet, qu'on prendroit, au sommet de ces cannes, pour autant de

Bazars Impériaux.

vieilles perruques. Le grand Maréchal regle ensuite la place des Omrahs, qui gardent toujours le même ordre, à peu de distance, au-tour du quartier Impérial. Leurs quartiers, du moins ceux des principaux, ont beaucoup de ressemblance avec celui de l'Empereur; c'est-à-dire, qu'ils ont ordinairement deux Peiche-Kanés, avec un quarré de Kanates, qui enferme leur principale tente & celles de leurs femmes. Cet espace est environné des tentes de leurs Officiers & de leur Cavalerie; avec un Bazar particulier, qui compose une rue de petites tentes, pour le Peuple qui suit l'armée, & qui entretient leur camp de fourrage, de grains, de riz, de beurre, & d'autres nécessités. Ces petits Bazars épargnent, aux Officiers, l'embarras de recourir continuellement aux Bazars Impériaux, où tout se trouve avec la même abondance que dans la ville Capitale. Chaque petit Bazar est marqué, comme les grands, par deux hautes cannes, plantées aux deux bouts, dont les étendards servent à la distinction des quartiers. Les grands Omrahs se font un honneur d'avoir des tentes fort élevées. Cependant elles ne doivent pas l'être trop, s'ils ne veulent s'exposer à l'humiliation

BERNIER. 1664.

Quartiers des Omrahs.

Bazars particuliers.

BERNIER. 1664.

de les voir renverser par l'ordre de l'Empereur. Il faut, par la même raison, que les dehors n'en soient pas entierement rouges, & qu'elles soient tournées vers l'Am-Kas ou le quartier Impérial.

Espace que renferme un camp.

Le reste de l'espace, qui se trouve entre le quartier de l'Empereur, ceux des Omrahs & les Bazars, est occupé par les Mansebdars, ou les petits Omrhas; par une multitude de Marchands, qui suivent l'armée; par les gens d'affaires & de Justice; enfin par tous les Officiers, supérieurs ou subalternes, qui appartiennent à l'artillerie. Quoique cette description donne l'idée d'un prodigieux nombre de tentes, qui demandent par conséquent une vaste étendue de Pays, Bernier se figure qu'un camp formé à l'aise, c'est-à-dire, dans quelque belle campagne, où suivant le plan ordinaire, sa forme seroit à peu près ronde, comme il le vit plusieurs fois dans cette route, n'auroit pas plus de deux lieues, ou deux lieues & demie de circuit; encore s'y trouveroit-il divers endroits vuides. Mais il faut observer que la grosse artillerie, qui occupe un grand espace, précede souvent d'un jour ou deux (73).

(73) Pages 53 & précédentes.

Quoique les étendards de chaque quartier, qui se voyent de fort loin & qu'on distingue facilement, servent de guides à ceux pour qui cet ordre est familier, l'Auteur fait une peinture singuliere de la confusion qui regne dans le camp. » Toutes ces marques, dit-il, » n'empêchent pas qu'on ne se trouve » quelquefois très embarassé, même » en plein jour, mais sur-tout le matin, » lorsque tout le monde arrive, & que » chacun cherche à se placer. Il s'éleve » souvent une si grande poussiere, » qu'on ne peut découvrir le quartier de » l'Empereur, les étendards des Bazars, » & les tentes des Omrahs, sur lesquel- » les on est accoutumé à se régler. » On se trouve pris entre les tentes » qu'on dresse, ou entre les cordes que » les moindres Omrahs, qui n'ont pas » de Peiche-Kané, & les Mansebdars » tendent pour marquer leurs logemens, » & pour empêcher qu'il ne se fasse un » chemin près d'eux, ou que des in- » connus ne viennent se placer proche » de leurs tentes, dans lesquelles ils » ont quelquefois leurs femmes. Si l'on » cherche un passage, on le trouve fer- » mé de ces cordes tendues, qu'un tas de » Valets armés de gros bâtons refu-

BERNIER. 1664.

Peinture de ses embarras.

BERNIER. 1664.

» sent d'abaisser. Si l'on veut retourner
» sur ses pas, le chemin par lequel
» on est venu, est déja bouché. C'est-là
» qu'il faut crier, faire entendre ses
» prieres ou ses injures, feindre de
» vouloir donner des coups & s'en bien
» garder, laisser aux Valets le soin de
» quereller ensemble & prendre celui
» les accorder; enfin se donner toutes
» les peines imaginables pour se tirer
» d'embarras & pour faire passer ses cha-
» meaux. Mais la plus insurmontable
» de toutes les difficultés est pour aller
» le soir dans quelque endroit un peu
» éloigné, parce que les puantes fu-
» mées du bois verd & de la fiente des
» animaux, dont le Peuple se sert pour
» la cuisine, forment un brouillard si
» épais qu'on ne distingue rien. Je m'y
» suis trouvé pris trois ou quatre fois,
» jusqu'à ne sçavoir que devenir. En
» vain demandois-je le chemin. Je ne
» pouvois le continuer dix pas de suite,
» & je ne faisois que tourner. Une
» fois particuliérement, je me vis con-
» traint d'attendre que la lune fût levée
» pour m'éclairer. Une autre fois je fus
» obligé de gagner l'*Agacy-diè*, de me
» coucher au pied, & d'y passer la nuit,
» mon cheval & mon Valet près de

» moi. L'Agacy-dié (74) est un grand
» mât fort menu, qu'on plante vers le
» quartier de l'Empereur, proche d'une
» tente qui s'appelle Nagor-Kané, &
» sur lequel on éleve le soir une lanter-
» ne, qui demeure allumée toute la
» nuit: invention fort commode, parce
» qu'on la voit de loin, & que se rendant
» au pied du mât lorsqu'on est égaré, on
» peut reprendre de-là les Bazards & de-
» mander le chemin. On est libre aussi
» d'y passer la nuit, sans y appréhender
» les voleurs (75).

BERNIER. 1664.

Précautions contre les Voleurs.

Pour arrêter les vols, chaque Omrah doit faire garder son camp, pendant toute la nuit, par des gens armés qui en font continuellement le tour, en criant *Raberdar*, c'est-à-dire, qu'on prenne garde à soi. D'ailleurs, on pose au tour de l'armée, de cinq en cinq cens pas, des gardes régulieres, qui entretiennent du feu, & qui font entendre le même cri. Le Kutual, dont l'office est celui de nos grands Prévôts, envoie pendant toute la nuit, dans l'intérieur du camp, des troupes dont il est le chef, qui parcourent les Bazars en criant & son-

(74) Ces deux mots signifient lumiere du Ciel, parce que la lanterne paroît de loin comme une étoile.

(75) P. 58 & précédentes.

BERNIER. 1664.

nant de la trompette : ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive toujours quelque désordre.

Comment le grand Mogol se faisoit porter.

L'Empereur Aurengzeb se faisoit porter, dans sa marche, sur les épaules de huit hommes, dans un *Tactravan*, qui est une espece de thrône où il étoit assis. Cette voiture, que Bernier appelle un thrône de campagne, est un magnifique tabernacle peint & doré, qui se ferme avec des vitres. Les quatre branches du brancard étoient couvertes d'écarlate, avec de grandes franges d'or & de soie ; & chaque branche étoit soutenue par deux Porteurs richement vétus, que d'autres suivoient pour les relayer. Aurengzeb montoit quelquefois à cheval, sur-tout lorsque le jour étoit favorable pour la chasse. Il montoit quelquefois aussi sur un éléphant, en *Mickdember* ou en *Hauze*.

Le Mickdember & la Hauze.

C'est la monture la plus superbe & la plus éclatante ; car l'élephant impérial est toujours couvert d'un magnifique harnois. Le Mickdember est une petite tour de bois quarrée, dont la peinture & la dorure font tout l'ornement. Le Hauze est un siege ovale, avec un dais à piliers (76). Dans ces diverses mar-

Cortege Impérial.

(76) Page 61.

ches, l'Empereur étoit toujours accompagné d'un grand nombre de Rajas & d'Omrahs, qui le suivoient immédiatement à cheval, mais en gros & sans beaucoup d'ordre. Cette maniere de faire leur Cour parut fort génante à Bernier, particulierement les jours de chasse, où ils étoient exposés, comme de simples soldats, aux incommodités du Soleil & de la poussiere. Ceux qui pouvoient se dispenser de suivre l'Empereur étoient fort à leur aise, dans des Palekis bien fermés, où ils pouvoient dormir comme dans un lit. Ils arrivoient de bonne heure à leurs tentes, qui les attendoient avec toutes sortes de commodités.

BERNIER. 1664.

Au-tour des Omrahs du cortege, & même entr'eux, on voyoit toujours quantité de cavaliers bien montés, qui portoient une espece de massue, ou de masse d'armes d'argent. On en voyoit aussi sur les aîles, qui précédoient la personne de l'Empereur, avec plusieurs Valets de pied. Ces cavaliers, qui se nomment Gourzeberdars, sont des gens choisis, pour la taille & la bonne mine, dont l'office est de porter les ordres, & de faire écarter le Peuple. Après les Rajas, on voyoit marcher, avec un mêlange de tymbales & de trom-

BERNIER. 1664.

pettes, ce qu'on nomme le *Courſt*. C'eſt un grand nombre de figures d'argent, qui repréſentent des animaux étranges, des mains, des balances, des poiſſons, & d'autres objets myſtérieux qu'on porte ſur le bout de certains grands bâtons d'argent. Le cours étoit ſuivi d'un gros de Manſepdars, ou de petits Omrahs, beaucoup plus nombreux que celui des Omrahs (77).

Marche des Princeſſes & des autres Dames.

Les Princeſſes & les principales Dames du Serrail ſe faiſoient porter auſſi dans différentes ſortes de voitures; les unes, comme l'Empereur, ſur les épaules de pluſieurs hommes, dans un Tchaudoul, qui eſt une eſpece de Tactravan peint & doré, couvert d'un magnifique rets de ſoie de diverſes couleurs, enrichi de broderie, de franges, & de groſſes houpes pendantes; les autres, dans des Palekis de la même richeſſe; quelques-unes dans de grandes & larges litieres, portées par deux puiſſans chameaux, ou par deux petits éléphans, au lieu de mules. Bernier vit marcher ainſi Rauchenara Begum. Il remarqua, un jour, ſur le devant de ſa litiere, qui étoit ouvert, une petite eſclave bien vétue, qui éloi-

(77) *Ibid.* page 65.



T. X. N.° XIV.

gnoit d'elle les mouches & la pouſſiere, avec une queue de paon qu'elle tenoit à la main. D'autres ſe font porter ſur le dos des éléphans, richement équipés, avec des couvertures en broderie & de groſſes ſonnettes d'argent. Elles y ſont comme élevées en l'air, aſſiſes quatre à quatre dans des Mickdembers à treillis, qui ſont toujours couverts d'un rets de ſoie, & qui n'ont pas moins d'éclat que les Tchaudouls & les Tactravans.

BERNIER. 1664.

Bernier parle, avec admiration, de cette pompeuſe marche du Serrail. Dans ce voyage, il prit quelquefois plaiſir à voir Rauchenara Begum marcher la premiere montée ſur un grand éléphant du Pegu, dans un Mickdember éclatant d'or & d'azur, ſuivie de cinq ou ſix autres eléphans, avec des Mickdembers preſqu'auſſi riches que le ſien, pleins des principales femmes de ſa Maiſon; quelques Eunuques, ſuperbement vêtus, & montés ſur des chevaux grand prix, marchant à ſes côtés la canne à la main; une troupe de ſervantes Tartares & Kachemiriennes au-tour d'elle, parées biſarrement & montées ſur de belles hacquenées; enfin pluſieurs autres Eunuques à cheval, accompagnés d'un grand nombre de Valets

BERNIER. 1664. de pied, qui portoient de grands bâtons pour écarter les curieux. Après la Princesse Rauchenara, on voyoit paroître une des principales Dames de la Cour, dans un équipage proportionné à son rang. Celle-ci étoit suivie de plusieurs autres, jusqu'à quinze ou seize, toutes montées avec plus ou moins de magnificence, suivant leur office & leurs appointemens. Cette longue file d'éléphans, dont le nombre étoit quelquefois de soixante, qui marchoient à pas comptés, avec tout ce cortege & ces pompeux ornemens, avoit quelque chose de si noble & de si relevé, que si Bernier n'eût appellé sa philosophie au secours, il seroit tombé, dit-il, » dans „ l'extravagante opinion de la plûpart „ des Poetes Indiens, qui veulent que „ tous ces éléphans portent autant de „ Déesses cachées (78). Il ajoute qu'ef- „ fectivement elles sont presqu'inacces- „ sibles aux yeux des hommes, & que „ le plus grand malheur d'un cavalier, „ quel qu'il puisse être, seroit de se „ trouver trop près d'elles. Cette inso- „ lente canaille d'Eunuques& de valet ne cherche que l'occasion, & quelque prétexte, pour exercer leurs can-

(78) *Ibid.* pages 71 & précédentes.

nes. » Je me souviens, ajoute Bernier, „ d'y avoir été malheureusement surpris ; & je n'aurois pas évité les plus „ mauvais traitemens, si je ne m'étois „ déterminé à m'ouvrir un passage, l'épée à la main, plutôt que de me laisser „ estropier par ces misérables, comme „ ils commençoient à s'y disposer. Mon „ cheval, qui étoit excellent, me tira „ de la presse, & je le poussai ensuite au „ travers d'un torrent, que je passai avec „ le même bonheur. Aussi les Mogols „ disent-ils, comme en proverbe, qu'il „ faut se garder sur-tout de trois choses ; „ la premiere, de s'engager entre les „ troupe des chevaux d'élite, qu'on mene en main, parce que les coups de „ pied n'y manquent pas ; la seconde, de „ se trouver dans les lieux où l'Empereur „ s'exerce à la chasse ; & la troisieme, d'approcher trop des femmes du „ Serrail (79).

BERNIER. 1664.

Chasses que l'Auteur vit faire en chemin.

* A l'égard des chasses du grand Mogol, l'Auteur avoit eu peine à s'imaginer, comme il l'avoit souvent entendu, que ce Monarque prît cet amusement à la tête de cent mille hommes. Mais il comprit, dans sa route, qu'il en auroit pû mener deux cens mille. Aux environs d'Agra & de Dehli, le

(79) Page 73 & précédentes.

BERNIER. 1664.

long du fleuve de Gemené jusqu'aux montagnes, & des deux côtés du chemin qui conduit à Lahor, on rencontre quantité de terres incultes, les unes en bois taillis, les autres remplies de grandes herbes, de la hauteur d'un homme. Tous ces lieux ont des Gardes, qui ne permettent la chasse à personne, excepté celle des lievres & des cailles, que les Indiens sçavent prendre aux filets. Il s'y trouve, par conséquent, une très grande abondance de toutes sortes de gibier. Le grand Maître des chasses, qui suit toujours l'Empereur, est averti des endroits qui en contiennent le plus. On les borde de gardes, dans une étendue de quatre ou cinq lieues de pays ; & l'Empereur entre dans ces enceintes, avec le nombre de chasseurs qu'il veut avoir à sa suite, tandis que l'armée passe tranquillement, sans prendre aucune part à ses plaisirs (80).

Chasse des Gazelles avec le Leopart.

Bernier fut témoin d'une chasse curieuse, qui est celle des gazelles, avec des léopards apprivoisés. Il se trouve, dans les Indes, quantité de ces animaux, qui ressemblent beaucoup, à nos Fans. Ils vont ordinairement par troupes, séparées les unes des autres ; &

(80) Page 76.

chaque

chaque troupe, qui n'est jamais de plu de cinq ou six, est suivie d'un mâle seul qu'on distingue à sa couleur. Lorsqu'on a découvert une troupe de gazelles, on tâche de les faire appercevoir au léopart, qu'on tient enchaîné sur une petite charrette. Cet animal rusé ne se livre pas d'abord à l'ardeur de les poursuivre. Il tourne, il se courbe, pour en approcher, & pour les surprendre. Comme sa legereté est incroyable à sauter, il s'élance dessus, lorsqu'il est à portée, il les étrangle, & se rassasie de leur sang. S'il manque son coup, ce qui arrive assez souvent, il ne fait plus aucun mouvement pour recommencer la chasse; & Bernier croit qu'il prendroit une peine inutile, parce que les gazelles courent plus vîte & plus long-temps que lui. Le Maître, ou le Gouverneur, s'approche doucement de lui, le flatte, lui jette des morceaux de chair; & saisissant un moment lui jetter ce que l'Auteur nomme des lunettes, qui lui couvrent les yeux, il l'enchaine & le remet sur sa charrette.

BERNIER. 1664.

La chasse des Nilgaus parut moins curieuse à Bernier. On enferme ces animaux dans de grands filets, qu'on resserre peu à peu, & lorsqu'ils sont

Chasse des Nilgaus & des Grues.

Bernier. 1664. réduits dans une petite enceinte, l'Empereur & les Omrahs entrent avec les chasseurs, & les tuent sans peine & sans danger, à coup de fleches, de demi-piques, de sabres & de mousquetons; & quelquefois en si grand nombre, que l'Empereur en distribue des quartiers à tous les Omrahs. La chasse des grues à quelque chose de plus amusant. Il y a du plaisir à leur voir employer toutes leurs forces, pour se défendre en l'air contre les oiseaux de proie. Elles en tuent quelquefois: mais, comme elles manquent d'adresse pour se tourner, plusieurs bons oiseaux en triomphent à la fin.

Chasse du lion. De toutes ces chasses, Bernier trouva celle du lion la plus curieuse & la plus noble. Elle est réservée à l'Empereur, & aux Princes de son sang. Lorsque ce Monarque est en campagne, si les Gardes des chasses découvrent la retraite d'un lion, ils attachent, dans quelque lieu voisin, un âne, que le lion ne manque pas de venir dévorer; après quoi, sans chercher d'autre proie, il va boire, & revient dormir dans son gîte ordinaire, jusqu'au lendemain, qu'on lui fait trouver un autre âne, attaché comme le jour précédent. On l'apaste ainsi pendant plu-

sieurs jours. Enfin, lorsque Sa Majesté s'approche, on attache au même endroit, un âne, à qui l'on a fait avaller quantité d'opium, afin que sa chair puisse assoupir le lion. Les gardes, avec tous les paysans des villages voisins, tendent de vastes filets, qu'ils resserrent par degrés. L'Empereur, monté sur un éléphant bardé de fer, accompagné du grand Maître, de quelques Omrahs montés aussi sur des éléphans, d'un grand nombre de Gourzeberdars à cheval, & de plusieurs Gardes des chasses armés de demi-piques, s'approche du dehors des filets, & tire le lion. Ce fier animal, qui se sent blessé, ne manque pas d'aller droit à l'éléphant; mais ils rencontre les filets qui l'arrêtent; l'Empereur le tire tant de fois, qu'à la fin il le tue. Cependant Bernier en vit un dans la derniere chasse, qui sauta par-dessus les filets, & qui se jetta vers un cavalier, dont il tua le cheval. Les chasseurs n'eurent pas peu de peine à le faire rentrer dans les filets (81).

BERNIER. 1664.

Cette chasse jetta toute l'armée dans un terrible embarras. Bernier raconte qu'on fut trois ou quatre jours à se dé-

Troubles à l'occasion de cette chasse.

(81) Pages 85 & précédentes.

BERNIER. 1664.

gager des torrens qui descendent des montagnes, entre des bois & de grandes herbes où les chameaux ne paroissent presque point. „ Heureux, dit-il, „ ceux qui avoient fait quelques provi- „ sions, car tout étoit en desordre. Les „ Bazars n'avoient pû s'établir. Les vil- „ lages étoient éloignés. Une raison sin- „ guliere arrêtoit l'armée : c'étoit la „ crainte que le lion ne fût échappé aux „ armes de l'Empereur. Comme c'est „ un heureux augure qu'il tue un lion, „ c'en est un très mauvais qu'il le man- „ que. On croiroit l'Etat en danger. „ Aussi le succès de cette chasse est-il ac- „ compagné de plusieurs grandes céré- „ monies. On apporte le lion mort, de- „ vant l'Empereur, dans l'assemblée „ générale des Omrahs. On l'examine. „ On le mesure. On écrit, dans les Ar- „ chives de l'Empire, que tel jour, „ tel Empereur tua un lion de telle „ grandeur & de tel poil. On n'oublie „ pas la mesure de ses dents & de ses „ griffes, ni les moindres circonstan- „ ces d'un si grand événement. A l'é- „ gard de l'opium qu'on fait manger à l'âne, l'Auteur ajoute qu'ayant consulté là-dessus un des premiers chasseurs, il apprit de lui que c'étoit une

La mort d'un lion s'écrit dans les Archives.

fable populaire, & qu'un lion bien rassasié n'a pas besoin de secours pour s'endormir (82).

BERNIER. 1664.

Outre l'embarras des chasses, la marche étoit quelquefois retardée par le passage des grandes rivieres, qui sont ordinairement sans ponts. On étoit obligé de faire plusieurs ponts de bateaux, éloignés de deux ou trois cens pas l'un de l'autre. Les Mogols ont l'art de les lier & de les affermir. Ils les couvrent d'un mêlange de terre & de paille, qui empêche les animaux de glisser. Le péril n'est qu'à l'entrée & à la sortie, parce qu'outre la presse & la confusion, il s'y fait souvent des fosses où les chevaux & les bœufs tombent les uns sur les autres avec un desordre incroiable. L'Empereur ne campa alors qu'à une demi-lieue du Pont, & s'arrêta un jour ou deux, pour laisser à l'armée le temps de passer plus à l'aise (83). Il n'étoit pas aisé de juger de combien d'hommes elle étoit composée. Bernier croit, en général, que soit gens de guerre ou de la suite, il n'y avoit pas moins de cent mille cavaliers; qu'il y avoit plus de cent cinquante mille chevaux, mules ou éléphans; près de cinquante mille chameaux; &

Embarras au passage des rivieres.

Dénombrement de l'armée & de la suite.

(82) Page 87. (83) Pages 88.

BERNIER. 1664.

presqu'autant de bœufs & de bidets, qui servent à porter les provisions des Bazars, avec les femmes & les enfans; car les Mogols ont conservé l'usage Tartare de traîner tout avec eux. Si l'on y joint le compte des gens de service, dans un Pays où rien ne se fait qu'à force de valets, & où l'Auteur même, qui ne tenoit rang que de cavalier à deux chevaux, avoit trois domestiques à ses gages, on sera porté à croire que l'armée ne contenoit pas moins de trois à quatre cens mille personnes. Il faudroit les avoir comptés, dit Bernier; mais après avoir assuré que le nombre étoit *prodigieux & presque incroyable*, il ajoute, pour diminuer l'étonnement, que c'étoit la ville de Dehli entiere, parce que tous les Habitans de cette Capitale, ne vivant que de la Cour & de l'armée, seroient exposés à mourir de faim, s'ils ne suivoient pas l'Empereur, sur-tout dans ses longs voyages (84).

Comment elle subsiste.

Si l'on demande comment une armée si nombreuse peut subsister, Bernier répond que les Indiens sont fort sobres, & que de cette multitude de cavaliers, il ne faut pas compter plus de la vingtieme partie, qui mange de la viande

(84) Page 91.

pendant la marche. Le Kichery, qui est un mêlange de riz & de légumes, sur lesquels on verse du beurre roux après les avoir fait cuire, est la nourriture ordinaire des Mogols. A l'égard des animaux, on sçait que les chameaux résistent au travail, à la faim, à la soif; qu'ils vivent de peu, & qu'ils mangent de tout. Aussi-tôt qu'une armée arrive, on les mene brouter dans les champs, où ils se nourrissent de tout ce qu'ils peuvent trouver. D'ailleurs les mêmes Marchands, qui entretiennent les Bazars à Dehly, sont obligés de les entretenir en campagne. Enfin la plus basse partie du Peuple rode sans cesse dans les villages voisins du camp, pour acheter du fourage, sur lequel il trouve quelque chose à gagner. Les plus pauvres rapent, avec une espece de truelle, les campagnes entieres, pour enlever les petites herbes, qu'ils lavent soigneusement, & qu'ils vendent quelquefois assez cher (85).

BERNIER. 1664.

Bernier s'excuse de n'avoir pas marqué les villes & les bourgades, qui sont entre Delhi & Lahor. Il n'en vit presque point. Il marchoit presque toujours au travers des champs, & pendant la nuit. Comme son logement n'étoit pas

(85) Page 94.

BERNIER. 1664.

au milieu de l'armée, où le grand chemin passe souvent, mais fort avant dans l'aîle droite, il suivoit la vûe des étoiles pour s'y rendre; au hasard de se trouver quelquefois très embarrassé, & de faire cinq ou six lieues, quoique la distance d'un camp à l'autre ne soit ordinairement que de trois ou quatre. Mais l'arrivée du jour finissoit son embarras (86).

Observations de l'Auteur à Lahor.

En arrivant à Lahor, il apprit que le pays dont cette ville est la Capitale, se nomme *Penje-ab*, c'est-à-dire, pays des cinq eaux, parce qu'effectivement il est arrosé par cinq rivieres considérables, qui descendant des grandes montagnes dont le Royaume de Kachemire est environné, vont se joindre à l'Indus, & se jetter avec lui dans l'Ocean vers l'entrée du Golfe Persique. Quelques-uns prétendent que Lahor est l'ancienne Bucephale, bâtie, par Alexandre le Grand, à l'honneur d'un cheval qu'il aimoit. Les Mogols connoissent ce Conquérant, sous le nom de *Sekander Filifous*, qui signifie Alexandre fils de Philippe, mais ils ignorent le nom de son cheval. La ville est bâtie sur une des cinq rivieres, qui n'est pas moins grande que la Loire, & pour la-

(86) Page 95.

quelle on auroit besoin d'une levée, parce que dans ses débordemens elle change souvent de lit. Depuis quelques années, elle s'étoit retirée d'un grand quart de lieue. Les Maisons de Lahor sont beaucoup plus hautes que celles de Dehli & d'Agra ; mais, dans l'absence de la Cour, qui n'avoit pas fait ce voyage depuis plus de vingt ans, la plûpart étoient tombées en ruines. Il ne restoit que cinq ou six rues considérables, dont deux ou trois avoient plus d'une grande lieue de longueur, & dans lesquelles on voyoit aussi quantité d'édifices renversés. Le Palais Impérial n'étoit plus sur le bord de la riviere, parce qu'elle s'étoit retirée : mais Bernier le trouva magnifique, quoique fort inférieur à ceux d'Agra & de Dehli (87).

BERNIER. 1664.

L'Empereur s'y arrêta plus de deux mois, pour attendre la fonte des neiges, qui bouchoient le passage des montagnes. On exhorta Bernier à se fournir d'une petite tente Kachemirienne. La sienne étoit grande & pesante ; & les chameaux ne pouvant passer les montagnes, il auroit été obligé de la faire porter par des crocheteurs, avec beaucoup d'embarras & de dépense. Il se flat-

Route de Lahor à Bember.

(87) Pages 100 & précédentes.

BERNIER. 1664.

toit qu'après avoir surmonté les chaleurs de Mocka & de Bab-el-mandel, il seroit capable de braver celle du reste de la terre. Mais ce n'est pas sans raison, comme il l'apprit bien-tôt par expérience, que les Indiens mêmes appréhendent onze ou douze jours de marche, qu'on compte de Lahor à Bember, c'est-à-dire, jusqu'à l'entrée des montagnes de Kachemire. Cet excès de chaleur vient, dit-il, de la situation de ces hautes montagnes, qui, se trouvant au Nord de la route, arrêtent les vents frais, réflechissent les rayons du Soleil sur les voyageurs, & laissent dans la campagne une ardeur brûlante. En raisonnant sur la cause du mal, il s'écrioit, dès le quatrieme jour de marche; » Que me sert » de philosopher, & de chercher des rai- » sons de ce qui me tuera peut-être de- » main (88).

Son excessive chaleur, & souffrances de Bernier.

Le cinquieme jour, il passa un des grands fleuves de l'Inde, qui se nomme le *Tchenau.* L'eau en est si bonne, que les Omrahs en font charger leurs chameaux, au lieu de celle du Gange, dont ils boivent jusqu'à ce lieu. Mais elle n'eut pas le pouvoir de garantir Bernier des incommodités de la route. Il en fait une peinture effrayante. Le

(88) Page 104.

Soleil étoit insupportable, dès le premier moment de son lever. On n'appercevoit point un nuage. On ne sentoit point un souffle de vent. Les chevaux, qui n'avoient pas vû d'herbe verte, depuis Lahor, pouvoient à peine se traîner. Les Indiens, avec leur peau noire, seche & dure, manquoient de force & d'haleine. On en trouvoit de morts en chemin. Le visage de l'Auteur, ses mains, & ses pieds étoient pelés. Tout son corps étoit couvert de petites pustules rouges, qui le piquoient comme des aiguilles. Il doutoit, le dixieme jour de la marche, s'il seroit vivant le soir. Toute son espérance étoit dans un peu de lait caillé sec, qu'il délayoit dans l'eau avec un peu de sucre ; & quatre ou cinq limons, qui lui restoient pour faire de la limonade (89).

BERNIER. 1664.

Ville de Bember, à l'entrée des montagnes.

Il arriva neanmoins, la nuit du douzieme jour, au pied d'une montagne escarpée, noire & brûlante, où Bember est située. Le camp fut assis dans un large espace de cailloux & de sable. C'étoit une vraie fournaise : mais une pluie d'orage, qui tomba le matin, eut la force de rafraîchir l'air. L'Empereur, n'ayant pû prévoir ce soulage-

(89) Page 113.

BERNIER. 1664.

Précautions de l'Empereur pour les passer.

ment, étoit parti, pendant la nuit; avec une partie des Dames & de ses principaux Officiers. Dans la crainte d'affamer le petit Royaume de Kachemire, il n'avoit voulu mener avec lui que ses principales femmes & les meilleures amies de Rauchenara Begum, avec aussi peu d'Omrahs & de Milice qu'il étoit possible. Les Omrahs, qui eurent la permission de le suivre, ne prirent que le quart de leurs cavaliers. Le nombre des éléphans fut borné. Ces animaux, quoiqu'extrêmement lourds, ont le pied ferme. Ils marchent, comme à tâtons, dans les passages dangereux, & s'assurent toujours d'un pied, avant que de remuer l'autre. On mena aussi quelques mules: mais on fut obligé de supprimer tous les chameaux, dont le secours auroit été le plus nécessaire. Leurs jambes, longues & roides, ne peuvent se soutenir dans l'embarras des montagnes. On fut obligé d'y suppléer par un grand nombre de Portefaix, que les Gouverneurs & les Rajas d'à-l'en-tour avoient pris soin de rassembler; & l'Ordonnance Imperiale leur assignoit à chacun dix écus, pour cent livres pesant. On en comptoit plus de trente mille; quoiqu'il y eût déja plus d'un mois que l'Empereur & les

Omrahs s'étoient fait précéder par une partie du bagage & des Marchands. Les Seigneurs nommés pour le voyage, avoient ordre de partir chacun à leur tour, comme le seul moyen d'éviter la confusion, pendant cinq jours de cette dangereuse marche; & tout le reste de la Cour, avec l'artillerie & la plus grande partie des troupes, devoit passer trois ou quatre mois comme en garde, dans le camp de Bember, jusqu'au retour du Monarque, qui se proposoit d'attendre la fin des chaleurs (90). BERNIER. 1664.

Le rang de Daneck-Mend étant marqué pour la nuit suivante, Bernier partit à sa suite. Il n'eut pas plutôt monté ce qu'il nomme l'affreuse muraille du monde (91), c'est-à-dire, une haute montagne, noire & pelée, qu'en descendant sur l'autre face, il sentit un air plus frais & plus tempéré. Mais rien ne le surprit tant, dans ces montagnes, que de se trouver tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe. En voyant la terre couverte de toutes nos plantes & de tous nos arbrisseaux, à l'exception neanmoins de

Passage de Bernier.

Admirable changement d'un pays à l'autre.

(90) Page 121 & précédentes.

(91) Parce qu'il regarde Kachemire comme un Paradis terrestre.

BERNIER. 1664. l'hyssope, du thym, de la marjolaine & du romarin, il se crut dans certaines montagnes d'Auvergne au milieu d'une Forêt de sapins, de chênes verds, d'ormeaux, de platanes ; & son admiration étoit d'autant plus vive, qu'en sortant des campagnes brûlantes de l'Indoustan, il n'avoit rien apperçu qui l'eût préparé à cette métamorphose (92).

Plantes Européennes. Il admira particulierement, à une journée & demie de Bember, une montagne qui n'offroit que des plantes, sur ses deux faces ; avec cette différence, qu'au midi, vers les Indes, c'étoit un mêlange de plantes Indiennes & Européennes ; au lieu que du côté du Nord, il n'en découvrit que d'Européennes, comme si la premiere face eût également participé de la température des deux climats, & que celle du Nord eût été toute Européenne. A l'égard des arbres, il observa continuellement une suite naturelle de générations & de corruptions. Dans des précipices, où jamais homme n'étoit descendu, il en voyoit des centaines, qui tomboient ou qui étoient déja tombés les uns sur les autres, morts, à demi pourris de vieillesse ; & d'autres

Générations & corruptions.

(92) Page 154.

jeunes & frais, qui renaissoient de leurs pieds. Il en voyoit même quelques-uns de brûlés; soit qu'ils eussent été frappés de la foudre, ou que dans le cœur de l'été ils se fussent enflammés par leurs chocs mutuels, dans l'agitation de quelque vent chaud & furieux, ou que, suivant l'opinion des Habitans, le feu prenne de lui-même au tronc, lorsqu'à force de vieillesse il devient fort sec. Bernier ne cessoit pas d'attacher ses yeux sur les cascades naturelles, qu'il découvroit entre les rochers. Il en vit une, à laquelle il n'y a rien, dit-il, de comparable au monde. On apperçoit de loin, du penchant d'une haute montagne, un torrent d'eau qui descend par un long canal, sombre & couvert d'arbres, & qui se précipite tout d'un coup avec un bruit épouvantable, au pied d'un rocher, droit, escarpé & d'une hauteur prodigieuse. Assez près, sur un autre rocher que l'Empereur Jehan-Guir avoit fait applanir exprès, on voyoit un grand Théâtre, tout dressé, où la Cour pouvoit s'arrêter en passant, pour considerer à loisir ce merveilleux ouvrage de la Nature (93).

BERNIER. 1664.

Cascades naturelles.

Chûte de quinze éléphans dans un précipice.

Ces amusemens furent mêlés d'un

(93) Pages 158 & précédentes.

BERNIER. 1664.

accident fort étrange. Le jour que l'Empereur monta le *Pire-Penjale*, qui est la plus haute de toutes ces montagnes, & d'où l'on commence à découvrir dans l'éloignement le pays de Kachemire, un des éléphans, qui portoient les femmes dans des Mickdembers & des Embarys, fut saisi de peur & se mit à reculer sur celui qui le suivoit. Le second recula sur l'autre; & successivement toute la file, qui étoit de quinze. Comme il leur étoit impossible de tourner, dans un chemin fort roide & fort étroit, ils culbuterent tous au fond du précipice, qui n'étoit pas heureusement des plus profonds & des plus escarpés. Il n'y eut que trois ou quatre femmes de tuées; mais tous les éléphans y périrent. Bernier, qui suivoit à deux journées de distance, les vit en passant, & crut en remarquer plusieurs qui remuoient encore leur trompe. Ce desastre jetta beaucoup de désordre dans toute l'armée, qui marchoit en file, sur des côtes, par des sentiers fort dangereux. On fit faire halte le reste du jour & toute la nuit, pour se donner le temps de retirer les femmes & tous les débris de leur chûte. Chacun fut obligé de s'arrêter dans le lieu où il se trouvoit, parce qu'il étoit éga-

lement impossible d'avancer & de reculer. D'ailleurs, personne n'avoit près de soi ses portefaix, avec sa tente & ses vivres. Bernier ne fut pas le plus malheureux. Il trouva le moyen de grimper hors du chemin & d'y former un petit espace commode, pour y passer la nuit avec son cheval. Un de ses Valets, qui eut la fidélité de le suivre, avoit un peu de pain qu'ils partagerent ensemble. En remuant quelques pierres, dans ce lieu, ils trouverent un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol prit dans sa main, & pressa sans en être piqué. Bernier eut la même hardiesse, sur la parole de ce jeune homme, qui étoit de ses amis, & qui se vantoit d'avoir charmé le scorpion par un passage de l'Alcoran(94).

BERNIER. 1664.

Scorpion que l'Auteur presse sans en être piqué.

En traversant la montagne de Pire-penjal, il eut, dit-il, trois occasions de se rappeller ses idées philosophiques. Premierement, en moins d'une heure, il éprouva l'hyver & l'été. Après avoir sué à grosses gouttes, pour monter par des chemins où tout le monde étoit forcé de marcher à pied, & sous un soleil brulant, il trouva, au sommet de la montagne, des neiges glacées, au travers desquelles on avoit

Prompt passage de l'été à l'hyver.

(94) Page 152.

BERNIER. 1664.

ouvert un chemin. Il tomboit un verglas fort épais, & le vent étoit si froid, que la plupart des Indiens, qui n'avoient jamais vû de glace ni de neige, couroient en tremblant pour arriver dans un air plus plus chaud. En second lieu, Bernier rencontra, dans l'espace de moins de deux cens pas, deux vents absolument opposés ; l'un du Nord, qui lui frappoit le visage en montant, sur-tout lorsqu'il arriva proche du sommet ; l'autre du Midi, qui lui donnoit à dos en descendant, comme si, des exhalaisons de cette montagne, il s'étoit formé un vent, qui acqueroit des qualités différentes en prenant son cours dans les deux vallons opposés.

Vents qui se trouvent tout d'un coup opposés.

Hermite de la montagne.

La troisieme rencontre de l'Auteur fut celle d'un vieil Hermite, qui vivoit sur le sommet de la montagne depuis le temps de Jehan Guir. On ignoroit sa Religion quoiqu'on lui attribuât des miracles, tels que de faire tourner le vent à son gré, & d'exciter de la pluie, de la neige & des orages. Sa figure avoit quelque chose de sauvage. Sa barbe étoit longue, blanche & mal peignée. Il demanda fierement l'aumône : mais il laissoit prendre de l'eau dans des vases de terre, qu'il avoit rangés au-

tour de lui. Il faisoit signe de la main qu'on passât vîte, & sans s'arrêter. Il grondoit contre ceux qui faisoient du bruit. Bernier, eut la curiosité d'entrer dans sa caverne, après lui avoir adouci le visage par un présent, lui demanda ce qui lui causoit tant d'aversion pour le bruit. Sa réponse fut, que le bruit excitoit de furieuses tempêtes autour de la montagne ; qu'Aurenz-Zeb avoit été fort sage de suivre son conseil ; que Scha-Jehan en avoit toujours usé de même, & que Jehan-Guir, pour s'être une fois moqué de ses avis & n'avoir pas craint de faire sonner les trompettes & donner des tymbales, avoit failli de périr avec son armée (95).

BERNIER. 1664.

Description du pays de Kachemire.

On lit, dans l'Histoire des anciens Rois de Kachemire (96), que tout ce pays n'étoit autrefois qu'un grand Lac, & qu'un saint Vieillard, nommé Kacheb, donna une issue miraculeuse aux eaux, en coupant une montagne qui se nomme Baramoulé. Bernier n'eut pas de peine à se persuader que cet espace étoit couvert d'eau, comme on le rapporte de la Thessalie & de quel-

Son origine.

(95) Pages 166 & précédentes.

(96) Bernier en a traduit, du Persan, un abregé qui avoit été fait par l'ordre de Jehan Guir.

vaches, des brebis, des chevres, & des chevaux. Entre plusieurs especes de gibier, tel que des perdrix, des lievres, des gazelles, & quelques-uns de ces animaux qui portent le musc, on y voit aussi des abeilles en très grand nombre. Mais ce qui est très rare dans les Indes, on n'y trouve presque jamais de serpens, de tigres, d'ours ni de lions : d'où Bernier conclut qu'on peut les nommer « des montagnes innocentes, & découlantes de lait & de miel, » comme celles de la Terre de Promission (97).

BERNIER. 1664.

Beauté surprenante de la plaine.

Au-de-là des premieres, il s'en éleve d'autres, beaucoup plus hautes, dont le sommet est toujours couvert de neige, & ne cesse jamais de paroître tranquille & lumineux, au-dessus de la Région des nuages & des brouillards. De toutes ces montagnes, il sort de toutes parts une infinité de sources & de ruisseaux, que les Habitans ont l'art de distribuer dans leur champ de riz, & de conduire même par de grandes levées de terre, sur leurs petites collines. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruisseaux & d'agréables cascades, se rassemblent enfin, & composent une riviere de la grandeur

(97) Page 117.

BERNIER. 1664.

de la Seine, qui tourne doucement autour du Royaume, traverse la ville Capitale, & va trouver sa sortie à Baramoulé, entre deux rochers escarpés, pour s'égarer de-là dans divers précipices, se charger en passant de plusieurs petites rivieres qui descendent des montagnes, & se rendre, vers Ateck, dans le Fleuve Indus (98).

Sa fertilité.

Tant de ruisseaux, qui sortent des montagnes, répandent dans les champs & sur les collines une fertilité admirable, qui les feroit prendre pour un grand jardin, mêlé de Bourgs & de Villages, dont on découvre un grand nombre entre les arbres, & varié par de petites prairies, par des pieces de riz, de froment, de chanvre, de saffran, & de diverses sortes de légumes, entre lesquels on voit serpenter des canaux de toutes sortes de formes. Un Européen y reconnoît par-tout les plantes, les fleurs & les arbres de notre climat; des pommiers, des poiriers, des pruniers, des abricotiers, des noyers, & des vignes chargées de leurs fruits. Les jardins particuliers sont remplis de melons, de chervis, de belles raves, de réforts, de la plûpart de nos herbes potageres, & de quelques-unes qui

(98) Page 129.

manquent à l'Europe. A la vérité, Bernier n'y vit pas tant d'espece de fruits différentes, & ne les trouva pas même aussi bons que les nôtres : mais loin d'attribuer le défaut à la terre, il regrette, pour les Habitans, qu'ils n'ayent pas de meilleurs Jardiniers (99).

BERNIER. 1664.

Ville de Kachemire.

La ville Capitale porte le nom du Royaume. Elle est sans muraille, mais elle n'a pas moins de trois quarts de lieue de long & d'une demi-lieue de large. Sa situation est à deux lieues des montagnes, qui forme un demi-cercle autour d'elle, & sur le bord d'un Lac d'eau douce, de quatre ou cinq lieues de tour, formé de sources vives & de ruisseaux qui découlent des montagnes. Il se dégorge dans la riviere, par un canal navigable. Cette riviere a deux Ponts de bois, dans la ville, pour la communication des deux parties qu'elle sépare. La plûpart des édifices sont de bois, mais bien bâtis, & même à deux ou trois étages. Quoique le pays ne manque point de belle pierre de taille, & qu'il y reste quantité de vieux Temples & d'autres bâtimens, qui en étoient composés, l'abondance du bois, qui descend facilement des montagnes par les

Ses agrémens.

(99) Page 134.

de Salomon, parce que les Habitans le croyent l'ouvrage de ce Prince, dans un voyage qu'ils lui attribuent à Kachemire (2).

BERNIER. 1664.

La beauté du Lac est augmentée par un grand nombre de petites Isles, qui forment autant de jardins, toujours verds, parce qu'ils sont remplis d'arbres fruitiers, & bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais tous d'une hauteur extraordinaire, avec un seul bouquet de branches au sommet, comme les palmiers. Au-de-là du Lac, sur le panchant des montagnes, on ne découvre que des maisons de plaisance & des jardins. La nature semble avoir destiné de si beaux lieux à cet usage. Ils sont remplis de sources & de ruisseaux. L'air y est toujours pur, & l'on y a de toutes parts la vûe du Lac, des Isles & de la Ville. Le plus délicieux de ces jardins est celui qui porte le nom de *Chahlimar*, ou Jardin du Roi. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'espace de cinq cens pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un grand cabinet, qui est au milieu du jardin; & là commence un autre canal, beaucoup

Beauté du Lac. Isles. Jardins.

Jardin du Roi & sa description.

(2) Page 138.

BERNIER. 1664.

plus magnifique, qui va jusqu'à l'extrêmité de l'enceinte. Ce second canal est pavé de grandes pierres de taille. Ses bords sont en talus, de la même pierre; & dans le milieu, on voit regner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets d'eau; sans en compter un grand nombre d'autres, qui s'élevent, d'espace en espace, de diverses pieces d'eau rondes, dont il est bordé comme autant de réservoirs. Il se termine au pied d'un cabinet, qui ressemble beaucoup au premier. Ces cabinets, qui sont à peu près en dômes & bâtis dans l'eau même, c'est-à-dire, entre les deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui regne à l'entour, & quatre portes opposées l'une à l'autre; deux desquelles regardent les allées, avec deux Ponts pour y passer; & les deux autres donnent sur les canaux opposés. Chaque cabinet est composé d'un grand sallon, au milieu de quatre chambres qui en font les quatre coins. Tout est peint ou doré dans l'intérieur, & parsemé de sentences, en gros caracteres Persans. Les quatre portes sont très riches. Elles sont composées de grandes pierres, & soutenues par des colomnes, tirées des anciens Temples d'Idoles que Scha Jehan fit

ruiner. On ignore également la matiere & le prix de ces pierres : mais elle sont plus belles que le marbre & le porphyre (3).

BERNIER. 1664.

Jugement de Bernier sur le Royaume de Kachemire.

Bernier décide hardiment qu'il n'y a pas de pays au monde qui renferme autant de beautés que le Royaume de Kachemire, dans une si petite étendue. » Il mériteroit, dit-il, de dominer encore toutes les montagnes qui » l'environnent jusqu'à la Tartarie, & » tout l'Indoustan jusqu'à l'Isle de Ceylan. Telles étoient autrefois ses bornes. Ce n'est pas sans raison que les » Mogols lui donnent le nom de Paradis » terrestre des Indes, & que l'Empereur » Eckbar employa tant d'efforts pour » l'enlever à ses Rois naturels. Jehan-Guir, son fils & son successeur, prit » tant de goût pour cette belle portion » de la terre, qu'il ne pouvoit en sortir, & qu'il déclaroit quelquefois que » la perte de sa couronne le toucheroit » moins que celle de Kachemire. Aussi » lorsque nous y fumes arrivés, tous les » beaux esprits Mogols s'efforcent d'en » célébrer les agrémens, par diverses » pieces de Poësie, & les présentoient à » l'Empereur, qui les récompensoit noblement (4).

(3) Page 140. (4) Page 142.

BERNIER. 1664.

Caractere & qualités des Habitans.

Les Kachemiriens (5) passent pour les plus spirituels & les plus fins de tous les Peuples de l'Inde. Avec autant de disposition que les Persans pour la Poësie & pour toutes les Sciences, ils sont plus industrieux & plus amis du travail. Ils font des palekis, des bois de lits, des cabinets, des écritoires, des cassettes, des cuillieres, & diverses sortes de petits ouvrages, que leur beauté fait rechercher de tous les Indiens. Ils y appliquent un vernis, qui leur est propre. On admire particuliérement leur adresse à suivre ou contrefaire les veines d'un certain bois, qui les a très belles, en y appliquant des filets d'or. Mais rien ne leur est si particulier, & ne leur attire tant d'argent par le commerce, qu'une espece d'étoffes à laquelle ils occupent jusqu'à leurs petits enfans. On les nomme Chales. Ce sont des pieces d'une aune & demie de long, sur une de large, qui sont brodées, au métier, par les deux bouts. Les Mogols & la plûpart des Indiens, de l'un & de l'autre sexe, les portent en hyver sur leur tête, repassées, comme un manteau, par-dessus l'épaule gauche. On en distingue deux sortes: les uns de laine du pays, qui est plus fine que celle

Leur industrie, & leurs arts.

Châles, espece d'étoffes.

(5) Bernier les appelle quelquefois *Kachemyris*.

d'Espagne; les autres d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on nomme *Touz*, & qui se prend sur la poitrine des chevres sauvages du grand Tibet. Les Chales de cette seconde espece sont beaucoup plus cheres que les autres. Il n'y a point de castor qui soit plus délicat. Mais, sans un soin continuel de les déplier & de les éventer, les vers s'y mettent facilement. Les Omrahs en font faire exprès, qui coutent jusqu'à cent cinquante roupies; au lieu que les plus belles de laine du pays ne passent jamais cinquante (6). Bernier remarquant, sur les Chales, que les Ouvriers de Patna, d'Agra, & de Lahor, ne parviennent point à leur donner la mollesse & la beauté de celles de Kachemire, ajoûte que cette différence est attribuée à l'eau du pays; comme on fait à Masulipatan ces belles *Chites*, ou toiles peintes au pinceau, qu'on rend plus belles en les lavant.

Taille des Kachemiriens & beauté des femmes.

On vante aussi les Kachemiriens pour la beauté du sang. Ils sont communément aussi bien faits qu'on l'est en Europe, sans rien tenir du visage des Tartares, ni de ce nez écaché & de ces petits yeux de porc qui sont le partage de Kachegar & du grand

(6) Page 147.

BERNIER. 1664.

Tibet. Les femmes de Kachemire sont si distinguées par leur beauté, que la plûpart des Etrangers qui arrivent dans l'Indoustan, cherchent à s'en procurer, dans l'espérance d'en avoir des enfans plus blancs que les Indiens, & qui puissent passer pour vrais Mogols(7).

(7) Pages 149. Rejettons, dans une Note, quelques autres circonstances du récit de Bernier. » Certainement, dit-il, si l'on peut juger de la beauté des femmes cachées & retirées par celles du menu Peuple qu'on rencontre dans les rues & qu'on voit dans les boutiques, on doit croire qu'il y en a de très belles. A Lahor, où elles sont en renom d'être de belle taille, menues de corps & les plus belles brunes des Indes, comme elles le sont effectivement, je me suis servi d'un artifice ordinaire aux Mogols, qui est de suivre quelque éléphant, principalement quelqu'un de ceux qui sont richement harnachés ; car aussi tôt qu'elles entendent ces deux sonnettes d'argent, qui leur pendent des deux côtés, elles mettent toutes la tête aux fenêtres. Je me suis servi, à Kachemire, du même artifice, & d'un autre encore, qui m'a bien mieux réussi. Il étoit de l'invention d'un vieux Maître d'Ecole, que j'avois pris pour m'aider à entendre un Poete Persan. Il me fit acheter quantité de confitures ; & comme il étoit connu, & qu'il avoit l'entrée par-tout, il me mena dans plus de quinze maisons, disant que j'étois son Parent, nouveau venu de Perse, & que j'étois riche & à marier. Aussi-tôt que nous entrions dans une maison, il distribuoit mes confitures aux enfans ; & incontinent tout accouroit autour de nous, femmes & filles, grandes & petites, pour en attraper leur part, ou pour se faire voir. Cette folle curiosité ne laissa pas de me coûter quelques bonnes rou-

Dans plusieurs occasions, que l'Auteur eut de visiter diverses parties du Royaume, il fit quelques observations qu'il joint à son récit. Daneck Mend-Kam, son Nabab, l'envoya un jour, avec deux cavaliers pour escorte, à trois petites journées de la Capitale, & par conséquent à l'extrêmité du Royaume, pour visiter un Fontaine à laquelle on attribuoit des propriétés merveilleuses. Pendant le mois de Mai, qui est le temps où les neiges achevent de se fondre, elle coule & s'arrête réguliérement trois fois le jour; au lever du soleil, sur le midi, & sur le soir, son flux est ordinairement d'environ trois quarts d'heure. Il est assez abondant pour remplir un réservoir quarré, de dix ou douze pieds de largeur & d'autant de profondeur. Ce phenomene dure l'espace de quinze jours; après lesquels, son cours devient moins reglé, moins abondant, & s'arrête tout-à-fait vers la fin du mois, pour ne plus paroître de toute l'année, excepté pendant quelque grande & longue pluie, qu'il recommence sans cesse & sans regle, comme celui des autres Fontaines. Ber-

BERNIER. 1664.

Fontaine merveileuse

» pies : mais aussi je ne » doutai plus que dans » Kachemire il n'y eût » d'aussi beaux visages » qu'en aucun lieu de l'Eu- » rope. *Ibidem*.

BERNIER. 1664.

nier vérifia cette merveille par ses yeux. Les Gentils ont sur le bord du réservoir un petit Temple d'Idoles (8), où ils se rendent de toutes parts, pour se baigner dans une eau qu'ils croient capable de les santifier. Ils donnent plusieurs explications fabuleuses à son origine. Pendant cinq ou six jours, Bernier s'efforça d'en trouver de plus vraisemblables. Il considéra fort attentivement la situation de la montagne. Il monta jusqu'au sommet avec beaucoup de peine, en prêtant de tout côtés son attention. Il remarqua qu'elle s'étend en long, du Nord au Midi; qu'elle est separée des autres montagnes, qui ne laissent pas d'en être fort proches; qu'elle est en forme de dos d'âne; que son sommet, qui est très long, n'a guere plus de cent pas dans sa plus grande largeur; qu'un de ses côtés, qui n'est couvert que d'herbe verte, est exposé au soleil levant, mais que d'autres montagnes opposées n'y laissent tomber ses rayons que vers huit heures du matin; enfin, que l'autre côté, qui regarde le couchant, est couvert d'arbres & de buissons. Après

Recherches de l'Auteur pour expliquer ce phenomene.

(8) Dédié à *Brare*, une des Dentas, ou des Divinités du pays; ce qui a fait nommer la Fontaine *Send-Brary*, c'est-à dire, Eau de Brare. *Ibid.* page 169.

BERNIER. 1664.

ces observations, il se mit en état de rendre compte, à Danek-Mend, d'une singularité dont il cessa d'admirer la cause (9).

Achiavel, Maison de plaisance des anciens Rois de Kachemire.

En revenant de cette Fontaine, qui se nomme Send-Brary, il se détourna un peu du chemin, pour se procurer la vûe d'*Achiavel*, Maison de plaisance des anciens Roi de Kachemire. Sa principale beauté consiste dans une source d'eau vive, qui se disperse par dehors,

(9) Tout cela considéré, dit-il, je jugeai que la chaleur du Soleil, avec la situation particuliere & la disposition intérieure de la montagne, étoit la cause du miracle; que le Soleil du matin venant à donner sur le côté qui lui est opposé, l'échauffe & fait fondre une partie des eaux gelées qui se sont insinuées dans la terre en hyver, pendant que tout est couvert de neiges; que ces eaux venant à pénétrer & coulant peu-à-peu vers le bas, jusqu'à certaines couches, ou tables de roches vives, qui les retiennent & les conduisent vers la Fontaine, produisent le flux du Midi; que le même Soleil s'élevant au Midi, & quittant ce côté, qui se refroidit, pour frapper comme à plomb le sommet, qu'il échauffe, fait encore fondre des eaux gelées, qui descendent peu à peu comme les autres, mais par d'autres circuits, jusqu'aux mêmes couches de roches, & font le flux du soir; & qu'enfin le Soleil échauffant aussi le côté Occidental, produit le même effet & cause le troisieme flux, c'est-à-dire, celui du matin. Il est plus lent que les deux autres, soit parce que ce côté Occidental est éloigné de l'Oriental, où est la Fontaine; soit parce qu'étant couvert de bois, il s'échauffe moins vîte, ou peut-être à cause du froid de la nuit. Toutes les circonstances, ajoute l'Auteur, favorisent cette supposition. *Pages 174 & précédentes.*

BERNIER. 1664.

au-tour du bâtiment & dans les jardins, par un très grand nombre de canaux. Elle sort de terre, en jaillissant du fond d'un puits avec une violence, un bouillonnement & une abondance si extraordinaires, qu'elle mériteroit le nom de riviere plus que celui de fontaine. L'eau est d'une beauté singuliere, & si froide qu'à peine y peut-on tenir la main. Le jardin, qui est composé de belles allées de toutes sortes d'arbres fruitiers, offre, pour ornement, quantité de jets d'eau de diverses formes, des réservoirs pleins de poissons, & particuliérement une cascade fort haute, qui forme une grande nappe de trente ou quarante pas de longueur, dont l'effet est encore plus admirable pendant la nuit, lorsqu'on a mis, par-dessous la nappe, une infinité de lampions, qui s'ajustant dans les petites niches du mur, font une curieuse illumination (10). D'Achiavel, Bernier ne craignit pas de se détourner encore, pour visiter un autre jardin Royal, dans lequel on lui fit voir, avec les mêmes agrémens, un canal rempli de poissons qui viennent lorsqu'on les appelle, & dont les plus grand ont au nez des anneaux d'o avec des inscriptions. On attribue cett

Poissons emmuselés d'un anneau d'or.

(10) Page 176.

singularité à la fameuse Nurmahal, Favorite de Jehan-Guir, ayeul d'Aureng-zeb (11). BERNIER. 1664.

Miracle de Baramoulay.

Daneck-Mend fort satisfait du récit de Bernier, lui fit entreprendre un autre voyage, pour aller voir un miracle si certain, qu'il se promettoit de le voir bien-tôt converti au Mahométisme. » Va-t'en, lui dit-il, à Baramoulay. „ Tu trouveras, dans ce lieu, le tombeau d'un de nos Saints, qui fait des „ miracles continuels pour la guerrison „ des malades qui s'y rassemblent de tou„tes parts. Peut-être ne te rendras-tu „ pas à toutes ces opérations miraculeu„ses, quoique tu les puisse voir: mais „ tu ne résisteras pas à celle qui se renou„velle tous les jours, & qui se fera „ devant tes yeux. Tu verras une grosse „ pierre ronde, que l'homme le plus „ fort peut à peine soulever, & qu'onze „ Dervis néanmoins, après avoir fait „ leurs prieres au Saint, enlevent comme „ une paille, du seul bout de leurs onze „ doigs. Bernier se mit en chemin, avec son escorte ordinaire. Il se rendit à Baramoulay, où le canton lui parut fort agréable. La Mosquée est bien bâtie, & les ornemens ne manquent

(11) Page 177 & précédentes.

BERNIER. 1664. point au tombeau du Saint. Quantité de Pelerins, dont il étoit environné, se disoient malades. Mais on voyoit, près de la Mosquée, une cuisine, avec de grandes chaudieres pleines de chair, & de riz, fondées par le zele de dévots, que l'Auteur prit pour l'aiman qui attiroit les malades, & pour le miracle qui les guérissoit. D'un autre côté, il découvrit le jardin & les chambres des Mullahs, qui vivent dans une heureuse abondance à l'ombre du Saint, dont ils vantent le pouvoir & les vertus. Toujours malheureux, dit-il, dans les occasions de cette nature, il ne vit faire aucun miracle pendant le séjour qu'il fit à Baramoulay. Mais onze Mullahs, formant un cercle bien serré, & vétus de longues robbes qui ne permettoient pas de voir comment ils prenoient la pierre, la leverent en effet, en assurant tous qu'ils ne la tenoient que du bout d'un de leurs doigts, & qu'elle étoit aussi legere qu'une plume. L'Auteur, qui ouvroit les yeux & qui regardoit de fort près, s'appercevoit assez qu'ils faisoient beaucoup d'effort, & croioit remarquer qu'ils joignoient le pouce aux doigts. Cependant il n'osa se dispenser de crier Karamet, Karamet, c'est-à-dire, miracle, miracle, avec les Mullahs &

tous les Assistans. Mais il donna une roupie aux Mullahs, en leur demandant la grace d'être un des onze qui leveroient la pierre. Une seconde roudie, qu'il leur jetta, joint à la persuasion qu'il affectoit de la vérité du miracle, les disposa, quoiqu'avec peine, à lui céder sa place. Ils s'imaginerent apparemment que dix d'entr'eux, unis ensemble, suffiroient pour lever le fardeau, quand il y contribueroit peu, & qu'en se rangeant avec adresse ils pourroient empêcher qu'il ne s'en apperçût. Cependant ils se virent trompés, lorsque la pierre, que Bernier ne voulut soutenir que du bout du doigt, pancha visiblement de son côté. Tout le monde le regardant de fort mauvais œil, il ne laissa pas de crier Karamet, & de jetter encore une roupie, dans la crainte de se faire lapider. Mais après s'être retiré doucement, il se hâta de monter à cheval, & de s'éloigner (12).

BERNIER. 1664.

Ouverture de Baramoulay.

En passant, il observa cette fameuse ouverture qui donne passage à toutes les eaux du Royaume. Ensuite, il quitta le chemin pour s'approcher d'un grand Lac dont la vûe l'avoit frappé de loin, & par lequel passe la riviere qui descend

(12) Page 184 & précédentes.

BERNIER. 1664.

à Baramoulay. Il eſt rempli de poiſſon, ſur-tout d'anguilles, & couvert de canards, d'oies ſauvages, & de pluſieurs ſortes d'oiſeaux de riviere. Le Gouverneur du pays y vient prendre, en hyver, le divertiſſement de la chaſſe. On voit au milieu, de ce grand eſpace d'eau, un Hermitage, avec ſon petit jardin, qui paroît flotter ſur l'eau. Un ancien Roi de Kachemire fit conſtruire l'un & l'autre ſur de groſſes poutres, qui ſoutiennent depuis long-temps ce double fardeau.

Fontaine extraordinaire.

De-là, Bernier viſita une fontaine, qui ne lui parut pas moins ſinguliere. Elle bouillonne doucement; elle monte avec une ſorte d'impétuoſité; elle forme de petites boules remplies d'eau; elle amene à la ſuperficie un ſable très fin, qui retourne comme il eſt venu, parce qu'un moment après, l'eau s'arrête, & ceſſe de bouillonner : mais enſuite, elle recommence le même mouvement, avec des intervalles, qui ne ſont pas moins réglés. On prétend que la principale merveille eſt que le moindre bruit qu'on faſſe en parlant, ou en frappant la terre du pied, agite l'eau & produit le bouillonnement. Cependant Bernier vérifia que le bruit de la voix & le mouvement des pieds n'y changeoient rien, &

que dans le plus grand silence, le phénomene se renouvelloit avec les mêmes circonstances (13). BERNIER. 1664.

Après avoir admiré cette Fontaine, il entra dans les montagnes, pour y voir un grand Lac, où la glace se conserve en Eté. Les vents en abbattent les monceaux, les dispersent, les rejoignent & les rétablissent, comme dans une petite mer glaciale. Il passa de-là dans un lieu qui se nomme *Seng Safed*, c'est-à dire, pierre blanche, où l'on voit pendant l'Eté une abondance naturelle de fleurs, qui forment un charmant parterre. On a remarqué, dans tous les temps, que lorsqu'il s'y rend beaucoup de monde & qu'on y fait assez de bruit pour agiter l'air, il y tombe aussi-tôt une grosse pluie. Bernier assure que Scha-Jehan fut menacé d'y perir à son arrivée; ce qui s'accorde, dit-il, avec le récit de l'Hermite de *Pire-Penjal* (14).

Il pensoit à visiter une grotte de con- Congélations.

(13) Il s'imagina que le sable, en retombant, vient à boucher le canal étroit de cette petite & foible source, jusqu'à ce que l'eau se trouvant comme rabbatue & resserrée, fasse un effort pour le faire remonter & se dégager : ou que quelque vent, engagé dans le canal de la source, forçoit à diverses reprises, comme il arrive dans les Fontaines artificielles. *Ibid.* pag 187.

(14) Page 185.

BERNIER. 1664.

gelations merveilleuses, qui est à deux journées du même lieu, lorsqu'il reçut avis que Daneck-Mend commençoit à s'inquieter de son absence. Il regretta beaucoup de n'avoir pû tirer tous les éclaircissemens qu'il auroit désirés sur les montagnes voisines. Cependant, il apprit que les Marchands du pays vont tous les ans de montagne en montagne, pour amasser ces laines fines, qui leur servent à faire des chales : & ceux qu'il consulta l'assurerent, qu'entre les montagnes qui dépendent de Kachemire, on rencontre de fort beaux pays. Ils en vantoient un qui paye son tribut en cuirs & en laines, que le Gouverneur envoye lever chaque année; où les femmes sont belles, chastes & laborieuses. On lui parla d'un autre, plus éloigné de Kachemire, qui paye aussi son tribut en cuirs & en laines, & qui offre de petites plaines fertiles, & d'agréables vallons, remplis de bled, de riz, de pommes, de poires, d'abricots, de mêlons, & même de raisin, dont les vins sont excellens. Ses Habitans ont quelquefois pris droit de leur situation pour refuser le tribut; mais on a toujours trouvé le moyen de les réduire. Bernier apprit des mêmes Marchands qu'entre des montagnes en-

Montagnes & pays voisins de Kachemire.

core plus éloignées, qui ne dépendent plus du Royaume de Kachemire, il se trouve d'autres contrées fort agréables, peuplées d'hommes blancs & bien faits, mais qui ne sortent jamais de leur patrie. Un Vieillard, qui avoit épousé une fille de l'ancienne Maison des Rois de Kachemire, lui raconta que dans le temps que Jehan-Guir avoit fait rechercher tous les restes de cette malheureuse race, la crainte de tomber entre ses mains l'avoit fait fuir, avec trois Domestiques, au travers des montagnes, sans connoître son chemin; qu'après avoir erré dans cette solitude, il s'étoit trouvé dans un fort bon canton, où les Habitans, ayant appris sa naissance, l'avoient reçu avec beaucoup de civilités & lui avoient fait des présens; que pour surcroît de caresses, ils lui avoient amené quelques-unes de leurs plus belles filles, dont ils lui avoient offert le choix, parce qu'ils souhaitoient d'avoir de son sang: qu'étant passé dans un autre canton, peu éloigné, on ne l'avoit pas traité avec moins de considération, mais que les Habitans lui avoient amené leurs propres femmes, en lui disant que leurs voisins avoient manqué d'esprit lorsqu'ils n'avoient pas considéré que son sang ne demeureroit

BERNIER. 1664.

pas dans leur maison, puisque leurs filles emporteroient l'enfant avec elles dans celle de l'homme qu'elles épouseroient (15).

Kachemire voisin du Tibet.

D'autres informations ne laisserent aucun doute à Bernier, que le Pays de Kachemire ne touche au petit Tibet. On a déja fait usage de cette remarque dans l'article du Tibet ; mais une observation si importante pour la géographie, mérite ici plus d'étendue, comme dans sa véritable source (16). Quelques années auparavant, les divisions de la famille Royale du petit Tibet avoient porté un des Prétendans à la Couronne à demander secrétement le secours du Gouverneur de Kachemire, qui, par l'ordre de Scha-Jehan, l'avoit établi dans cet Etat, à condition de payer au Mogol un tribut annuel en crystal, en musc & en laines. Ce petit Roi ne put se dipenser de venir rendre son hommage à Aureng-zeb, pendant que la Cour étoit à Kachemire ; &

Comment Bernier en est informé.

Daneck-Mend, curieux de l'entretenir, lui donna un jour à dîner. Bernier lui entendit raconter que du côté de l'Orient, son pays étoit voisin du grand Tibet ; que sa largeur étoit de trente ou quarante lieues ; qu'à l'exception d'un

(15) Pages 194 & précédentes. (16) Page 196.

peu de cryſtal, de muſc & de laine, il étoit fort pauvre, qu'il n'avoit point de mines d'or, comme on le publioit; mais que dans quelques parties il produiſoit de fort bons fruits, ſur-tout d'excellens melons; que les neiges y rendoient l'hyver fort long & fort rude; enfin que le Peuple, autrefois Idolâtre, avoit embraſſé la ſecte Perſanne du Mahométiſme. Le Roi du petit Tibet avoit un ſi miſérable cortége, que Bernier ne l'auroit jamais pris pour un Souverain (17).

Le Mogol entreprend la conquête du grand Tibet.

Il y avoit alors dix ſept ou dix huit ans que Scha-Jehan avoit entrepris d'étendre ſes Conquêtes dans le grand Tibet, à l'exemple des anciens Rois de Kachemire. Après quinze jours d'une marche très difficile, & toujours par des montagnes, ſon armée s'étoit ſaiſie d'un Château. Il ne lui reſtoit plus qu'à paſſer cette riviere pour aller droit à la Capitale, & tout le Royaume étoit dans l'épouvante. Mais comme la ſaiſon étoit fort avancée, le Général Mogol appréhendant d'être ſurpris par les neiges, avoit pris le parti de revenir ſur ſes traces, après avoir laiſſé

(17) Voyez le Tome XXV. de ce Recueil, où l'on a cité cet endroit de Bernier, avec des éclairciſſemens curieux ſur le Tibet.

BERNIER. 1664. quelques troupes dans le Château, dont il s'étoit mis en possession. Cette garnison, effrayée par l'Ennemi, ou pressée par la disette des vivres, avoit repris bien-tôt aussi le chemin de Kachemire ; ce qui avoit fait perdre au Général le dessein de retourner sur ses traces à l'entrée du Printemps.

Aureng-zeb en reçoit des Ambassadeurs.

Le Roi du grand Tibet, apprenant qu'Aureng-zeb étoit à Kachemire, se crut menacé d'une nouvelle guerre. Il lui envoya un Ambassadeur, avec des présens du païs ; tels que du crystal, des queues de certaines vaches blanches, & fort précieuses (18), quantité de musc, & du jachen, pierre d'un fort grand prix. Le jachen est une pierre verdâtre, dont les veines sont blanches, & qui est si dure qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant. On en fait des tasses & d'autres vases enrichis de filets d'or & de pierreries. Le cortege de l'Ambassadeur étoit composée de quatre cavaliers, & de dix ou douze grands hommes secs & maigres, avec trois ou quatre poils de barbe, comme des Chinois, & de simples bonnets rouges. Le reste de leur habille-

(18) Elles sont particulieres à ce Pays, & l'on s'en sert pour orner les oreilles des éléphans.

ment étoit proportionné. Quelques-uns portoient des sabres, mais le reste marchoit sans armes à la suite de leur chef. Ce Ministre, ayant traité avec Aureng-zeb, lui promit que son Maître feroit bâtir une Mosquée dans sa Capitale, & que désormais il feroit marquer sa monnoie au coin Mogol. Mais on étoit persuadé, ajoute Bernier, qu'après le départ d'Aureng-zeb, ce Prince ne feroit que rire du traité, comme il avoit déja fait de celui qu'il avoit autrefois conclu avec Scha-Jehan (19).

Medecin du Pays de Lassa.

L'Ambassadeur avoit amené un Médecin, qui se disoit du Royaume de Lassa, & de la Tribu de Lamy ou Lama, qui est celle des Prêtres ou des gens de la Loi du Pays, comme celle des Bramines dans les Indes; avec cette différence que les Bramines n'ont point de Pontife, & que ceux de Lassa en reconnoissent un, qui est honoré dans toute la Tartarie comme une espece de divinité (20). Ce Médecin avoit un Livre de recettes qu'il refusa de vendre à Bernier, & dont les caracteres avoient, de loin, quelque air des nôtres. Bernier le pria d'en écrire l'alphabet: mais

(19) Page 201.

(20) Voyez tout ce qui a rapport au grand Lama, dans les Tome 25 & 27.

BERNIER. 1664.

il écrivoit si lentement, & son écriture étoit si mauvaise en comparaison de celle du Livre, qu'il ne donna pas une haute idée de son sçavoir. Il étoit attaché à la métempsycose, dont il expliquoit la Doctrine avec beaucoup de fables (21). Bernier lui rendit une visite particuliere, avec un Marchand de Kachemire, qui sçavoit la langue du Tibet, & qui lui servit d'Interprete. Il feignit de vouloir acheter quelques étoffes que le Médecin avoit apportées pour les vendre; & sous ce prétexte, il lui fit diverses questions, dont il tira peu d'éclaircissement. Il en recueillit néanmoins que le Royaume du grand Tibet étoit un misérable pays, couvert de neige pendant cinq mois de l'année, & que le Roi de Lassa étoit souvent en guerre avec les Tartares: mais il ne put sçavoir de quels Tartares il étoit question.

Anciennes Caravannes de Kachemire.

Il n'y avoit pas vingt ans, suivant le témoignage de tous les Kachemiriens, qu'on voyoit partir chaque année de leur pays plusieurs Caravanes, qui traversant toutes ces montagnes du grand Tibet, pénétroient dans la Tartarie & se rendoient dans l'espace d'environ trois mois au Catay, malgré la

(21) Voyez le XXV Tome.

difficulté des passages, sur-tout de plusieurs torrens très rapides, qu'il falloit traverser sur des cordes tendues d'un rocher à l'autre. Elles rapportoient du musc, du bois de chêne, de la rhubarbe, & du mamiron, petite racine excellente pour les yeux. En repassant par le grand Tibet, elles se chargeoient aussi des marchandises du pays, c'est-à-dire, de musc, de crystal & de jachem; mais, sur-tout, de quantité de laines très fines; les unes de brebis, les autres qui se nomment *Touz*, & qui approchent plutôt, comme on l'a déja remarqué, du poil de castor que de la laine. Depuis l'entreprise de Scha-Jehan, le Roi du Tibet avoit fermé ce chemin, & ne permettoit plus l'entrée de son pays du côté de Kachemire. Les Caravanes partoient de Patna, sur le Gange, pour éviter ses terres; & les laissant à gauche, elles se rendoient droit au Royaume de Lassa (22). Quelques Marchands du pays de Kachegar, ou Kashgar, qui vinrent à Kachemire pendant le séjour d'Aureng-zeb, pour y vendre un grand nombre d'esclaves, confirmerent à Bernier que le passage étant fermé par le grand Tibet, ils étoient obligés de

BERNIER. 1664.

Interruption de leur route.

(22) Relations des XXV & XXVIIe Tomes.

BERNIER. 1664.

prendre par le petit, & qu'ils entroient dans le Royaume de Kachemire par une petite ville nommée *Gurtche*, premiere Place de sa dépendance à quatre journées de la Capitale (23).

Bernier fit de grandes recherches, à la priere du célebre Thevenot, pour découvrir s'il ne se trouvoit pas des Juifs dans le fond de ces montagnes, comme les Missionnaires nous ont appris qu'il s'en trouve à la Chine. Quoiqu'il assure que tous les Habitans de Kachemire sont Gentils ou Mahometans, il ne laissa point d'y remarquer plusieurs traces de Judaïsme (24). On peut

(23) On a donné l'itinéraire de Kachemire à Kashgar, & de Kashgar au Catay, dans le VII Tome, p. 409.

(24) Elles sont curieuses, sur le témoignage d'un Voyageur tel que Bernier. La premiere, c'est qu'en entrant dans ce Royaume, après avoir passé la montagne de *Pire-Penjal*, tous les Habitans qu'il vit dans les premiers villages lui semblerent Juifs à leur port, à leur air; enfin, dit-il, à ce je ne sais quoi de particulier qui nous fait souvent distinguer les Nations. Il ne fut pas le seul qui en prit cette idée. Un Jésuite qu'il ne nomme point, & plusieurs Européens l'avoient eue avant lui. 2°. Il remarqua que parmi le peuple de Kachemire, quoique Mahométan, le nom de *Mousa*, qui signifie Moïse, est fort en usage. 3°. Les Kachemiriens prétendent que Salomon est venu dans leur pays, & que c'est lui qui a coupé la montagne de Baramoulay, pour faire écouler les eaux. 4°. Ils veulent que Moïse soit mort à Kachemire. Ils montrent son tombeau à une lieue de cette ville. 5°. Ils soutiennent que le très ancien édifice, qu'on voit de la ville, sur une haute

BERNIER. 1664.

peut supposer, dit-il, que dans le cours des siecles, les Juifs de ce pays sont devenus Idolâtres, & qu'ensuite ils ont embrassé le Mahométisme; sans compter qu'il en est passé un grand nombre en Perse, & dans l'Indoustan. Il ajoute qu'il s'en trouve en Ethiopie; & quelques-uns si puissans, que quinze ou seize ans avant son voyage, un d'entre eux avoit entrepris de se former un petit Royaume, dans des montagnes de très difficile accès. Il tenoit cet événement de deux Ambassadeurs du Roi d'Ethiopie, qu'il avoit vus depuis peu à la Cour du Mogol (25).

Ambassade d'Ethiopie à la Cour du Mogol.

Cette Ambassade, dont il tira d'autres lumieres, paroît mériter d'être reprise, après lui, dans son origine (26). Le Roi d'Ethiopie, étant informé de la révolution qui avoit mis Aureng-zeb sur le thrône, conçut le dessein de faire connoître sa grandeur & sa magnificence, dans l'Indoustan, par une célebre Ambassade. Il fit tomber son choix sur deux personnages, qu'il crut capables de répondre à ses vûes. Le premier étoit un Mahométan,

montagne, a été bâti par le Roi Salomon, dont il est vrai qu'il porte le nom. *Pages 215 & suivantes.*

(25) Page 218.

(26) Mémoires de Bernier, Pages 39 & suivantes.

BERNIER. 1664.

que Bernier avoit vû à Mocka, lorsqu'il étoit venu d'Egypte par la mer rouge, & qui s'y trouvoit de la part de ce Prince pour y vendre quantité d'esclaves, du produit desquels il étoit chargé d'acheter des marchandises des Indes. Le second étoit un Marchand Chrétien de la croyance Arménienne, marié dans Alep, où il étoit né, & connu sous le nom de Murat. Bernier l'avoit aussi connu à Mocka; & s'étant logé dans la même maison, c'étoit par son conseil qu'il avoit renoncé au voyage d'Ethiopie. Murat se rendoit tous les ans dans cette ville, pour y porter le present que le Roi faisoit aux Directeurs des Compagnies d'Angleterre & de Hollande, & pour recevoir d'eux celui qu'ils envoyoient à ce Monarque.

Préparatifs & présens.

La Cour d'Ethiopie crut ne rien épargner pour les frais de l'Ambassade, en accordant à ses deux Ministres trente-deux petits Esclaves des deux sexes, qu'ils devoient vendre à Mocka, pour en faire le fond de leur dépense (27). On leur donna aussi vingt cinq Esclaves choisis, qui étoient la principale partie du présent destiné au grand Mogol; & dans ce nombre, on n'oublia

(27) L'Auteur donne à son récit un tour ironique, qui n'est point à l'honneur de la Cour d'Ethiopie.

point d'en mettre neuf ou dix fort jeunes, pour en faire des Eunuques, présent, remarque Bernier, fort digne d'un Roi, sur-tout d'un Roi Chrétien à un Prince Mahométan. Ses Ambassadeurs reçurent encore, pour le grand Mogol, quinze chevaux, dont les Indiens ne font pas moins de cas que de ceux d'Arabie; avec une sorte de petite mule, dont Bernier admira la peau. Un tigre, dit-il, n'est pas si bien marqueté; & les Alachas, qui sont des étoffes de soie rayées, ne le sont pas avec tant de variété, d'ordre & de proportion. On y ajouta deux dents d'éléphant, d'une si prodigieuse grosseur, que l'homme le plus fort n'en levoit pas une sans beaucoup de peine, avec une prodigieuse corne de bœuf, qui étoit remplie de civette. Bernier, qui en mesura l'ouverture à Dehly, lui trouva plus d'un demi-pied de diametre.

BERNIER. 1664.

Avec ces richesses, les Ambassadeurs partirent de Gonder, Capitale d'Ethiopie, située dans la Province de Dumbia, & se rendirent, après deux mois de marche, par de très mauvais pays, à *Belloul*, Port desert vis-à-vis de Mocka. Diverses craintes les avoient empêchés de prendre le chemin ordinaire

Voyage des Ambassadeurs.

BERNIER. 1664.

des Caravanes, qui se faisoit aisément en quarante jours, jusqu'à l'Arkista, d'où l'on passe à l'Isle de Massouva. Pendant le séjour qu'ils firent à Belloul, pour y attendre l'occasion de traverser la mer rouge, il leur mourut quelques esclaves. En arrivant à Mocka, ils ne manquerent pas de vendre ceux dont le prix devoit fournir à leurs frais; mais leur malheur voulut que cette année, les esclaves fussent à bon marché. Cependant, après en avoir tiré une partie de leur valeur, ils s'embarquerent sur un Vaisseau Indien, pour passer à Surate. Leur navigation fut assez heureuse. Ils ne furent pas vingt cinq jours en mer. Mais ils perdirent plusieurs chevaux & quelques esclaves du présent, avec la précieuse mule, dont ils sauverent la peau. En arrivant au Port, ils trouverent Surate menacée par le fameux Sevagi; & leur maison ayant été pillée avec le reste de la ville, ils ne purent sauver que leurs Lettres de créance, quelques esclaves malades, leurs habits à l'Ethiopienne, qui ne furent enviés de personne, la peau de mule, dont le Vainqueur fit peu de cas, & la corne de bœuf, qui étoit déja vuide decivette. Ils exagererent beaucoup lurs

Leurs infortunes.

pertes : mais les Indiens, naturellement malins, qui les avoient vûs arriver ſans proviſions, ſans argent, & ſans Lettres de change, prétendirent qu'ils étoient fort heureux de leur avanture, & qu'ils devoient s'applaudir du pillage de Surate, qui leur avoit épargné la peine de conduire à Dehli leur miſérable préſent, & qui leur fourniſſoit un prétexte pour implorer la généroſité d'autrui. En effet le Gouverneur de Surate les nourrit quelque temps, & leur fournit de l'argent & des voitures pour continuer leur voyage. Adrican, chef du Comptoir Hollandois, leur donna, pour Bernier, une Lettre de recommandation, que Murat lui remit, ſans ſçavoir qu'il fût ſon ancienne connoiſſance de Mocka. Ils ſe reconnurent, ils s'embraſſerent; & Bernier lui promit de les ſervir à la Cour. Mais cette entrepriſe étoit difficile. Comme il ne leur reſtoit, du préſent qu'ils avoient apporté, que leur peau de mule & la corne de bœuf, & qu'on les voyoit dans les rues, ſans paleki & ſans chevaux, avec une ſuite de ſept ou huit Eſclaves nuds, ou qui n'avoient, pour tout habillement, qu'une mauvaiſe écharpe bridée entre les cuiſſes, & un

BERNIER. 1664.

Comment ils ſont traités des Mogols.

BERNIER, 1664.

demi-linceul sur l'épaule gauche, passé sous l'aisselle droite en forme de manteau d'été, on ne les prenoit que pour de misérables vagabonds, qu'on n'honoroit pas d'un regard. Cependant Bernier représenta si souvent la grandeur de leur Maître à Daneck-Mend, Ministre des affaires étrangeres, que ce Seigneur leur fit obtenir une audience d'Aureng-zeb. On leur donna, suivant l'usage, une veste de brocard, avec une écharpe de soie brodée & le turban. On pourvut à leur subsistance; & l'Empereur, les dépêchant bientôt, avec plus d'honneur qu'ils ne s'y étoient attendus, leur fit pour eux-mêmes un présent de six mille roupies. Celui qu'ils reçurent pour leur Maître consistoit dans un *Serapah* (28) fort riche, deux grands cornets d'argent doré, deux tymbales d'argent, un poignard couvert de rubis, & la valeur d'environ mille francs en roupies d'or ou d'argent, pour faire voir de la monnoie au Roi d'Ethiopie, qui n'en a point dans ses Etats. Mais on n'ignoroit pas que cette somme ne sortiroit pas de l'Indoustan, & qu'ils en achetetoient des marchandises des Indes (29).

(28) Veste de brocard.

(29) Aussi les emploient-ils, dit Bernier, en fines toiles de coton pour faire.

Pendant le séjour qu'ils firent à Dehly, Daneck-Mend, toujours ardent pour s'instruire, les faisoit venir souvent dans la présence de Bernier, & s'informoit de l'état du gouvernement de leur pays. Ils parloient de la source du Nil, qu'ils nommoient *Abbabile*, comme d'une chose dont les Ethio-

BERNIER. 1664.

Eclaircissemens qu'ils donnent à Bernier sur la source du Nil.

des chemises à leur Roi, & à la Reine; en alachas, en étoffes de soie à raies d'or ou d'argent, pour faire au Roi des vestes & des caleçons d'été; en écarlate d'Angleterre, verte & rouge, pour des vestes à l'Arabe, & en quantité de toiles plus grossieres pour les Dames de son Serrail & pour les enfans qu'il avoit d'elles. Avec toute l'amitié que j'avois pour Murat, ajoute l'Auteur, trois choses me firent regretter mes services. Il m'avoit promis de me laisser pour cinquante roupies, son fils, qui étoit fort bien fait, d'un noir fin, & qui n'avoit pas cegros nez écaché, ni ces grosses levres des Ethiopiens. Il me manqua de parole, & me fit entendre qu'il n'en vouloit pas moins de trois cens. Je ne laissai pas d'être fort tenté de l'acheter à ce prix, pour la rareté du fait, afin qu'il fût dit qu'un pere m'avoit vendu son enfant. En second lieu, je découvris que Murat & son Collegue avoient promis aux Mogols d'engager leur Roi à permettre qu'on fit rebâtir dans l'Ethiopie une vielle Mosquée, ruinée du temps des Portugais, & qu'ils avoient reçu pour cela deux mille roupies d'Aureng-zeb. Enfin, je sçus qu'ils avoient demandé, de la part de leur Roi, un Alcoran & huit autres Livres des plus renommés parmi les Mahométans. Ce procedé me parut fort lâche, pour un Roi Chrétien & pour ses Ambassadeurs. Il me confirma ce qu'on m'avoit déja dit, que le Christianisme d'Ethiopie sent fort le Mahométisme, sur-tout depuis que les Portugais ont été tués ou chassés, avec le Patriarche Jésuite qu'ils y avoient mené de Goa. *Ibidem*, pages 54 & précédentes.

BERNIER. 1654.

piens n'ont aucun doute (30). Murat même, & un Mogol qui étoit revenu avec lui de Gonder, avoient été dans le canton qui donne naissance à ce fleuve. Ils s'accordoient à rendre témoignage qu'il sort de terre, dans le pays des Agans, par deux sources bouillantes, & proches l'une de l'autre, qui forment un petit Lac de trente ou quarante pas; qu'en prenant son cours, hors de ce Lac, il est déja une riviere médiocre, & que d'espace en espace il est grossi par d'autres eaux; qu'en continuant de couler, il tourne assez pour former comme une grande Isle; qu'il tombe ensuite de plusieurs rochers escarpés; après quoi, il entre dans un grand Lac, où l'on voit des Isles fertiles, un grand nombre de crocodiles, & quantité de veaux marins, qui n'ont pas d'autre issue que la gueule pour rendre leurs excrémens (31); que ce Lac est dans le pays de Dumbia, à trois petites journées de Gonder, & à quatre ou cinq de la source du Nil, qui en sort chargé de beaucoup d'eaux, des rivieres &

(30) Pages 55.

(31) Page 57. Chose remarquable, dit l'Auteur, si elle est vraie.

des torrens, qui y tombent principalement dans la saison des pluies; qu'elles commencent régulierement comme dans les Indes, vers la fin de Juillet, ce qui mérite une extrême attention, parce qu'on y trouve l'explication convainquante de l'inondation de ce fleuve: qu'il va passer delà par Sannar, ville Capitale du Royaume des Funges ou Bakberis, Tributaires du Roi d'Ethiopie, & se jetter ensuite dans les plaines de *Mesr*, qui est l'Egypte (32).

BERNIER. 1664.

Explication de l'inondation de ce Fleuve.

Bernier, pour juger à peu près du véritable lieu de la source du Nil, leur demanda vers quelle partie du monde étoit le pays de Dumbia, par rapport à Bab-el-mandel (33). Ils lui répondirent qu'assurément ils alloient toujours vers le Couchant. L'Ambassadeur Mahométan, qui devoit mieux sçavoir que Murat la position du monde, parce que sa religion l'obligeoit, en faisant sa priere, de se tourner toujours vers la Mecque, l'assura particuliérement qu'il ne devoit point en douter; ce qui l'étonna beaucoup, parce que suivant leur récit, la source du Nil devoit être fort en-deçà de la

Fausse position de la source du Nil.

(32) Pages 58 & précédentes.

(33) Bernier Tome IV, page 270.

BERNIER. 1664. ligne, au lieu que toutes nos Cartes, avec Ptolomée, la mettoient beaucoup au delà (34). Il leur demanda s'il pleuvoit beaucoup en Ethiopie, & si les pluies y étoient reglées effectivement comme dans les Indes. Ils lui dirent qu'il ne pleuvoit presque jamais sur la Côte de la mer rouge, depuis Suaken, Arkiko & l'Isle de Masouva jusqu'à Bab-el-Mandel, non plus qu'à Mocka, qui est de l'autre côté, dans l'Arabie heureuse, mais que dans le fonds du pays, dans la Province des Agans, dans celle de Dumbia, & dans les Provinces circonvoisines, il tomboit beaucoup de pluie pendant deux mois, les plus chauds de l'Eté, & dans le même temps qu'il pleut aux Indes. C'étoit, suivant son calcul, le véritable temps de l'accroissement du Nil en Egypte. Ils ajoutoient même qu'ils sçavoient très-bien, que c'étoient les pluies d'Ethiopie, qui font grossir le Nil, qui inondent l'Egypte, & qui engraissent la terre du limon qu'elles y portent; que les Rois d'Ethiopie fondoient là-dessus des prétentions de tribut sur l'Egypte; & que lorsque les Mahométans s'en étoient rendus les maî-

(34) *Ibidem.*

BERNIER. 1664.

tres, ces Princes avoient voulu détourner le cours du Nil dans le sein Arabique, pour la ruiner & la rendre infertile, mais que la difficulté de ce dessein les avoit forcés de l'abandonner (35).

La fin de cette Relation ne nous apprenant point le temps ni les circonstances du retour d'Aureng-zeb, on doit s'imaginer qu'après le Voyage de Kachemire, Bernier retourna heureusement à Dehly, pour y faire d'autres observations qu'il nous a laissées dans les différentes parties de ses Mémoires, mais dont la plûpart appartiennent à l'Histoire de l'Indoustan plus qu'à celle des Voyages (36).

(35) *Ibid.* Page 273.

(36) On n'a rapporté ce qui regarde le Nil que pour faire honneur aux recherches de Bernier; sans quoi cet article paroîtroit ici déplacé. On sçait d'ailleurs, & l'on verra dans un autre lieu, que la source de ce fleuve étoit connue des Européens, dès 1618, par les recherches du Pere Païs, Jésuite.

VOYAGE
DE TAVERNIER
DANS L'INDOUSTAN.

INTRODUCT. QUOIQUE le nom de ce fameux Voyageur ait paru plusieurs fois, dans les Tomes précédens, tantôt avec honneur, tantôt pour essuyer une rigoureuse censure, c'est ici qu'on s'est proposé de le produire avec la distinction qu'il mérite, & de réunir dans un même article, tout ce qui peut servir à faire prendre une juste idée de sa personne & de ses Ouvrages.

C'est de lui-même, ou plutôt d'un Ecrivain de son temps, dont il avoit emprunté la plume, qu'on tirera des éclaircissemens sur ses premieres années. Une variété extraordinaire de petites courses & de legeres avantures l'avoit préparé, comme par degrés, au rôle de grand Voyageur, qu'il joua pendant quarante ans. » Si l'éducation, » dit-il, est une seconde nature, il » étoit venu au monde avec le desir de » voyager. Les entretiens que divers

» Sçavans avoient tous les jours avec
» son pere, sur les matieres de Géo-
» graphie, qu'il avoit la réputation
» de bien entendre, lui inspirerent de
» bonne heure le dessein de visiter les
» pays qu'on lui présentoit sur les Car-
» tes. Il ne se lassoit pas d'y jetter les
» yeux. A l'âge de vingt deux ans, il
» avoit vû les plus belles Régions de
» l'Europe; & par un effet du même
» panchant, il parloit la plûpart des
» langues qui sont les plus familieres
» aux Européens.

Jean-Baptiste Tavernier étoit né, en 1605, à Paris, où son pere, natif d'Anvers, étoit venu s'établir pour y faire le commerce des Cartes Géographiques. Les curieux qui venoient en acheter chez lui, s'y arrêtant quelquefois à discourir sur les Pays étrangers, l'inclination naturelle du jeune Tavernier pour les voyages, ne fut pas moins échauffée par leurs discours que par la vûe continuelle de tant de Cartes. Aussi commença-t-il à s'y livrer dès sa premiere jeunesse. On apprendra, par son exemple, que l'ardeur & l'industrie peuvent conduire à la fortune avec fort peu de secours. Il gagna dans ses Voyages d'Orient, des biens si considérables, par le com-

INTRODUCT. merce des pierreries, qu'à son retour en 1668, après avoir été annobli par Louis XIV, il se vit en état d'acheter la Baronie d'Aubonne, au canton de Berne (37), sur les bords du Lac de Geneve. Cependant la malversation d'un de ses neveux, auquel il avoit confié la direction d'une cargaison de deux cens vingt deux mille livres, dont il espéroit de tirer au Levant plus d'un million de profit, jetta ses affaires dans un si grand désordre, que pour payer ses dettes, ou pour se mettre en état de former d'autres entreprises, il vendit cette Terre à Mr Du Quesne, fils aîné d'un de nos plus grands hommes de mer. Ensuite, s'étant mis en chemin, dans l'espérance de réparer ses pertes par de nouveaux voyages, il mourut à Moscou, dans le cours du mois de Juillet 1689, âgé de 84 ans (38).

(37) Edition de 1681, à Paris chez Clousier, quatre volumes *in*-4°. C'est la seconde. Elle fut revûe & corrigée par l'Auteur, qui demeuroit alors dans sa Baronnie d'Aubonne. Quelques Genevois m'ont assuré qu'étant un jour à Versailles, Louis XIV lui demanda pourquoi il s'étoit établi hors de ses Etats; Tavernier répondit qu'il aimoit la liberté. Sur quoi Louis XIV lui tourna brusquement le dos.

(38) Par consequent l'Auteur du Mercure du mois de Fevrier 1690 se trompe, en donnant alors à Tavernier l'âge de 89 ans.

Il avoit recueilli quantité d'observations, dans six Voyages qu'il avoit faits, pendant l'espace de quarante ans, en Turquie, en Perse & aux Indes : mais un si long commerce, avec les Etrangers, lui avoit fait négliger sa langue naturelle jusqu'à le mettre hors d'etat de dresser lui-même ses Relations (39).

INTRODUCT.

Jugement sur ses Ouvrages.

(39) La premiere Edition parut en 1679, à Paris, en 2 Volumes *in* 4°, & fut contrefaite aussi tôt en Hollande, *in* 12 ; comme celle de 1681, dont on se sert ici, le fut aussi dès la même année. Le troisieme Tome fut publié seul après les deux premiers. C'est particuliere lierement dans ce dernier Tome que l'Auteur médit violemment de ceux qui gouvernent les affaires de la Compagnie Hollandoise. Mais citons, un passage de la *Deffense de Samuel Chapuzeau*, contre l'Autour de la fameuse Satyre intitulée l'Esprit de Mr Arnauld, dans laquelle il étoit fort mal traité, pour avoir prêté sa plume à Tavernier. On y va trouver tous les éclaircissemens qui conviennent à ce sujet. » M. Tavernier, dit Chapuzeau, se voyant beaucoup de bien à son retour, en 1668, s'avisa » d'acheter la Baronnie » d'Aubonne. Il vint à Geneve pour ce sujet, & logea quelque temps chez » moi. L'amitié fut alors » renouée ; mais à une condition fort onereuse qui » étoit de donner quelque » forme à son cahos, comme vous nommez très » bien les Mémoires cousus de ses six Voyages, » qu'il avoit tirés en partie » d'un certain Pere Raphael Capucin, qui demeuroit depuis longtemps à Ispahan. Je l'amusai plus de deux ans, » dans l'esperance qu'il eut » que je lui prêterois » ma plume : mais enfin » perdant patience, & me » trouvant à Paris, où » j'étois appellé pour mes » affaires, quelque répugnance que j'eusse, pour » bien des raisons, à faire » ce qu'il vouloit, de quoi » plusieurs de mes amis » ont été témoins, il trouva enfin le moyen de m'y » engager par une force » superieure. Il employa » pour cela le crédit de Mr » le Premier President de

INTRODUCT. Dans les événemens qu'il raconte sur la

» Lamoignon, qui ayant » parlé au Roi de cette af- » faire, à ce qu'il me fit » entendre, me dit que Sa » Majesté desiroit de voir » les Voyages de Taver- » nier, & que celui-ci ne » pouvant trouver d'au- » tre homme que moi dont » il pût s'accommoder » pour ce travail, il ne fal- » loit pas le reculer davan- » tage. Mr de Lamoignon » & Mr de Baville, son » fils, aimoient à l'enten- » dre parler de ses voya- » ges, & le premier étant » d'ailleurs curieux de Me- » dailles, il en avoit reçu » un bon nombre de Ta- » vernier, comme celui- » ci me l'a souvent dit; ce » qui l'obligeoit par recon- » noissance à prendre ses » interêts. Ainsi, Mon- » sieur, si vous sçaviez » combien j'ai été mortifié, » pour ne pas dire marty- » risé, pendant plus d'un » an qu'a duré ce miséra- » ble travail, par l'esprit » brusque du mari & par » l'esprit ridicule de la » femme, vous n'auriez » sans doute pas eu assez » de cruauté pour m'insul- » ter sur une chose que je » n'ai faite qu'à mon corps » défendant, avec une hor- » rible répugnance & sans » aucun fruit. Vous sçau- » rez d'ailleurs, Monsieur, » que lorsqu'il fallut venir » au chapitre de la condui- » te des Hollandois, en » Asie, les amis à qui Mon- » sieur Tavernier commu- » niquoit ses Mémoires, » qu'il tiroit pour la plû- » part de sa tête, & qu'il » me dictoit en son patois, » sans avoir rien d'écrit » que ce qu'il avoit eu du » Capucin, le dissuade- » rent autant qu'il put de » toucher cette corde. » J'en fis de même; & ni » eux, ni moi, n'en ayant » pû venir à bout, je lui » déclarai nettement qu'il » pouvoit chercher un au- » tre que moi. Après les » éloges magnifiques qu'a- » vec autant de reconnois- » sance que de justice, je » donnai il y a vingt ans à » la Nation Hollandoise, » dans le premier volume » de mon *Europe vivante*, » aurois-je pû, lâchement » me démentir? Sur mon » refus donc, qui nous » brouilla quelques jours, » & qui faillit à nous » brouiller pour jamais, Mr » Tavernier eut recours au » Sr de la Chapelle, Secre- » taire de Mr de Lamoi- » gnon. Il lui prêta sa plu- » me; & c'est le même, qui, » après mon retour à Ge- » neve, écrivit le troisieme » Volume des Relations » dudit Tavernier, où se » trouve l'Histoire du Ja- » pon. Il m'est facile de

foi d'autrui (40), on peut croire, avec Baile, qu'il se trouve beaucoup de fables, & qu'on avoit quelquefois pris plaisir à se jouer de sa crédulité: mais comme on ne l'accuse point d'avoir manqué de probité ni de bon sens, les plaintes de ceux qui se sont crus blessés par quelques-uns de ses récits (41), ne prouvent point la fausseté de son témoignage dans tout ce qu'il a vû de ses propres yeux; sur-tout lorsqu'en le comparant avec les Voyageurs les plus estimés, on ne s'apperçoit point, comme on vient de l'observer, qu'ils le démentent dans aucun point qui leur soit commun (42). Au fond, la facilité

» prouver l'Alibi, & que » j'étois à Geneve avec ma » famille, & non à Paris, » lorsque ce troisieme Vo» lume fut écrit & impri» mé. *Défense de Chapuzeau, pages 7 & suivantes.*. Ce qu'on peut conclure, c'est que Chapuzeau n'eut aucune part au troisieme Tome de Tavernier; mais en lui reprochant de l'imprudence, dit-il, ou de la malice, il ne l'accuse point de fausseté.

(40) Comme dans sa Relation du Tonquin *Voyez* celle de Baron, au Tome XXXIII de ce Recueil.

(41) Il paroît qu'en effet il n'y a que les plaintes, publiées par d'habiles gens, tels que Mr Jurieu & quelques autres, qui ayent décredité Tavernier.

(42) Ceux qui l'accusent de Plagiarisme sont bien éloignés de lui nuire, puisque c'est le décharger au contraire de l'accusation de fausseté. On cite particulierement *Hyde*, qui lui reproche d'avoir pris un fort long passage dans une Relation de Voyage, imprimée à Lyon en 1671. Elle est du Pere Gabriel de Chinon, Capucin, qui avoit passé trente ans en Perse. Mais on ne sçauroit prétendre que ce passage soit devenu fabuleux dans

INTRODUCT. qu'on lui attribue à se fier au témoignage d'autrui, semble marquer un naturel droit & simple, qui ne soupçonne personne d'imposture, parce qu'il n'en est pas capable lui-même. Si cette réflexion est juste, elle doit augmenter la confiance pour Tavernier, sur tout ce qu'il a fait ou qu'il a vû, à proportion qu'elle peut la diminuer sur ce qu'il rapporte d'après les autres; & la difficulté ne consiste qu'à faire, dans son Ouvrage, un juste discernement de ces deux sortes de faits. Enfin, si Tavernier est un imposteur; » Que n'a-t-on pris, suivant la remarque de Baile, le parti » d'opposer Relation à Relation, faits » à faits, au lieu d'entasser des injures » personelles? Ce qu'il y a de plus » étrange, ajoute le même Critique, » c'est qu'en peu de mots, son princi» pal Accusateur a dit presqu'autant » de mal que lui des Hollandois (43).

Tavernier. *Hyde*, de Relig. veter. Persarum, p. 335 &.seq.

(43) Dictionnaire critique, Tome, IV, p. 315.

§ I.

Premiers Voyages de Tavernier.

TAVERNIER.

SON premier essor le conduisit en Angleterre, où regnoit alors Jacques I, qui se fit nommer Roi de la grande Bretagne, pour satisfaire les Anglois & les Ecossois par un nom commun à ces deux Nations. D'Angleterre, il fit voile en Flandres. Il y vit Anvers, qui étoit la patrie de son pere; & de-là continuant son voyage dans les Provinces-Unies, l'inclination qu'il avoit pour les Voyages s'accrut par le concours de cette multitude d'Etrangers, qui se rendent à Amsterdam de toutes les parties du monde.

Après avoir visité les dix sept Provinces, il prit sa route vers l'Allemagne; & s'étant rendu à Nuremberg par Francfort & Ausbourg, le bruit des armées qui marchoient en Boheme pour se remettre en possession de Prague, lui fit naître le dessein d'essayer du métier des armes. En approchant de Nuremberg, il rencontra un Colonel de Cavalerie, nommé *Hans-Brener*, fils du Comte Philippe Brener, Gouverneur de Vienne, qui lui offrit

TAVERNIER. de le conduire en Boheme. Il laiſſe, à l'Hiſtoire de ſon ſiecle, le récit de cette guerre : mais quelques années après, il ſuivit à Vienne le même Colonel, qui le préſenta au Gouverneur de Rahab, ſon oncle, à qui l'on donnoit la qualité de Viceroi de Hongrie. Ce Gouverneur, ou ce Viceroi, le retint au nombre de ſes Pages. On peut demeurer dans cette condition, en Allemagne, juſqu'à l'âge de vingt cinq ans; & lorſqu'on la quitte, c'eſt pour obtenir une cornette ou un drapeau. Le jeune Tavernier avoit paſſé quatre ans & demi à la Cour du Viceroi, lorſque le Duc de Mantoue arriva dans la Capitale de l'Empire d'Allemagne, pour y négocier les intérêts de ſon pere. Sa politique manqua de ſuccès, & Mr De-Sabran, Envoyé de France, ne réuſſit pas mieux dans les ſollicitations qu'il étoit chargé de faire en ſa faveur. Mais le Viceroi avoit épouſé, en ſecondes nôces, une ſœur du Comte d'Arc, premier Miniſtre du Duc de Mantoue, qui étoit venu à Vienne avec le fils de ſon Maître. Le Comte n'ayant pu manquer d'aller voir ſon beau-frere, Tavernier fut nommé pour le ſervir, pendant ſon ſéjour à Javarin. Vers le temps de ſon

départ, le Comte d'Arc témoigna au Viceroi que le Prince de Mantoue n'ayant personne auprès de lui qui sçût la Langue Allemande, il lui seroit agréable que Tavernier l'allât servir, pendant le séjour qu'il devoit faire à Vienne. Cette demande fut accordée. Tavernier suivit le Comte à la Cour Impériale. Il eut le bonheur de ne pas déplaire au Prince, qui lui offrit sa protection à Mantoue. C'étoit assez pour lui inspirer le goût d'un voyage en Italie.

TAVERNIER.

Il fit approuver son dessein au Viceroi, qui étant satisfait de ses services lui accorda son congé de bonne grace, en lui faisant présent, suivant l'usage d'Allemagne, d'une épée, d'un cheval, & d'une paire de pistolets. Il y joignit une bourse pleine de ducats. Mr De-Sabran, qui partoit alors pour Venise, avoit besoin d'un François qui sçût la Langue Allemande. Tavernier, dont il accepta les offres, le suivit à Venise. Le Comte d'Avaux y étoit alors Ambassadeur de France. Il reçut Mr De-Sabran avec beaucoup de considération; & la République, qui n'étoit pas moins intéressée aux affaires de Mantoue que la Maison de Gonzague, lui fit présent de huit grands bassins

TAVERNIER. de confitures, avec une chaîne d'or qu'il mit à son cou pendant quelques momens. Mr le Duc de Rohan étoit alors à Venise, avec toute sa famille. Tavernier reçut la commission de porter six de ces bassins à Mademoiselle de Rohan, qui les reçut de bonne grace. Pendant le séjour qu'il fit à Venise, il fit ses observations sur cette ville célebre; & comme elle a beaucoup de ressemblance avec Amsterdam, par sa situation, sa grandeur, sa magnificence; par son commerce, & par le concours des Etrangers; elle ne contribua pas moins à fortifier l'inclination naturelle qu'il avoit pour les voyages.

De Venise, il se rendit à Mantoue avec Mr De-Sabran; & le Prince, après lui avoir témoigné quelque joie de le revoir, lui offrit le choix, ou d'un drapeau, ou d'une place dans la Compagnie d'Ordonnance du Duc son pere. Tavernier accepta la seconde de ces deux offres, pour se trouver sous le commandement de Mr le Comte de Guiche, qui étoit alors Capitaine de cette Compagnie, & qui est devenu ensuite le Maréchal de Grammont. Un long séjour à Mantoue ne s'accordoit pas avec la passion qu'il avoit de voyager. Mais l'armée

Tavernier.

Impériale ayant assiegé la ville, il souhaitoit, avant son départ de se faire quelque réputation dans les armes; & sa bonne fortune lui en fit naître l'occasion (44). Quelque temps après il obtint son congé du Prince, qui le lui avoit promis quand il le souhaiteroit, & qui l'accompagna d'un Passeport honorable, jusqu'à Venise. De-là, il se rendit à Lorette, de Lorette à Rome, & de Rome à Naples, d'où reve-

(44) Voici le témoignage qu'il se rend: » Nous » reduisîmes, dit-il, les » Impériaux à lever enfin » le siege; ce qu'ils firent » la veille de Noel. Je dirai » qu'un jour dix-huit hommes des nôtres, ayant été » commandés pour aller » reconnoître la hauteur » & la largeur d'un fossé » que l'Ennemi avoit fait » en coupant la digue, » pour la défense d'un petit Fort, d'où il nous » avoit chassés, & huit » Cavaliers de notre Compagnie étant de ce nombre, j'obtins du Prince » la permission d'être un » des huits, mais avec » beaucoup de peine, parce qu'il prévoyoit, comme il eut la bonté de me » le dire en particulier, » qu'il faudroit essuyer un » fort grand feu. En effet, » de dix-huit que nous sortimes, il n'en retourna » que quatre; & nous » étant coulés le long de la » digue, entre les roseaux, » les Ennemis firent une si » furieuse décharge dès que » que nous parûmes sur le » bord du fossé, qu'ils ne » nous donnerent pas le » temps de nous reconnoître. J'avois choisi, dans » le Magasin des armes: » une cuirasse fort legere, » mais de bonne trempe; » ce qui me sauva la vie, » ayant été frappé de deux » bales, l'une à la mammelle gauche & l'autre » au-dessous; & le fer de » la cuirasse s'étant enfoncé, je souffris quelque » douleur du coup. Lorsque nous vinmes faire » notre rapport, M. le » Comte de Guiche. qui » vit quelle étoit la bonté » de ma cuirasse, la fit enjoliver, & la garda, sans » que je l'aie vû depuis. *Ibidem.*

TAVERNIER. nant encore par Rome, il alla visiter Florence, Pise, Livourne & Vienne Ensuite s'étant embarqué pour Marseille, il retourna droit à Paris. Mais il s'y arrêta peu. Le dessein qu'il avoit de voir la Pologne le fit rentrer en Allemagne par la Suisse, après avoir visité les principaux cantons. Il descendit sur le Rhin, pour se rendre à Brisac & à Strasbourg; d'où remontant par la Souabe, il passa par Oulme & par Ausbourg pour aller à Munick. Il vit, dans cette Capitale de la Baviere, le magnifique Palais des Ducs, que Guillaume V avoit commencé, & que Maximilien, son fils, acheva dans la chaleur des guerres qui troubloient l'Empire. De-là, il alla pour la seconde fois à Nuremberg & à Prague; & sortant de Boheme, il entra dans la Silesie. Il passa l'Oder à Breslau, d'où il se rendit à Cracovie, une des plus grandes villes de l'Europe, ou plûtôt un composé de trois villes, & l'ancien séjour des Rois de Pologne. Il prit ensuite le chemin de Varsovie, sur la gauche de la Vistule; & dans cette ville, il admira la Cour du Roi Sigismond. De Varsovie, étant retourné à Breslau, il se détourna vers la Basse Silesie, pour aller voir un des prin-

cipaux

cipaux Officiers de la Maison-Impériale, avec lequel il étoit lié d'amitié. Mais, à deux lieues de Glogans, il abandonna son dessein, pour céder aux sollicitations du Colonel Butler, Ecossois, qui commandoit un Regiment de Cavalerie pour l'Empereur, & qui tua depuis le fameux Walstein. Sa femme aimoit les François, & l'un & l'autre ayant pressé Tavernier de s'arrêter près d'eux, il ne put résister aux témoignages de leur amitié. Cependant, après avoir passé quelque temps avec eux, il apprit que l'Empereur alloit à Ratisbonne, avec Ferdinand III son fils, pour le faire couronner Roi des Romains. L'ayant vû couronner Roi de Hongrie & de Boheme, il souhaita d'assister à cette troisieme cérémonie, qui devoit être plus brillante que les premieres. En effet, il en admira la magnificence.

TAVERNIER.

Mais rien n'attacha tant ses yeux que les Tournois, où plusieurs jeunes Seigneurs exercerent leur adresse. Vis-à-vis de la Carriere, on avoit dressé deux échaffauts. Le plus grand étoit pour l'Empereur & l'Impératrice, avec toutes les Dames de la Cour. L'autre avoit l'apparence d'une grande boutique, qui offroit plusieurs joyaux de

TAVERNIER. grand prix. Quelques-uns valoient plus de dix mille écus. Il se faisoit des parties de sept ou huit Cavaliers, qui touchoient, avec une longue baguette, la piece pour laquelle ils vouloient entrer en lice. Elle ne coutoit rien au vainqueur, & ceux qui avoient couru avec lui devoient la payer aux Marchands. Il la recevoit des mains du Prince d'Ekemberg, premier Ministre de l'Empereur; & l'ayant mise au bout de sa lance, il alloit la présenter à l'Impératrice, qui ne l'acceptoit pas; ce qui laissoit au Cavalier la liberté de l'offrir à quelque Dame de la Cour.

Après la cérémonie du couronnement, Tavernier apprit que l'Empereur envoyoit un Résident à la Porte Ottomane. C'étoit assez pour lui faire naître l'idée de passer à Constantinople avec lui. Il lui restoit une somme considérable, des libéralités du Colonel Butler. Mais lorsqu'il se disposoit à partir avec les Allemans, le fameux Pere Joseph, qui étoit à Ratisbone, de la part de la France, lui proposa d'accompagner Mr Bachelier, qui étoit envoyé à la Cour de Mantoue, ou Mr l'Abbé De-Chapes, frere du Maréchal d'Aumont, & Mr de-Saint-Liebau, qui devoient faire le voyage

de Constantinople & de la Palestine. Tavernier, charmé de ces deux offres, se détermina pour la seconde. Ses deux Protecteurs ne voulurent pas quitter l'Allemagne sans avoir vû la Cour de Saxe. Ils passerent ensemble par Freyberg, petite ville qui renferme les superbes tombeaux des Electeurs. Ils virent ensuite le Château d'Augustebourg, où, parmi diverses curiosités, on montre une salle, qui n'a pour ornement, de haut en bas, qu'une infinité de cornes de toutes sortes d'animaux (45). De-là s'étant rendus à Dresde, ils y furent bien reçus de l'Electeur. De Dresde, ils allerent à Prague, que Tavernier vit pour la troisieme fois. Ils traverserent la Boheme par son centre, & touchant un coin de la Moravie, ils entrerent en Autriche, dans le dessein de s'embarquer bien-tôt, parce que le froid se faisoit déja sentir. Tavernier avoit acquis en peu d'années tant d'expérience & de crédit, que ses Protecteurs se reposant sur lui de la conduite de leur voyage,

(45) On y voyoit une tête de lievre avec deux cornes qui avoit été envoyée à l'Electeur, comme une rareté précieuse, par le Roi de Dannemarck. Le puits de ce Château est si profond, qu'on n'en peut tirer de l'eau en moins d'une demi-heure. *Ibidem.*

TAVERNIER. il leur procura de puiſſantes recommandations auprès du Viceroi de Hongrie, de qui dépendoient les paſſeports dont ils avoient beſoin. Non ſeulement ils furent traités civilement à leur départ de Vienne, mais on leur donna deux bateaux ; l'un, pour leurs perſonnes, avec une chambre à poîle, & l'autre pour leur cuiſine. Ils ſe rendirent d'abord à Breſbourg ; d'où ils allerent paſſer par Altembourg, ville & Comté qui appartenoit au Comte d'Harrach. C'étoit auparavant l'appanage d'une Reine de Hongrie, qui l'avoit donné, en mourant, à ce Seigneur, ſans autre condition que d'entretenir, dans le Château, un certain nombre de paons, qu'elle aimoit beaucoup ; & ſi l'on manquoit à cette loi, le Comté devoit revenir à la Couronne. Les trois Voyageurs deſcendirent d'Altembourg à Sighet, où Tavernier prit un petit bateau, pour arriver le premier à Raab, qui ſe nomme auſſi Javarin. Il y trouva le Viceroi de Hongrie, au ſervice duquel il avoit paſſé pluſieurs années, & qui lui témoigna beaucoup de joie de le revoir. Cette diſpoſition, joint aux Lettres de la Cour de Vienne, porta ce Seigneur à commander le lendemain trois cens

cavaliers & deux carosses, pour aller au-devant de Mrs De-Chapes & de-Saint-Liebau. Il leur fit un accueil fort civil. Dix jours se passerent avant qu'il pût recevoir la réponse du Bacha de Bude, à qui le Gouverneur de Comorre fit demander, par un Exprès, la liberté du passage pour deux Gentilshommes François & pour leur suite. On prévint les difficultés, en les faisant passer pour deux parens de Mr De-Cesy, Ambassadeur de France à la Porte. Enfin, le Bacha paroissant disposé à les bien recevoir, ils descendirent à Comorre, où le Gouverneur leur donna d'autres bateaux, qui les menerent jusqu'à moitié chemin de Bude. Ils y en trouverent d'autres encore, que le Bacha leur envoyoit pour les prendre. Ces bateaux sont une sorte de Brigantins, bien armés & fort commodes, sur lesquels on avance beaucoup avec les rames, parce qu'ils sont fort legers. C'est entre Comorre & Bude, aux frontieres des deux Empires, que se font les échanges des Ambassadeurs qui sont envoyés de part & d'autre, pour renouveller l'alliance; &, des deux côtés, le nombre des personnes doit être égal (46).

(46) C'étoit autrefois de six en six ans.

TAVERNIER. De Vienne à Javarin, les François avoient employé trois jours sur l'eau, parce que les détours du Danube allongent beaucoup une route qui se fait en deux heures par terre. De Javarin, on va coucher à Comorre; & de Comorre, on met près de deux jours pour arriver à Bude. On seroit exposé, sur cette frontiere, aux Coureurs des deux Etats, qu'il est dangereux de rencontrer. Dans la belle saison, on se rend de Bude à Belgrade en moins de huit jours : mais le froid & les neiges ne permettoient point alors d'avancer, & ce temps accompagna les trois Voyageurs jusqu'à Constantinople, où ils n'arriverent que vingt neuf jours après leur départ de Belgrade. L'usage, en Hongrie, sur-tout dans les lieux peu fréquentés des Etrangers, n'est pas d'exiger de l'argent des Etrangers, pour leur logement & leur dépense. Un Bourgeois les loge & les traite aux frais de la ville, qui le rembourse, à la fin de l'année, des deniers publics. Mais Tavernier observe que les Hongrois ne sont pas chargés d'un grand nombre de passans, & que dans leur pays, qui est un des meilleurs de l'Europe, les vivres sont à si vil prix, qu'il n'en coutoit pas deux écus par

jour, à Belgrade, pour quatorze personnes.

Bude est sur la droite du Danube, à la distance d'une demi-lieue de ce fleuve. Le Bacha ne fut pas plutôt averti de l'arrivée des François, qu'il leur envoya son Ecuyer, avec des chevaux menés en main par des esclaves, pour les conduire à la ville. Entre ces esclaves, il y avoit deux Parisiens, pour la liberté desquels Mrs De-Chapes & de-Saint-Liebau offrirent en vain jusqu'à huit cens écus. Il se passa douze jours, avant que le Bacha, qui étoit indisposé, pût recevoir les trois Voyageurs à l'Audience : mais, chaque jour au matin, il leur envoyoit, pour leur provision de bouche, un mouton, des poules, du beurre, du riz, & du pain, avec deux sequins pour les autres frais. Ils lui firent présent d'une montre, dont la boëte étoit enrichie de diamans. C'étoit un homme de bonne mine, qui les reçut fort civilement le jour de l'Audience; & les ayant avertis qu'il leur épargneroit le soin de chercher des voitures, il leur envoya, pour leur départ, six caleches, sous l'escorte de deux Spahis, qui avoient ordre de fournir par-tout à leur dé-

TAVERNIER. pense : mais ils ne voulurent pas se prévaloir de cette générosité.

En arrivant à Belgrade, ils furent conduits, dans un vieux Carvansera, qui ne leur promettoit pas un logement commode. Quatre Marchands de Raguse vinrent les tirer de cette mauvaise Hôtellerie, pour leur fournir une bonne Maison. Les Ragusiens portent des draps à Belgrade, & prennent en échange de la cire & du vif-argent, qu'on tire de la Haute-Hongrie & de la Transylvanie. Si Tavernier & ses Compagnons s'étoient loués du Bacha de Bude, ils ne reçurent que des sujets de plainte du Sangiac de Belgrade, qui commença par leur faire demander, pour le passage, un présent de deux cens ducats par tête. Les représentations des Marchands Ragusiens lui firent modérer ses demandes au quart de cette somme. Mais Tavernier, les jugeant encore excessives, prit le parti de s'expliquer avec lui par la bouche d'un Interprete. Après avoir employé des termes civils, qui produisirent peu d'effet, il le menaça d'envoyer un Exprès à la Porte, pour se plaindre de la rigueur avec laquelle deux parens de l'Ambassadeur de France étoient traités. Ce langage lui causa tant d'effroi,

qu'il réduisit toutes ses prétentions à cinquante ducats, qui lui furent portés sur le champ. Pendant cette négociation, qui dura quinze jours, les François furent consolés par la bonne chere qu'on fait à Belgrade. Le pain, le vin, la viande, tout est excellent & ne coute presque rien dans cette ville. Comme elle est située sur une pointe de terre, où se joignent deux grandes rivieres, le Danube & la Save, on y prend un nombre extraordinaire de grands brochets & de grosses carpes.

TAVERNIER.

Il fallut prendre des chevaux de selle & des chariots, pour faire le chemin d'Andrinople. Chacun pouvant choisir la voiture qu'il croit la plus commode, Tavernier eut la prudence de prendre un chariot, où s'enfonçant dans la paille, enveloppé d'une bonne fourrure, il fut à couvert du froid. On passa par Sophie, grande ville & fort bien peuplée, Capitale des anciens Bulgares & résidence du Bacha de Romelie; de-là par Philippopoli, & par Andrinople. Enfin, le quarante-deuxieme jour depuis leur départ de Vienne, les trois Voyageurs arriverent à huit heures du matin aux portes de Constantinople. Ils traverserent la ville, pour passer à Galata: l'Ambassadeur

TAVERNIER. de France, chez lequel ils se crurent à Paris, leur fit préparer un logement chez un Grec, à peu de distance de son Hôtel. Mrs De-Chapes & De-Saint-Liebau prirent deux mois de repos à Constantinople, & tinrent table ouverte, avec une assez belle dépense. Pendant l'hyver, ils firent un petit voyage aux Dardanelles & aux ruines de Troie, & n'y ramarquant que des pierres, ils conclurent qu'elles méritent peu la curiosité d'un Voyageur. Celle de voir, dans un Palais Turc, une chambre meublée à la Françoise, les conduisit au Serrail de Scutaret. Deux Eunuques, qui le gardent, leur en refuserent long-temps l'entrée & la leur firent payer assez cher. Ils n'y virent qu'un lit à la maniere de France, d'une étoffe assez riche, avec une tapisserie & des chaises. Un autre jour, ils prirent trois Barques, avec des amis, pour se rendre à Chalcedoine, qui est sur le bord de la mer. On leur fit voir une fort ancienne Eglise, & la salle du Concile, avec les mêmes chaises qui servirent aux Prélats de l'assemblée. Ce n'est aujourd'hui qu'un Monastere. Ils visiterent ensuite la colomne de Pompée, à l'embouchure de la Mer noire; & de Serrail en Serrail,

nom que Tavernier donne aux Maisons royales du Grand Seigneur, ils firent une charmante promenade, dans laquelle ils rencontrerent un vieil Eunuque François, qui les combla de caresses. La seule remarque de Tavernier sur le canal de la Mer noire, c'est que ce détroit a deux courans opposés; l'un qui regarde l'Europe & qui emporte le vaisseau vers la Mer noire; l'autre qui est du côté de l'Asie, & qui coule vers la Méditerranée. Ainsi, dans la promenade qu'on fait souvent de Constantinople à l'embouchure du canal, on trouve l'eau favorable, en allant comme au retour. TAVERNIER.

Après l'hyver, Mrs De-Chapes & De-Saint-Liebau, sous l'escorte de deux Spahis, prirent un Brigantin pour se rendre au Port d'Alexandrete. Tavernier apprit, dans la suite, qu'ils avoient vu ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Archipel, & sur les côtes de la Natolie; que d'Alexandrete ils étoient passés à Alep, d'Alep à l'Euphrate, & qu'étant retournés sur leurs pas ils s'étoient rendus à Damas, & de Damas à Jerusalem. Pour lui, qui méditoit des voyages plus importans, il s'arrêta près d'onze mois à Constantinople, dans l'attente d'une

TAVERNIER. occasion qu'on lui faisoit espérer pour la Perse. Il ignoroit alors, que tous les ans il partoit cinq ou six Caravanes de Burse, & qu'il auroit pû les joindre. On ne l'avoit pas même informé que souvent huit ou dix Marchands associés faisoient avec sureté le voyage d'Hispahan. Cette ignorance lui fit perdre un temps considérable; pendant lequel il vit arriver à la Porte Mr De-Marcheville, qui venoit pour succéder à Mr De-Cesi, & qui parut même, à l'audience du Grand Seigneur, avec la qualité d'Ambassadeur de France. Mais Mr De-Cesi, qui n'étoit pas disposé à quitter son emploi, fit jouer tant de ressorts, qu'avec la faveur de la Cour Ottomane, il le mit dans la nécessité de remonter sur le vaisseau qui l'avoit apporté. Enfin Tavernier se mit dans une belle & nombreuse Caravane, qui partoit de Constantinople pour Ispahan; & c'est proprement de ce point qu'il commence l'Histoire de ses Voyages. Il en compte six en Asie: » J'ai eu le temps, dit-» il, de bien connoître la qualité des » Pays & le génie des Peuples. J'ai » poussé les trois derniers au-de-là du » Gange & jusqu'à l'Isle de Java. Pen-» dant l'espace de quarante ans, j'ai

» fait plus de soixante mille lieues par TAVERNIER.
» terre, n'étant revenu qu'une fois
» d'Asie en Europe par l'Océan. Ainsi
» j'ai vû à loisir, dans mes six Voya-
» ges, toute la Turquie, toute la Perse
» & toutes les Indes, particuliérement
» les fameuses mines de diamans, où nul
» Européen n'avoit été avant moi (47).

§. II.

Voyages de Tavernier dans l'Indoustan.

1665.

ON passe sur le voyage de Perse, pour suivre l'ordre qu'on s'est proposé dans toutes les Préfaces de cet Ouvrage; & renvoyant cet article au Recueil des Voyages par terre; on se contente d'observer, à l'honneur de Tavernier, que peu de Voyageurs ont rendu plus de service à la Géographie de cette grande Région, par l'exactitude avec laquelle il tient compte des routes & des distances. Il décrit, avec le même soin, la route d'Ispahan à Agra, par Candahar; mais, comme elle appartient particuliérement à la Perse, il est temps de le représenter au premier terme de son voyage, &

(47) On a vû, au Tome précédent, qu'il se trompoit dans cette opinion.

TAVERNIER. 1665.

déja rempli des nouveaux objets qu'il peint successivement.

Observations sur les routes de Perse aux Indes.

C'est donc à son départ de Perse qu'on prend ici Tavernier, & prêt à s'embarquer pour l'Indoustan. En Voyageur exercé, il s'explique d'abord sur les routes. Quoique les Indes fassent front à la Perse l'espace de plus de quatre cens lieues, depuis l'Ocean jusqu'à cette longue chaîne de montagnes qui coupe l'Asie du Couchant au Levant, & que l'antiquité a connue sous le nom de Mont Taurus ou de Mont Caucase, il y a bien moins de chemins, pour passer de la Perse aux Indes, que pour aller de Turquie en Perse, parce qu'entre la Perse & les Indes on ne trouve que des sables & de vastes deserts où l'on manque absolument d'eau. Ainsi, pour se rendre d'Ispahan à Agra, il ne se présente que deux routes; l'une par Ormus, où l'on prend la mer; l'autre par Candahar, sans quitter le Continent, & qui appartient par conséquent au Recueil des Voyages par terre.

Tems pour le départ d'Ormus.

Toutes les saisons n'étant pas propres aux Indes pour la navigation, les mois de Novembre, de Décembre, de Janvier, de Février & de Mars sont les seuls mois de l'année où l'on s'embar-

que à Ormus pour Surate, & à Surate pour Ormus, avec cette différence néanmoins, qu'on ne sort guere plus tard de Surate qu'à la fin de Février; au lieu que pour sortir d'Ormus, on peut attendre jusqu'à la fin de Mars, & même jusqu'au quinze d'Avril, parce que le vent d'Ouest, qui amene les pluies aux Indes, commence à souffler. Pendant les quatre premiers mois, on voit regner d'abord un vent de Nord-Est, avec lequel on passe de Surate à Ormus en quinze ou vingt jours. Ensuite, se tournant au Nord, il sert également aux vaisseaux qui vont à Surate & à ceux qui viennent de ce Port. Dans ce temps, on demeure en mer trente ou trente cinq jours: mais si l'on veut passer d'Ormus à Surate, en quatorze ou quinze, il faut s'embarquer au mois de Mars, ou pendant la premiere partie d'Avril, parce qu'alors on a toujours le vent d'Ouest en pouppe (48).

TAVERNIER. 1665.

Les vaisseaux qui sortent d'Ormus vont reconnoître Mascate, sur la Côte d'Arabie, pour ne pas s'approcher trop de celle de Perse; & ceux qui viennent de Surate ne manquent point

(48) Voyage de Tavernier, Tome IX, page 2.

TAVERNIER. 1665. de reconnoître l'entrée du Golfe. Mais les uns ni les autres ne touchent point à Mascate, parce qu'on y paye des droits au Prince Arabe, qui a pris cette Place aux Portugais. D'ailleurs, sa situation, qui est au bord de la mer, vis-à-vis de trois rochers, en rend l'accès fort difficile. En allant à Surate, on reconnoît Diu & la Pointe de Saint-Jean, d'où l'on va mouiller à la Rade de Souali, c'est-à-dire, à quatre lieues au Nord de la riviere de Surate.

Méthode de Tavernier, utile à la Géographie.

Tavernier s'arrête peu à la description de cette ville : mais, suivant sa méthode, qui est précieuse pour la Géographie, il s'étend sur les routes qui conduisent de Surate aux divers lieux de l'Empire, que ses affaires ou sa curiosité lui firent visiter. On n'en distingue que deux pour Agra, qui étoit le premier objet de son Voyage. Il les donna toutes deux successivement, avec d'autant plus de certitude que dans la suite il les fit plusieurs fois. Mais, il se dispense d'en marquer les temps, parce que c'est assez, dit-il, d'être exact sur les lieux (49) ; & de-là vient qu'on se trouve obligé de marquer ici, pour année courante, au sommet des colonnes, celle de son

(49) *Ibidem*, page 27.





T.X.N.° XIII.

dernier Voyage, en promettant néanmoins de suivre ses propres dattes pour les observations & les événemens.

TAVERNIER. 1665.

Des deux routes de Surate à Agra, l'une est par Brampour & par Seronge; l'autre par Amadabath.

Voyage de Surate à Agra par Brampour & Seronge.

Tavernier, s'étant déterminé d'abord pour la premiere, fit quatorze cosses jusqu'à Barnoly, gros bourg, où l'on passe une riviere à gué. Pendant cette journée, il eut à traverser un pays mêlé, qui offre, tantôt des bois, tantôt des champs de bled & de riz. Il fit dix cosses de Barnoly à Balor, autre gros bourg, sur un étang qui a près d'une lieue de circuit, & sur lequel on voit une bonne Forteresse dont l'entretien est négligé. Trois quarts de lieue en-de-çà de Balor, on passe un ruisseau à gué, mais au travers de quantité de roches & de cailloux, qui exposent les voitures à quelque danger. Cette seconde journée se fait presque continuellement dans les bois.

De Balor à Kerkoa, qui se nomme aussi le Carvansera de la *Begum*, ou de la Princesse, il fit cinq cosses. Ce Carvansera est grand & commode. Il fut bâti par les libéralités de Begum-Saheb, fille de Scha-Jehan, à qui l'on

Carvansera de la Begum.

TAVERNIER. 1665.

avoit repréſenté que la journée de Balor à Navapoura étoit trop grande, & que ce lieu étant frontiere du pays de quelques Rajas, qui refuſent quelquefois d'obéir au grand Mogol, dont ils ſont les Vaſſaux, il y paſſoit peu de Caravanes qui n'y fuſſent maltraitées. Entre le Carvanſera & Navapoura, on paſſe à gué deux rivieres dont l'une eſt fort proche du ſecond de ces deux Bourgs.

Riz des Grands, qui ſent le muſc.

Navapoura, où l'on arrive à quinze coſſes de Kerkoa, eſt un gros bourg, rempli de Tiſſerands, quoique le riz faſſe le principal Commerce du canton. Il y paſſe une riviere, qui rend ſon territoire excellent. Tout le riz qui croît dans cette contrée, eſt plus petit de la moitié que le riz ordinaire, & devient, en cuiſant, d'une blancheur admirable; ce qui le fait eſtimer particuliérement. On lui trouve auſſi l'odeur du muſc, & tous les Grands de l'Inde n'en mangent point d'autre. En Perſe même, un ſac de ce riz paſſe pour un préſent fort agréable. C'eſt de la riviere qui paſſe à Kerkoa, & des autres qu'on paſſe dans cette route, que ſe forme celle de Surate.

De Navapoura, on compte neuf coſſes à Naſarbar; quatorze de Na-

farbar à Dol-Medan ; fept de Dol-Medan à Senquera ; & dix de Senquera à Tallener, où l'on paffe une riviere qui fe rend dans le Golfe de Cambaye par Baroch, où elle eft fort large. De Tallener à Choupre, il y a quinze coffes; treize de Choupre à Senquelis ; dix de Senquelis à Nabir ; & neuf de Nabir à Badelpour. C'eft dans ce dernier lieu que les voitures chargées de marchandifes, payent les droits de Brampour. Le pays offre de toutes parts, du bled, du riz & de l'indigo. TAVERNIER. 1665.

Brampour, qui n'eft qu'à cinq coffes de Badelpour, eft une grande ville ruinée, dont la plûpart des maifons font couvertes de chaume. On voit encore, au milieu de la Place, un grand Château, qui fert de logement au Gouverneur. Le gouvernement de cette Province eft fi confidérable, qu'il eft toujours le partage d'un fils ou d'un oncle de l'Empereur. Aureng-zeb, qui regnoit alors, avoit commandé long-temps à Brampour, pendant le regne de fon pere. Mais Tavernier obferve que depuis qu'on a reconnu les avantages de la Province de Bengale, qui portoit autrefois le nom de Royaume, on en a fait le principal Ville de Brampour & fon commerce.

TAVERNIER. 1665. gouvernement de l'Empire. Le Commerce est florissant à Brampour. Il se fait dans la Ville & dans la Province, une prodigieuse quantité de toiles fort claires, qui se transportent en Perse, en Turquie, en Moscovie, en Pologne, en Arabie, au grand Caire & dans d'autres lieux. Des unes, qui sont teintes de diverses couleurs, à fleurs courantes, on fait des voiles & des écharpes pour les femmes, des couvertures de lit & des mouchoirs. D'autres sont toutes blanches, avec une raie d'or ou d'argent qui borde la piece & les deux bouts, depuis la largeur d'un pouce jusqu'à douze ou quinze, c'est-à-dire, plus ou moins grande. Cette bordure n'est qu'un tissu d'or ou d'argent, & de soie, avec des fleurs dont la beauté est égale des deux côtés. Si celles qu'on porte en Pologne, où le commerce est considérable, n'avoient aux deux bouts trois ou quatre pouces, au moins, d'or ou d'argent; ou si cet or & cet argent devenoient noirs en passant les mers de Surate à Ormus, & de Trebizonde à Mangalia, ou dans d'autres Ports de la Mer noire, on ne pourroit s'en défaire qu'avec beaucoup de perte. D'autres toiles sont par bandes, moitié cotton, moitié d'or & d'argent, & cette

espece porte le nom d'*Ornis*. Il s'en trouve depuis quinze jusqu'à vingt aunes, dont le prix est quelquefois de cent & de cent cinquante roupies; mais les moindres ne sont pas au-dessous de dix ou douze. En un mot, les Indes n'ont pas de Province où le cotton se trouve ave plus d'abondance qu'à Brampour (50).

TAVERNIER. 1665.

Mort tragique du Gouverneur.

En sortant de la ville, on passe une riviere, différente de celle que l'Auteur avoit déja passée. Il compte cent trente deux cosses de Surate à Brampour; & ces cosses, qui sont des plus petites de l'Inde, se font en moins d'une heure. Tavernier raconte une sédition, dont il fut témoin dans la même ville, en revenant pour la premiere fois de la Cour à Surate. Le Gouverneur de la Province, qui étoit neveu de l'Empereur par sa mere, avoit conçu de criminels sentimens d'affection pour un de ses Pages. Ce jeune homme, après avoir résisté longtemps aux sollicitations, résolut, par le conseil de son frere, qui étoit Dervis, de s'armer d'un grand couteau; & se voyant pressé, dans un lieu qui ne lui laissoit pas d'autre ressource, il tua le coupable, de deux ou trois coups.

(50) Page 29.

TAVERNIER. 1665.

Il sortit aussi-tôt, sans aucune marque d'émotion, & les Gardes de la porte le crurent chargé de quelque message. Le Dervis, pour le sauver du supplice, en faisant connoître l'infamie du Gouverneur, prit aussi-tôt avec ses Compagnons, les Banieres de Mahomet, qui étoient plantées au-tour de la Mosquée; & se mettant à crier que tout ce qu'il y avoit de fideles Mahométans eussent à les suivre, ils assemblerent en peu de temps une nombreuse populace. Ils se présenterent, avec cette suite, aux portes du Palais, en criant de toute leur force (51); » Mourons pour Mahomet, ou qu'on » nous livre un infâme Gouverneur qui » n'est pas digne d'être enterré parmi » les Musulmans, & que nous ferons » manger par les chiens. La garde n'étoit pas capable de résister aux séditieux. Il auroit fallu les satisfaire, si quelques-uns des principaux Seigneurs de la ville n'eussent trouvé le moyen de les appaiser, en leur représentant qu'ils devoient quelque respect au neveu de l'Empereur. Dès la nuit suivante, le corps fut envoyé à la Cour, avec le Harem du Gouverneur; & l'Empereur, qui hérite des biens de

(51) Page 30.

tous ses Sujets, apprit tranquillement une nouvelle qui lui apportoit d'immenses richesses. Il affecta même de récompenser la vertu du Page, par un petit gouvernement qu'il lui donna dans le Bengale (52). TAVERNIER. 1665.

Hôtellerie de l'Indoustan.

Avant que de continuer sa route, l'Auteur avertit que dans tous les lieux dont le nom se termine par *Sera*, on doit se représenter un grand enclos de murs ou de haies, dans lequel sont disposées en cercle cinquante ou soixante hutes, couvertes de chaume. C'est une sorte d'Hôtellerie, fort inférieure aux Carvanseras Persans, où se trouvent quelques hommes & quelques femmes, qui vendent de la farine, du riz, du beurre, & des herbages, & qui prennent soin de faire cuire le pain & le riz des Voyageurs. Ils nettoyent les huttes, que chacun a la liberté de choisir; ils y mettent un petit lit de sangle, sur lequel on étend le matelas dont on doit être fourni, lorsqu'on n'est point assez riche pour se faire accompagner d'une tente. S'il se trouve quelque Mahométan parmi les Voyageurs, il va chercher, dans le bourg ou le village, du mouton & des

(52) *Ibid.*

TAVERNIER. 1665.

poules, qu'il distribue volontiers à ceux qui lui en rendent le prix.

Ville de Seronge & ses propriétés.

Vingt lieux différens, que Tavernier nomme jusqu'à Seronge, passent ici sans remarque & sans description (53). Il observe seulement qu'on passe, à Andy, une riviere qui va se rendre dans le Gange entre Banaron & Patna. Seronge lui parut une grande ville, dont les Habitans sont Banians, & la plûpart Artisans de pere en fils ; ce qui les porte à se bâtir des maisons de pierre & de brique. Il s'y fait un grand commerce de ces toiles peintes, qu'on nomme *Chites*, dont tout le bas peuple de Turquie & de Perse aiment

(53) Ces noms feroient une triste figure dans le texte : mais on se gardera bien de les supprimer. De Brampour, l'Auteur fit cinq cosses jusqu'à Piombisera :
3, de Piombisera à Pander :
6, de Pander à Balki-Sera :
5, de Balki-Sera à Nevelki-Sera :
5, de Nevelki-Sera à Cousemba :
3, de Cousemba à Cheni-pour :
8, de Cheni-pour à Charoua :
8, de Charoua à Bichola :
4, de Bichola à Andy :
4, d'Andy à Onquenas :
5, d'Onquenas à Tiquery :
5, de Tiquery à Toolmeden :
4, de Toolmeden à Nova-Sera :
4, de Nova-Sera à Ichavour :
5, d'Ichavour à Signor :
3, de Signor à Chekaipour :
3, de Chekaipour à Douray :
3, de Donray à Aterkaira :
4, d'Aterkaira à Telor :
3, de Telor à Sankaira :
12, de Sankaira à Seronge.

à

à se vêtir, & qui sert, dans d'autres pays, pour des couvertures de lit & de nappes à manger. On en fait dans d'autres lieux que Seronge, mais de couleurs moins vives, & plus sujettes à se tenir dans l'eau; tandis que celles de Seronge deviennent plus belles chaque fois qu'on les lave. La riviere, qui passe dans cette ville, donne cette vivacité aux teintures. Pendant la saison des pluies, qui durent quatre mois, les ouvriers impriment leurs toiles, suivant le modele qu'ils reçoivent des Marchands étrangers; & lorsque les pluies cessent, il se hâtent de laver les toiles dans la riviere, parce que plus elle est trouble (54) plus les couleurs sont vives & résistent au temps. On fait aussi, à Seronge, une sorte de gazes ou de toiles si fines, qu'étant sur le corps, elles laissent voir la chair comme à nud. Le transport n'en est pas permis aux Marchands. Le Gouverneur les prend toutes, pour le Serrail Impérial & pour les principaux Seigneurs de la Cour. Les Sultanes & les Dames Mogoles s'en font des chemises & des robbes, que l'Empereur & les Grands se plaisent à leur voir por-

TAVERNIER. 1665.

Toiles transparentes, pour les femmes.

(54) *Ibidem*, page 32.

TAVERNIER. 1665. ter dans les grandes chaleurs (55).

Les cent & une cosses, que l'Auteur fit de Brampour à Seronge lui parurent beaucoup plus grandes que celles de Surate à Brampour. Il mettoit quelquefois cinq quarts-d'heure à les faire dans sa voiture. Pendant des journées entieres, il traversoit des campagnes fertiles, qui ressemblent beaucoup à la Beausse. On y treuve rarement des bois; & les villages étant fort près l'un de l'autre (56), un Voyageur marche ou s'arrête à son gré, & fait cette route à son aise.

Callabas est un gros bourg, autrefois la résidence d'un Raja tributaire du grand Mogol. Les Caravanes qui passoient par ses terres étoient, ou volées, ou vexées par des droits excessifs. Aureng-zeb, étant monté sur le thrône, fit couper la tête à ce Tyran des Voyageurs & à quantité de ses

(55) Elles dansent avec ces chemises, & c'est apparemment ce qui fait dire à Rhoe & Mandeslo qu'elles dansent nues.

(56) De Seronge à Magalki-Sera, on compte six cosses:
2, de Magalki-Sera à Paulki-Sera:
3, de Paulki-Sera à Kasariki-Sera:
6, de Kasariki-Sera à Chadolki-Sera:
6, de Chadolki-Sera à Callabas:
6, de Callabas à Akmate:
8, d'Akmate à Collasar:
6, de Collasar à Sansele:
4, de Sansele à Dongry:
3, de Dongry à Cate,

Vaſſaux. On a fait élever proche du bourg, ſur le grand chemin, pluſieurs tours percées d'un grand nombre de fenêtres, ſur leſquelles on a placé toutes ces têtes, de deux en deux pieds de diſtance. En 1665, c'eſt-à-dire, au dernier Voyage de Tavernier, cette exécution devoit être récente, puiſque les têtes paroiſſoient entieres & jettoient encore une grande puanteur (57).

TAVERNIER. 1665.

Malice d'un éléphant.

Collaſar eſt une petite ville, dont tous les Habitans ſont Idolâtres. A l'arrivée de Tavernier, dans ſon dernier Voyage, on y faiſoit entrer huit groſſes pieces d'artillerie, les unes de quarante huit livres de balle, & d'autres de trente ſix, tirées chacune par vingt quatre couples de bœufs. Elles étoient ſuivies d'un éléphant, qui ſervoit à les pouſſer avec ſa trompe, dans les paſſages difficiles, où les bœufs n'auroient pas ſuffi pour les tirer. Hors de la ville, le long du grand chemin, on rencontre quantité de ces gros arbres qui s'appellent Mangus; & dans les intervalles, on voit pluſieurs endroits de petites Pagodes, dont chacune a ſon Idole devant la porte. A meſure que l'éléphant paſſoit devant ces Pagodes, il enlevoit les ſtatues avec

(57) Page 53.

TAVERNIER. 1665.

ſa trompe, & les jettoit ſi haut & ſi loin qu'elles ſe briſoient en pieces. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'il y étoit porté par quelque ſigne du Mahométan qui le conduiſoit : mais les Banians en paroiſſoient fort affligés, ſans oſer ſe plaindre, parce que l'eſcorte étoit de plus de deux mille hommes, tous Mahométans, à l'exception des Maîtres canoniers, qui étoient Franguis, c'eſt-à-dire, François, Anglois & Hollandois. L'Empereur envoyoit cette artillerie à ſon armée du Decan, pour faire la guerre à Sevagy, ce fameux Rebelle, qui avoit pillé Surate l'année d'auparavant (58).

Détroit de Gate.

On appelle Gate, un détroit de montagnes, qui dure l'eſpace d'un demi-quart de lieue, & qu'on deſcend du côté d'Agra. L'entrée offre encore les ruines de deux ou trois Châteaux; & le chemin eſt ſi étroit, que deux ou trois chariots n'y paſſeroient pas aiſément de front. En venant du côté du Midi, comme de Surate, de Goa, de Viſapour, de Golkonde, de Maſulipatan & de quantité d'autres lieux, on ne peut éviter ce dangereux chemin qu'en prenant la route d'Amadabath. Les deux entrées du détroit avoient

(58) Voyez les premieres Relations du Tome 33.

autrefois leur porte ; & celle qui regarde Agra est encore occupée par quelques maisons de Banians qui vendent de la farine, du beurre, du riz & des légumes. Tavernier, s'y étant arrêté pour attendre les voitures, parce qu'on est obligé de descendre à ce passage, fut témoin d'un spectacle qui dut l'effrayer. Les Banians avoient à peu de distance un magasin de riz & de bled. Une femme, qui alloit prendre du grain, fut piquée par un serpent de treize ou quatorze pieds de long & d'une grosseur proportionnée, qui se trouvoit caché derriere les sacs. Elle revint en poussant de grands cris. On lui lia le bras au-dessus de la piquure, dans l'espérance d'arrêter le venin. Mais, son visage s'étant enflé aussi-tôt, avec des taches bleues & livides, elle mourut en moins d'une heure. Quatre Ragipous (59), qui passent pour la meilleure Milice des Indes, & qui ne font pas scrupule, quoique Banians, de tuer dans l'attaque & la défense, survinrent à cheval, lorsque cet affreux événement causoit encore l'épouvante à tous les Spectateurs. Ils ne balancerent point à se jetter dans le Magasin, armés du sabre & de la demi-pique.

TAVERNIER, 1665.

Avanture d'un gros serpent.

(59) Page 34.

TAVERNIER. 1665.

Tavernier n'eut pas la curiosité d'assister au combat; mais il les vit sortir vainqueurs; & le serpent, qui fut jetté hors du village, attira tout d'un coup tant d'oiseaux de proie, qu'il fut bientôt dévoré.

Horrible chemin.

Une riviere qui coule au pied de Gate, & que les pluies avoient fait déborder, obligea l'Auteur de passer deux jours dans ce lieu, pour la pouvoir traverser à gué; sans quoi l'on est forcé de décharger les voitures, & même de les démonter, pour les faire porter à force de bras jusqu'aux barques. Ce chemin, qui est d'une demilieue, est couvert de grosses roches, & si pressé entre la montagne & la riviere, qu'on ne peut rien s'imaginer de plus dangereux. Les Habitans ne manquent, ni de bois, ni de pierre, pour y faire un Pont; mais ils trouvent plus d'avantage à rendre d'autres services aux Passans. A quatre cosses de Gate, on arrive à Nader (60), grande

Nader, grande ville qui forme une Peninsule.

(60) Quatre cosses de Cate à Nader: 9, de Nader à Barki-Sera: 3, de Barki-Sera à Try: 3, de Try à Goualeor: 3, de Goualeor à Paterki-Sera: 10, de Paterki-Sera à Quarinadi: 6, de Quarinadi à Dolpour: 6, de Dolpour à Minaski-Sera: 8, de Minaski-Sera, au Pont de Jaoulkapour: 4, du Pont de Jaoulkapour à Agra.

ville, située sur la pente d'une montagne, au-dessus de laquelle on découvre une Forteresse. Toute la montagne en est une elle-même, par les murailles dont elle est environnée. On voit, au-tour de la ville, plusieurs grands étangs, qui étoient autrefois revêtus de pierre de taille, mais dont on a négligé l'entretien. Une lieue plus loin, on conserve, avec plus de soin, quelques belles sépultures. La même riviere qu'on a passée le jour précédent, & qu'on repasse quatre ou cinq cosses au-delà de Nader, entoure les trois quarts de la ville & de la montagne, dont elle fait une Peninsule, & va se jetter dans le Gange après avoir long-temps serpenté. On fabrique, à Nader, de belles couvertures piquées, blanches, ou brodées de fleurs d'or, d'argent & de soie.

TAVERNIER. 1565.

Goualeor est une grande ville, mal bâtie, & divisée par une petite riviere. Une haute montagne, qui la borde au Couchant, est entourée d'une muraille flanquée de tours; &, dans cette enceinte, on voit quelques étangs formés par les pluies. Ce qu'on y seme réguliéement suffit pour la subsistance de la garnison. Aussi cette Place est-

Forteresse de Goualeor, Prison d'état.

TAVERNIER. 1665.

elle regardée comme une des meilleures de l'Inde. Sur la pente de la montagne au Nord-Ouest, on découvre une maison, bâtie par Scha-Jehan, qui commande toute la ville, & qui tient lieu de Forteresse. Au bas de cet édifice, Tavernier fut surpris de trouver plusieurs figures de démons, taillées dans le roc en bas-relief. Il en admira une, dont la hauteur est extraordinaire. Depuis que les Mogols sont établis dans cette contrée, Goualeor est comme la prison d'Etat. Scha-Jehan, n'ayant dû la couronne qu'à ses artifices, faisoit arrêter successivement tous les Princes & les Seigneurs dont il redoutoit le caractere ou la puissance, & les envoyoit à Gouleor; mais il leur laissoit la vie & l'usage de leur bien : au lieu qu'Aureng-zeb n'y faisoit conduire un prisonnier, que pour s'en défaire peu de jours après par le poison. Morat-Badke, le plus jeune de ses freres, y trouva la mort. On lui a fait, dans la ville, un magnifique tombeau, pour lequel on a bâti une Mosquée, avec une grande Place environnée de voutes & de boutiques. C'est l'usage des Indes, de joindre à tous les édifices publics une Place qui sert de mar-

ché, & d'y faire une fondation pour les pauvres (61). TAVERNIER. 1665.

A cinq cosses de Goualeor, on passe à gué une riviere qui se nomme Lant-ké. On trouve à Paterki-Sera, celle de Quarinadi, qu'on passe sur un pont de six grandes arches. Celle de Chamelnadi, qu'on rencontre à Dolpour, se passe en bateau & va se rendre dans le Gemena, entre Agra & Halabas. Celle de Sagounadi, entre Minaski-Sera & Agra, offre un Pont fort long & bâti de pierre de taille, qui se nomme Jaoulkapour. Suivant le calcul de l'Auteur, on compte cent six cosses de Seronge à Agra (62). Diverses rivieres.

Il seroit inutile de répéter, après lui, la route par Amadabath, qu'on a déja donnée dans la Relation de Mandeslo, s'il n'y joignoit les distances, & quantité de lieux, qui, n'étant pas nommés dans l'autre, peuvent former du-moins une Note utile (63). Quoi-

(61) Page 36.

(62) En les joignant à cent deux, de Surate à Brampour, & cent une de Brampour à Seronge, c'est trois cens neuf de Surate à Agra.

(63) De Surate à Baroche on compte 22 cosses;

22, de Baroche à Brodra:

18, de Brodra à Neriade:

20, de Neriade à Amadabath:

13, d'Amadabath à Panser:

14, de Panser à Masana:

14, de Masana à Chitpour:

TAVERNIER. 1665.

qu'il ne marque point le temps de ce Voyage, il mêle, à ses descriptions, quelques remarques échappées à Mandeslo, qui paroissent mériter aussi d'être conservées.

Tours incroyables des Charlatans Indiens.

En passant à Baroche, il accepta un logement chez les Anglois, qui ont un fort beau Comptoir dans cette ville. Quelques Charlatans Indiens ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, il eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils firent allumer un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes, dont ils se lierent le corps à nud, sans

12, de Chirpour à Balampour : 11, de Balampour à Antivar : 17, d'Antivar à Bargant : 15, de Bargant à Bimal : 15, de Bimal à Modra : 10, de Modra à Chalaour : 10, de Chalaour, à Cantap : 15, de Cantap à Setlana : 14, de Setlana à Palavaseny : 11, de Palavaseny à Pipars : 11, de Pipars à Mirda : 12, de Mirda à Boronda : 18, de Boronda à Coetchiel : 14, de Coetchiel à Bandar-Sonnery : 16, de Bandar-Sonnery Ladona : 12, de Ladona, ville, à Chasou : 17, de Chasou à Nuali : 19, de Nuali à Hindou : 10, d'Hindou à Baniana : 14, de Baniana à Vettapour, ville fort ancienne, où l'on fait des tapis de laine : 12, de Vetapour à Agra : ce qui fait par cette route, 415 cosses depuis Surate. On met ordinairement trente cinq ou quarante jours à faire cette route. *Ibid.* pages 51 & précédentes.

en ressentir aucun mal. Ensuite, prenant un petit morceau de bois, qu'ils planterent en terre, ils demanderent quel fruit on souhaitoit d'en voir sortir. On leur dit qu'on souhaitoit des Mangues. Alors, un des Charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier, qui vouloit le suivre dans cette opération, prit une place, d'où ses regards pouvoient pénétrer par une ouverture du linceul; & ce qu'il raconte ici semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux (64).

TAVERNIER. 1665.

(64) » J'apperçus, dit-» il, que cet homme, se » coupant la chair sous les » aisselles, avec un razoir, » il frottoit de son sang le » morceau de bois. Cha-» que fois qu'il se relevoit, » le bois croissoit à vûe » d'œil; & la troisieme, » il en sortit des branches, » avec des bourgeons. La » quatrieme fois, l'arbre » fut couvert de feuilles. » La cinquieme on y vit » des fleurs. Un Ministre » Anglois, qui étoit pré-» sent, avoit protesté d'a-» bord qu'il ne pouvoit » consentir que des Chré-» tiens assistassent à ce » spectacle : mais lorsque » d'un morceau de bois » sec il eut vû que ces gens-» là faisoient venir, en » moins d'une demi-heu-» re, un arbre de quatre » ou cinq pieds de haut, » avec des feuilles & des » fleurs comme au Prin-» temps, il se mit en devoir » de l'aller rompre, & dit » hautement qu'il ne don-» neroit jamais la Com-» munion à aucun de ceux » qui demeureroient plus » long-temps à voir de pa-» reilles choses : ce qui » obligea les Anglois de » congédier les Charla-» tans après leur avoir » donné la valeur de dix » ou douze écus, dont il se » retirerent fort satisfaits. » *Ibid.* pages 37 & 38.

TAVERNIER. 1665.

Dans le petit Voyage qu'il fit à Cambaye, en se détournant de cinq ou six cosses, il n'observa rien dont Mandeslo n'ait fait la description; mais, à son tour, il passa par un village, qui n'est qu'à trois cosses de cette ville, où l'on voit une Pagode, célebre par les offrandes de la plûpart des Courtisanes de l'Inde. Elle est remplie de nudités, entre lesquelles on découvre particuliérement une grande figure, que l'Auteur prit pour un Apollon, dans un état fort indécent. Les vieilles Courtisanes, qui ont amassé une somme d'argent dans leur jeunesse, en achetent de petites Esclaves, qu'elles forment à tous les exercices de leur profession; & ces petites filles, que leurs Maîtresses menent à la Pagode, dès l'âge d'onze ou douze ans, regardent comme un bonheur d'être offertes à l'Idole (65). Cet infâme Temple est à six cosses de Chid-Abad, où Mandeslo visita un des plus beaux jardins du grand Mogol.

A l'occasion de la riviere d'Amadabath, qui est sans pont, & que les paysans passent à la nage, après s'être lié, entre l'estomach & le ventre, une peau de bouc qu'ils remplissent de

(65) *Ibid.* page 39.

vent, il remarque que pour faire passer leurs enfans, ils les mettent dans des pots de terre, dont l'embouchure est haute de quatre doigts, & qu'ils poussent devant eux. Pendant qu'il étoit dans cette ville, un paysan & sa femme passoient un jour, avec un enfant de deux ans, qu'ils avoient mis dans un de ces pots, d'où il ne lui sortoit que la tête. Vers le milieu de la riviere, ils trouverent un petit banc de sable sur lequel étoit un gros arbre que les flots y avoient jetté. Ils pousserent le pot dans cet endroit, pour y prendre un peu de repos. Comme ils approchoient du pied de l'arbre, dont le tronc s'élevoit un peu au-dessus de l'eau, un serpent, qui sortit d'entre les racines, sauta dans le pot. Le pere & la mere fort effrayés abandonnerent le pot, qui fut emporté par le courant de l'eau, tandis qu'ils demeurerent à demi-morts au pied de l'arbre. Deux lieues plus bas, un Banian & sa femme, avec leur enfant, se lavoient, suivant l'usage du pays, avant que d'aller prendre leur nourriture. Ils virent, de loin, ce pot sur l'eau, & la moitié d'une tête qui paroissoit hors de l'embouchure. Le Banian se hâte d'aller au secours, & pousse le pot à la

TAVERNIER. 1665.

TAVERNIER. 1665.

rive. Auſſi-tôt, la mere, ſuivie de ſon enfant, s'approche pour aider à l'autre à ſortir. Alors, le ſerpent, qui n'avoit fait aucun mal au premier, ſort du pot, ſe jette ſur l'enfant du Banian, ſe lie au-tour de ſon corps par divers replis, le pique & lui jette ſon venin, qui lui cauſe une prompte mort. Deux Payſans ſuperſtitieux, ſe perſuaderent facilement qu'une avanture ſi extraordinaire étoit arrivée par une ſecrette diſpoſition du Ciel, qui leur ôtoit un enfant pour leur en donner un autre. Mais le bruit de cet événement s'étant répandu, les véritables parens, qui en furent informés, redemanderent leur enfant; & leurs prétentions devinrent le ſujet d'un différend fort vif. L'affaire fut portée devant l'Empereur, qui ordonna que l'enfant fût reſtitué à ſon pere (66).

Tavernier prend plaiſir à s'étendre ſur diverſes Hiſtoires, dont on lui fit le récit dans la même ville : mais le goût de la vérité doit faire mettre quelque différence entre ce qu'il rapporte ſur le témoignage d'autrui, ou ſur celui de ſes propres yeux. Il confirme ce qu'on a lû dans Mandeſlo, de la multitude de ſinges qu'on rencontre ſur la

(66) Pages 42 & précédentes.

route, & du danger qu'il y a toujours à les irriter. Un Anglois, qui en tua un d'un coup d'arquebuse, faillit d'être étranglé par soixante de ces animaux, qui descendirent du sommet des arbres, & dont il ne fut délivré que par le secours qu'il reçut d'un grand nombre de Valets. En passant à Chitpour, assez bonne ville, qui tire son nom du Commerce de ces toiles peintes qu'on nomme chites, Tavernier vit, dans une grande Place, quatre ou cinq lions qu'on amenoit pour les apprivoiser. La méthode des Indiens lui parut curieuse. On attache les lions par les pieds de derriere, de douze en douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu bien affermi. Ils ont au cou une autre corde, dont le Maître tient le bout à la main. Les pieux sont plantés sur une même ligne; & sur une autre parallele, éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde, de la longueur de l'espace qui est occupé par les lions. Les deux cordes, qui tiennent chacun de ces animaux attachés par les pieds de derriere, leur laissent la liberté de s'élancer jusqu'à la corde paralelle, qui sert de borne à ceux qui sont au-de-là, pour les irriter par quelques pierres ou quelques petits mor-

TAVERNIER. 1665.

Danger d'irriter les singes.

Comment on apprivoise les lions.

TAVERNIER. 1665. ceaux de bois qu'ils leur jettent. Une partie du Peuple accourt à ce spectacle. Lorsque le lion provoqué s'est élancé vers la corde, il est ramené au pieu par celle que le Maître tient à la main. C'est ainsi qu'il s'apprivoise insensiblement; & l'auteur fut témoin de cet exercice, à Chitpour, sans sortir de son carosse (67).

Rencontre de cinquante-sept Fakirs & de leurs chefs.

Le jour suivant lui offrit un autre amusement, dans la rencontre d'une bande de Fakirs, ou de Dervis Mahométans. Il en compta cinquante-sept, dont le Chef, ou le Supérieur, avoit été grand Ecuyer de l'Empereur Jehan-Guir, & s'étoit dégoûté de la Cour à l'occasion de la mort de son petit-fils, qui avoit été étranglé par l'ordre de ce Monarque. Quatre autres Fakirs, qui tenoient le premier rang après le Supérieur, avoient occupé des Emplois considérables à la même Cour. L'habillement de ces cinq Chefs consistoit en trois ou quatre aunes de toile, couleur orangée, dont ils se faisoient comme des ceintures, avec le bout passé entre les jambes & relevé par derriere jusqu'au dos pour mettre la pudeur à couvert; & sur les épaules, une peau de tigre, attachée sous

(67) Page 46.

TAVERNIER. 1665.

le menton. Devant eux, on menoit en main huit beaux chevaux, dont trois avoient des brides d'or & des selles couvertes de lames du même métal, & les cinq autres des brides d'argent & des selles couvertes aussi de lames d'argent, avec une peau de léopard sur chacune. L'habit du reste des Dervis étoit une simple corde, qui leur servoit de ceinture, sans autre voile pour l'honnêteté, qu'un petit morceau d'étoffe. Leurs cheveux étoient liés en tresse au-tour de la tête, & formoient une espece de turban. Ils étoient tous armés, la plûpart d'arcs & de fleches, quelques-uns de mousquets, & d'autres de demi-piques, avec une sorte d'arme inconnue en Europe, qui est, suivant la description de l'Auteur, un cercle de fer tranchant, de la forme d'un plat dont on auroit ôté le fond. Ils s'en passent huit ou dix au-tour du cou comme une fraise; & les tirant lorsqu'ils veulent s'en servir, ils les jettent avec tant de force, comme nous ferions voler une assiette, qu'ils coupent un homme presqu'en deux par le milieu du corps (68). Chaque Dervis avoit aussi une espece de cor-de-chasse, dont ils sonnent en arrivant

Arme inconnue en Europe.

(68) Page 47.

TAVERNIER. 1665.

dans quelque lieu, avec un autre instrument de fer, à peu près de la forme d'une truelle. C'est avec cet instrument, que les Indiens portent ordinairement dans leurs voyages, qu'ils raclent & nettoient la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter, & qu'après avoir ramassé la poussiere en monceau, ils s'en servent comme de matelas pour être couchés plus mollement. Trois des mêmes Dervis étoient armés de longues épées, qu'ils avoient achetées apparemment des Anglois & des Portugais. Leur bagage étoit composé de quatre coffres, remplis de Livres Arabes ou Persans, & de quelques ustenciles de cuisine. Dix ou douze bœufs, qui faisoient l'arriere-garde, servoient à porter ceux qui étoient incommodés de la marche.

Camps des Dervis.

Lorsque cette religieuse troupe fut arrivée dans le lieu où Tavernier s'étoit arrêté, avec cinquante personnes de son escorte & de ses domestiques, le Supérieur, qui le vit si bien accompagné, demanda qui étoit cet Aga, & le fit prier ensuite de lui céder son poste, parce qu'il lui paroissoit commode pour y camper avec ses Dervis. L'Auteur, informé du rang des cinq Chefs, se disposa de bonne grace à leur

faire cette civilité. Auſſi-tôt la place fut arroſée de quantité d'eau, & ſoigneuſement raclée. Comme on étoit en hyver, & que le froid étoit aſſez piquant, on alluma deux feux pour les cinq principaux Dervis, qui ſe placerent au milieu, avec la facilité de pouvoir ſe chauffer devant & derriere. Dès le même ſoir, ils reçurent dans leur camp la viſite du Gouverneur d'une ville voiſine, qui leur fit apporter du riz & d'autres rafraîchiſſemens. Leur uſage, pendant leurs courſes, eſt d'envoyer quelques-uns d'entr'eux à la quête, dans les habitations voiſines; & les vivres qu'ils obtiennent ſe diſtribuent avec égalité dans toute la troupe. Chacun fait cuire ſon riz. Ce qu'ils ont de trop eſt donné aux pauvres, & jamais ils ne ſe reſervent rien pour le lendemain (69). TAVERNIER. 1665.

Bargant eſt le Domaine d'un Raja, dont les Vaſſaux paſſent pour des Brigands, redoutables aux Voyageurs: mais quelques préſens que Tavernier fit à leurs Chefs lui firent obtenir un traitement fort civil & lui procurerent même une eſcorte. Le Pays qui eſt entre Antivar & Mirda, n'eſt pas plus ſûr. On compte trois journées, par des

(69) Page 47.

TAVERNIER. 1665.

montagnes qui appartiennent à des Rajas tributaires du grand Mogol, auxquels ce Prince donne en revanche des emplois dans ses armées, qui leur rapportent plus que le tribut qu'ils lui payent. Mirda est une grande ville, mal bâtie, où Tavernier eut le désagrément de trouver tous les Carvanseras remplis, parce que la tante de l'Empereur, femme de Scha Hest-Kham, y passoit alors avec sa fille. L'Auteur se vit obligé de faire dresser sa tente, sur une digue bordée de grand arbres; & deux heures après, il fut surqris de voir quinze ou vingt éléphans, qui vinrent briser une partie de ces arbres, avec leurs trompes, dont ils cassoient les plus grosses branches comme nous rompons celles du plus petit arbrisseau. Ce ravage étoit ordonné par la Princesse, pour se vanger du mépris des Habitans de Mirda, qui ne lui avoient pas fait l'accueil & les présens qu'ils lui devoient. Nuali & Hindou sont deux villes, où se fait, comme dans le Pays, dont elles sont environnées, l'indigo plat, qui est rond, & le plus cher des Indes, parce qu'il passe pour le meilleur (70).

Vengeance d'une Princesse.

(70) Pages 51 & precédentes.

Après la description de cette route, supposons Tavernier dans la ville Impériale d'Agra. Elle est, dit-il, à vingt sept degrés trente une minutes de latitude, dans un terroir sabloneux, qui l'expose pendant l'été à d'excessives chaleurs. C'est la plus grande ville des Indes, & la résidence ordinaire des Empereurs Mogols. Les Maisons des Grands y sont belles & bien bâties : mais celles des Particuliers, comme dans toutes les autres villes des Indes, n'ont rien d'agréable. Elles sont écartées les unes des autres & cachées par la hauteur des murailles, dans la crainte qu'on n'y puisse appercevoir les femmes ; ce qui rend toutes ces villes beaucoup moins riantes que celles de l'Europe. TAVERNIER. 1665.

Les édifices les plus remarquables d'Agra, sont le Palais Impérial, & quelques belles sépultures. Le Palais est un grand espace, environné d'une double muraille, qui dans quelques endroits est flanquée d'une terrasse, sur laquelle on a bâti de petits logemens pour quelques Officiers de la Cour. Le Gemena coule devant cette enceinte, mais entre le mur exterieur & la riviere, on a formé une grande Place, où se font les combats des éléphans. Taver- Palais Impérial d'Agra.

TAVERNIER. 1665. nier observe qu'on a choisi cette Place proche de l'eau, parce que l'éléphant victorieux seroit difficile à gouverner, si l'on n'employoit l'artifice pour le pousser dans la riviere, en attachant, au bout d'une demi-pique, des fusées & des petards où l'on met le feu. On le chasse ainsi vers l'eau, dans laquelle il n'est pas plutôt à la profondeur de deux ou trois pieds, que sa fureur s'appaise (71).

Tavernier obtient la permission de le voir.

Du côté de la ville, on trouve une autre Place devant le Palais. La premiere porte qui n'a rien de magnifique, est gardée par quelques Soldats. Lorsque les grandes chaleurs d'Agra forcent l'Empereur de transporter sa Cour à Dehli, ou lorsqu'il se met en campagne avec son armée, il donne la garde de son thresor au plus fidelle de ses Omrahs, qui ne s'éloigne pas nuit & jour de cette porte, où il a son logement. Ce fut dans une de ces absences du Monarque, que Tavernier obtint la permission de voir le Palais. Toute la Cour étant partie pour Dehli, le gouvernement du Palais d'Agra fut confié à un Seigneur qui aimoit les Européens. *Velant*, chef du Comptoir Hollandois, l'alla saluer aussi-tôt, &

(71) Page 69.

lui offrit, en épiceries, en cabinets du Japon, & en beaux draps de Hollande, un présent d'environ six mille écus. Tavernier, qui étoit présent, eut occasion d'admirer la générosité Mogole. Ce Seigneur reçut le compliment avec politesse; mais se trouvant offensé du présent, il obligea les Hollandois de le remporter, en leur disant que par considération & par amitié pour les Franguis, il prendroit seulement une petite cane, de six qu'ils lui offroient. C'étoit une de ces cannes du Japon, qui croissent par petits nœuds. Encore fallut-il en ôter l'or dont on l'avoit enrichie, parce qu'il ne la voulut recevoir que nûe. Après les complimens, il demanda au Directeur Hollandois ce qu'il pouvoit faire pour l'obliger; & Velant l'ayant prié de permettre, que dans l'absence de la Cour, il pût voir, avec Tavernier, l'interieur du Palais, cette grace leur fut accordée. On leur donna six hommes pour les conduire.

TAVERNIER. 1665.

Premiere Cour & ses Portiques.

La premiere porte, qui sert de logement au Gouverneur, est une voute longue & obscure, après laquelle on entre dans une grande cour, environnée de Portiques, comme la Place royale de Paris. La galerie qui est en face

TAVERNIER. 1665.

est plus large & plus haute que les autres. Elle est soutenue de trois rangs de colonnes. Sous celles qui regnent des trois autres côtés de la cour, & qui sont plus étroites & plus basses, on a menagé plusieurs petites chambres pour les Soldats de la garde. Au milieu de la grande galerie, on voit une niche, pratiquée dans le mur, où l'Empereur se rend par un petit escalier dérobé ; & lorsqu'il y est assis, on ne le découvre que jusqu'à la poitrine, à peu près comme un buste. Il n'a point alors de gardes au-tour de lui, parce qu'il n'a rien à redouter, & que de tous les côtés cette place est inaccessible. Dans les grandes chaleurs, il a seulement, près de sa personne, un Eunuque, ou même un de ses enfans, pour l'éventer. Les Grands de la Cour se tiennent dans la galerie qui est au-dessous de cette niche (72).

Niche de l'Empereur.

Seconde Cour.

Au fond de la cour, à main gauche, on trouve un second portail, qui donne entrée dans une autre grande cour, environnée de galeries, comme la premiere, sous lesquelles on voit aussi de petites chambres pour quelques Offi-

(72) Page 61. Cette description est plus nette que celle de Rhoe & de Mandeslo ; mais Tavernier n'emploie pas les mêmes noms.

ciers

ciers du Palais. De cette seconde cour, on passe dans une troisieme, qui contient l'appartement Impérial. Scha Jehan avoit entrepris de couvrir d'argent toute la voute d'une grande galerie qui est à main droite. Il avoit choisi pour l'exécution de cette magnifique entreprise, un François, qui se nommoit Augustin de *Bourdeaux*. Mais, ayant besoin d'un Ministre intelligent pour quelques affaires qu'il avoit à Goa, il y envoya cet Artiste; & les Portugais, qui lui reconnurent assez d'esprit pour le trouver redoutable, l'empoisonnerent à Cochin (73). La galerie est demeurée peinte de feuillages d'or & d'azur. Tout le bas est revêtu de tapis. On y voit des portes, qui donnent entrée dans plusieurs chambres quarrées, mais fort petites. Tavernier se contenta d'en faire ouvrir deux, parce qu'on l'assura que toutes les autres leur ressembloient. Les trois autres côtés de la cour sont ouverts, & n'ont qu'une simple muraille à hauteur d'appui. Du côté qui regarde la riviere, on trouve un Divan, ou un Belvedere, en saillie, où l'Empereur vient s'asseoir, pour se donner le plaisir de voir ses Brigantins ou le combat des

TAVERNIER. 1665.

Cour Impériale. Riche dessein.

(73) Page 62.

TAVERNIER. 1665.

Autre projet d'une richesse surprenante.

bêtes farouches. Une galerie lui sert de vestibule ; & le dessein de Scha-Jehan étoit de la revêtir d'une treille de rubis & d'émeraudes, qui devoient representer au naturel les raisins verds & ceux qui commencent à rougir ; mais ce dessein, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, & qui demandoit plus de richesses que l'Indoustan n'en put fournir, est demeuré imparfait. On ne voit que deux ou trois seps d'or, avec leurs feuilles, comme tout le reste devoit être, émaillés de leurs couleurs naturelles, & chargés d'émeraudes, de rubis & de grenats, qui font les grappes. Au milieu de la cour, on admire une grande cuve d'eau, d'une seule pierre grisâtre, de quarante pieds de diametre (74), avec des dégrés, dedans & dehors, pratiqués dans la même pierre, pour monter & descendre.

Pourquoi les Tombeaux d'Agra sont magnifiques.

Il paroît que la curiosité de Tavernier reçut ici des bornes ; ce qui s'accorde avec le témoignage des autres Voyageurs, qui parlent des appartemens de l'Empereur comme d'un lieu impénétrable. Il passe aux sépultures d'Agra & des lieux voisins, dont il vante la beauté. Les Eunuques du Palais ont

(74) *Ibidem.*

presque tous l'ambition de se faire bâtir un magnifique Tombeau. Lorsqu'ils ont amassé beaucoup de biens, la plûpart souhaiteroient d'aller à la Mecque, pour y porter de riches présens. Mais le grand Mogol, qui ne voit pas sortir volontiers l'argent de ses Etats, leur accorde rarement cette permission; & leurs richesses leur devenant inutiles, ils en consacrent la plus grande partie à ces édifices, pour laisser quelque mémoire de leur nom (75). Entre tous les Tombeaux d'Agra, on distingue particuliérement celui de l'Impératrice, femme de Scha-Jehan. Ce Monarque le fit élever proche du Tasimakan, grand Bazar, où se rassemblent tous les Etrangers; dans la seule vûe de lui attirer plus d'admiration. Ce Bazar ou ce Marché, est composé de six grandes cours, entourées de Portiques, sous lesquels on voit des boutiques & des chambres, où il se fait un prodigieux commerce de toiles. Le Tombeau de l'Impératrice est au Levant de la ville, le long de la riviere, dans un grand espace fermé de murailles, sur lesquelles on a fait regner une petite galerie. Cet espace est une sorte de jardin en compartimens, comme le parterre des

TAVERNIER. 1665.

Description du plus beau.

(75) Page 62.

TAVERNIER. 1665. nôtres, avec cette différence, qu'au lieu de sable, c'est du marbre blanc & noir. On y entre par un grand Portail. A gauche, on découvre une belle galerie, qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le Mufti se rend à des heures reglées, pour y faire la priere. Un peu au-de-là du milieu de l'espace, on voit trois grandes Plates-formes, élevées l'une sur l'autre, & chacune accompagnée de quatre tours, d'où l'on annonce ces heures. Au-dessus s'éleve un dôme, qui n'a guere moins d'éclat que celui du Val-de-Grace. Le dedans & le dehors sont également revêtus de marbre blanc. C'est sous ce dôme qu'on a placé le tombeau; quoique le corps de l'Impératrice ait été déposé sous une voute, qui est au-dessous de la premiere Plate-forme. Les memes cérémonies, qui se font dans ce lieu souterain, s'observent sous le dôme autour du tombeau; c'est-à-dire, que de temps en temps, on y change les tapis, les chandeliers, & les autres ornemens. On y trouve toujours aussi quelques Mullahs en prieres. Tavernier vit commencer & finir ce grand ouvrage, auquel il assure qu'on employa ving deux ans, & le travail continuel de vingt

Dépense & durée du travail.

mille hommes (76). On prétend, dit-il, que les seuls échaffaudages ont coûté plus que l'ouvrage entier, parce que manquant de bois on étoit contraint de les faire de brique, comme les cintres de toutes les voutes; ce qui demandoit un travail & des frais immenses. Scha Jehan avoit commencé à se bâtir un tombeau de l'autre côté de la riviere: mais la guerre qu'il eut avec ses Enfans interrompit ce dessein, & l'heureux Aureng-zeb, son successeur, ne se fit pas un devoir de de l'achever. Deux milles hommes, sous le commandement d'un Eunuque, veillent sans cesse à la garde du Mausolée de l'Impératrice & du Tasimakan (77).

TAVERNIER. 1665.

Les tombeaux des Eunuques n'ont qu'une seule Plate-forme, avec quatre petites chambres aux quatre coins. A la distance d'une lieue des murs d'Agra, on visite la sépulture de l'Empereur Ekbar. En arrivant du côté de Dehly, on rencontre près d'un grand Bazar, un jardin, qui est celui de Jehan Guir, Pere de Scha-Jehan. Le dessus du Portail offre une peinture de son tombeau, qui est couvert d'un grand voile noir, avec plusieurs flambeaux

Peinture qui represente des Jésuites.

(76) Page 63. (77) Page 64.

TAVERNIER. 1665.

de cire blanche, & la figure de deux Jésuites aux deux bouts. On est étonné que Scha-Jehan, contre l'usage du Mahométisme, qui défend les Images, ait souffert cette représentation. Tavernier la regarde comme un monument de sa reconnoissance, pour quelques leçons de Mathématique que ce Prince & son Pere avoient reçues des Jésuites. Il ajoute que dans une autre occasion, Scha-Jehan n'eut pas pour eux la même indulgence. Un jour qu'il étoit allé voir un Armenien nommé Corgia, qu'il aimoit beaucoup, & qui étoit tombé malade, les Jésuites dont la maison étoit voisine, firent malheureusement sonner leur cloche. Ce bruit, qui pouvoit incommoder l'Armenien, irrita tellement l'Empereur, que dans sa colere il ordonna que la cloche fût enlevée & pendue au cou de son éléphant. Quelques jours après, revoiant cet animal avec un fardeau qui étoit capable de lui nuire, il fit porter cette cloche à la Place du Kutual, où elle est demeurée depuis. Corgia passoit pour excellent Poëte. Il avoit été élevé avec Scha-Jehan, qui avoit pris du goût pour son esprit, & qui le combloit de richesses & d'honneurs; mais ses promesses & ses menaces n'avoient pû lui

Cloche enlevée à ces Peres, par Scha-Jehan.

faire embrasser la Religion de Mahomet (78). TAVERNIER. 1665.

Tavernier, toujours indépendant de l'ordre, décrit la route d'Agra à Dehli; sans expliquer à quelle occasion ni dans quel temps il fit ce voyage. Il compte soixante huit cosses entre ces deux villes (79). A Goudki-Sera, qui n'est qu'à onze cosses d'Agra, il vit une des plus grandes Pagodes des Indes, accompagnée d'un Hôpital pour les singes. Cette Pagode, qui se nomme *Matura*, étoit autrefois beaucoup plus respectée qu'aujourd'hui; & cette différence ne vient que du changement de la riviere de Gemena, qui passoit autrefois au pied du Bourg, & qui ayant pris son cours au Nord, & n'en passant plus qu'à la distance d'une grande cosse, a fait perdre aux Pelerins Banians la commodité de s'y laver, suivant leur usage, avant que d'entrer dans la Pagode. Route de Dehli.

Dehli est une grande ville, située sur le Gemena, qui coule du Nord au Sud, & qui prenant ensuite son cours Situation de cette ville.

(78) Pages 64.

(79) D'Agra à Goudki-Sera, on compte six cosses; cinq de Goudki-Sera à Chcki-Sera; seize, de Cheki-Sera à Kotki-Sera; quinze, de Kotki-Sera à Pelvelki-Sera; dix-huit, de Pelvelki Sera à Badelpour; & huit de Badelpour à Delhi. *Pages* 59 & 60.

TAVERNIER. 1665. du Couchant au Levant, après avoir passé par Agra & Kadiove, va se perdre dans le Gange. Scha Jehan rebuté des chaleurs d'Agra, fit bâtir près de Dehly une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Jehannabad*, qui signifie ville de Jehan. Le climat y est plus temperé. Mais, depuis cette fondation, Dehly est tombée presque en ruines, & n'a que des pauvres pour Habitans; à l'exception de trois ou quatre Seigneurs, qui, lorsque la Cour est à Jehannabad, s'y établissent dans de grand enclos, où ils font dresser leur tentes. Un Jésuite, qui suivoit la Cour d'Aureng-zeb, prenoit aussi son logement à Dehly.

Jehannabad, bâtie par Scha Jehan.

Sa description.

Jehannabad, que le peuple par corruption, nomme aujourd'hui *Jannabat*, est devenu une fort grande ville, & n'est séparée de l'autre que par une simple muraille. Toutes ses maisons sont bâties au milieu d'autant de grands enclos. On entre, du côté de Dehly, par une longue & large rue, bordée de voutes, dont le dessus est en Plateforme, & qui servent de retraite aux Marchands. Cette rue se termine à la grande Place, où est le Palais de l'Empereur. Dans une autre, fort droite & fort large, qui vient se rendre à la

même Place, vers une autre porte du Palais, on ne trouve que de gros Marchands qui n'ont point de boutique extérieure.

TAVERNIER. 1665.

Palais de Jehannabad.

Le Palais Impérial n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit. Les murailles sont de belle pierre de taille, avec des creneaux & des tours. Les fossés sont pleins d'eau, & revétus de la même pierre. Le grand Portail du Palais n'a rien de magnifique, non plus que la premiere cour, où les Seigneurs peuvent entrer sur leurs éléphans. Mais, après cette cour, on trouve une sorte de rue, ou de grand passage, dont les deux côtés sont bordés de beaux Portiques, sous lesquels une partie de la garde à cheval se retire dans plusieurs petites chambres. Ils sont élevés d'environ deux pieds; & les chevaux, qui sont attachés en dehors à des anneaux de fer, ont leurs mangeoires sur les bords. Dans quelques endroits, on y voit de grandes portes, qui conduisent à divers appartemens; ce passage est divisé par un canal plein d'eau, qui laisse un beau chemin des deux côtés, & & qui forme de petits bassins à d'égales distances. Il mene jusqu'à l'entrée d'une grande cour, où les Omrahs font la garde en personne. Cette cour est en-

TAVERNIER. 1665.

vironée de logemens assez bas, & les chevaux sont attachés devant chaque porte. De la seconde cour, on passe dans une troisieme, par un grand Portail, à côté duquel on voit une petite salle, élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend les vestes dont l'Empereur honore ses Sujets ou les Etrangers. Un peu plus loin, sous le même Portail, est le lieu où se tiennent les tambours, les trompettes, & les hautbois, qui se font entendre quelques momens avant que l'Empereur se montre au Public, & lorsqu'il est prêt à se retirer. Au fond de cette troisieme cour on découvre le Divan, ou la salle d'audience, qui est élevée de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & tout-à-fait ouverte de trois côtés. Trente deux colomnes de marbre, d'environ quatre pieds en quarré, avec leur piedestal & leurs moulures, soutiennent la voute. Scha Jehan s'étoit proposé d'enrichir cette salle des plus beaux Ouvrages Mosaïques, dans le goût de la Chapelle de Florence; mais, après en avoir fait faire l'essai sur deux ou trois colomnes, il desespéra de pouvoir trouver assez de pierres précieuses pour un si grand dessein; & n'étant pas moins rebuté par la dépen-

Salle d'Audience.

se, il se détermina pour une peinture en fleurs. TAVERNIER. 1665.

C'est au milieu de cette Salle, & près du bord qui regarde la cour, en maniere de théâtre, qu'on dresse le thrône où l'Empereur donne audience, & dispense la Justice. C'est un petit lit, de la grandeur de nos lits de camps, avec ses quatre colonnes, un ciel, un dossier, un traversin & la courte-pointe. Toutes ces pieces sont couvertes de diamans : mais lorsque l'Empereur s'y vient asseoir, on étend sur le lit une couverture de brocard d'or, ou de quelque riche étoffe piquée. Il y monte par trois petites marches, de deux pieds de long. A l'un des côtés, on éleve un Parasol, sur un bâton de la longueur d'une demi-pique ; & l'on attache à chaque colomne du lit une des armes de l'Empereur ; c'est-à-dire, sa rondache, son sabre, son arc, son carquois & ses fleches. Thrône Impérial.

Dans la Cour, au-dessous du thrône, on a menagé une place de vingt pieds en quarré, entourée de balustres, qui sont couverts tantôt de lames d'argent, & tantôt de lames d'or. Les quatres coins de ce parquet sont la place des Secretaires d'Etat, qui sont aussi la fonction d'Avocat dans les Causes civiles & cri-

TAVERNIER. 1665.

Musique pendant le Conseil.

minelles. Le tour de la balustrade est occupé par les Seigneurs, & par les Musiciens; car, pendant le Divan même, on ne cesse point d'entendre une musique fort douce, dont le bruit n'est pas capable d'apporter de l'interruption aux affaires les plus sérieuses. L'Empereur, assis sur son thrône, a près de lui quelqu'un des premiers Seigneurs, ou ses seuls Enfans. Entre onze heures & midi, le premier Ministre d'Etat vient lui faire l'exposition de tout ce qui s'est passé dans la chambre où il préside, qui est à l'entrée de la premiere cour; & lorsque son rapport est fini, l'Empereur se leve. Mais pendant que ce Monarque est sur le thrône, il n'est permis à personne de sortir du Palais. Tavernier fait valoir l'honneur qu'on lui fit de l'exempter de cette loi (80).

(80) » Un jour, dit-il, » quelques affaires pressantes m'obligeant de sortir, tandis que l'Empereur étoit au Divan, le » Capitaine des gardes » m'arrêta par le bras & » me dit brusquement que » je n'irois pas plus loin. » Je contestai quelque » temps avec lui: mais » voiant qu'il me traitoit » rudement, je portai la » main à mon cangiar, & » je l'aurois frappé dans » dans la colere où j'étois, » si trois ou quatre gar» des, qui virent mon ac» tion, ne m'avoient re» tenu. Heureusement » pour moi, le Nabab, ou » le premier Ministre, qui » étoit oncle de l'Empe» reur, passa dans le mê» me temps, & s'étant in» formé du sujet de notre

Vers le milieu de la cour, on trouve un petit Canal, large d'environ six pouces, où pendant que le Roi est sur son thrône tous ceux qui viennent à l'audience doivent s'arrêter. Il ne leur est pas permis d'avancer plus loin sans sans être appellés; & les Ambassadeurs mêmes ne sont pas exempts de cette loi. Lorsqu'un Ambassadeur est venu jusqu'au Canal, l'Introducteur crie vers le Divan où l'Empereur est assis, que le Ministre de telle Puissance souhaite de parler à Sa Majesté Alors un Sécretaire d'Etat en avertit l'Empereur, qui feint souvent de ne pas l'entendre: mais quelques momens après, il leve les yeux; & les jettant sur l'Ambassadeur, il donne ordre au même Sécretaire de lui faire signe qu'il peut s'approcher.

TAVERNIER. 1665.

Canal qui sert de borne devant le thrône.

De la Salle du Divan, on passe à

Petite Mosquée Impériale.

» querelle, ordonna au » Capitaine des gardes de » me laisser sortir. Ensuite, ayant rendu compte » à l'Empereur de ce qui » s'étoit passé, il m'envoia le soir un de ses » gens, pour me dire que » Sa Majesté vouloit que » j'eusse la liberté d'entrer » au Palais & d'en sortir à » mon gré, pendant qu'elle seroit au Divan; de» quoi j'allai faire le lendemain mes remercimens au Nabab. *Ibid.* page 87. On est en peine, ici, à quel titre un Particulier tel que l'Auteur, qui ne fait dans tout ce Voyage que le rôle de Jouaillier, osoit violer une loi de l'Empire. La faveur qu'il obtint cause moins d'embarras; elle fait honneur à la bonté d'Aureng-zeb pour les Etrangers,

TAVERNIER. 1665.

gauche sur une terrasse, d'où l'on découvre la riviere; & sur laquelle donne la porte d'une petite chambre, d'où l'Empereur passe au Serrail. A la gauche de cette même cour, on voit une petite Mosquée, fort bien bâtie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré, qu'on le croiroit d'or massif. C'est dans cette Chapelle que l'Empereur fait chaque jour sa priere, excepté le Vendredi, qu'il doit se rendre à la grande Mosquée. On tend, ce jour-là, au-tour des degrés, un gros rets de cinq ou six pieds de haut, dans la crainte que les éléphans n'en approchent, & par respect pour la Mosquée même. Cet édifice, que Tavernier trouva très beau, est assis sur une grande Plateforme, plus élevée que les Maisons de la ville; & l'on y monte par divers escaliers.

Ecuries du grand Mogol à Jehannabad.

Le côté droit de la cour du thrône est occupé par des Portiques, qui forment une longue galerie, élevée d'environ un pied & demi au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs portes, qui regnent le long de ces Portiques, donnent entrée dans les Ecuries Impériales, qui sont toujours remplies de très beaux chevaux. Tavernier assure que

le moindre a couté trois mille écus, & que le prix de quelques-uns va jusqu'à dix mille. Au-devant de chaque porte, on suspend une nate de Bambou, qui se fend aussi menu que l'osier; mais au lieu que nos petites tresses d'osier se lient avec de l'osier même, celles de Bambou sont liées avec de la soie torse, qui représente des fleurs; & ce travail, qui est fort délicat, demande beaucoup de patience. L'effet de ces nattes est d'empêcher que les chevaux ne soient tourmentés des mouches. Chacun a d'ailleurs deux Palefreniers, dont l'un ne s'occupe qu'à l'éventer. Devant les Portiques, comme devant les portes des Ecuries, on met aussi des nattes, qui se baissent & se levent suivant le besoin; & le bas de la galerie est couvert de fort beaux tapis, qu'on retire le soir, pour faire, dans le même lieu, la litiere des chevaux. Elle ne se fait que de leur fiente, qu'on écrase un peu, après l'avoir fait sécher au Soleil. Les chevaux qui passent aux Indes, de Perse, ou d'Arabie, ou du pays des Usbecks, trouvent un grand changement dans leur nourriture. Dans l'Indoustan, comme dans le reste des Indes, on ne connoît ni le foin, ni l'avoine. Chaque

TAVERNIER, 1663.

Maniere d'y nourrir les chevaux.

TAVERNIER. 1665.

cheval reçoit le matin, pour sa portion, deux ou trois pelotes, composées de farine de froment & de beurre, de la grosseur de nos pains d'un sou. Ce n'est pas sans peine qu'on les accoutume à cette nourriture, & souvent on a besoin de quatre ou cinq mois pour leur en faire prendre le goût. Le Palfrenier leur tient la langue d'une main; & de l'autre, il leur fourre la pelote dans le gosier. Dans la saison des cannes de sucre ou de millet, on leur en donne à midi. Le soir, une heure ou deux avant le coucher du Soleil, ils ont une mesure de poids chiches, écrasés entre deux pierres & trempés dans l'eau (81).

Tavernier visite plusieurs villes de l'Empire avec Bernier.

Tavernier partit d'Agra le 25 de Novembre 1665, pour visiter quelques villes de l'Empire, avec Bernier, auquel il donne le titre de Médecin de l'Empereur (82), quoiqu'on ait lû, dans sa propre Relation, qu'il avoit quitté alors le service de ce Monarque pour s'attacher à Daneck-Mend-Scha, Sécretaire d'Etat pour les affaires Etrangeres. Le Journal de leur route est d'autant plus curieux, que les observations qu'il contient leur ayant été communes, il peut passer pour un supplément aux Mé-

(81) Page 59. (82) Page 66.

moires de Bernier, dont on a regretté que tous les papiers n'eussent pas vû le jour (83).

Le premier jour de leur départ, ils firent trois cosses, qui les conduisirent à un mauvais Carvansera. Le lendemain, ils en firent six jusqu'à Beruzadab, petite ville, où Tavernier toucha huit mille roupies, qui lui étoient dûes par un Seigneur Mogol pour le payement de quelques marchandises. Les cinq jours suivans, ils passerent par Morlides, qui est à neuf cosses de Beruzadab; par Estanja, à quatorze cosses de Morlides; par Haji-mal, à douze cosses d'Estanja; par Sekandera, à treize cosses d'Haji-mal; & par Sankal, à quatorze de Sakandera (84). Le premier Décembre, ils rencontrerent cent dix charettes, tirées chacune par six bœufs, & chacune portant cinquante milles roupies. C'étoit le revenu de la Province de Bengale, qui, toutes charges payées, & la bourse du Gouverneur remplie, monte à 5500000 rou-

(83) Il dit en finissant, que pour ses autres Avantures, dont Mr Thevenot étoit fort curieux, il esperoit qu'avec le temps il pourroit les débrouiller dans ses Mémoires. Tome IX, page 283.

(84) L'Auteur joint, aux quatre premiers de ces lieux, le nom de Serraik, par lequel il entend une Maison de plaisance de l'Empereur.

TAVERNIER. 1665.

pies. Une lieue en de-çà de Sankal, on passe une riviere, nommée *Saingour*, qui va se rendre, à demi-lieue de-là, dans celle de Gemena. On la passe sur un pont de pierre. Ceux qui viennent du Bengale à Seronge & à Surate, peuvent accourcir leur chemin de dix lieues, en quittant celui d'Agra, pour se rendre à ce pont, & passer ensuite le Gemena dans un bateau. Cependant on est plus porté à suivre le chemin d'Agra, parce qu'on trouve dans l'autre cinq ou six journées de pierres, & qu'il faut traverser les terres de quelques Rajas, fameux par leurs brigandages.

Rhinoceros familier.

Les deux François firent douze cosses, de Sankal à Cherrurabad. Vers la moitié du chemin, ils rencontrerent une petite ville, nommée Gianabad, près de laquelle ils virent un Rhinoceros, qui mangeoit des cannes de miller. Il les recevoit de la main d'un petit garçon de neuf ou dix ans; & Tavernier en ayant pris quelques-unes, cet animal s'approcha de lui, pour les recevoir aussi de la sienne. Le 3, la route fut de douze cosses, jusqu'à Chagenda; de treize, le lendemain jusqu'à Ataka; & de neuf, le jour suivant, jusqu'à Aureng-abad. Ce dernier bourg,

qui portoit autrefois un autre nom, est le lieu dans lequel Aureng-zeb remporta sur son frere, Sultan-Sujah, la victoire qui servit à l'élever sur le thrône. Non-seulement il lui donna son nom, mais il y fit bâtir, pour monument de sa gloire, un beau Palais, accompagnée d'un Jardin & d'une Mosquée.

TAVERNIER. 1665.

Le 6, après avoir fait neuf cosses, les deux Voyageurs arriverent à Alcinchan. A deux cosses de ce bourg, on rencontre le fameux fleuve du Gange. Bernier parut fort surpris qu'il ne fût pas plus large que la Seine devant le Louvre. Il y a même si peu d'eau, depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Juin ou de Juillet, c'est-à-dire, jusqu'à la saison des pluies, qu'il est impossibles aux bateaux de remonter. En arrivant sur ses bords, les deux François burent un verre de vin dans lequel ils mirent de l'eau de ce Fleuve qui leur causa quelques tranchées. Leurs Valets, qui la burent seule, en furent beaucoup tourmentés. Aussi les Hollandois, qui ont des Comptoirs sur les rives du Gange, ne boivent-ils jamais de cette eau sans l'avoir fait bouillir. L'habitude la rend si saine pour les Habitans du pays, que l'Empereur même & toute la Cour n'en boivent

Effets de l'eau du Gange.

TAVERNIER. 1665.

point d'autre. On voit continuellement un grand nombre de chameaux, sur lesquels on vient charger de l'eau du Gange.

Halabas & son Gouverneur.

Halabas, où l'on arrive à neuf cosses d'Alranchan, est une grande ville, bâtie sur une pointe de terre, où se joignent le Gange & le Gemena. Le Château, qui est de pierre de taille & ceint d'un double fossé, sert de Palais au Gouverneur. C'étoit alors un des plus grands Seigneurs de l'Empire : sa mauvaise santé l'obligeoit d'entretenir plusieurs Médecins, Indiens & Persans, entre lesquels étoit un François, né à Bourges, & nommé Claude *Maillé*, qui exerçoit tout à la fois la Médecine & la Chirurgie (85). Le premier de ses Médecins Persans jetta un jour sa femme du haut d'une terrasse en bas, dans un transort de jalousie. Elle ne se rompit heureusement que deux on trois côtes. Ses Parens demanderent justice au Gouverneur, qui fit venir le Médecin, & qui le congédia. Il n'étoit qu'à deux ou trois journées de la ville, lorsque le Gouverneur,

Cruauté d'un Médecin.

(85) C'est le même apparemment que Tavernier avoit vû au pays de Carnate, dont on a lû l'Histoire au Tome 36, dans le Voyage aux Mines de Diamans.

se trouvant plus mal, l'envoia rappeller. Alors ce furieux poignarda sa femme & quatre enfans qu'il avoit d'elle, avoit d'elle, avec treize filles esclave; après quoi, il revint trouver le Gouverneur, qui feignant d'ignorer son crime, ne fit pas difficulté de le reprendre à son service.

TAVERNIER. 1665.

Le 8, l'Auteur & Bernier passerent le Gange dans un bateau; mais ce ne fut pas sans s'être ennuié beaucoup sur la rive, pour attendre une permission par écrit du Gouverneur, que Maillé leur apporta. L'Officier, qui fait payer les droits, ne laisse passer personne sans cet écrit. La journée fut de seize cosses, jusqu'à Sadoul-Serrail; celle du lendemain, de dix cosses, jusqu'à Yakedil-Sera; & celle du jour d'après, de dix autres cosses, jusqu'à Bonraki-Sera. Le 11, elle fut encore de dix cosses, jusqu'à Banarou, grande ville, très bien bâtie, dont la plûpart des maisons sont de brique ou de pierre de taille, & plus élevées que celles des autres villes de l'Inde. Mais les rues sont fort étroites. Entre plusieurs Carvanseras, on en admire un, pour sa grandeur & pour la beauté de ses édifices. Sa cour est partagée par deux galeries, où l'on vend des toiles, des étoffes de soie, & d'au-

Banarou; très belle ville.

TAVERNIER. 1665. tres marchandises. C'est de la main des Ouvriers mêmes qu'on les achete. Mais avant que de les exposer en vente, ils doivent y faire mettre le sceau Impérial par le Chef de la Ferme, & ceux qui manquent à cette loi sont punis avec une extrême rigueur. La ville est située sur le bord du Gange, qui baigne le pied de ses murs, & qui reçoit une grande riviere, deux lieues au-dessous, du côté du Couchant. Les Banians ont, à Banarou, une de leurs principales Pagodes, que l'Auteur & Bernier visiterent curieusement.

Pagode de Banarou.

Sa forme est en croix, comme celle de toutes les autres Pagodes, & les quatre branches sont égales. Au milieu s'éleve un dôme fort haut, comme une maniere de Tour à plusieurs pans, qui finit en pointe; & le bout de chaque branche est terminé par une autre Tour, où l'on monte par dehors. Aux différens étages de ces dômes ou de ces tours, on trouve quantité de balcons & de niches, qui s'avancent, pour y prendre le frais; & leurs dehors sont ornés de figures en relief, de toutes sortes d'animaux, la plûpart assez mal faites. Sous le grand dôme, au centre de la Pagode, on voit un Autel en forme de table, de sept à huit pieds de long,

& de cinq à six de large, avec deux degrés, qui servent de marchepied, couverts d'un tapis d'or ou de soie, suivant la solemnité du jour. L'Autel est revêtu de brocard d'or ou d'argent, ou de quelque précieuse toile. De dehors on le voit en face, avec toutes les Idoles qu'il soutient; car les filles & les femmes n'ayant pas la liberté d'entrer dans la Pagode, non plus qu'une certaine Tribu de leur Secte, il faut que leurs adorations se fassent en dehors. Entre les Idoles du grand Autel, l'Auteur & Bernier en observerent une qui est debout & de cinq ou six pieds de haut, mais dont on ne voit, ni les bras, ni les jambes, ni le corps. Il n'en paroît que la tête & le cou; & tout le reste, jusques sur l'Autel, est couvert d'une robbe qui s'élargit par degrés vers le bas. On lui voit quelquefois au cou une chaîne fort riche, d'or, ou de rubis, ou de perles, ou d'émeraudes. Cette statue représente un ancien personnage, nommé Bainmadou, qui s'est rendu célebre par ses vertus, & dont les Banians ont souvent le nom à la bouche. Au côté droit de l'Autel, on est surpris de trouver la figure d'un animal monstrueux, qui représente en partie, un éléphant, un cheval & une mu-

TAVERNIER. 1665.

Forme de différentes Idoles.

Bainmadou.

TAVERNIER. 1665.

Le cheval Garou.

le. Il est d'or massif. On le nomme Garou, & ses Adorateurs prétendent que c'étoit la monture de Bainmadou, lorsque ce saint homme visitoit le monde, pour y faire regner la vertu & les bons exemples. En entrant dans la Pagode, entrant dans la Pagode, entre la grande Porte & le grand Autel, on trouve à gauche un petit Autel, qui offre une Idole de marbre noir, assise les jambes en croix, & d'environ deux pieds de hauteur. Tavernier y vit un petit garçon, fils du Grand-Prêtre, à qui le peuple jettoit des pieces de taffetas ou d'étoffes brodées, dont il frottoit l'Idole, & qu'il rendoit ensuite à ceux qui les avoient apportées. D'autres lui jettoient des chaînes de grains, que les Banians se mettent au cou, & qui leur servent de chapelets pour dire leurs prieres, des chaînes de corail, d'ambre jaune, de fruits & de fleurs, qu'il santifioit par la même cérémonie. Cette Idole, qui se nomme *Morli-Ram*, ou le Dieu Morli, passe pour le frere de celle qui est sur le grand Autel.

Onction jaune des Banians.

Sous le grand Portail de la Pagode, un des principaux Bramines, se tient assis près d'une grande cuve, remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matiere jaune. Tous les Banians viennent

viennent se présenter à lui, pour recevoir sur le front une empreinte de cette couleur, qui leur descend entre les deux yeux & sur le bout du nez, puis sur les bras & devant l'estomac. C'est à cette marque qu'on reconnoît ceux qui se sont lavés de l'eau du Gange; car lorsqu'ils n'ont employé que de l'eau de puits, dans leurs maisons, ils ne se croyent pas bien purifiés, ni par conséquent en état de manger saintement. Chaque Tribu a son onction de différente couleur; mais l'onction jaune est celle de la Tribu la plus nombreuse, & passe aussi pour la plus pure.

TAVERNIER. 1665.

Assez près de la Pagode, du côté qui regarde l'Ouest, Jesseing, le plus puissant des Rajas idolâtres de l'Empire, avoit fait bâtir un College pour l'éducation de la jeunesse. L'Auteur y vit deux enfans de ce Prince, dont les Précepteurs étoient des Bramines, qui leur enseignoient à lire & à écrire dans un langage fort different de celui du Peuple. La cour de ce College est environnée d'une double galerie, & c'étoit dans la plus basse que les deux Princes recevoient leurs leçons, accompagnés de plusieurs jeunes Seigneurs, & d'un grand nombre de Bramines, qui traçoient sur la terre avec de la craie, di-

College bâti par le Raja Jesseing.

TAVERNIER, 1665.

Etudes des Mathématiques & de la Geographie.

verses figures de Mathématiques. Aussitôt que Tavernier fut entré, ils envoyerent demander qui il étoit ; & sçachant qu'il étoit François, ils le firent prier d'approcher, pour lui faire plusieurs questions sur l'Europe, & particulierement sur la France. Un Bramine apporta deux Globes, dont les Hollandois lui avoient fait présent. Tavernier leur en fit distinguer les parties & leur montra la France. Après quelques autres discours, on lui servit le betel. Mais il ne se retira point, sans avoir demandé à quelle heure il pouvoit voir la Pagode du College. On lui dit de revenir le lendemain, un peu avant le lever du Soleil. Il ne manqua point de se rendre à la porte de cette Pagode, qui est aussi l'ouvrage de Jesseing, & qui se présente à gauche en entrant dans la cour. Devant la porte, on trouve une espece de galerie, soutenue par des piliers, qui étoit déja remplie d'un grand nombre d'adorateurs. Huit Bramines s'avancerent l'encensoir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de plusieurs tambours & de quantité d'autres instrumens. Deux des plus vieux Bramines entonnerent un Cantique. Chacun avoit à la main une queue de paon, ou quelque autre

Pagode du College.

éventail, pour chasser les mouches au moment que la Pagode devoit s'ouvrir. Cette musique & l'exercice des éventails durerent plus d'une demi-heure. Enfin, les deux principaux Bramines firent entendre trois fois deux grosses sonnettes, qu'ils prirent d'une main; & de l'autre, ils frapperent avec une espece de petit maillet contre la porte. Elle fut ouverte aussi-tôt, par six Bramines qui étoient dans la Pagode. Tavernier découvrit alors, sur un Autel, à sept ou huit pas de la porte, une grande Idole, qui se nomme Ram-Kham, & qui passe pour la sœur de Morli-Ram. A sa droite, il vit un enfant de la forme d'un Cupidon, que les Banians nomment Lokemin; & sur son bras gauche, une petite fille, qu'ils appellent Sita. Aussi-tôt que la porte fut ouverte, & qu'on eut tiré un grand rideau qui laissa voir l'Idole, tous les Assistans se jetterent à terre en mettant les mains sur leurs têtes, & se prosternerent trois fois. Ensuite, s'étant relevés, ils jetterent quantité de bouquets, & de chaînes, en forme de chapelets, que les Bramines faisoient toucher à l'Idole & rendoient à ceux qui les avoient présentées. Un vieux Bramine, qui étoit devant l'Autel, tenoit

TAVERNIER. 1665.

Ce que Tavernier y voit.

TAVERNIER. 1665.

à la main une lampe à neuf meches allumées, sur lesquelles il jettoit, par intervalles, une sorte d'encens, en approchant la lampe fort près de l'Idole. Après toutes ces cérémonies, qui durerent l'espace d'une heure, on fit retirer le peuple, & la Pagode fut fermée. On avoit présenté à Ram-Kam, quantité de riz, de farine, de beurre, d'huile & de laitage, dont les Bramines n'avoient laissé rien perdre. Comme l'Idole représente une femme, elle est particulierement invoquée de ce sexe, qui la regarde comme sa Patrone. Jesseing, pour la tirer de la grande Pagode, & lui donner un Autel dans la sienne, avoit employé, tant en présens pour les Bramines, qu'en aumônes pour les Pauvres, plus de cinq lacres de roupies, qui font sept cens cinquante mille livres de notre monoie (86).

Pagode de Richourdas.

Dans la même rue, & vis-à-vis du College, on voit une autre Pagode, qui s'appelle Richourdas, du nom de sa principale Idole, à laquelle on n'a pas laissé d'en associer une petite, nommée Goupaldas, qui est son frere, & qui reçoit des honneurs proportionnés. De toutes ces figures on ne voit que la face, qui est de pierre ou de bois fort

(81) *Ibidem*. pages 367 & précédentes.

noir ; à l'exception néanmoins de Moli-Ram, qui demeure toujours nue. Ram-Kam, dans la Pagode du Raja-Jesseing, a pour prunelle deux diamans, que ce Prince lui a fait mettre au milieu des yeux, avec une grosse chaîne de perles au cou, & un dais sur la tête, soutenu de quatre piliers d'argent. TAVERNIER. 1665.

Montagnes entremêlées de belles plaines.

A huit journées de Banarou, droit au Nord, on entre dans un pays de montagnes, dont les intervalles sont de fort belles Plaines, larges quelquefois de deux ou trois lieues. Ces petits espaces sont très fertiles en bled, en riz & en légumes : mais les malheurs de leurs Habitans est de les voir souvent ravagés par des troupes d'éléphans sauvages, dont ils ont beaucoup de peine à se défendre. Une Caravane qui passe dans ces lieux, & qui se trouve forcée d'y camper, parce qu'on n'y rencontre point de Carvanseras, ne sauveroit pas ses vivres, si pendant toute la nuit elle n'allumoit des feux, avec un bruit continuel de mousqueterie & de toutes sortes d'instrumens. On voit, dans le même pays, une belle & fort ancienne Pagode, dont toutes les figures dedans & dehors, ne représentent que des femmes & des filles. Aussi n'y vient-il

Ancienne Pagode de filles, & ses fables.

TAVERNIER. 1665.

guere de Pelerins de l'autre sexe. Sur l'Autel, qui est au milieu comme dans les autres Pagodes, on admire une Idole d'or massif, haute d'environ quatre pieds, qui représente une fille debout, sous le nom de *Ram-Marion*. Elle a, du côté droit, un enfant d'argent massif, de la hauteur de deux pieds. Les Banians racontent que cette fille menant une vie fort sainte, on lui amena un enfant, qu'on la pria d'instruire; & qu'après quelques années d'instruction, il devint si sçavant, que tous les Rajas & les Princes portant envie à ses lumieres, il fut enlevé par quelque jaloux, sans qu'on ait jamais entendu parler de lui. Au bas de l'Autel, à la gauche de l'Idole, on voit la figure d'un vieillard qui servoit Ram-Marion & l'enfant, & qui est particulierement honoré des Bramines. On ne vient en Pelerinage à cette Pagode qu'une fois l'an, qui est le premier jour de la lune de Novembre, quoique la Pagode ne s'ouvre point avant la pleine lune. Pendant ces quinze jours, tous les Pelerins de l'un & de l'autre sexe observent de rigoureux jeûnes, se lavent trois fois le jour, & ne se laissent aucun poil sur le corps. Ils ont l'art de le faire tomber facilement, avec une espece de

terre dont ils se frottent (87).

A cinq cens pas de Banarou, au Nord-Ouest, l'Auteur & Bernier visiterent une Mosquée, où l'on montre plusieurs Tombeaux Mahométans, dont quelques-uns sont d'une fort belle architecture. Les plus curieux sont dans un jardin fermé de murs, qui laissent des jours par lesquels ils peuvent être vûs des passans. On en distingue un, qui compose une grande masse quarrée, dont chaque face est d'environ quarante pas. Au milieu de cette plateforme, s'éleve une colomne de trente quatre ou trente cinq pieds de haut, tout d'une piece, & que trois hommes pourroient à peine embrasser. Elle est d'une pierre grisâtre, si dure, que Tavernier ne put la gratter avec un couteau. Elle se termine en pyramide, avec une grosse boule sur la pointe & un cercle de gros grains au-dessous de la boule. Toutes les faces sont couvertes de figures d'animaux en relief. Plusieurs vieillards, qui gardoient le jardin, assurerent Tavernier que ce beau monument avoit été beaucoup plus élevé, & que depuis cinquante ans il s'étoit enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajouterent que c'étoit la sépulture d'un

TAVERNIER. 1655.

Tombeaux de Banarou.

(87) Page 368.

TAVERNIER. 1665.

Roi de Boutan, qui étoit mort, dans le pays, après être sorti du sien pour en faire la conquête (88).

Pendant deux jours que les François passerent à Banarou, ils essuyerent une pluie continuelle, qui ne les empêcha point de satisfaire leur curiosité, & de passer le Gange avec une permission par écrit du Gouverneur. La rigueur est extrême pour le payement des droits. Ils firent, le 13, deux cosses jusqu'à Baterpour; huit, le lendemain, jusqu'à Saoragi-Sera; & neuf, le jour suivant, jusqu'à Moniarki-Sera. Dans la matinée du 15, après avoir fait deux cosses, ils passerent une riviere, nommée Carnasar-Sou, & trois cosses plus loin, celle de Saode-Sou, qui se passent toutes deux à gué. Le 16, ils firent huit cosses jusqu'à Gourmabad, bourg situé sur la riviere de Goudera-Sou, qu'on passe sur un pont de pierre. Le 17, ils arriverent à Saseron, après avoir fait quatre cosses. Saseron est une ville, au pied des montagnes, assise sur le bord d'un grand étang, au milieu duquel on voit une petite Isle, qui contient une fort belle Mosquée. C'est la sépulture d'un Nabab, nommé Selim-Kham, ancien Gouverneur de la Pro-

Ville de Saseron & ses ornemens.

(88) Page 68.

vince. Le Pont, par lequel on paſſe dans l'Iſle, eſt revêtu & pavé de grandes pierres de taille. Sur un côté de l'étang regne un grand jardin, où l'on voit le Tombeau du fils de Selim-Kham, ſucceſſeur de ſon pere au gouvernement de la Province. Ceux qui vont à la Mine de Soulmelpour quittent ici le grand chemin de Patna, pour tirer droit au Midi par Ekberbourg, & par la fameuſe fortereſſe de Rhodes (89). TAVERNIER. 1665.

Dans la journée du 18, qui fut de neuf coſſes juſqu'à Deoud-Nagar-Sera, les deux Voyageurs paſſerent en bateau la riviere de Son-Sou, qui vient des montagnes du Midi. On y paye des droits pour les marchandiſes. Le lendemain, dix coſſes les conduiſirent à Halva-Sera; d'où s'étant rendus, le 20 à Aga-Sera, qui n'en eſt qu'à neuf coſſes, il ne leur en reſta que dix juſqu'à Patna, une des plus grandes villes de l'Inde (90).

Description de Patna.

Elle eſt ſituée ſur la rive Occidentale du Gange. Tavernier ne lui donne guere moins de deux coſſes de longueur. Les maiſons n'y ſont pas plus belles que dans la plûpart des autres villes Indiennes; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont

(89) Page 69.

(90) Page 70.

TAVERNIER. 1665. couvertes de chaume ou de bambou. La Compagnie Hollandoise s'y est fait un Comptoir, pour le Commerce du Salpêtre, qu'elle fait rafiner dans un gros village nommé Choupar, situé sur la rive droite du Gange, dix cosses au-dessus de Patna. La liberté regne avec si peu d'exception dans cette ville, que l'Auteur & Bernier ayant rencontré, en arrivant, les Hollandois de Choupar qui retournoient chez eux dans leurs voitures, ils s'arrêterent pour vuider, avec eux, quelques bouteilles de vin de Chypre en pleine rue. Pendant huit jours qu'ils passerent à Patna, ils furent témoins d'un évenement, qui leur fit perdre l'opinion où ils étoient, que certains crimes étoient impunis dans le Mahométisme. Un Mioubaki, qui commandoit mille hommes de pied, vouloit abuser d'un jeune garçon, qu'il avoit à son service, & qui s'étoit défendu plusieurs fois contre ses attaques. Il saisit, à la campagne, un moment qui le fit triompher de toutes les résistances. Le jeune homme, outré de douleur, prit aussi son temps pour se venger. Un jour qu'il étoit à la chasse avec son Maître, il le surprit à l'écart, & d'un coup de sabre il lui abbatit la tête. Aussi-tôt, il courut à bride abba-

Punition d'un crime honteux.

tue vers la ville, en criant qu'il avoit tué son Maître, pour se venger du plus infâme outrage. Il alla faire la même déclaration au Gouverneur, qui le fit jetter d'abord en prison. Mais, après de justes éclaircissemens, il obtint la liberté; & malgré les sollicitations de la famille du Mort, aucun Tribunal n'osa le poursuivre, dans la crainte d'irriter le Peuple, qui applaudissoit hautement à son action.

TAVERNIER. 1655.

A Patna, les deux Voyageurs prirent un bateau pour descendre à Daca. Ils auroient pû s'embarquer au Port d'Halabas, ou du moins à Banarour, s'ils eussent trouvé la riviere aussi forte que dans la saison des grandes pluies; mais ne l'ayant trouvée navigable qu'à Patna, ils firent quinze cosses pour aller passer la nuit à Benoncour-Sera. Cinq cosses au-dessus de ce Bourg, ils trouverent une riviere nommée *Ponpon-Sou*, qui vient du Midi, & qui se jette dans le Gange. Le 30, après avoir fait dix-sept cosses, ils arriverent à Erija-Lera. Le jour suivant, ils en compterent quatre jusqu'à la riviere de Kao, qui vient aussi du Midi; & trois cosses plus bas, ils rencontrerent celle de Chanon, qui tombe du Nord. Quatre cosses de plus leur firent trouver

Diverses rivieres qui se jettent dans le Gange.

TAVERNIER. 1665.

celle d'Erguga, qui vient du Sud; & six cosses plus loin, ils virent celle d'Arquera, qui descend du même côté. Pendant toute cette journée, ils virent au Sud de grandes montagnes, tantôt à dix cosses du Gange, tantôt à quinze; & le soir après en avoir fait dix huit, ils arriverent à Mongher (91).

Ville de Mongher.

1666.

Le premier jour de Janvier 1666, ils avoient vogué l'espace de deux heures, lorsqu'ils virent entrer dans le Gange une grande riviere qui vient du Nord, & qui se nomme *Gandet*. On ne compte que huit cosses par terre, de Mongher à Zangira: mais comme le Gange serpente beaucoup pendant cette journée, ils n'en firent pas moins de vingt deux par eau. Le 2., depuis six heures du matin jusqu'à onze, ils virent tomber dans le Gange, trois rivieres, qui viennent toutes trois du Nord; la premiere nommée Ronovo; la seconde, Tak; & la troisieme, Chanan. Ils firent dix huit cosses, pour aller passer la nuit à Bakelpour. Le 3., après trois heures de navigation, ils trouverent le Katare, autre riviere qui vient du Nord. Ils passerent la nuit à Pon-

(91) Voyez la description & le plan de Mongher & de Ragi-Mohol, au Tome 36, dans la Relation de Graaf.

gangel, village au pied des montagnes qui touchent au Gange, où l'on compte dix huit cosses depuis Bakelpour. Au-dessous de Pongangel, ils virent une grande riviere, nommée Martnadi, qui vient du côté du Nord; & le soir, après avoir fait six cosses, ils entrerent dans les murs de Ragi-Mohol. C'est une ville, qui étoit autrefois la résidence des Gouverneurs de Bengale; mais la riviere ayant pris un autre cours, & ne passant plus qu'à une grande demi-lieue de ses murs, cette raison, joint à la nécessité de tenir en bride le Roi d'Arrakan & plusieurs bandits Portugais, qui se sont retirés à l'embouchure du Gange, a fait prendre au Gouverneur & aux principaux Marchands de Ragi-Mohol, le parti de se retirer à Daca, dont le commerce en a reçu beaucoup d'accroissement.

TAVERNIER. 1666.

Ville de Ragi-Mohol & ses changemens.

Le 6 de Janvier, à six cosses de Ragi-Mohol, dans un gros Bourg nommé Donapour, Tavernier eut le chagrin de se séparer du Compagnon de son Voyage, qui devant se rendre à Casambazar, & passer de-là jusqu'à Ougly, se vit forcé de prendre par terre. Un grand banc de sable, qui se trouve devant la ville de Soutiqui, ne permet pas de faire cette route par eau lorsque la

Séparation de Bernier & de l'Auteur.

TAVERNIER. 1666.

L'Auteur essaye si les crocodiles sentent un coup de fusil.

riviere est basse. Ainsi, pendant que Bernier prit son chemin par terre, l'Auteur continua de descendre le Gange jusqu'à Toutipour, qui est à deux cosses de Ragi-Mohol. Ce fut dans ce lieu, qu'il commença le lendemain, au lever du Soleil, à voir un grand nombre de crocodiles couchés sur le sable. Pendant tout le jour, jusqu'au Bourg d'Acerat, qui est à vingt cinq cosses de Toutipour, il ne laissa pas d'en voir une si grande quantité, qu'il lui prit envie d'en tirer un, pour essayer s'il est vrai, comme on le croit aux Indes, qu'un coup de fusil ne leur nuise point. Le coup lui donna dans la machoire, & lui fit couler du sang; mais il ne s'en retira pas moins dans la riviere. Le lendemain, on n'en apperçut pas un moindre nombre, qui étoient couchés sur le bord de la riviere; & l'Auteur en tira deux, de trois balles à chaque coup. Au même instant, ils se renverserent sur le dos, en ouvrant la gueule; & tous deux moururent dans le même lieu (92). Tavernier fit dix sept cosses pour arriver le soir à Douladia. Le 9, il en fit seize jusqu'à Dampour; & vers deux heures après midi, il rencontra une riviere, nommée Chativor, qui

(92) Page 72.

vient du côté du Nord. Le 10, après avoir fait quinze cosses, il passa la nuit dans un lieu éloigné des maisons. Le lendemain, ayant fait vingt cosses jusqu'à l'endroit où le Gange se divise en trois branches, dont l'une conduit à Daca, il s'arrêta dans un gros village nommé Jatrapour, à l'entrée de ce canal. Ceux qui ont peu de bagage peuvent couper par terre, de Jatrapour à Daca, pour éviter les détours du fleuve. Tavernier continuant sa navigation, passa, le 12, devant un gros Bourg qu'on nomme Barganmara, & se rendit le soir à Kasiata, autre Bourg à onze cosses de Jatrapour. Le 13, à midi, il vit à deux cosses de Daca, la riviere de Lakia, qui vient du Nord-Est. Vis-à-vis de la pointe où les deux rivieres se joignent, on a bâti, sur chaque rive du Gange, une Forteresse munie de plusieurs pieces de canon. Une demi-cosse plus loin, une autre riviere nommée Pangalu, qui descend du Nord-Est, offre un beau Pont de brique; & demi-cosse au-dessous, on en trouve une autre encore, qui se nomme Cadamtali, & qui est couverte aussi d'un Pont de brique. Des deux côtés du Gange, on voit plusieurs tours, dans lesquelles un grand nombre de têtes

TAVERNIER. 1666.

Division du Gange à Jatrapour.

TAVERNIER. 1666. humaines sont comme enchassées. Après avoir fait neuf cosses, Tavernier arriva le soir à Daca (93).

Description de Daca. C'est une grande ville, qui ne s'étend qu'en longueur, parce que les Habitans ne veulent pas être éloignés du Gange. Elle a plus de deux cosses ; sans compter que depuis le dernier Pont de brique, on ne rencontre qu'une suite de maisons écartées l'une de l'autre, & la plûpart habitées par des Charpentiers, qui construisent des Galéasses & d'autres Bâtimens. Toutes ces maisons, dont l'Auteur n'excepte point celles de Daca, ne sont que de mauvaises cabanes, composées de terre grasse & de bambou. Le Palais même du Gouverneur est de bois : mais il loge ordinairement sous des tentes, qu'il fait dresser dans une cour de son enclos. Les Hollandois & les Anglois, ne jugeant point leurs marchandises en sûreté dans les édifices de Daca, se sont fait bâtir d'assez beaux comptoirs. On y voit aussi une fort belle Eglise de brique, dont les Peres Augustins sont en possession (94). Tavernier observe, à l'occasion des Galéasses qui se font à Daca, qu'on est étonné de leur vîtesse. Il s'en fait de si longues, qu'elles ont jus-

Vitesse extrême de ses Galéasses.

(93) Page 73. (94) Ibidem.

qu'à cinquante rames de chaque côté, mais on ne met que deux hommes à chaque rame. Quelques-unes sont fort ornées. L'or & l'azur y sont prodigués (95).

TAVERNIER, 1666.

Générosité de l'Auteur.

Tavernier, dont l'industrie s'exerçoit à differentes sortes de Commerce, se crut obligé, en arrivant à Daca, de s'assurer la protection du Nabab. Dans une visite qu'il se hâta de lui rendre, il lui fit présent d'une couverture en broderie d'or, bordée d'une grande dentelle d'or de point-d'Espagne; & d'une grande écharpe d'or & d'argent du même point, avec une bague d'une fort belle émeraude. Cette libéralité fut reconnue par des politesses. Le soir, s'étant logé chez les Hollandois, il reçut de la part du Nabab, des grenades, des oranges de la Chine, deux melons de Perse, & des pommes de trois especes. Le jour d'après, en lui montrant ses marchandises, il fit présent, au Prince son fils, d'une montre à boëte d'or émaillée, d'une paire de petits pistolets garnis d'argent, & d'un telescope. Ces présens lui revenoient à plus de cinq mille livres (96). Mais

(95) *Ibidem.*

(96) Page 75. Tavernier se fait honneur, dans un autre endroit, d'une générosité beaucoup plus extraordinaire. En arrivant,

TAVERNIER. 1669.

il paroît qu'il en fut dédommagé par la vente de ses marchandises. D'ailleurs

Privileges qu'il obtient.

dit-il, à Jehannabad, je fis ma révérence à l'Empereur, le 12 de Septembre 1665, & voici le présent que je lui fis. 1°. Une rondache de bronze, de haut relief parfaitement doré, la dorure seule coutant trois cens ducats d'or, qui montoient alors à mille huit cens livres, & la piece entiere à quatre mille trois cens soixante dix huit livres. Au milieu se voyoit représentée l'Histoire de Curtius, qui se jetta à cheval, & tout armé, dans le gouffre qui s'étoit ouvert à Rome. Le tour de la rondache étoit une naïve représentation du siege de la Rochelle. C'étoit le chef-d'œuvre d'un des plus excellens Ouvriers de France, à qui il avoit été commandé par Mr le Cardinal de Richelieu. Tous les grands Seigneurs, qui étoient alors au-tour d'Aureng-zeb, furent charmés de la beauté de cet Ouvrage, & lui dirent qu'il falloit mettre une piece si riche sur le grand éléphant qui portoit l'Etendard devant Sa Majesté. 2°. Je fis présent à l'Empereur, d'une masse d'armes de crystal de roche, dont toutes les côtes étoient couvertes de rubis & d'émeraudes enchassées en or dans le crystal. Cette piece me coutoit 3119 livres. Plus, d'une selle de cheval à la Turque, bordée de petits rubis, de perles & d'émeraudes, qui avoit couté 2892 livres. Plus, d'une autre selle de cheval avec la housse, le tour couvert d'une broderie or & argent, & du prix de 1730 livres. Je fis présent au Nabab Giafer-Kam, oncle du grand Mogol; 1°. D'une table, avec dix neuf pieces qui composoient le cabinet; le tout de pierres de rapport de diverses couleurs, représentant toutes sortes de fleurs & d'oiseaux. L'Ouvrage avoit été fait à Florence, & avoit couté 2150 livres. 2°. D'un anneau d'un rubis parfait, qui avoit couté 1300 livres. Au grand Thrésorier, je donnai une montre à boëte d'or, couverte de petites émeraudes, du prix de 720 liv. Aux Portiers du thrésor de l'Empereur, & aux Thrésoriers, 200 roupies. A l'Eunuque de la grande Begum, sœur d'Aureng-zeb, une montre à boëte peinte, de 260 livres. En un mot, tous mes premiers présens monterent à la somme de vingt trois mille cent quatre vingt sept livres. L'Auteur ajoute, pour donner de la vraisemblan-

le Nabab lui fit expédier un Passeport, dans lequel il lui donnoit la qualité de Gentilhomme de sa Maison ; faveur qui lui assuroit divers privileges, dans tous les Etats du grand Mogol. Les Hollandois lui conseillerent de prendre le payement de ses marchandises en Lettres de Change pour Casambazar, parce qu'il y a quelque danger dans cette route, à l'occasion des petites Barques avec lesquelles on est obligé de remonter le Gange jusqu'au Bourg d'Acerat, pour éviter des marais qu'il faudroit traverser par terre. Ces Barques peuvent être renversées par le moindre orage ; & si les Mariniers découvrent qu'on y porte de l'argent, il leur est facile de contribuer au désastre, dans l'espérance de trouver l'argent au fond de l'eau & de s'en saisir.

TAVERNIER. 1666.

Route de Daca à Casambazar.

Le 29, jour du départ de Tavernier, tous les Hollandois l'accompagnerent pendant l'espace de deux lieues, dans leurs petites Barques armées. Il employa quatorze jours à remonter jus-

ce à son récit, que ceux qui veulent avancer leurs affaires à la Cour des Princes, tant en Turquie qu'en Perse & aux Indes, ne doivent rien commencer sans avoir des présents tout prêts, & la bourse presque toujours ouverte pour les Officiers dont ils ont besoin. *Pages* 81 & précédentes.

TAVERNIER. 1666.

qu'au Bourg d'Acerat, où laissant ses Domestiques & ses marchandises dans sa Barque, il prit un Bateau qui le porta au village de Mirdapour. Le 12 de Février, il se procura un cheval pour lui-même; mais n'en ayant pas trouvé d'autre pour son bagage, il fut obligé de prendre deux femmes, qui en chargerent leurs épaules. Le soir, du même jour, il arriva heureusement à Casambazar, où Wacktendonk, Directeur général de tous les Comptoirs Hollandois du Bengale, le reçut avec beaucoup de civilités. Il apprit, le lendemain, que ses marchandises & les gens qu'il avoit laissés pour les garder dans sa Barque, avoient couru beaucoup de risque sur le Gange, par la force du vent ou par l'infidélité des Mariniers. Cette allarme fut comme le présage d'une autre disgrace, à laquelle il s'attendoit beaucoup moins. Les Hollandois lui ayant prêté un Paleky, pour se rendre à Madezon-Barzaki, gros Bourg à trois cosses de Casambazar, il fit ce voyage, le 15, dans l'espérance d'y toucher l'argent de ses Lettres de Change. Mais le Receveur du Nabab lui dit, après les avoir lûes, que le soir auparavant il avoit reçu ordre de ne le pas payer. Une si fâcheuse déclaration fut éclair-

Disgrace de Tavernier.

cie quelques jours après par une Lettre du Nabab, qui se plaignoit d'avoir été trompé dans la vente, particulierement sur le prix d'une très grosse perle, & qui prétendoit retrancher vingt mille roupies de la somme. Ces défiances lui étoient venues de la Cour, où Tavernier, malgré tous ses présens, n'avoit pas eu le bonheur de satisfaire trois Officiers, établis par Aureng-zeb, pour l'examen des joyaux qu'on lui présentoit. Le Nabab offroit d'ailleurs de remettre toutes les marchandises qu'il avoit achetées, si Tavernier ne consentoit point à cette diminution. En vain les Directeurs Hollandois representerent » qu'il étoit connu pour honnête » homme; qu'il étoit le seul qui ap» portât aux Indes les plus précieuses » raretés de l'Europe; que ce traitement » lui feroit perdre l'envie d'y revenir, » & qu'il ne manqueroit pas d'inspi» rer le même dégoût à ceux qui se pro» posoient d'y venir à son exemple. « Le Nabab, qui se croyoit heureux d'avoir reçu les avis de la Cour avant que sa Lettre de Change eût été payée, insista sur ses demandes; & Tavernier se vit forcé de lui accorder du moins un rabais de dix mille roupies. On doit juger quel étoit le profit d'un Commer-

TAVERNIER, 1666.

TAVERNIER. 1666.

ce, dans lequel une perte si considérable & ses présens continuels ne l'empêchoient pas de s'enrichir. Mais il donne son exemple comme un motif de précaution pour ceux qui traitent avec les Seigneurs de l'Orient (97).

Après s'être consolé de cette injustice, il partit le 17, pour Ougly, dans une Barque à quatorze rames, que les Hollandois lui prêterent. Il passa les deux premieres nuits sur la riviere. Le 19, il s'arrêta dans un gros Bourg, nommé Nandi, jusqu'où remonte le flux de la mer. Un vent furieux & la hauteur de l'eau forcerent les Mariniers d'y mettre la Barque à terre. Le 20, étant arrivé à Ougly (98), les Hollandois lui firent le plus agréable accueil. » Ils avoient, dit-il, pour la bouche, toutes les délicatesses qui se trouvent dans nos jardins d'Europe; des salades de plusieurs sortes, des choux, des asperges, des pois, & principalement des feves, dont la graine vient du Japon. Mais jusqu'alors ils n'avoient pû faire venir d'artichaux dans leurs jardins (99).

(97) Pages 77 & suivantes.

(98) Les François n'y avoient point encore de Comptoir. Voyez les Relations de Graaf & de Luillier, au Tome 36.

(99) Page 76.

Tavernier retourna le 5 de Mars à Casambazar, où il reprit le chemin de Jehannabad. Il supprime toutes les circonstances de ce voyage, qu'il fit apparemment par la même route : mais, comme il s'attache peu à l'ordre de ses courses, on lit, dans une autre partie de sa Relation (1), qu'étant allé au Palais, pour prendre congé de l'Empereur avant que de quitter sa Cour, ce Monarque lui fit dire qu'il ne vouloit pas qu'il partît sans avoir vû ses joyaux. Le lendemain, de grand matin, cinq ou six Officiers vinrent l'avertir que l'Empereur le demandoit. Il se rendit au Palais, où les deux *Courtiers* des joyaux le présenterent à Sa Majesté, & le menerent ensuite dans une petite chambre, qui est au bout de la salle où l'Empereur étoit sur son thrône, & d'où il pouvoit les voir.

TAVERNIER. *1666.*

Le grand Mogol fait voir ses joyaux à Tavernier.

Akel-Kham, chef du thrésor des joyaux, étoit déja dans cette chambre. Il donna ordre à quatre Eunuques de la Cour, d'aller chercher les joyaux, qu'ils apporterent dans deux grands plats de bois *lacrés* avec des feuilles d'or, & couverts de petits tapis faits exprès, l'un de velours rouge, l'autre de velours verd en broderie. On les découv-

Précautions qui s'observent.

(1) Même Tome, p. 226.

TAVERNIER. 1666.

vrit. On compta trois fois toutes les pieces. Trois Ecrivains en firent la liste. Les Indiens observent toutes ces formalités, avec autant de patience que de circonspection ; & s'ils voyent quelqu'un qui se presse trop ou qui se fâche, ils le regardent sans rien dire, en riant de sa chaleur comme d'une extravagance (2).

Pieces du thrésor des joyaux.

La premiere piece qu'Akel-Kham mit entre les mains de Tavernier, fut un grand diamant, qui est une rose ronde, fort haute d'un côté. A l'arrête d'enbas, on voit un petit cran, dans lequel on découvre une petite glace. L'eau en est belle. Il pese trois cens dix neuf ratis & demi, qui font deux cens quatre vingt de nos carats (3). C'est un présent que Mirgimola (4) fit à l'Empereur Scha-Jehan, lorsqu'il vint lui demander une retraite à sa Cour, après avoir trahi le Roi de Golkonde son Maître. Cette pierre étoit brute & pesoit alors neuf cens ratis, qui font sept cens quatre vingt sept carats & demi. Elle avoit plusieurs glaces. En Europe, on l'auroit gouvernée fort différem-

(2) *Ibid.* page 227.

(3) Le ratis fait sept huitiemes de carat.

(4) Bernier le nomme plus correctement l'Emir-Jemla, dont Mirgimola paroît une corruption. Voyez le Voyage de Tavernier aux Mines de Diamans, Tome 36.

ment

ment ; c'est-à-dire, qu'on en auroit tiré de bons morceaux, & qu'elle seroit demeurée plus pesante. Scha-Jehan la fit tailler par un Vénitien, nommé Hortensio-Borgis, mauvais Lapidaire qui se trouvoit à la Cour. Aussi fut-il mal récompensé. On lui reprocha d'avoir gâté une si belle pierre, qui auroit pû conserver un plus grand poids, & dont Tavernier ajoute qu'il auroit pû tirer quelque bon morceau, sans faire tort à l'Empereur (5). Il ne reçut, pour prix de son travail, que dix mille roupies.

Après avoir admiré ce beau diamant, & l'avoir remis entre les mains d'Akel-Kam, l'Auteur en vit un autre, en poire, de fort bonne forme & de belle eau, avec trois autres diamans à table, deux nets, & l'autre qui a de petits points noirs. Chacun pese cinquante cinq à soixante ratis ; & la poire, soixante deux & demi. Ensuite on lui montra un joyau de douze diamans ; chaque pierre, de quinze à seize ratis, & toutes roses. Celle du milieu est une rose en cœur, de belle eau, mais avec trois petites glaces ; & cette rose peut peser trente cinq à quarante ratis. On lui fit voir un autre joyau de dix sept diamans, moitié table, moitié rose,

(5) Page 227.

TAVERNIER. 1666.

dont le plus grand ne pese pas plus de sept ou huit ratis ; à la réserve de celui du milieu, qui peut en peser seize. Toutes ces pierres sont de la premiere eau, nettes, de bonne forme, & les plus belles qui puissent se trouver.

Deux grandes perles en poire ; l'une d'environ soixante dix ratis, un peu plate des deux côtés, de belle eau & de bonne forme. Un bouton de perle, de cinquante cinq à soixante ratis, de bonne forme & de belle eau. Une perle ronde, belle en perfection, un peu plate d'un côté, & du poids de cinquante six ratis. C'est un présent de Scha-Abas II, Roi de Perse, au grand Mogol. Trois autres perles rondes, chacune de vingt cinq à vingt huit ratis, mais dont l'eau tire sur le jaune. Une perle de parfaite rondeur, pesant trente six ratis & demi, d'une eau vive, blanche, & de la plus haute perfection. C'étoit le seul joyau qu'Aureng-zeb eût acheté, par admiration pour sa beauté. Tout le reste lui venoit, en partie de Daracha, son frere aîné, dont il avoit eu la dépouille après lui avoir fait couper la tête, en partie des présens qu'il avoit reçus depuis qu'il étoit monté sur le thrône. Ce Prince avoit moins d'inclination pour les pierreries que

pour l'or & l'argent (6).

Akel-Kan continua de mettre entre les mains de Tavernier, en lui laissant tout le temps de satisfaire sa curiosité, deux autres perles, parfaitement rondes & égales, qui pesent chacune vingt cinq ratis & un quart. L'une est un peu jaune; mais l'autre est d'une eau très vive, & la plus belle qui soit au monde. Il est vrai que le Prince Arabe, qui a pris Mascate sur les Portugais, en a une qui passe pour la premiere en beauté. Mais quoiqu'elle soit parfaitement ronde, & d'une blancheur si vive, qu'elle en est comme transparente, elle ne pese que quatorze carats. L'Asie a peu de Monarques qui n'ayent sollicité ce Prince de leur vendre une perle si rare (7).

Tavernier admira deux chaînes; l'une de perles, & de rubis de diverses formes, percés comme les perles; l'autre, de perles & d'émeraudes, rondes & percées. Toutes les perles sont de plusieurs eaux, & chacune de dix ou douze ratis. Le milieu de la chaîne de rubis offre une grande émeraude de vieille roche, taillée au quadran & fort haute en couleur, mais avec plusieurs glaces. Elle pese environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'émeraudes,

(7) *Ibidem.*

(6) Pages 77 & 218.

TAVERNIER. 1666.

on admire une Amethiste Orientale à table longue, du poids d'environ quarante ratis; & belle en perfection.

Un rubis balais Cabochon, de belle couleur, & percé par le haut, qui pese dix sept mescals, dont six font une once. Un autre rubis Cabochon, parfait en couleur, mais un peu glacé, & percé par le haut, du poids de douze mescals. Une topaze Orientale, de couleur fort haute, taillée à huit pans, qui pese six mescals, mais qui a d'un côté un petit nuage blanc.

Tels étoient les plus précieux joyaux du grand Mogol. Tavernier vante l'honneur qu'il eut de les voir & de les tenir tous dans ses mains, comme une faveur qu'aucun autre Européen n'avoit jamais obtenue (8).

Deux Voyages de Surate à Golkonde.

Il rend compte de deux Voyages qu'il avoit faits de Surate à Golkonde, dès l'année 1645, & qui méritent de trouver place dans une Note, en faveur des Géographes (9). Les remarques suivan-

(8) Page 229.

(9) Tavernier partit de Surate le 19 de Janvier, & fit, le premier jour, 3 cosses jusqu'à Cambari :

De Cambari à Barnoli,	9 cosses,
De Barnoli à Beara,	12
De Beara à Navapour,	16
De Navapour à Kinkula,	18
De Kinkula à Pipelnar,	8
De Pipelnar à Nimpour,	17
De Nimpour à Patane,	14

tes regardent quelques Places, où TAVERNIER. 1666.

De Patane à Secoura,	14 cosses.
De Secoura à Bakela,	10
De Bakela à Disgon,	10
De Disgon à Dolrabat,	10
De Doltabat à Aureng-Abad,	4
D'Aureng-Abad à Pipeli,	8
De Pipeli à Aulear,	11
D'Aulear à Guismner,	10
De Guismner à Asti,	12
D'Asti à Sarver,	16
De Sarver à Lesona,	16
De Lesona à Nadour,	12
De Nadour à Patonta,	9
De Patonta à Kakmi,	10
De Kakmi à Satapour,	10
De Satapour à Sitanaga,	12
De Sitanaga à Satanagar,	10
De Satanagar à Melvari,	1[illegible]
De Melvari à Girballi,	12
De Girballi à Golkonde,	14

Cette route est de 324 cosses, que l'Auteur fit en 27 jours. En 1653, il en prit une autre, depuis Pipelnar; mais il ne marque pas les cosses de Pipelnar à

Birgam,	le 12 de Mars.
De Birgam à Omberat,	le 13
D'Omberat à Enneck-Tenque,	le 14
D'Enneck-Tenque à Geroul,	le 15
De Geroul à Lazour,	le 16
De Lazour à Aurengabad,	le 17
D'Aurengabad à Pipelgan, ou Pipely,	le 18
De Pipelgan à Ember,	le 19
D'Ember à Deogan,	le 20
De Deogan à Parris,	le 21
De Parris à Bargan,	le 22
De Bargan à Palam,	le 23
De Palam à Kandear,	le 24
De Kandear à Gargan,	le 25
De Gargan à Nagouni,	le 26
De Nagouni à Indove,	le 27
D'Indove à Indelvaï,	le 28
D'Indelvaï à Regivali,	le 29
De Regivali à Masapkipet,	le 30
De Masapkipet à Mirel-Molakipet,	le 31
A Golkonde,	le 1 d'Avril.

TAVERNIER. 1666.

Remarques sur diverses Places.

l'Auteur s'arrêta dans cette route.

Doltabat est une des meilleures Forteresses des Etats du grand Mogol, sur une montagne si escarpée, que le chemin qu'on y a pratiqué ne peut recevoir à la fois qu'un cheval ou un chameau. La ville, qui est au bas de la montagne, est ceinte de bonnes murailles. Cette Place importante, que les Mogols avoient perdue lorsque les Rois de Visapour & de Golkonde avoient secoué le joug, fut reprise par des ruses fort subtiles sous le regne de Scha-Jehan. On y voit une très belle artillerie, dont le soin est ordinairement commis à des Canoniers Anglois ou Hollandois.

Aurengabad n'étoit anciennement qu'un village, dont Aureng-zeb a fait une ville, en mémoire de sa premiere femme, qui y étoit morte, & pour laquelle il avoit eu d'autant plus d'affection que tous ses enfans venoient d'elle. Elle est enterrée sur le bord d'un Lac, de deux cosses de tour, qui baigne le pied des maisons de la ville. Son tombeau & la Mosquée dont il est accompagné, avec un fort beau Carvansera,

D'Agra à Golkonde on prend par Brampour, & de Brampour à Doltabat, qui n'en est qu'à cinq ou six journées.

ont couté des frais immenses, parce que le marbre blanc, dont ces deux édifices sont revêtus, viennent de Lahor par charroi, & demeurent près de quatre mois en chemin. Tavernier rencontra, près d'Aurengabad, plus de trois cens charettes, chargées de ce marbre, dont la moindre étoit tirée par douze bœufs (10). TAVERNIER, 1666.

On passe à Nadour, une riviere qui va se jetter dans le Gange, & qui expose les Voyageurs à l'embarras d'obtenir du Gouverneur une permission par écrit ; sans compter qu'on y paye quatre roupies, pour le passage de chaque voiture.

C'est à Satanagar qu'on entre sur les terres du Roi de Golkonde.

Enneck-Tenque est une bonne Forteresse, qui porte le nom de deux Princesses des Indes. Sa situation est sur une montagne escarpée de toutes parts, avec un petit chemin, au Levant, qui est le seul côté par lequel on y puisse monter. L'enceinte de la Place contient un étang, & des terres qui peuvent fournir à la subsistance de cinq ou six cens hommes.

Il passe à Lazour une riviere dont le bord, à la portée du canon vers le Le-

(10) Page 83.



TAVERNIER. 1666.

vant, est orné d'une des plus grandes Pagodes du pays, où l'on voit arriver sans cesse un grand nombre de Pelerins.

Candear est une grande Forteresse, mais commandée par une montagne.

Entre Indelvaï & Regivali, on passe une petite riviere, qui sépare les Etats du grand Mogol des terres du Roi de Golkonde (11).

Lettres de Scha-Est-Kham à Tavernier.

Ce fut pour un de ces Voyages, que Tavernier reçut du Nabab-Scha-Est-Kham; oncle du grand Mogol, un Passeport & diverses lettres, qui lui donnoient la qualité de ce qu'il appelle Gentilhomme de sa Maison, quoique le Passeport ne porte que le nom de *Serviteur*. On rapportera quelques-unes de ces Lettres, dans la même vûe qui les lui fait rapporter toutes; c'est-à-dire, pour faire connoître le style & la forme de ces faveurs Orientales (12).

(11) Page 85.

(12) Réponse de Scha-Est-Kham à la demande de l'Auteur. Grand Dieu. Au cheri de la fortune, appui de la vertu, le Sieur Tavernier, François. A mon cher Ami, sachez que votre Lettre m'a été rendue, par laquelle j'ai sû votre retour à Surate, & comme vous avez apporté ce que je vous avois recommandé. J'ai considéré distinctement tout ce que vous m'avez écrit; ce qui m'a donné beaucoup de satisfaction. C'est pourquoi, il faut qu'après avoir reçu cette Lettre, vous veniez en ma présence, avec ce que vous avez apporté, & soyez certain que je vous ferai tous les avanta-

En arrivant à Aureng-Abad, où les dernieres l'appelloient, il trouva le Na-

TAVERNIER. 1666. L'Auteur joint Scha-Est-Kham au siege de Chouapar.

ges possibles. De plus, je vous envoye le Passeport que vous m'avez demandé. Le plutôt que vous pourrez venir sera le mieux. Pourquoi écrire d'avantage ? Fait l'onzieme du mois Chouval de l'année de Mahomet 1069.

Ce qui suit étoit de la propre main du Nabab.

L'Elu de mes plus chéris, votre Requête m'a été rendue. Dieu vous bénisse, & vous récompense d'avoir tenu votre promesse. Il faut que vous veniez promptement, & soyez sûr que vous aurez avec moi toutes sortes de contentement & de profit.

Le tour du sceau contenoit; *Le Prince des Princes. Le Serviteur de l'Empereur Conquérant Aureng-zeb.*

Deuxieme Lettre. Grand Dieu. Au plus expert des Ingénieurs & la crême des bons esprits, le Sieur Tavernier, François. Sachez que je vous tiens au nombre de mes plus chers favoris. Comme je vous avois écrit de venir à Jehanabab, & d'apporter avec vous les raretés que vous avez pour moi, maintenant que par les faveurs & graces de l'Empereur, j'ai été constitué son Viceroi & Gouverneur au Royaume de Decan; je me suis mis en chemin le 15 du mois Chouval. Ainsi, il n'est pas à propos que vous veniez à Jehanabad; mais tâchez de vous rendre au plutôt à Brampour, où, avec l'aide de Dieu, j'arriverai avant deux mois J'espere que vous ferez ce que je vous écris.

Troisieme Lettre. Grand Dieu. Le plus chéri de mes favoris, le Sieur Tavernier, François, sachez que je vous ai fortement dans ma mémoire. La Lettre que vous m'avez envoyée m'a été rendue. Je l'ai lûe attentivement mot pour mot. Vous m'écrivez que les pluies & les mauvais chemins vous empêchoient de venir, & qu'après l'hyver vous me viendriez trouver. Maintenant que les pluies sont passées, & que dans vingt cinq ou vingt six jours j'espere que je serai à Aureng-Abad, faites diligence pour m'y venir trouver. Je crois que vous n'y manquerez pas.

Ce qui suit étoit de la main du Nabab :

Cher Ami, vous ne manquerez pas d'exécuter ce que je viens de vous écrire.

Réponse de Tavernier, dans le même style. Celui qui prie Dieu pour Votre Altesse & pour l'accroisse-

TAVERNIER. 1666. bab parti pour le Decan, à la tête d'une armée, qui avoit déja formé le siege de Choupar, une des villes du fameux Sevagi. Il se rendit au camp, & le Nabab acheta tout ce qu'il avoit apporté. Ce Seigneur envoyoit chaque jour, à Tavernier, quatre plats de differentes viandes, & quatre de fruits & de confitures, qui tournoient au profit de ses Domestiques, parce qu'on ne lui laissoit guere la liberté de manger dans sa Tente. Cinq ou six Princes Idolâtres, qui se trouvoient à l'armée, le traitoient tour-à-tout; mais leurs mets, infectés de poivre, de gingembre & d'autres épiceries, lui faisoient trouver peu de plaisir dans ces fêtes. Pendant son séjour au camp, le Nabab fit jouer une mine; opération si nouvelle pour les

ment de Votre Grandeur & prospérité, Jean Baptiste Tavernier, François, présente Requête à votre libérale bénignité, vous qui êtes le Lieutenant de l'Empereur, qui gouverne, comme Parent de Sa Majesté, tous les Royaumes soumis à son sceptre, lequel a remis à votre conduite les plus importantes affaires de sa Couronne, le Prince invincible Sca-Kham, que Dieu tienne en sa garde.

J'ai reçu ce commandement dont Votre Altesse a voulu augmenter la fortune du moindre de ses Serviteurs. Salut au Nabab, le Prince des Princes. Je m'étois donné l'honneur, ces jours passés, de vous écrire par un Valet de pied de la Maison de Votre Altesse, que je ne manquerois pas, &c. Maintenant que vous ordonnez que ce soit à Aureng Abab, je suivrai vos ordres. Fait le dixieme jour du mois Haga.

Habitans de Choupar, que dans l'effroi qu'ils en conçurent, ils se rendirent à composition. Les brigandages, qui se commettoient par les coureurs des deux Partis, firent souhaiter à Tavernier que le prix de ses marchandises lui fût compté à Doltabat; ce que le Nabab lui accorda volontiers; & dès le lendemain de son arrivée dans la ville, il fut satisfait avec une exactitude qu'il loue beaucoup dans cette occasion (13).

TAVERNIER. 1655.

Deux Voyages que l'Auteur fit de Surate à Coa, l'un en 1641, l'autre en 1648, lui donnent occasion de tracer le chemin par terre (14). Le chemin est fort mauvais, sur-tout depuis Daman jusqu'à Rejapour. Aussi la plûpart des Voyageurs le font-ils par mer, dans une de ces barques à rames qui se nomment Almadies, & qui ne perdent guere la vûe des Côtes. D'un autre côté, cette courte navigation les expose à tomber entre les mains des Malabares, Corsaires de profession, & cruels ennemis

Voyage par terre de Surate à Goa.

(13) Page 235.

(14) On compte ici les distances par gos, qui font environ quatre de nos lieues communes. De Surate à Daman, 7 gos; 10 de Daman à Bassaim; 9 de Bacaïm à Chaul; 12 de Chaul à Daboul; 10 de Daboul à Rejapour; 9 de Rejapour à Mingrela; 4 de Mingrela à Goa. *Ibid.* page 100.

TAVERNIER. 1666.

des Chrétiens. Tavernier vit un Carme, auquel ils avoient donné une si rigoureuse torture, pour en tirer plus promptement sa rançon, qu'il étoit demeuré fort estropié d'un bras & d'une jambe.

Sort d'un Vaisseau Anglois attaqué par les Malabares.

Il raconte qu'un Capitaine Anglois, nommé Clarck, venant de Bantam à Surate, eut le malheur de tomber dans une escadre de vingt cinq ou trente barques Malabares, dont il fut vigoureusement attaqué. Dans l'impuissance de résister à cette premiere furie, il fit mettre le feu à quelques barils de poudre, qu'il avoit eu le temps de préparer sous le tillac. Cette ruse fit sauter un grand nombre de Corsaires, qui étoient déja montés à bord : mais les autres n'en paroissant que plus animés, Clarck, au désespoir, fit descendre tous ses gens dans ses deux Chaloupes, entra seul dans sa chambre, où il disposa une longue amorce jusqu'à la soute aux poudres ; & prit le temps où les Corsaires montoient de toutes parts, pour faire jouer cette espece de mine. Son adresse & son intrépidité lui firent trouver le moyen de se jetter dans les flots ; & de rejoindre une des deux chaloupes, tandis que ses ennemis voloient en pieces avec un fracas épouvantable. Cependant il en restoit assez pour arrê-

ter les chaloupes, qui contenoient environ quarante Anglois. Tavernier étoit à déjeûner avec le Président de Surate, nommé Fremelin, lorsque le Capitaine Clarck informa les Anglois de cette ville, qu'il étoit esclave du Samorin, avec tous ses Compagnons. Ce Prince n'avoit pas voulu les laisser entre les mains des Corsaires, parce que plus de douze cens veuves, qui avoient perdu leurs maris dans cette avanture, demandoient leur vie. Il les appaisa néanmoins, en leur promettant à chacune deux piastres; ce qui montoit à plus de deux mille quatre cens écus, outre leur rançon, pour laquelle on en demandoit quatre mille. Le Président se hâta de faire tenir cette somme; & Tavernier vit revenir tous les Captifs, les uns en bonne santé, d'autres accablés de maladies (15).

TAVERNIER, 1666.

Mengrela, d'où il ne reste que quatre gos, ou seize lieues jusqu'à Goa, est un gros Bourg à demi-lieue de la mer, sur les terres de Visapour. C'est une des meilleures plages de toutes les Indes. Les Hollandois y prenoient autrefois des rafraîchissemens, lorsqu'ils entreprenoient de bloquer Goa, & ne cessent pas d'y en prendre encore dans

Mengrela, Bourg, & Rade excellente.

(15) Page 101.

TAVERNIER, 1666.

leurs navigations de Commerce. Non seulement on y trouve d'excellent riz & de très bonne eau ; mais ce canton est renommé pour le Cardamome, que les Orientaux croyent la meilleure des épiceries, & qui est fort cher aux Indes parce qu'il ne s'en trouve que dans ce lieu. On y fait aussi de grosses toiles qui s'employent dans le pays ; & une sorte de treillis, nommé Toti, qui sert pour l'emballage des marchandises. Mais c'est moins pour le Commerce que pour les vivres, que les Hollandois y ont établi un Comptoir. Tous les vaisseaux qui font voile de Batavia, de Bengale, de Ceylan, des Moluques, du Japon & des autres lieux, pour Surate, la mer rouge, le sein Persique, &c., viennent mouiller en passant à la Rade de Mengrela (16).

Jugement de Tavernier sur Goa.

Tavernier, entre plusieurs observations sur Goa, qui lui sont communes avec les autres Voyageurs*, remarque particulierement (17) que le Port de Goa, celui de Constantinople & celui de Toulon, sont les trois plus beaux du grand Continent de notre ancien monde. Avant que les Hollandois, dit-il, eussent abbattu la puissance des Portugais dans les Indes, on ne voyoit à

(16) Page 104. (17) Page 105.

Goa que de la richesse & de la magnificence : mais depuis que les sources d'or & d'argent ont changé de maîtres, l'ancienne splendeur de cette ville a disparu. » A mon second voyage, ajoute » l'Auteur, je vis des gens, que j'avois » connus riches de deux mille écus de » rente, venir le soir en cachete me de» mander l'aumône, sans rien rabatre de » leur orgueil, sur-tout les femmes qui » viennent en Palekis, & qui demeurent » à la porte, tandis qu'un Valet qui les » accompagne vient nous faire un com» pliment de leur part. On leur envoye » ce qu'on veut, ou bien on le porte » soi-même, quand on a la curiosité » de voir leur visage; ce qui arrive ra» rement, parce qu'elles se couvrent la » tête d'un voile. Mais elles présentent » ordinairement un billet de quelque » Religieux qui les recommande, & qui » rend témoignage de leurs richesses » passées, en exposant leur misere pré» sente. Ainsi, le plus souvent, on en» tre en discours avec la Belle; & par » honneur on la prie d'entrer pour faire » une collation, qui dure quelquefois » jusqu'au lendemain (18). Il est con» stant, ajoute encore Tavernier, que » si les Hollandois n'étoient pas venus

(18) Page 106.

TAVERNIER. 1666.

» aux Indes, on ne trouveroit pas au-» jourd'hui, chez la plûpart des Portu-» gais de Goa, un morceau de fer, » parce que tout y seroit d'or ou d'ar-» gent (19).

Dom Philippe de Mascaregnas Viceroi de Goa.

Le Viceroi, l'Archevêque & le grand Inquisiteur, auxquels Tavernier rendit ses premiers devoirs, le reçurent avec d'autant plus de civilité, que ses visites étoient toujours accompagnées de quelque présent. C'étoit Dom Philippe de Mascaregnas qui gouvernoit alors les Indes Portugaises. Il n'admettoit personne à sa table, pas même ses enfans: mais dans la salle où il mangeoit, on avoit ménagé un petit retranchement, où l'on mettoit le couvert pour les principaux Officiers & pour ceux qu'il invitoit; ancien usage d'un temps dont il ne restoit que la fierté.

Entretien de Tavernier avec l'Inquisiteur.

Le grand Inquisiteur chez lequel Tavernier s'étoit présenté, s'excusa d'abord sur ses affaires, & lui fit dire ensuite qu'il l'entretiendroit dans la Maison de l'Inquisition, quoiqu'il eût son Palais dans un autre quartier. Cette affectation pouvoit lui causer quelque défiance, parce qu'il étoit Protestant. Cependant il ne fit pas difficulté d'entrer dans l'Inquisition, à l'heure marquée. Un

(19) Page 114.

Page l'introduisit dans une grande salle, où il demeura seul, l'espace d'un quart-d'heure. Enfin, un Officier, qui vint le prendre, le fit passer par deux grandes galeries & par quelques appartemens, pour arriver dans une petite chambre où l'Inquisiteur l'attendoit, assis au bout d'une grande table en forme de billard. Tout l'ameublement, comme la table, étoit couvert de drap verd d'Angleterre. Après le premier compliment, l'Inquisiteur lui demanda de quelle Religion il étoit ? Il répondit qu'il faisoit profession de la Religion Protestante. La seconde question regarda son pere & sa mere, dont on voulut sçavoir aussi la Religion ; & lorsqu'il eut répondu qu'ils étoient Protestans comme lui, l'Inquisiteur l'assura qu'il étoit le bien venu : comme s'il eût été justifié par le hazard de sa naissance. Alors l'Inquisiteur cria qu'on pouvoit entrer. Un bout de tapisserie, qui fut levé au coin de la chambre, fit paroître aussi-tôt dix ou douze personnes, qui étoient dans une chambre voisine. C'étoient deux Religieux Augustins ; deux Dominicains, deux Carmes, & d'autres Ecclésiastiques, à qui l'Inquisiteur apprit d'abord que Tavernier étoit né Protestant, mais qu'il n'avoit avec lui

TAVERNIER. 1666.

TAVERNIER. 1666.

aucun Livre défendu, & que sçachant les ordres du Tribunal, il avoit laissé sa Bible à Mengrela. L'entretien devint fort agréable, & roula sur les Voyages de l'Auteur, dont toute l'assemblée parut entendre volontiers le récit. Trois jours après, l'Inquisiteur le fit prier à dîner avec lui, dans une fort belle maison qui est à demi-lieue de la Ville, & qui appartient aux Carmes Deschaussés. C'est un des beaux édifices de toutes les Indes. Un Gentilhomme Portugais, dont le pere & l'ayeul s'étoient enrichis par le Commerce, avoit fait bâtir cette maison, qui peut passer pour un beau Palais. Il vécut sans goût pour le mariage, & s'étant livré à la dévotion, il passoit la plus grande partie de sa vie chez les Augustins, pour lesquels il conçut tant d'affection, qu'il fit un Testament par lequel il leur donnoit tout son bien, à condition qu'après sa mort ils lui élevassent un tombeau au côté droit du grand Autel. Quelques-uns de ces Religieux lui ayant représenté que cette place ne convenoit qu'à un Viceroi, & l'ayant prié d'en choisir une autre, il fut si piqué de cette proposition, qu'il cessa de voir les Augustins; & sa dévotion s'étant tournée vers les Carmes, qui le reçurent à bras ouverts,

Origine d'une belle Maison des Carmes du Goa.

il leur laissa son héritage à la même condition (20). TAVERNIER. 1666.

Pendant trois mois que Tavernier passa dans Goa, il profita de sa faveur pour obtenir le congé d'un Gentilhomme François nommé Du-Belloy. Cette Histoire est d'autant plus intéressante dans son récit, qu'elle se trouve mêlée avec celle de quelques autres François dont les belles actions ne doivent pas demeurer sans éloge. Histoire de Du-Belloy & de St-Amant, Gentilshommes François.

Du-Belloy étoit sorti de la maison de son pere, pour se former par les voyages : mais ayant fait une dépense excessive en Hollande, & ne trouvant personne qui fût disposé à lui prêter de l'argent, la nécessité lui fit prendre le parti de passer aux Indes. Il entra dans une Compagnie Hollandoise, avec laquelle il fut transporté à Batavia, dans le temps que les Hollandois faisoient la guerre aux Portugais de Ceylan. A son arrivée, on le mit dans les recrues qu'on envoyoit dans cette Isle. Le Général des troupes Hollandoises se voyant fortifié par ce renfort, qui étoit commandé par un Officier François, nommé Saint-Amant, homme de courage & d'expérience, résolut d'assieger Negombo, une des Places Portugaises de l'Isle

(20) Page 105.

TAVERNIER. 1660.

de Ceylan. On donna trois assauts, dans lesquels tout ce qu'il y avoit de François firent admirer leur valeur, sur-tout Saint-Amant, & Jean de-Rose, qui furent tous deux blessés. Le Général charmé de se voir si bien servi, promit que si l'on prenoit Negombo, Saint-Amant auroit le gouvernement de cette Place. Il tint parole. Mais un jeune homme, arrivé depuis peu de Hollande & parent du Gouverneur de Batavia, obtint cette dignité au préjudice de celui qui la devoit à son courage, & vint le déplacer avec un ordre du Conseil. Saint-Amant, furieux de se voir indignement supplanté, débaucha quinze ou vingt soldats, la plûpart François, entre lesquels étoient Du-Belloy, Des-Marets, Gentilhomme en Dauphiné, & Jean de-Rose. Il trouva le moyen de se jetter avec eux dans l'armée Portugaise. Ce petit nombre de braves guerriers releva les espérances des Portugais. Ils attaquerent Negombo, d'où ils avoient été chassés, & l'emporterent au second assaut.

Dom Philippe de-Mascaregnas étoit alors Gouverneur de Ceylan, c'est-à-dire de toutes les Places qui dépendoient du Portugal. Il faisoit sa demeure dans la ville de Colombo, où il reçut des

Lettres de Goa, qui lui apprenoient la mort du Viceroi, & qu'il étoit nommé pour lui ſuccéder. Avant ſon départ, il voulut voir Saint-Amant & ſes Compagnons, pour récompenſer leurs ſervices. Il eſtimoit la valeur. Auſſi-tôt qu'il eut vû cette troupe de Braves, il prit la réſolution de les emmener avec lui, ſoit parce qu'il ſe promettoit à Goa plus d'occaſions de les avancer, ſoit qu'appréhendant de rencontrer les Malabares, il fût bien aiſe d'avoir près de lui des gens de réſolution. En approchant du Cap de Comorin, une furieuſe tempête diſperſa ſa Flotte & fit périr plusieurs Barques. Le Vaiſſeau du Viceroi ſe trouvoit expoſé lui-même au dernier danger, & les Matelots faiſoient des efforts inutiles pour gagner la terre, lorſque Saint-Amant & ſes Compagnons, voyant le naufrage inévitable, ſe jetterent dans la mer avec des cordes & des pieces de bois, ſur leſquelles ils prirent leur nouveau Maître & le ſauverent avec eux.

TAVERNIER. 1666.

Ce Seigneur fit éclater ſa reconnoiſſance en arrivant à Goa. Auſſi-tôt qu'il eut pris poſſeſſion de ſa dignité, il revêtit Saint-Amant de la charge de Grand-Maître de l'artillerie, & d'Intendant général de toutes les Forteref-

TAVERNIER. 1666.

ses que les Portugais avoient aux Indes. Il lui fit épouser ensuite une fille, qui lui apporta du bien. Tous les autres François se ressentirent aussi de sa générosité. Jean de-Rose demanda d'être renvoyé à Colombo, où il épousa une jeune veuve Metive, que son mari avoit laissée fort riche. Dom Philippe, qui avoit conçu des sentimens particuliers d'affection pour Des-Marets, parce que c'étoit à lui qu'il avoit l'obligation de l'avoir chargé sur ses épaules pour le sauver du naufrage, le fit Capitaine de ses gardes.

Du-Belloy demanda la liberté d'aller à Macao. Il avoit appris qu'une partie de la Noblesse Portugaise se retiroit dans cette ville, après s'être enrichie par le Commerce ; qu'elle recevoit bien les Etrangers, & qu'elle aimoit fort le jeu, qui étoit la plus forte passion de Du-Belloy. Il passa deux ans à Macao, dans des amusemens de son goût. Lorsqu'il avoit perdu son argent au jeu, il trouvoit des amis assez généreux pour lui en prêter. Mais un jour, qu'après avoir fait un gain considérable, il perdit toute ce qu'il possédoit, avec plus de malheur qu'il n'avoit eu de fortune, un emportement de colere le fit jurer contre un tableau de piété, qui se trou-

voit dans le même lieu, en lui reprochant d'avoir été la cause de sa disgrace. Aussi-tôt l'Inquisiteur en fut averti. Toutes les villes Portugaises des Indes ont un de ces redoutables Officiers, dont le pouvoir à la vérité n'est pas sans bornes, mais qui a droit de faire arrêter ceux dont on lui fait des plaintes, d'entendre les témoins, & d'envoyer les coupables, avec les informations, par le premier Navire qui part pour Goa, où le pouvoir de condamner & d'absoudre appartient à l'Inquisiteur général. Du-Belloy fut embarqué, les fers aux pieds, sur un petit vaisseau de dix à douze pieces de canon. Le Capitaine devoit répondre de sa personne : mais cet Officier étoit un homme civil, qui connoissant son prisonnier pour un François de bonne Maison, lui fit ôter ses fers & le fit manger à sa table, avec l'attention de lui fournir du linge & des habits pendant le voyage, qui fut d'environ quarante jours.

Ils arriverent à Goa, le 19 de Fevrier 1649. Saint-Amant s'étant rendu au port de la part du Viceroi, sans autre vûe que de prendre les Lettres, & de sçavoir ce qui se passoit à la Chine, fut extrêmement surpris de reconnoître Du-Belloy, & d'apprendre son infortune. Le

TAVERNIER. 1665. Capitaine refusoit de le laisser sortir du bord, avant que le grand Inquisiteur en fût averti. Cependant le crédit de Saint-Amant lui fit obtenir la liberté d'emmener son ami dans la ville, où il n'oublia pas de lui faire prendre ses plus vieux habits, pour le présenter à l'Inquisition. Il plaida sa cause avec toute la chaleur de l'amitié; & l'Inquisiteur, touché de l'état où il le voyoit, lui donna la ville pour prison, à condition qu'il se représentât au premier ordre. Tavernier, qui se trouvoit alors à Goa, étant devenu un des principaux Acteurs dans la suite de cette avanture, c'est dans ses propres termes qu'on doit souhaiter d'en lire le récit.

» Dans ces circonstances, Saint-» Amant m'amene Du-Belloy, comme » je sortois de mon logement pour aller » voir Mr l'Evêque de Mire, que j'a-» vois connu à Constantinople lorsqu'il » y étoit Gardien des Franciscains de » Galata. Je les priai de m'attendre un » peu, & de dîner avec moi; ce qu'ils » m'accorderent: après quoi j'offris ma » maison & ma table à Mr Du-Belloy, » qui accepta mes offres. Je lui fis » faire trois habits complets & le » linge nécessaire. Pendant huit ou » dix jours que je passai encore à Goa, il

» il me fut impossible de l'engager à se revêtir de ces habits; & sans m'apprendre la cause de son refus, il me promettoit chaque jour de les mettre le lendemain. La veille de mon départ, je lui dis que j'allois prendre congé du Viceroi. Il me pria instamment d'obtenir aussi le sien. Je le fis avec succès. Nous partimes sur le soir, dans la même barque où j'étois venu. Du-Belloy commença vers minuit à se deshabiller & à prendre ses habits neufs, jettant les vieux dans la mer & jurant contre l'Inquisition, sans que j'en fusse encore la cause; car j'avois ignoré tout ce qui s'étoit passé. Dans la surprise où j'étois de son emportement, je lui représentai qu'il n'étoit pas encore hors des mains des Portugais, & que nous ne pouvions pas nous défendre lui & moi, avec cinq ou six personnes que j'avois à ma suite, contre quarante hommes qui ramoient dans notre barque. Je lui demandai pourquoi il juroit contre l'Inquisition. Il me promit de me l'apprendre à Mingrela. Nous arrivames heureusement au rivage, où nous trouvames quelques Hollandois avec leur Commandant, qui buvoient du vin d'Espagne en mangeant des hui-

TAVERNIER. 1666.

TAVERNIER. 1666.

» tres. Ils me demanderent aussi-tôt qui » étoit celui qu'ils voyoient avec moi. » Je leur dis que c'étoit un Gentil- » homme, qui étant allé en Portugal à » la suite d'un Ambassadeur de France, » s'étoit embarqué pour les Indes avec » quatre ou cinq autres François qui » étoient encore à Goa, & qu'ayant pris » peu de goût au séjour de cette ville, » & à l'humeur Portugaise, il m'avoit » prié de l'assister pour retourner en Eu- » rope. Il m'instruisit le soir de toutes » les avantures de sa vie. Trois ou qua- » tre jours après, je lui achetai une » monture du pays, c'est-à-dire, un » bœuf, pour aller à Surate; & je lui » donnai un Valet pour le servir, avec » une Lettre au Pere Zenon, Capucin, » par laquelle je le priois de lui faire » donner, par mon Courtier, dix écus » par mois pour sa dépense, & d'ob- » tenir pour lui, du Président des An- » glois, la permission de s'embarquer » sur le premier vaisseau de leur Na- » tion. Mais le Pere Zenon, qui se dis- » posoit à faire le voyage de Goa, pour » l'affaire du Pere Ephraim (21), fut » bien-aise apparemment de ne pas

(21) Voyez l'Histoire de ces deux Capucins, au Tome 36 de ce Recueil, dans le Voyage aux Mines de Diamans, page 74, Note 51.

» partir sans guide. Il engagea Du-Belloy à l'accompagner, dans l'opinion sans doute qu'il lui suffiroit de se représenter à l'Inquisition, & de demander pardon pour l'obtenir. Du-Belloy l'obtint à la vérité, mais ce fut après avoir passé deux ans à l'Inquisition, d'où il ne sortit qu'avec la chemise souffrée, & la grande Croix de Saint André devant l'estomach, accompagné d'un autre François, nommé Louis, de Bar-sur-Seine, qui fut traité avec la même rigueur. Ils avoient été condamnés tous deux à suivre quantité d'autres malheureux qu'on menoit au supplice. Du-Belloy n'avoit pû se montrer à Goa, sans une extrême imprudence, mais il en commit une beaucoup moins excusable, en retournant à Mingrela, où les Hollandois, informés par leur Directeur de Surate, qu'il s'étoit autrefois sauvé de leur service, se saisirent de lui & le mirent sur un vaisseau qui partoit pour Batavia. Ils publierent qu'ils l'avoient envoyé au Général de la Compagnie, pour se remettre sur ce Chef suprême d'une affaire qui excédoit leur pouvoir. Mais Tavernier apprit, de bonne part, que le vaisseau s'étant éloigné de la côte, ceux

TAVERNIER. 1666.

TAVERNIER 1666. » qui le conduiſoient avoient mis ce » malheureux Gentilhomme dans un » ſac, & l'avoient précipité dans les » flots (22).

Hiſtoire de Des-Marets, Gentilhomme Dauphinois. L'Hiſtoire de Des-Marets eſt moins funeſte. Il étoit d'une bonne maiſon du Dauphiné, dans le voiſinage de Lauriol. Après un duel, dans lequel il avoit tué ſon Adverſaire, il étoit paſſé en Pologne, où ſes belles actions lui avoient acquis l'eſtime & l'amitié du Général de la Couronne. Dans le même temps, le Grand-Seigneur tenoit priſonnier, au Château des ſept tours, deux Princes Polonois, qu'il avoit fait arrêter par des raiſons dont l'Auteur ne paroit point informé. Le Général, connoiſſant la valeur & l'adreſſe de Des-Marets, qui joignoit à beaucoup de qualités diſtinguées celle de bon Ingénieur, lui propoſa de ſe rendre à Conſtantinople, pour chercher les moyens de rendre la liberté aux deux Princes. Il accepta cette commiſſion; & vraiſemblablement ſon entrepriſe auroit eu le ſuccès qu'il s'étoit promis, s'il n'eût été découvert par quelques Turcs, qui l'accuſerent d'avoir conſidéré les ſept tours avec trop d'attention & le crayon à la main, pour en lever le plan dans

(22) Page 120 & précédentes.

quelque mauvais dessein. C'étoit assez pour le perdre, si Mr de-Cesi, Ambassadeur de France, n'eût étouffé cette affaire par un présent ; remede ordinaire en Turquie, pour les plus fâcheux évenemens. Ce Ministre représenta que Des-Marets étoit un jeune Gentilhomme, qui voyageoit dans la seule vûe de s'instruire, & qui se proposoit de passer en Perse à la premiere occasion. Cette excuse le sauva, mais elle le mit dans la nécessité de faire en effet le voyage de Perse. Les deux Princes auxquels le Grand Seigneur avoit résolu de ne jamais rendre la liberté, eurent enfin le bonheur de corrompre un jeune Turc, fils du Gouverneur de leur prison, à qui son pere confioit ordinairement les clefs des principales portes. La nuit destinée pour leur fuite, il feignit de les fermer, à la réserve de celle qui étoit gardée par un détachement de Janissaires : mais ayant pris ses mesures de loin, il avoit eu recours de bonne heure à des échelles de corde, pour passer deux murs. Comme les Princes n'étoient pas traités avec la derniere rigueur, on leur permettoit de recevoir quelques plats de la cuisine de l'Ambassadeur de France ; & les Cuisiniers, qui étoient dans leurs intérêts,

TAVERNIER. 1666.

TAVERNIER. 1666. leur avoient envoyé plusieurs fois des pâtés remplis de cordes, dont ils avoient fait des échelles. L'affaire fut conduite avec tant de précaution & de bonheur, que les Princes se trouverent libres. Le jeune Turc les suivit en Pologne, où il embrassa le Christianisme, & les récompenses qu'il y reçut furent proportionnées à la grandeur du service (23).

Cependant Des-Marets, étant arrivé dans la Capitale de Perse, s'adressa d'abord aux Peres Capucins, qui le conduisirent chez Tavernier. Il fit quelque séjour à Ispahan, pendant lequel son mérite le fit estimer des Anglois & des Hollandois de cette ville. Mais sa curiosité, joint à sa hardiesse naturelle, le jetta dans une entreprise téméraire, qui faillit de causer sa perte & celle de tous les Européens, qui se trouvoient dans Ispahan. Proche du Carvansera, dans lequel il étoit logé, on voit un grand bain, où les hommes & les femmes se rendent successivement, à des jours marqués pour chaque sexe, & où la Reine de Visapour, qui avoit pris son chemin par Ispahan à son retour de la Mecque, se rendoit souvent, pour le seul plaisir de s'entretenir avec les femmes des François; parce que le jar-

(23) Page 121.

din de leur maison touchant au même bain, elles ne faisoient pas difficulté de s'y rendre aussi. Des-Marets dans la folle passion de voir ce qui se passoit entre toutes ces femmes, remarqua une fente dans la voute du bain; & montant par dehors sur cette voute, qui est plate, comme celles du Serrail, il se couchoit sur le ventre, & jouissoit du spectacle sans être apperçu. Tavernier, qu'il prit pour le confident de sa bonne fortune, lui représenta qu'il jouoit à se perdre. Mais n'ayant pas profité de cet avis, il fut découvert par une des femmes qui ont soin du linge, & qui le font secher sur des perches qui bordent la voute. Dans l'effroi d'y trouver un homme couché, elle se saisit de son chapeau, en commençant à pousser des cris. Des-Marets eut le bonheur de lui fermer la bouche, par quelques pieces d'argent qu'il se hâta de lui mettre dans la main. Lorsqu'il revint au Carvansera, Tavernier, qui remarqua du trouble sur son visage, lui fit avouer sa témérité; & les suites en pouvant être beaucoup plus dangereuses qu'il ne se l'imaginoit, tous les Européens conclurent que son départ ne devoit pas être differé. On lui fournit une mule & de l'argent pour se rendre à

TAVERNIER. 1666.

TAVERNIER. 1666. Bander-Abassi. Le Directeur Hollandois lui offrit des Lettres de recommandation pour le Général de Batavia, qui avoit besoin à Ceylan, de gens d'esprit & de cœur. Mais les caresses & les presens n'ayant pû le tenter de prendre des engagemens dont il croyoit sa Religion blessée (24), Tavernier lui conseilla de passer à Surate, où le Président Anglois, disposé à seconder ses intentions, par le témoignage qu'on lui rendit de son mérite, écrivit en sa faveur au Viceroi de Goa, dont il étoit aimé, & fit valoir l'offre des Hollandois, pour lui procurer plus de considération. Des-Marets fut bien reçu du Viceroi. Il demanda la permission de passer dans l'Isle de Ceylan, où le Gouverneur, Dom Philippe de Mascaregnas, lui donna aussi-tôt de l'emploi. Il y arriva trois jours après que les Portugais eurent perdu Negomby; & lorsqu'ils la reprirent, il fut un de ceux qui reçurent le plus de blessures, & qui acquirent le plus de gloire. Ce fut lui qui contribua le plus aussi à sauver Dom Philippe du naufrage. Ce Seigneur, étant devenu Viceroi, ne crut pas lui devoir une moindre récompense, que la charge de Capitaine de ses Gardes, dans laquelle

(24) Page 123.

il mourut après trois ou quatre mois d'exercice, fort regretté de son Maître, & de tous ceux qui l'avoient connu. Il laissa tout ce qu'il possedoit à un Prêtre, avec lequel il s'étoit lié d'une amitié fort étroite, en le chargeant de rendre à Tavernier, deux cens cinquante écus, que ce Voyageur lui avoit prêtés en Perse, & qu'il eut beaucoup de peine à tirer du Légataire, pendant son séjour à Goa (25). TAVERNIER. 1666.

Ce fut dans le même voyage, qu'il apprit chez Saint-Amant, Intendant Général de toutes les Forteresses que les Portugais avoient aux Indes, la nouvelle découverte qu'une Caravelle, partie de Lisbonne, avoit faite dans le cours de sa navigation. En voulant reconnoître le Cap de Bonne-Espérance, elle fut surprise par une tempête qui dura plusieurs jours, & qui fit perdre aux Matelots la connoissance de leur route. Après beaucoup d'agitations, ils furent jettés dans une Baye, que leurs observations leur firent juger à trente lieues du Cap, où ils trouverent plusieurs habitations. A peine eurent-ils mouillé, qu'ils virent le rivage bordé d'hommes, de femmes & d'enfans, qui paroissoient fort étonnés d'avoir devant les yeux des

Découverte d'une Baye inconnue.

(25) Page 123 & précédentes.

TAVERNIER 1666. gens vêtus, des visages blancs, & un bâtiment tel que la Caravelle. Comme de part & d'autre on ne pouvoit se faire entendre que par des signes, les Portugais leur offrirent du biscuit & de l'eau-de-vie. Ces présens furent acceptés; mais les Sauvages s'étant bien-tôt retirés, & n'ayant pas reparu de tout le jour, il sembloit que la défiance les eût fait disparoître. Cependant, le lendemain, ils apporterent, sur le rivage, quantité de jeunes autruches, & d'autres oiseaux, assez semblables à de grosses oies, si gras qu'on ne distinguoit point leur chair. Les plumes en étoient fort belles, & celles du ventre paroissoient excellentes pour des lits. Tavernier acheta un gros coussin de ces plumes, d'un des Matelots Portugais, qui lui raconta particulierement tout ce qui leur étoit arrivé dans cette Baye (26). Ils y passèrent vingt-sept jours. Dans l'impuissance de s'expliquer, ils donnoient de temps en temps, aux Sauvages, des couteaux, des haches, du corail, & de fausses perles, pour les exciter au commerce, & pour découvrir s'ils avoient beaucoup d'or; car ils en voyoient, à quelques-uns, de petits lingots aux oreilles rabattus des deux cô-

(26) Page 124.

tés comme des cloux de serrure. Quelques femmes en portoient au bas du menton & même aux narines. Huit ou neuf jours après l'arrivée des Portugais, ces barbares leur apporterent enfin de petits morceaux d'ambre gris, un peu d'or, & quelques dents d'éléphans, mais fort petites, quelques cerfs & quantité de poisson. On n'épargna rien pour apprendre d'eux d'où ils prenoient l'ambre gris, qui étoit fort beau. Le Viceroi de Goa en fit voir à l'Auteur un morceau de demi-once, qui lui parut le meilleur qu'il eût jamais vû. Les Portugais s'efforcerent aussi de découvrir d'où leur venoit l'or. Pour les dents d'éléphans, ils n'avoient pas besoin d'autre explication que la vûe d'un grand nombre de ces animaux, qui venoient boire chaque jour au matin, dans une riviere qui se jette dans la Baye. Enfin, désespérant de se faire entendre & d'obtenir des éclaircissemens, ils prirent le parti de remettre à la voile. Mais, comme les Sauvages s'étoient rendus si familiers qu'il y en avoit toujours quelques-uns dans le vaisseau, ils en retinrent deux, avec lesquels ils prirent la route de Goa, dans l'espérance de leur faire apprendre le Portugais, ou de faire apprendre leur lan-

TAVERNIER. 1666.

gue à quelque enfant qu'on mettroit auprès d'eux. Lorsque le vaisseau eut commencé à s'éloigner, tous les Sauvages voyant enlever deux de leurs compagnons, qui n'étoient pas apparemment des moins considérables, s'arracherent les cheveux & se frapperent l'estomach, avec des cris & des hurlemens épouvantables. La Caravelle arriva heureusement à Goa. On prit soin des deux Captifs. Mais on ne put leur rien apprendre de la langue Portugaise, ni rien tirer d'eux pour la connoissance de leur pays. Dans l'espace de quelques mois, ils moururent tous deux de chagrin & de langueur; & les Portugais ne tirerent point d'autre avantage de cette découverte qu'environ deux livres d'or, & trois livres d'ambre gris, avec trente cinq ou quarante dents d'éléphans (27). Tavernier, se trouvant dans la suite à Batavia, raconta toutes ces circonstances au Général Hollandois, qui ne fit pas des efforts moins inutiles pour retrouver la même Baye (28).

Efforts inutiles pour retrouver cette Baye.

Voyage de Tavernier dans l'Isle de Java.

Le voyage de Batavia, un des plus pénibles que l'Auteur eût entrepris, du moins par les dangers auxquels sa vie fut exposée, fait la derniere partie de

(27) Page 125. (28) Page 415.

son Journal. Il partit de Mingrela, au Royaume de Visapour, sur un vaisseau Hollandois, qui apportoit des soies de Perse, & qui avoit ordre, en faisant voile à Batavia, de mouiller à Bakanor, pour y prendre du riz. On arriva dans ce Port, quatre jours après. Le Capitaine étant obligé de descendre, pour demander au Roi la permission du Commerce, Tavernier eut la curiosité de l'accompagner. Ils remonterent la riviere près de trois lieues; & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils trouverent le Roi sur le bord de l'eau, dans un lieu où ils ne découvrirent que dix ou douze cabanes, composées de branches de palmier. Ils jugerent que ce Prince avoit ailleurs quelque logement plus digne de lui, & qu'il n'étoit venu dans ce lieu que pour y jouir de la fraîcheur des arbres & de quelques ruisseaux. La cabane dans laquelle il entra, pour recevoir les deux Européens, ne laissoit pas d'être ornée de quelques tapis de Perse, sur l'un desquels il s'assit, entouré de cinq ou six femmes, dont les unes l'éventoient avec des queues de paon, & les autres lui présentoient le betel ou remplissoient sa pipe de tabac. Les Seigneurs de sa Cour étoient dans les autres cabanes;

TAVERNIER. 1666.

Il passe à Bakanor.

Dans quel lieu il trouve le Roi.

TAVERNIER. 1666.

& l'Auteur en compta près de deux cens, la plûpart armés d'arcs & de fleches. On voyoit deux éléphans, à peu de distance. Après avoir accordé au Capitaine la permission d'acheter du riz, le Monarque lui envoya, dans sa chaloupe, un présent de douze poules & de cinq ou six flaccons de vin de palmier. Tavernier observe que ce vin étoit beaucoup plus fort que tout ce qu'il en avoit bû de la même espece, & qu'en ayant demandé la raison à quelques Habitans d'un hameau dans lequel il passa la nuit, ils lui répondirent que cette qualité venoit de l'usage où l'on étoit dans le pays, de planter le poivre au-tour des palmiers (29).

Vin de Palmier très-fort, & ce qui lui donne cette qualité.

La nuit du 28 au 29 d'Avril, le vent commençant à changer, on avertit le Capitaine, qui n'avoit point encore pratiqué les côtes de l'Inde, que la prudence l'obligeoit de ne pas différer plus long-temps à lever l'ancre. Mais comme il regrettoit de partir sans avoir achevé de charger, il rejetta ce conseil, sous prétexte qu'il manquoit d'eau. Le vent, qui avoit été fort violent toute la nuit, s'appaisa un peu le lendemain, & l'on continua de charger riz. Le jour d'après, on vit les apparences d'un si mau-

Fermeté de Tavernier dans une tempête.

(29) Page 407.

vais temps, que tout l'équipage commençant à murmurer, le Capitaine envoya les deux chaloupes pour prendre de l'eau. Mais elles ne furent pas plutôt à l'embouchure de la riviere, qu'un vent furieux obligea les Matelots de revenir sans eau, avec beaucoup de peine & de danger. On ne s'arrête à ce récit, que pour faire honneur à Tavernier de sa fermeté, dans une de ces terribles situations, qui font les plus grands embarras des Voyageurs, & qui forment quelquefois aussi la plus agréable partie de leurs Relations.

Les chaloupes étant revenues à bord, on les attacha derriere le vaisseau, suivant l'usage; & l'on mit quatorze hommes dans la grande, pour la retenir, & l'empêcher de se briser par les chocs. Alors, on voulut commencer à lever l'ancre. Mais le vent étant devenu plus fort & plus contraire, douze hommes, de quarante qui étoient au-tour du moulinet, furent estropiés par les barres. Le Capitaine même, qui voulut toucher au cable, eut la main presqu'entierement écrasée. Enfin la tempête devint si furieuse, qu'au lieu de lever l'ancre, on fut contraint d'en jetter d'autres, parce que le vaisseau étoit impétueusement poussé vers la terre. Avant

TAVERNIER. 1666.

minuit, on avoit perdu successivement sept ancres. Il n'en restoit plus, & toute autre ressource étoit vaine. On fit trois fois la priere dans l'espace de deux heures. A la fin de la troisieme, les Pilotes crierent que le vaisseau alloit toucher terre, & que chacun devoit penser à se sauver. Le Capitaine étoit incapable de s'aider lui-même, dans le misérable état de sa main. Tavernier, qui n'espéroit pas beaucoup plus de ses propres efforts, s'accouda sur le bord du vaisseau, pour y attendre sa destinée; & comme on étoit éclairé par la lumiere de la lune, il se mit à regarder tristement les ondes, qui le poussoient vers la côte. Pendant qu'il étoit dans cette posture, le vaisseau toucha rudement à terre; & les cris de l'équipage lui firent juger qu'il s'étoit entr'ouvert. Au même instant, deux Matelots vinrent lui offrir de le sauver, à condition d'être généreusement récompensés, si le Ciel favorisoit leurs efforts. Il leur promit cinq cens écus, qui les disposerent à risquer leur vie pour conserver la sienne. C'étoient deux Hambourgeois, qui l'avoient vû à Surate, & qui n'ignorant pas que son principal commerce étoit en pierreries, sçavoient qu'il avoit sur lui toutes ses mar-

chandises. Aussi-tôt qu'il eut nommé la somme, ils se saisirent d'un morceau de bois, de la grosseur de la cuisse, & long de dix ou douze pieds, auquel ils attacherent en cinq ou six endroits de grosses cordes, de quatre ou cinq pieds de longueur. Tavernier considéroit leur travail, sans en pouvoir deviner l'usage, lorsque tournant les yeux vers la terre, il crut remarquer que le vaisseau n'y étoit plus poussé directement. Dans la crainte que ce ne fût une illusion des ténebres, parceque la lune commençoit à se coucher, il courut à la boussole, pour s'éclaircir. Il vit qu'en effet le vent étoit tout-à-fait changé, & qu'il venoit de terre. Un cri, par lequel il annonça ce changement aux Matelots, leur fit reprendre courage. La joye fut proportionnée à la crainte. On avertit les quatorze hommes de la grande chaloupe; mais personne ne répondit; & le matin, à la pointe du jour, on s'apperçut que leur cable s'étoit rompu. On n'a jamais eu d'autre nouvelle de leur sort (30).

TAVERNIER. 1666.

Perte de quatorze hommes dans une chaloupe.

Le Pilote ne fut pas long-temps à remarquer que son gouvernail s'étoit brisé par le haut; & pour réparer sur le champ cette disgrace, il fit tendre une

(30) Page 409.

TAVERNIER. 1666.

On fuit le conseil de Tavernier.

min étoit égal, & le vent également favorable. Tavernier représenta qu'on ne pouvoit aller à Goa sans exposer des Matelots Hollandois à faire dans l'ivresse quelque excès qui les soumettroit aux rigueurs de l'Inquisition; & que cette ville d'ailleurs, leur offrant diverses occasions de débauche, le Capitaine ne retrouveroit pas un homme lorsqu'il penseroit à se remettre en mer (31).

Deux raisons si fortes firent donner la préférence à Point-de-Galle. Cependant elles n'ôtoient pas la crainte d'une tempête, qui pouvoit briser sur la côte un vaisseau sans ancre. Quelques Matelots qui servoient à bord depuis plusieurs années, se souvinrent qu'il y avoit au fond de calle, une ancre fort pesante, mais qu'elle n'avoit qu'un bras. Quoique la quantité de marchandises, qui étoit dans le vaisseau, fit craindre beaucoup de difficulté à la retirer, quelques Charpentiers fort experts, qui avoient quitté le Comptoir de Bander-Abassi pour se rendre à Batavia, s'étant engagés à la mettre en état de servir, on entreprit de surmonter tous les obstacles. Il en couta trois ou quatre caisses de vin de Chiras, qui furent distribuées entre les Ouvriers. Huit

(31) Page 430.

TAVERNIER. 1666.

Ses observations à Point-de-Galle.

jours après, on se trouva devant Point-de-Galle ; & l'on fut obligé d'abattre toutes les voiles, pour s'approcher du Port, que ses roches à fleur d'eau rendent fort dangereux. Aussi n'arrive-t-il point de vaisseau, que le Gouverneur n'envoye deux Pilotes, pour l'aider à se conduire. Tavernier ne trouva rien de plus remarquable dans cette ville, que les traces des boulets de canon & des mines que les Hollandois avoient fait jouer pendant le siege. La Compagnie donnoit alors des champs & des places pour bâtir, à ceux qui vouloient s'y établir sous sa protection. Elle avoit formé un nouveau plan, qui, suivant l'opinion de l'Auteur, devoit faire de cette ville, une place très forte (32).

Jugement qu'il porte de la conduite des Hollandois.

Il y apprit que les Hollandois, avant que d'avoir chassé les Portugais de tous les établissemens qu'ils avoient dans cette Isle, s'étoient persuadés que cette conquête deviendroit pour eux une source inépuisable de richesses. L'effet, dit-il, auroit pû répondre à leurs espérances, s'ils avoient observé plus fidellement leur premier Traité avec le Roi de Candi, qui occupe l'intérieur de l'Isle. Ils s'étoient engagés à lui remettre la ville de Point-de-Galle après le

(32) Page 411.

siege ; & ce Prince devoit leur fournir tous les ans une certaine quantité de canelle. Mais lorsqu'il leur demanda l'execution de cette promesse, ils répondirent qu'ils étoient prêts à le satisfaire, quand il leur auroit payé les frais de la guerre, qu'ils faisoient monter à plusieurs millions. Trois Royaumes, tels que le sien, n'auroient pas fourni la moitié de cette somme. La canelle & les éléphans sont le principal commerce du pays. Les Portugais avoient tiré tout le profit de la canelle, pendant qu'ils avoient été les maîtres ; & quoique les éléphans de l'Isle soient fort estimés dans toutes les Indes, il est rare qu'on en prenne plus de cinq ou six chaque année. Les Hollandois ne furent pas plus fidelles (33) au Roi d'Achem, qui s'étoit engagé à les secourir ; & ce Prince, ne bornant point sa vangeance à leur re-

TAVERNIER. 1666.

(33) On a déja remarqué que les Hollandois accusent Tavernier de les avoir cruellement maltraités ; & que leurs plaintes, sur-tout dans la bouche du fameux Ministre Jurieu, ont beaucoup servi à décréditer son Ouvrage. Bayle, en reconnoissant la vérité de l'accusation, observe simplement que si Tavernier a peu ménagé les Particuliers Hollandois, il n'a pas manqué de respect pour ceux qui les gouvernent ; ce qui est fort éloigné de lui reprocher de la fausseté. Ainsi quoiqu'il rapporte quantité de faits peu honorables pour cette Nation, il n'en faut pas conclure qu'il ait manqué de bonne foi. On sçait quelle juste différence il faut mettre entre la médisance & la calomnie.

TAVERNIER. 1666. fuser du poivre, leur déclara une guerre sanglante, dont ils craignirent assez les suites pour lui demander la paix & le renouvellement du Traité (34).

(34) L'Auteur joint ici un détail curieux : » Pour cet » effet, dit-il, ils s'envoye- » rent de part & d'autre des » Ambassadeurs. Celui qui » vint à Batavia, de la part » du Roi, fut reçu avec » beaucoup de magnificen- » ce. Lorsqu'il fut sur son » départ, le Général Hol- » landois & tout le Conseil » le traiterent splendide- » dement. Les Dames se » mirent à table ; ce qui » surprit fort cet Ambassa- » deur Mahométan, qui » n'étoit pas accoutumé à » voir des femmes boire & » manger avec des hom- » mes. Mais ce qui l'éton- » na beaucoup plus, ce fut » qu'à la fin du repas, » après avoir bû plusieurs » santés, on but celle de la » Reine d'Achem, qui gou- » vernoit cet Etat, pendant » la minorité de son fils, & » que pour l'honorer d'a- » vantage, Mr le Général » voulut que Madame la » Générale, sa femme, » baisât l'Ambassadeur. Le » Roi & la Reine d'Achem » ne reçurent pas moins » bien l'Ambassadeur qui » leur fut envoyé de Bata- » via. C'étoit un Hollan- » dois nommé *Crok*, il étoit » abbatu depuis quinze » ans, par une maladie de » langueur, qui faisoit croi- » re qu'on lui avoit donné » quelque poison lent. A » la troisième Audience, le » Roi d'Achem ayant sçu » qu'il étoit réduit depuis » long-temps à ce triste » état, lui demanda s'il » n'avoit jamais entretenu » quelque fille du pays, & » comment il l'avoit quit- » tée ? Crok avoua qu'en » ayant aimé une, il l'avoit » quittée pour aller se ma- » rier en Hollande, & que » depuis ce temps il n'a- » voit pas cessé d'être infir- » me & languissant. Là- » dessus, le Roi dit à trois » de ses Médecins, qui se » trouvoient près de lui, » qu'ayant entendu la cau- » se du mal de l'Ambassa- » deur, il leur donnoit » quinze jours pour le gué- » rir, & que s'ils n'en ve- » noient à bout dans cet in- » tervalle, il les feroit mou- » rir tous trois. Ils assure- » rent le Roi qu'ils lui ré- » pondoient de la guérison » de l'Ambassadeur, pour- » vû qu'il voulût prendre » les remedes qu'ils lui » donneroient. Crok s'y » résolut. Ils lui donnoient » au matin un breuvage, » & le soir une pillule. Le

Tavernier partit de Point-de-Galle, le 25 de Juin. Il passa la ligne le 2 de Juillet; & le 6, il eut la vûe d'une Isle qui se nomme Nazakos. Le 17, il découvrit la Côte de Sumatra; le 18, l'Isle d'Inganno; & le 19, l'Isle Fortune. Le 20, il vit plusieurs autres petites Isles, entre lesquelles on en distingue trois par le nom d'Isles du Prince. La Côte de Java s'offrit le même jour; & le 22, il mouilla heureusement dans la Rade de Batavia.

TAVERNIER. 1666.

C'étoit le Général Vander-lin, qui

Comment Tavernier est reçu à Batavia.

» neuvieme jour, il lui prit » un grand vomissement. » On crut qu'il mourroit, » des étranges efforts qu'il » fit. Enfin, il vomit un » petit paquet de cheveux, » de la grosseur d'une petite noix; après quoi, il » fut promptement guéri. » Ensuite le Roi lui fit » l'honneur de le mener à » la chasse du Rhinoceros, » & voulut qu'il donnât le » coup mortel à la bête, » dont il coupa la corne, » pour la lui présenter aussi. Cette chasse fut suivie » d'un grand festin, dans » lequel le Roi but à la santé du Général de Batavia » & de sa femme, & fit venir une des siennes, qu'il » fit baiser à l'Ambassadeur. A son départ, il lui » fit présent d'un caillou, » de la grosseur d'un œuf » d'oie, où l'on voyoit de » grosses veines d'or, comme on voit les nerfs sur » la main d'un homme; en » lui disant que c'étoit ainsi » que l'or croissoit dans » son pays. Crok se trouvant dans la suite chef » du Comptoir à Surate, » fit rompre le caillou par » le milieu, pour en donner la moitié à celui qui » avoit la premiere autorité après lui, & qui se » nommoit Constant. Je » lui en offris, ajoute Tavernier, cent cinquante » pistoles, dans le dessein » de le porter à Mr le Duc » d'Orléans; mais il ne » voulut jamais s'en défaire. *Ibidem*. pages 413 & 414.

TAVERNIER. 1666.

gouvernoit alors les Indes Hollandoises. Caron, Directeur général (35), occupoit après lui la premiere place du Conseil. Tavernier fut reçu si favorablement de ces deux Chefs, que presqu'à son arrivée, il se vit invité à dîner par le Général, avec les principaux Officiers de la ville & leurs femmes. On ne l'entretint d'abord que de ses voyages; mais ensuite le Général l'ayant prié de passer dans son cabinet, lui fit diverses questions, qui le préparerent aux embarras que les Hollandois devoient lui faire essuyer. Cependant les apparences furent soutenues civilement.

Faste du Général Hollandois.

On lui proposa de faire un tour de promenade hors de la ville. La magnificence du cortege dans les moindres occasions où le Général se fait voir, paroît mériter une description. Deux Trompettes sonnerent pour avertir de sa marche. » Ensuite il monta dans un » grand carosse à six chevaux, avec Ma» dame la Générale & quatre autres » femmes. Plusieurs Officiers montant à » cheval, on en présenta un à Taver» nier, sellé & bridé à la Persane. Il y » a toujours quarante ou cinquante

(35) Le même qui forma le Comptoir François à Suratte. *Voyez* ci-dessus les Relations des Tomes 31 & 33.

» chevaux

» chevaux de selle dans les écuries du Général. Le carosse étoit précédé d'une Compagnie de Cavalerie ; chaque Cavalier avec le colletin de buffle & le haut-de-chausse d'écarlate galonné d'argent, un plumet au chapeau, la grande écharpe bordée d'une dentelle d'argent, la garde de l'épée & les éperons d'argent massif ; & tous les chevaux fort bien équipés. Trois gardes du Corps marchoient à chaque portiere, la hallebarde en main, & galamment vêtus en pourpoint de satin jaune avec le haut-de-chausse d'écarlate, couvert de galons d'argent, les bas de soie jaune, & de fort beau linge. Derriere le carosse suivoit une Compagnie d'Infanterie, sans compter celle qui sort de la ville une heure ou deux avant le Général pour aller à la découverte. Les Conseillers, ajoute l'Auteur, ont aussi leur faste. Soit dans leurs maisons, soit lorsqu'ils en sortent, chacun d'eux a deux Mousquetaires pour sa garde. Lorsqu'ils ont besoin de chevaux, un Ecuyer du Général doit leur amener ceux qu'ils demandent. Ils ont aussi leurs petites barques pour la promenade en mer ou sur la riviere, ou sur

TAVERNIER. 1666.

TAVERNIER. 1606.

les canaux qui sont bordés de leurs jardins (36).

Cherté du vin à Batavia.

Pendant trois ou quatre jours, Tavernier reçut quantité de visites, qui l'engagerent dans une assez grande dépense, parce que l'usage oblige celui qui les reçoit de présenter du vin. Une pinte de vin, mesure de Paris, ne tient que quatre verres Hollandois. Le vin d'Espagne est à bon marché dans Batavia, lorsqu'il ne coute qu'un écu. Le vin du Rhin & le vin de France en valent deux. » Les temps de joie dans » cette ville, observe l'Auteur pour » l'instruction de ceux qui feront le mê- » me voyage, sont les jours où l'on voit » arriver de Hollande quelques vais- » seaux qui apportent du vin ou de la » biere. Quoiqu'il soit permis aux Par- » ticuliers d'en acheter leur provision, » la plus grande partie de ces liqueurs » passe aux Cabaretiers, soit que les » Hollandois prennent plus de plaisir » au Cabaret que dans leurs maisons, » ou qu'ils y trouvent plus de commo- » dité pour se réjouir ensemble. Dans » ces jours, qui sont leurs grandes fê- » tes, on rencontre au milieu des rues, » des femmes & des filles, qui portent

Grandes Fêtes du Peuple.

(36) Page 415 & 416.

» un *Momon* aux Passans, pour quelques bouteilles; & soit qu'on perde ou qu'on gagne, l'honneur, suivant Tavernier, ne permet guere de souffrir que les femmes payent. Il en survient d'autres à la santé desquelles on est obligé, dit-il, de boire par bienséance. Ainsi l'intempérance des Habitans coute cher aux Etrangers (37).

TAVERNIER. 1666.

Affaire dangereuse qu'on suscite à Tavernier.

Les embarras dont l'Auteur étoit menacé, avoient leur source dans la complaisance qu'il avoit eue pour un Directeur Hollandois nommé Constant, qu'il avoit connu dans les Comptoirs de Bander-Abassi & de Surate, & qui l'avoit chargé de lui acheter pour seize mille roupies de diamans aux mines de Golkonde. Tavernier à son retour, l'ayant trouvé parti pour l'Europe, avoit remis les diamans aux Directeurs Anglois, qui les firent tenir à Constant : mais il ne s'étoit adressé aux Anglois, qu'après avoir proposé la même commission au Directeur Hollandois qui s'en étoit excusé, quoiqu'ami de Constant, sous prétexte que si le Général, ou le Conseil de Batavia étoit informé qu'il eût reçu ce dépôt, il couroit risque d'être traité comme Receleur, & de perdre sa charge & tout son

(37) Page 417.

TAVERNIER. 1666.

bien. On sçavoit à Batavia que Tavernier lui avoit fait cette proposition. Un jour trois ou quatre Conseillers, feignant de le traiter avec beaucoup d'amitié, lui demanderent si depuis son voyage de Golkonde il avoit eu des nouvelles de Constant. Il les assura qu'il n'en avoit pas reçu, d'où se croyant en droit de conclure qu'il n'avoit pû lui envoyer les diamans, ils se prirent mutuellement à témoins que de son propre aveu il avoit pour seize mille roupies de diamans, qui appartenoient à un Directeur Hollandois. Cette fausse supposition l'allarma peu. Il répondit nettement que depuis plus de six mois, il avoit envoyé les diamans par terre. Cependant il reçut ordre dès le lendemain de paroître au Conseil de la ville, où l'Avocat Fiscal devoit prendre la cause de la Compagnie. Rien ne pouvoit le dispenser de s'y rendre; mais lorsqu'il y entendit traiter cette affaire d'un ton fort sérieux, & que malgré ses explications, il vit porter une Sentence suivant laquelle Constant devoit être poursuivi, pour avoir fraudé la Compagnie, sous prétexte que ses gages n'avoient pû le mettre en état d'acheter pour seize mille roupies de diamans, il tint un langage qui parut cha-

Avantage qu'on prend sur lui.

griner plusieurs personnes de l'assemblée (38). Leur animosité devint si vive, que pendant quatre ou cinq semaines, non seulement il fut interrogé

TAVERNIER. 1666.

(38) On le lira volontiers dans ses termes. » A » ce discours *d'avoir fraudé* » *la Compagnie*, je ne pus » m'empêcher de rire ; ce » qui surprit tout le mon- » de ; & le Président du » Conseil me demanda » pourquoi je riois ? Je lui » dis que c'étoit de voir » qu'il s'étonnoit de ce que » le sieur Constant avoit » fraudé la Compagnie de » seize mille roupies, & » que s'il n'avoit emporté » que cela c'étoit bien peu » de chose ; ajoutant qu'il » n'y avoit guere de Servi- » teur de la Compagnie qui » eût passé par les charges » où le sieur Constant avoit » passé, & qui eût eu la » commodité de faire le né- » goce comme il l'avoit » eue, sans crainte du Fis- » cal, qui n'emportât du » moins cent mille écus. Il » y avoit alors deux ou » trois personnes dans le » Conseil, qui n'étoient » pas bien-aises de m'ouir » parler de la sorte, & que » ce discours regardoit par- » ticulierement : car pour » dire les choses comme el- » les sont, les Directeurs, » & ceux qui les suivent » dans les Comptoirs, sça- » vent mettre à part de » grosses sommes à leur » profit & au grand préju- » dice de la Compagnie ; » & comme ils ne le peu- » vent sans être d'intelli- » gence avec le Courtier, » celui-ci en fait autant de » son côté, & ceux qui sont » sous lui prennent aussi ce » qu'ils peuvent. J'ai fait » compte une fois de tout » l'argent dont on peut » frustrer la Compagnie » sur le négoce, dans cha- » que Comptoir, & j'ai » trouvé que quand tous » les ans on ne lui fait tort » que d'un million cinq ou » six cens mille livres, elle » a lieu de s'en consoler. » Pour ne parler que de la » Perse, j'ai connu des Di- » recteurs, qui tant sur la » vente des épiceries, que » sur l'achat des soies, ont » mis à part dans une an- » née, plus de cent mille » piastres. Ils ont pour ce- » la des adresses merveil- » leuses, qu'il est mal-aisé » que la Compagnie puisse » découvrir. *Ibidem*, pages 419 & 420. *Voyez* la Description de Batavia, au Tome 32, où le récit de Tavernier est confirmé par des Hollandois mêmes.

TAVERNIER. 1666.

comme un coupable, & forcé de répondre à tous les articles, mais qu'il se vit menacé d'être conduit dans une prison. Il eut la fermeté de répondre qu'il ne craignoit point leurs menaces, & qu'il avoit l'honneur d'être à un Prince qui sçauroit le tirer de leurs mains & se ressentir de cet affront (39). Mais lorsqu'il se vit assez pressé pour craindre les effets de leur ressentiment, il prit un parti sur lequel il fit plus de fond que sur son innocence : ce fut de ne plus dissimuler qu'il étoit instruit des rapines continuelles d'un grand nombre de Conseillers, de Directeurs, & de celles du Général même. Il eut seulement la précaution de ne s'ouvrir qu'au Président, dans un entretien qu'il eut tête à tête avec lui ; sûr par cette voye, de faire passer aux oreilles des coupables une déclaration qui devoit leur causer quelque frayeur (40). En

(39) Mr le Duc d'Orleans l'avoit chargé de lui acheter quelques diamans & d'autres choses précieuses.

(40) Ne perdons point l'occasion de faire connoître quelles médisances les Hollandois reprochent à Tavernier : *Je dis au Président, que puisqu'il vouloit absolument que je lui disse tout ce que je sçavois du sieur Constant, je ne lui cacherois rien de ce qui étoit venu à ma connoissance, fut-ce au desavantage du Général même, & de plusieurs du Conseil, & de vous-même qui me pressez de parler. Alors je lui déclarai qu'en partant de Surate pour aller à la Mine de Diamans, le sieur Con-*

effet sa hardiesse en imposa aux Juges Hollandois, & changea leurs rigueurs

TAVERNIER. 1666.

ftant m'avoit remis quarante quatre mille roupies, me priant d'employer cette somme en diamans, & particulierement en grandes pierres, m'assurant que mes provisions me seroient très bien payées, & que cette somme appartenant à Mr le Général, il étoit bien-aise d'avoir occasion de l'obliger; de plus, que Mr le Général avoit acheté du sieur Constant, lorsqu'il étoit venu à Batavia, toutes les parties que je lui avois vendues pendant qu'il étoit au Comptoir de Surate: c'étoit toutes pierres que j'avois fait tailler, dont la valeur étoit de plus de quarante mille écus. Pour ce qui étoit des perles que le sieur Constant avoit achetées pour Mr le Général, du temps qu'il étoit à Ormus, je n'en sçavois pas bien la somme; mais que je sçavois pourtant qu'il y avoit deux seules perles en poire qui coutoient cent soixante dix tomans: que j'avois eu aussi d'assez bonnes sommes à employer pour le sieur Charles Renel, le sieur Kam, & quelques autres; que lui-même ne devoit pas avoir oublié que lorsque le sieur Constant étoit parti de Batavia pour être Directeur en Perse, il lui avoit remis trente six mille roupies, le priant de donner cette somme à quelqu'un de ses amis, pour l'employer à une partie de diamans: que le sieur Constant ne m'avoit pû joindre dans cette saison: mais pour vous faire voir, dis-je encore au Président, combien il étoit porté pour votre profit, il acheta, de la plus grande partie de votre somme, des marchandises de Seronge & de Brampour; & dès qu'il fut arrivé à Gomron, on lui en offrit trente pour cent de profit. Il est vrai, poursuivis-je, qu'à faire compte sur le pied de ce que payent les autres Marchands, cela n'eût été qu'à cinq pour cent; mais, voulant vous servir, il faisoit tout passer pour le compte de la Compagnie, qui ne paye ni le fret du vaisseau, ni la Douanne de Gomron, deux articles qui reviennent pour les Marchands à vingt cinq pour cent. Comme le vaisseau qui l'avoit porté retournoit à Batavia, bien que les marchandises ne fussent pas vendues, il ne laissa pas de vous écrire qu'il en refusoit trente pour cent de profit, dans l'espérance d'en avoir d'avantage. Cependant il arriva

TAVERNIER. 1666.

en caresses, comme il le raconte assez plaisamment lui-même.

Tavernier retrouve un de ses freres.

Il avoit trouvé à Batavia un de ses freres, qui étoit venu aux Indes avec lui dans un de ses premiers voyages,

Eloge qu'il en fait.

& qui avoit une rare facilité pour apprendre les langues étrangeres. Cinq ou six mois lui suffisoient pour en apprendre une. Il en parloit huit en perfection. D'ailleurs c'étoit un homme

trois vaisseaux à Gomron, chargés de quantité de ces mêmes marchandises, de maniere qu'on eut de la peine à en tirer ce qu'elles coutoient aux Indes ; ce qui l'obligea de donner au prix courant celles qu'il avoit achetées pour vous. Cependant il a été si généreux que de ne vous en avoir rien mandé, & il m'a avoué en particulier qu'il y avoit perdu plus de quinze pour cent.

Ayant fait tout ce détail au Président, il en parut fort surpris, & me pria de n'en pas faire de bruit, en quoi il fit sagement; car j'en aurois pû nommer bien d'autres, toutes les adresses des principaux de la Compagnie étant venues à ma connoissance, & la plus grande partie des grosses sommes qu'ils ont fait employer en diamans ayant passé par mes mains. Le Président alla aussi-tôt au Fort, apparemment vers le Général. Entre onze heures & midi, je rencontrai l'Avocat Fiscal, chez qui je sçavois que le Président étoit allé en sortant du Fort. Il m'aborda d'un visage riant & me demanda où j'allois. Je lui dis que j'allois à la Maison de ville, pour répondre à quelques-unes de ses demandes. Je vous prie, me repliqua-t-il promptement, laissons-là cette affaire, pour aller dîner ensemble. On me fit hier présent de deux canevettes de vin, l'une de France & l'autre du Rhin, nous verrons lequel sera le meilleur. Tout ce que je vous demande est un mot d'écrit de votre main, comme vous n'avez rien à Mr Constant, ce que je lui accordai volontiers; & de la sorte tout le Procès fut fini. *Ibid. page 429.*

bien fait, & d'une valeur éprouvée. S'étant battu en duel à Batavia contre un Capitaine d'Infanterie, sur lequel il avoit remporté l'avantage, non-seulement le Général Vandime, qui aimoit les gens de cœur, & les principaux du Conseil fermerent les yeux sur cette avanture; mais ils lui permirent d'équiper un vaisseau à ses frais, & de faire toutes sortes de commerces à l'exception de celui des épiceries. Il acheta un vaisseau de quatorze pieces de canon, avec lequel il fit plusieurs voyages. Celui de Siam, par lequel il commença lui auroit apporté un profit assez considérable, s'il n'eût été obligé de jouer avec le Roi & cinq ou six Seigneurs qui étoient ravis, s'il en faut croire ici Tavernier (41), d'entendre un Européen parler si parfaitement la langue Malaie (42), mais qui lui gagnerent cinq ou six mille écus.

TAVERNIER. 1666.

Tavernier qui ne sçavoit pas cette langue, & qui ne vouloit pas quitter l'Isle de Java sans avoir vû Bantam, pria son frere de l'accompagner dans ce

Voyage de l'Auteur à Bantam.

(41) C'est le même frere dont il reçut la Relation du Tonquin, qui se trouve au troisieme Tome de ses Voyages, & qui est critiquée fort durement par Baron, dans le 33 Tome de ce Recueil.

(42) On a fait souvent remarquer qu'au-de là des terres du grand Mogol, cette langue est parmi les Orientaux, ce que la langue Latine est en Europe.

TAVERNIER. 1666.

voyage. Une petite barque les porta heureusement. Le lendemain de leur arrivée, le Roi de qui le Capitaine Tavernier étoit fort connu, apprenant que son frere apportoit de précieux joyaux, marqua une si vive impatience de les voir, que dès la premiere fois que le Capitaine se rendit au Palais pour demander ses ordres, il ne lui permit pas de sortir ; & sur le champ il fit presser son frere de venir avec toutes ses richesses. Cette ardeur excessive parut suspecte à l'Auteur, qui se souvenoit de la maniere dont le Roi d'Achem avoit traité dans les mêmes circonstances, un François nommé Renaud. Le récit qu'il en fait appartient trop à l'Histoire des Voyages, & surtout à celle du commerce François dans les Indes, pour ne pas obtenir ici quelque attention (43).

Son inquiétude, & d'où elle venoit.

Mr de Montmorency entreprend le Commerce.

Le goût du commerce se répandant parmi la Noblesse Françoise, Mr de Montmorency à la tête d'une Compagnie formée pour les Indes, fit partir de Nantes quatre vaisseaux, sur lesquels s'embarquerent, entre plusieurs Négocians, deux freres nommés Renaud, qui s'étoient engagés au service de la Compagnie. Leur navigation fut

(43) Tavernier ne marque pas l'année.

la plus courte & la plus heureuse dont on ait eu l'exemple. Ils arriverent devant Bantam en moins de quatre mois. Le Roi les reçut avec beaucoup de joie, & leur fit donner tout le poivre qu'ils demanderent à si juste prix, qu'ils l'eurent meilleur marché de vingt pour cent, que les Hollandois. Mais leurs idées s'étendant plus loin que le poivre, ils voulurent sçavoir aussi ce que c'étoit que le négoce du clou de girofle, de la noix de muscade & de sa fleur. Ils envoyerent le plus petit de leurs vaisseaux, avec la meilleure partie de leur argent à Macassar, où les magasins du Roi étoient ordinairement remplis, malgré les efforts des Hollandois, qui employoient toute leur adresse pour faire passer uniquement le commerce des Epiceries par leurs mains. Pendant l'absence de ce vaisseau, les François s'ennuyant à Bantam, allerent se promener à Batavia, qui n'en est éloignée que de quatorze lieues par mer. Leur Commandant n'eut pas plutôt jetté l'ancre dans ce Port, qu'il envoya faire des complimens au Général Hollandois, qui répondit à cette civilité, en invitant les principaux François à descendre au rivage, & qui fit porter en même temps à ceux qui resterent à bord,

TAVERNIER. 1666.

Sort des quatre vaisseaux qu'il envoye aux Indes.

TAVERNIER. 1666. quantité de rafraîchissemens, sur-tout du vin d'Espagne & du Rhin, avec ordre à ceux qu'il chargea de cette commission de faire boire leurs Hôtes jusqu'à les enivrer. Il leur fut aisé dans la chaleur de cette fête, de mettre le feu aux vaisseaux François, suivant l'ordre qu'ils en avoient aussi. Comme on découvre toute la Rade de la Salle du Fort où le Général traite les Etrangers, un Conseiller des Indes qui étoit à table, feignant beaucoup de surprise, s'écria qu'il croyoit voir les trois vaisseaux en feu. Le Général affecta aussi beaucoup d'étonnement, tandis que le Commandant François qui jugea tout d'un coup d'où lui venoit le mal, & qu'il lui étoit impossible d'y apporter du remede, regarda l'assemblée sans s'émouvoir, & dit aux Hollandois: *Continuons de boire, Messieurs; ceux qui ont fait mettre le feu aux trois bords, payeront le dommage.* Mais dès ce moment, il jugea que la réparation ne seroit pas égale à la perte. En effet, tous les hommes furent sauvés sur des Frégates qui furent envoyées en diligence; mais les Hollandois ne payerent pas le quart du dommage (44). Cepen-

Artifice des Hollandois.

(44) Voyez une avanture fort semblable dans la Relation de Beaulieu, au Tome 34.

dant le Général fit aux François de grandes offres qu'ils refuserent. Ils retournerent à Bantam pour y attendre leur petit vaisseau. A son retour, ils ne trouverent pas de meilleur expédient que de vendre leurs marchandises & le vaisseau même aux Anglois, & de faire entr'eux un partage de l'argent. Les Anglois leur offrirent le passage en Europe; mais cette offre ne fut acceptée que du Commandant & des principaux Officiers; & la plus grande partie des équipages Marchands & Matelots, prirent parti chez les Portugais, avec lesquels il y avoit alors quelques avantages à se promettre.

TAVERNIER. 1666.

Histoire des deux freres Renaud.

Les deux Renaud, après avoir touché leur part de l'argent qui fut distribué, trouverent le moyen de passer à Goa, & s'insinuerent avec tant de bonheur dans l'affection du Viceroi, qu'ils obtinrent de lui la permission de négocier dans tous les lieux où les Portugais avoient quelque pouvoir. Dans l'espace de cinq ou six ans, ils avoient gagné chacun la valeur de dix mille écus. L'aîné faisoit le commerce des toiles & d'autres marchandises communes, & son frere celui des pierreries. Les Portugais étoient alors dans l'usage d'envoyer tous les ans trois ou quatre vais-

TAVERNIER. 1666.

seaux au Port d'Achem, pour en tirer du poivre, de l'ivoire & de l'or. Ils y portoient toutes sortes de toiles, particulierement des toiles bleues & noires. Ils envoyoient aussi des pierreries au Roi, qui les aimoit avec passion. Les deux Renaud prirent cette route chacun pour l'objet particulier de son commerce. L'un porta de belles toiles, & l'autre des joyaux précieux, entre lesquels il avoit quatre anneaux qui valoient environ dix huit mille écus. En arrivant dans la ville d'Achem, ils se rendirent avec les Portugais au Palais du Roi, qui étoit alors à deux lieues de la mer. Ce Prince admira les quatre anneaux & souhaita de les acheter; mais au lieu de dix huit mille écus que Renaud lui demandoit, il n'en voulut donner que quinze mille. Cette difference de prix ayant fait rompre le marché, Renaud prit le parti de retourner à bord. Dès le lendemain, il fut rappellé à la Cour, par un ordre qui lui donnoit de meilleures espérances. Cependant il fut long-temps en doute s'il devoit reparoître devant le Roi; un pressentiment secret sembloit l'avertir du malheur dont il étoit menacé. Enfin tous les Officiers lui conseillant de se fier à sa fortune, il se rendit au Pa-

lais, où le Roi prit les quatre anneaux pour dix huit mille écus qu'il lui fit payer sur le champ. Mais depuis qu'il fut sorti de la chambre de ce Prince, on n'a jamais pu sçavoir ce qu'il étoit devenu, & l'on n'a pas douté qu'un ordre cruel ne l'eût fait tuer sécrettement dans quelque partie du Palais (45).

TAVERNIER. 1666.

Frayeur que cette Histoire cause à Tavernier.

Cette avanture se présenta vivement à la mémoire de Tavernier, lorsqu'il se vit appellé avec tant d'empressement au Palais de Bantam; sur-tout ne voyant point son frere entre ceux qui lui apportoient les ordres du Roi. Cependant il s'arma de courage; & bornant ses précautions à ne prendre sur lui que pour douze ou treize mille roupies de joyaux, la plus grande partie d'anneaux de diamans en roses, les uns de sept pierres, d'autres de neuf, avec quelques brasselets de diamans & de rubis, il mit sa confiance dans la protection du Ciel.

En quel état il trouve le Roi de Bantam.

Il fut rassuré en entrant dans l'appartement du Roi, par la vûe de son frere qui étoit assis près de ce Prince à la maniere des Orientaux, avec trois des principaux Seigneurs de la Cour. Ils avoient devant eux cinq grands plats de riz de differentes couleurs; du vin d'Es-

(45) Page 434 & précédentes.

TAVERNIER. 1666. gne, de l'eau-de-vie & plusieurs especes de sorbets. Aussi-tôt que Tavernier eut salué le Roi, en lui faisant présent d'un anneau de diamans, & d'un petit brasselet de diamans, de rubis, & de saphirs bleus, ce Prince lui commanda de s'asseoir, & lui fit donner une tasse d'eau-de-vie, qui ne contenoit pas moins d'un demi-septier. Il parut étonné du refus que Tavernier fit de toucher à cette liqueur; & lui ayant fait servir du vin d'Espagne, il ne tarda guere à se lever, dans l'impatience de voir les joyaux. Il alla s'asseoir dans un fauteuil, dont le bois étoit doré comme les bordures de nos tableaux, & qui étoit placé sur un petit tapis de Perse d'or & de soie. Son habit étoit une piece de toile dont une partie lui couvroit le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & le reste étoit rejetté sur son dos en maniere d'écharpe. Il avoit les pieds & les jambes nues. Autour de sa tête, une sorte de mouchoir à trois pointes formoit un bandeau. Ses cheveux qui paroissoient fort longs, étoient liés par-dessus. On voyoit à côté du fauteuil, une paire de sandales, dont les courroies étoient brodées d'or, & parsemées de petites perles. Deux de ses Officiers se placerent derriere

lui avec de gros éventails, dont les bâtons étoient longs de cinq à six pieds, terminés par un faisceau de plumes de paon, de la grosseur d'un tonneau. A la droite, une vieille femme noire tenoit dans ses mains un petit mortier & un pilon d'or, où elle piloit des feuilles de betel, parmi lesquelles elle mêloit des noix d'Areka, avec de la semence de perles qu'on y avoit fait dissoudre. Lorsqu'elle en voyoit quelque partie bien préparée, elle frappoit de la main sur le dos du Roi, qui ouvroit aussi-tôt la bouche, & qui recevoit ce qu'elle y mettoit avec le doigt, comme on donne de la bouillie aux enfans. Il avoit mâché tant de betel & bû tant de tabac, qu'il avoit perdu toutes ses dents (46). TAVERNIER. 1666.

Son Palais ne faisoit pas honneur à l'habileté de l'architecte. C'étoit un espace quarré, ceint d'un grand nombre de petits piliers, revêtus de differens vernis, & d'environ deux pieds de haut. Quatre piliers plus gros faisoient les quatre coins, à quarante pieds de distance. Le plancher étoit couvert d'une natte, tissue de l'écorce d'un certain arbre, dont aucune sorte de vermine n'approche jamais; & le toît étoit de Palais du Roi de Bantam.

(44) Page 435.

TAVERNIER. 1666.

simples branches de cocotier. Assez proche, sous un autre toît, soutenu aussi par quatre piliers, on voyoit seize éléphans. La garde Royale, qui étoit d'environ deux mille hommes, étoit assise par bandes à l'ombre de quelques arbres. Tavernier ne prit pas une haute opinion du logement des femmes. La porte en paroissoit fort mauvaise; & l'enceinte n'étoit qu'une sorte de palissade entremêlée de terre & de fiente de vache. Deux vieilles femmes noires en sortirent successivement, pour venir prendre de la main du Roi les joyaux de Tavernier, qu'elles alloient montrer apparemment aux Dames. Il observa qu'elles ne rapportoient rien; d'où il conclut qu'il devoit tenir ferme pour le prix. Aussi vendit-il fort avantageusement tout ce qui étoit entré au Serrail, avec la satisfaction d'être payé sur le champ (47).

Tavernier exposé à périr par la main d'un furieux.

Dans un autre voyage qu'il fit à la même Cour, il ne tira pas moins d'avantage de tout ce qu'il y avoit porté pour le Roi. Mais sa vie fut exposée au dernier danger, par la fureur d'un Indien Mahométan qui revenoit de la Mecque. Il passoit avec son frere & un Chirurgien Hollandois, dans un che-

(47) Page 416.

min où d'un côté l'on a la riviere, & de l'autre un grand jardin fermé de palissades, entre lesquelles il reste des intervalles ouverts. L'assassin, qui étoit armé d'une pique & caché derriere les palissades, poussa son arme pour l'enfoncer dans le corps d'un des trois Etrangers. Il fut trop prompt, & la pointe leur passa devant le ventre à tous trois; ou du moins elle ne toucha qu'aux vastes hautes-chausses du Chirurgien Hollandois, qui saisit aussi-tôt le bois de la pique. Tavernier le prit aussi de ses deux mains, tandis que son frere plus jeune & plus dispos, sauta pardessus la palissade & donna trois coups d'épée dans le corps à l'Indien, qui en mourut sur le champ. Aussi-tôt quantité de Chinois & d'Indiens Idolâtres qui se trouvoient aux environs, vinrent baiser les mains au Capitaine Tavernier, en applaudissant à son action. Le Roi même, qui en fut bien-tôt informé, lui fit présent d'une ceinture, comme un témoignage de sa reconnoissance (48). L'Auteur jette plus de jour sur une avanture si singuliere. Les Pelerins Javans de l'ordre du Peuple, surtout les Fackirs qui vont à la Mecque, s'arment ordinairement à leur retour,

TAVERNIER. 1666.

Son frere tue leur Ennemi.

(48) Page 439.

TAVERNIER. 1666.

de cette espece de poignard qu'on appelle *Cri*, dont la moitié de la lame est empoisonnée ; & quelques-uns s'engagent par vœu à tuer tout ce qu'ils rencontreront d'Infidelles, c'est-à-dire, de gens opposés à la Religion de Mahomet. Ces Fanatiques executent leur résolution avec une rage incroyable, jusqu'à ce qu'ils soient tués eux-mêmes (49). Alors ils sont regardés comme Saints de toute la populace, qui les

(49) » Je me souviens, » dit l'Auteur, qu'en 1642, » il arriva au Port de Surate un grand vaisseau » du grand Mogol, revenant de la Mecque, où » il y avoit quantité de ces » Fakirs ; car tous les ans » ce Monarque envoye » deux grands vaisseaux à » la Mecque, pour y porter gratuitement les Pelerins. Ces bâtimens sont » chargés d'ailleurs de bonnes marchandises, qui se » vendent, & dont le profit est pour eux. On ne » rapporte que le principal, qui sert pour l'année suivante, & qui est » au moins de six cens mille roupies. Un des Fackirs, qui revenoit alors, » ne fut pas plutôt descendu à terre, qu'il donna » des marques d'une furie » diabolique. Après avoir » fait sa priere, il prit son » poignard, & courut se » jetter au milieu de plusieurs Matelots Hollandois, qui faisoient décharger leurs marchandises de quatre vaisseaux qu'ils avoient au » Port. Cet enragé, sans » leur laisser le temps de » se reconnoître, en frappa dix sept, dont treize » moururent. Il étoit armé d'une espece de poignard, qui se nomme » Cangiar, dont la lame a » trois doigts de large par » le haut. Enfin le soldat » Hollandois, qui étoit en » sentinelle à l'entrée de la » tente des Marchands, lui » donna au milieu de l'estomac un coup de fusil dont » il tomba mort. Aussi tôt » tous les autres Fackirs » qui se trouverent dans le » même lieu, accompagnés de quantité d'autres Mahométans, pri-

TAVERNIER. 1666.

enterre avec beaucoup de cérémonie, & qui contribue volontairement à leur élever de magnifiques tombeaux. Quelque Dervis se construit une hute auprès du monument, & se consacre pour toute sa vie à le tenir propre, avec un soin continuel d'y jetter des fleurs. Les ornemens croissent avec les aumônes, parce que plus la sépulture est belle, plus la dévotion augmente avec l'opinion de sa sainteté.

Cour du Roi de Japara.

Tavernier s'étoit proposé de passer à Batavia les trois mois qui restoient jusqu'au départ des vaisseaux pour l'Europe; mais l'ennuyeuse vie qu'on y mene, sans autre amusement, dit-il, que de jouer & de boire, lui fit prendre la résolution d'employer une partie de ce temps à visiter la Cour du Roi de Japara, qu'on nomme aussi l'*Empereur de la Jave*. L'Isle entiere étoit autrefois réunie sous sa domination, avant que le Roi de Bantam, celui de Jacatra, & d'autres Princes qui n'étoient que ses Gouverneurs, eussent

» rent le corps & l'enterrerent. Dans l'espace de » quinze jours, il eut une » belle sépulture. Elle est » renversée tous les ans par » les Matelots Anglois & » Hollandois, pendant que » leurs vaisseaux sont au » Port, parce qu'alors ils » sont les plus forts: mais » à peine sont-ils partis, » que les Mahométans la » font rétablir & qu'ils y » plantent des Enseignes. *Pages* 441 *& précédentes*.

TAVERNIER. 1666.

secoué le joug de la soumission. Les Hollandois ne s'étoient d'abord maintenus dans le pays, que par la division de toutes ces Puissances. Lorsque le Roi de Japara s'étoit disposé à les attaquer, le Roi de Bantam les avoit secourus; & le premier au contraire s'étoit empressé de les aider, lorsqu'ils avoient été menacés de l'autre. Aussi, quand la guerre s'élevoit entre ces deux Princes, les Hollandois prenoient toujours parti pour le plus foible (50).

Haine de ce Prince pour les Hollandois.

Le Roi de Japara fait sa résidence dans une ville dont son Etat porte le nom, éloignée de Batavia d'environ trente lieues. On n'y va que par mer, le long de la côte, d'où l'on fait ensuite près de huit lieues dans les terres, par une belle riviere qui remonte jusqu'à la ville. Le Port qui est fort bon, offre de plus belles maisons que la ville, & seroit la résidence ordinaire du Roi, s'il s'y croyoit en sureté. Mais ayant conçu depuis l'établissement de Batavia, une haine mortelle pour les Hollandois, il craint de s'exposer à leurs attaques dans un lieu qui n'est pas propre à leur résister. Tavernier raconte un sujet d'animosité plus récent, tel qu'il l'avoit appris d'un Conseiller

Son origine & ses effets.

(50) Page 444.

de Batavia. Le Roi, pere de celui qui regnoit alors, n'avoit jamais voulu entendre parler de paix avec la Compagnie. Il s'étoit saisi de quelques Hollandois. La Compagnie qui lui avoit enlevé par represailles, un beaucoup plus grand nombre de ses Sujets, lui offrit inutilement de lui vendre dix prisonniers pour un. L'offre des plus grandes sommes n'eut pas plus de pouvoir sur sa haine; & se voyant au lit de la mort, il avoit recommandé à son fils, de ne jamais rendre la liberté aux Hollandois qu'il tenoit captifs, ni à ceux qui tomberoient entre ses mains. Cette opiniâtreté fit chercher au Général de Batavia, quelque moyen d'en tirer raison. C'est l'usage, après la mort d'un Roi Mahométan, que celui qui lui succede envoye quelques Seigneurs de sa Cour à la Mecque, avec des présens pour le Prophete. Ce devoir fut embarrassant pour le nouveau Roi, qui n'avoit que de petits vaisseaux, & qui n'ignoroit pas que les Hollandois cherchoient sans cesse l'occasion de les enlever. Il prit la résolution de s'adresser aux Anglois de Bantam, dans l'espérance que les Hollandois respecteroient un vaisseau de cette Nation. Le Président Anglois lui en promit un, des

TAVERNIER. 1666.

plus grands & des mieux montés que sa Compagnie eût jamais envoyé dans ces mers, à condition qu'elle ne payeroit désormais que la moitié des droits ordinaires du commerce de Japara. Ce Traité fut signé solemnellement, & les Anglois équiperent en effet un fort beau vaisseau, sur lequel ils mirent beaucoup de monde & d'artillerie. Le Roi charmé de le voir entrer dans son Port, ne douta pas que ses Envoyés ne fissent le voyage de la Mecque en sureté. Neuf des principaux Seigneurs de sa Cour, dont la plûpart lui touchoient de près par le sang, s'embarquerent avec un cortege d'environ cent personnes, sans y comprendre quantité de Particuliers, qui saisirent une occasion si favorable, pour faire le plus saint Pelerinage de leur Religion. Mais ces préparatifs ne purent tromper la vigilance des Hollandois. Comme il faut passer nécessairement devant Bantam, pour sortir du Détroit, les Officiers de la Compagnie avoient eu le temps de faire préparer trois gros vaisseaux de guerre qui rencontrerent le Navire Anglois devant Bantam, & qui lui envoyerent d'abord une volée de canon, pour l'obliger d'amener. Ensuite, paroissant irrités de sa lenteur, ils commencerent à faire jouer

jouer toute leur artillerie. Les Anglois, qui se virent en danger d'être coulés à fond, baisserent leurs voiles & voulurent se rendre : mais les Seigneurs Japarois, & tous les Javans qui étoient à bord, les traiterent de perfides, & leur reprocherent de n'avoir fait un Traité avec le Roi leur Maître, que pour les livrer à leurs Ennemis. Enfin, perdant l'espérance d'échapper aux Hollandois, qu'ils voyoient prêts à les aborder, ils tirerent leurs poignards & se jetterent sur les Anglois, dont ils tuerent un grand nombre avant qu'ils fussent en état de se défendre. Ils auroient peut-être massacré jusqu'au dernier, si les Hollandois n'étoient arrivés à bord. Plusieurs de ces désespérés ne voulurent point de quartier ; & fondant au nombre de vingt ou trente sur ceux qui leur offroient la vie, ils vangerent leur mort par celle de sept ou huit Hollandois. Le vaisseau fut mené à Batavia, où le Général fit beaucoup de civilités aux Anglois, & se hâta de les renvoyer à leur Président. Ensuite il fit offrir au Roi de Japara l'échange de ses gens pour les Hollandois qu'il avoit dans ses fers. Mais ce Prince plus irréconciliable que jamais, rejetta cette proposition avec mépris. Ainsi les Esclaves

TAVERNIER. 1646.

TAVERNIER. 1666. Hollandois perdirent l'espérance de la liberté ; & les Javans moururent de misere à Batavia (51).

La mort du Capitaine Tavernier, qui fut attribuée aux débauches qu'il avoit la complaisance de faire avec le Roi de Bantam (52), n'est intéressante ici que par l'occasion qu'elle donne à l'Auteur, de se plaindre des usages de Batavia. Il lui en couta, dit-il, une si grosse somme pour faire enterrer son frere, qu'il en devint plus attentif à sa propre santé ; pour ne pas mourir dans un pays où les enterremens sont si chers (53). La premiere dépense se fait pour ceux qui sont chargés d'inviter à la cérémonie funebre. Plus on en prend, plus l'enterrement est honorable. Si l'on n'en employe qu'un, on ne lui donne que deux écus ; mais si l'on en prend deux, il leur faut quatre écus à chacun ; & si l'on en prend

(51) Page 447. L'Auteur ajoute, pour faire juger du courage des Javans, autant que de leur haine contre les Hollandois, qu'en 1659, pendant qu'ils assiégeoient Batavia, un soldat Hollandois, qui étoit en embuscade dans un marais, ayant donné de sa picque dans le corps d'un Javan ; celui-ci, au lieu de se retirer pour se dégager de la picque, se l'enfonça dans le corps jusqu'au bout par lequel son ennemi la tenoit ; & s'approcha de lui si vîte, qu'il trouva le moyen de le tuer de deux coups de poignard dans l'estomac. *Ibidem.*

(52) Page 448.

(53) *Ibidem.*

trois, chacun doit en avoir six. La somme augmente avec les mêmes proportions, quand on en prendroit une douzaine. Tavernier qui vouloit faire honneur à la mémoire de son frere, & qui n'étoit pas instruit de cet usage, en prit six, pour lesquels il fut fort étonné de se voir demander soixante douze écus. Le Poêle qui se met sur la biere, lui en couta vingt, & peut aller jusqu'à trente. On l'emprunte de l'Hopital. Le moindre est de drap, & les trois autres sont de velours; l'un sans frange; un autre avec des franges; le troisieme avec des franges & des houpes aux quatre coins. Un tonneau de vin d'Espagne, qui fut bû à l'enterrement, lui revint à deux cens piastres. Il en paya vingt six pour des jambons & des langues de bœuf; vingt deux pour de la pâtisserie; vingt pour ceux qui porterent le corps en terre; & seize pour le lieu de la sépulture. On en demandoit cent pour l'enterrer dans l'Eglise. Ces Coutumes parurent *étranges* à Tavernier, *plaisantes*, *inventées*, dit-il, pour tirer de l'argent des héritiers d'un mort (54).

TAVERNIER. 1666.

Mais il tomba bien-tôt dans un autre embarras, qui paroît avoir beau-

Embarras de Tavernier pour les Requenings.

(54) Pages 448 & 449.

TAVERNIER. 1666. coup augmenté le panchant qu'il avoit à médire des Hollandois. C'eſt dans ſes propres termes qu'il faut expoſer la ſource de l'injuſtice dont il ſe plaint.

La mort de ſon frere & d'autres chagrins l'ayant déterminé à retourner en Europe, il prit le parti de vendre à Batavia ce qui lui reſtoit de diamans, & d'en employer le prix à ſe procurer des marchandiſes dont il pût eſperer quelque profit en Hollande. Après avoir fait une aſſez heureuſe vente, ſes amis lui conſeillerent d'employer ſon argent à prendre des *Requenings* *, d'un grand nombre de Particuliers qui avoient rendu divers ſervices à la Compagnie. Ces Requenings ſont les comptes de ce qui leur eſt dû de reſte, & qui doit leur être payé lorſqu'ils arrivent en Hollande. Mais comme il s'en trouve beaucoup qui, après avoir fini leur temps s'établiſſent à Batavia, ou dans d'autres Domaines de la Compagnie, tels que Malaca, l'Iſle de Ceylan, la côte de Coromandel & divers autres lieux, on arrête le compte de ce qui leur eſt dû. Il eſt queſtion de ſe faire payer, lorſqu'ils renoncent ainſi à retourner en Europe. Leur unique reſſource eſt de vendre les comptes à ceux qui ont de

Explication de ces comptes.

* Mot Hollandois mal orthographié, qui ſignifie Comptes.

l'argent & qui se proposent de quitter les Indes. On les achetoit alors à fort bon marché. Les plus chers étoient à quatre-vingt pour cent; & rien n'étoit si commun que d'en trouver à soixante ou soixante dix, pour lesquels il n'y avoit point de Notaires qui ne fussent prêts à passer un acte, qui rendoit témoignage que le vendeur avoit été pleinement satisfait. Mais comme il ne se trouvoit pas toujours un assez grand nombre d'acheteurs, il arrivoit fort souvent que les mêmes comptes étoient achetés à quarante ou cinquante de profit pour cent par les Cabaretiers & les Hôtes qui les mettoient entre les mains des Notaires, pour les revendre aux Directeurs des Comptoirs ou à d'autres Officiers qui retournoient en Hollande, & qui en donnoient ordinairement quatre-vingt cinq ou quatre-vingt dix pour cent, dans la seule vûe de mettre à couvert ce qu'ils avoient pris à la Compagnie pendant leur Direction. La Compagnie ne laisse pas de prendre l'argent de ceux qui sont disposés à lui en apporter, & de leur donner un profit de vingt cinq pour cent: mais les Directeurs & les autres Officiers se gardent bien de lui remettre toutes les sommes qu'ils ont amassées,

TAVERNIER. 1666.

TAVERNIER. 1666.

parce qu'on pourroit leur demander comment ils les ont gagnées & leur en faire rendre compte. Il n'est pas rare, suivant l'observation de l'Auteur, de leur voir emporter à leur retour, quatre à cinq cens mille florins (55).

Il est trompé par le Général Hollandois.

Tavernier ayant acheté des Requenings pour une assez grosse somme, fut surpris qu'un jour l'Avocat Fiscal, qui lui avoit procuré lui-même l'occasion d'en acheter, vint lui déclarer, avec beaucoup de complimens, que le Général & le Conseil étoient résolus d'abolir cet usage, parce qu'il n'étoit pas juste que de pauvres gens, qui avoient servi long-temps la Compagnie, fissent une perte si considérable sur leurs gages. Il offrit de remettre les papiers qu'il avoit reçus, pourvu qu'on lui restituât son argent : mais après de longues discussions, dans le cours desquelles il fut même arrêté, & qui aboutirent à lui ôter ses papiers sans lui rendre ce qu'il en avoit payé, il se vit forcé de partir avec la simple espérance d'être remboursé en Hollande. On ne lui donna pas même les rescrits qu'on lui avoit fait esperer, & n'ayant pas d'autre garantie que la parole du Général, il éprouva qu'elle étoit peu cer-

(55) Page 450.

taine, ou que la Compagnie ne se faisoit pas un devoir de la remplir. Mais si cette infidélité lui fit perdre une partie de son bien, il en fut dédommagé par les civilités qu'il reçut du gouvernement Hollandois. On lui fit construire une chambre particuliere sur le Vice-Amiral de la Flotte qui retournoit en Europe. On donna double paye au Capitaine, pour le mettre en état de traiter généreusement un Etranger à qui la Compagnie donnoit gratuitement le passage. Madame la Générale lui envoya quantité de provisions pour sa route. Elle se souvenoit apparemment, dit-il, d'un présent qu'il avoit fait à sa fille. Quelques amis, qui le voyoient fort bien traité des principales Dames de Batavia, l'avoient prié de demander un jeune Parisien que la débauche avoit conduit aux Indes. Il fit un présent à la fille du Général, pour engager par sa protection, le Major & l'Avocat-Fiscal à fermer les yeux sur le départ de ce jeune homme (56).

TAVERNIER. 1666.

Dédommagemens qu'il reçoit.

Trois jours qu'il eut encore à passer dans la Rade, lui firent connoître toutes les précautions que les Hollandois apportent à leurs embarquemens. Le premier jour, un Officier qui tient re-

Formalités qu'il observe à son embarquement.

(56) Page 456.

TAVERNIER. 1666. giſtre de toutes les marchandiſes qui s'embarquent, ſoit pour la Hollande ou pour d'autres lieux, vint à bord, pour y lire le Mémoire de tout ce qu'on avoit embarqué, & pour le faire ſigner, non-ſeulement au Capitaine, mais encore à tous les Marchands qui partoient avec lui. Ce mémoire fut mis dans la même caiſſe où l'on enferme tous les livres de compte, & le rôle de tout ce qui s'eſt paſſé dans les Comptoirs des Indes. Enſuite on ſcella le couvert ſous lequel ſont toutes les marchandiſes. Le ſecond jour, le Major de la ville, l'Avocat Fiſcal & le premier Chirurgien vinrent viſiter à bord tous ceux qui s'étoient embarqués pour la Hollande: le Major, pour s'aſſurer qu'il n'y a point de ſoldats qui partent ſans congé; l'Avocat Fiſcal, pour voir ſi quelque Ecrivain de la Compagnie ne ſe dérobe point avant l'expiration de ſon terme; le Chirurgien, pour examiner tous les malades qu'on fait partir, & pour décider avec ſerment que leur mal eſt incurable aux Indes. Enfin le troiſieme jour eſt donné aux adieux des Habitans de la ville, qui apportent des rafraîchiſſemens pour traiter leurs amis, & qui joignent la muſique à la bonne chere (57).

(57) Page 457.

Cinquante cinq jours d'une heureuse navigation firent arriver la Flotte Hollandoise au Cap de Bonne-Espérance. Elle y passa trois semaines, pendant lesquelles Tavernier se fit un amusement de ses observations. On ne s'arrêtera qu'à celles qui ne lui sont pas communes avec d'autres Voyageurs. Il est persuadé, dit-il, que ce n'est pas l'air ni la chaleur qui causent la noirceur des Caffres. Une jeune fille qui avoit été prise à sa mere dès le moment de sa naissance, & nourrie ensuite parmi les Hollandois, étoit aussi blanche que les femmes de l'Europe. Un François lui avoit fait un enfant; mais la Compagnie ne voulut pas souffrir qu'il l'épousât, & le punit même par la confiscation de huit cens livres de ses gages. Cette fille dit à Tavernier que les Caffres ne sont noirs, que parce qu'ils se frottent d'une graisse composée de plusieurs simples; & que s'ils ne s'en frottoient souvent, ils deviendroient hydropiques. Il confirme par le témoignage de ses yeux, que les Caffres ont une connoissance fort particuliere des simples, & qu'ils en sçavent parfaitement l'application. De dix neuf malades qui se trouvoient sur son vaisseau, la plûpart affligés d'ulceres aux jambes,

TAVERNIER. 1666.

Retour de Tavernier en Europe.

Ses observations au Cap.

TAVERNIER. 1666.

ou de coups reçus à la guerre, quinze furent mis entre leurs mains & se virent guéris en peu de jours, quoique le Chirurgien de Batavia n'eût fait espérer leur guérison qu'en Europe. Chaque malade avoit deux Caffres, qui le venoient panser; c'est-à-dire, qui apportant des simples, suivant l'état des ulceres ou de la plaie, les appliquoient sur le mal après les avoir broyés entre deux cailloux (58). Pendant le séjour de l'Auteur, quelques soldats ayant été commandés pour une expédition, & s'étant avancés dans le pays, firent pendant la nuit un grand feu, moins pour se chauffer que pour écarter les lions: ce qui n'empêcha point que tandis qu'ils se reposoient, un lion ne vînt prendre un d'entre eux par le bras. Il fut tué aussi-tôt d'un coup de fusil; mais on fut obligé de lui ouvrir la gueule avec beaucoup de peine, pour en tirer le bras du soldat qui étoit percé de part en part. Les Caffres le guérirent en moins de douze jours. Tavernier conclut du même évenement, que c'est une erreur de croire que les lions soient effrayés par le feu. Il vit dans le Fort Hollandois, quantité de peaux de lions & de tigres, mais avec moins d'admi-

(58) Page 460.

ration que celle d'un cheval sauvage, tué par les Caffres, qui est blanche, traversée de raies noires, picotée comme celle d'un léopard, & sans queue (59). A deux ou trois lieues du Fort, quelques Hollandois trouverent un lion mort, avec quatre pointes de porc-épi dans le corps, dont les trois quarts entroient dans la chair; ce qui fit juger que le porc-épi avoit tué le (60) lion. Comme le pays est incommodé par la multitude de ces animaux, les Hollandois employent une assez bonne invention pour s'en garantir. Ils attachent un fusil à quelque pieu bien planté, avec un morceau de viande retenu par une corde attachée à la détente. Lorsque l'animal saisit la viande, cette corde se bande, tire la détente & fait partir le coup qui lui donne dans la gueule, ou dans le corps. Ils n'ont pas moins d'industrie pour prendre les jeunes autruches. Après avoir observé leurs nids, ils attendent qu'elles ayent sept ou huit jours. Alors plantant un pieu en terre, ils les lient par un pied dans le nid, afin qu'elles ne puissent fuir; & les laissant nourrir par les grandes jusqu'à l'âge qu'ils desirent, ils les prennent enfin pour les vendre ou les manger (61).

TAVERNIER. 1666.

(59) Page 461. (60) *Ibidem.* (61) *Ibidem.*

TAVERNIER. 1666.

Sous le gouvernement du Général Vandime les Hollandois prirent un jeune Caffre à quelque distance du Cap, & le menerent à Batavia, où l'on apporta beaucoup de soin à le faire instruire dans les langues. Dans l'espace de sept ou huit ans, il apprit en perfection le Hollandois & le Portugais. Mais ayant souhaité de retourner dans sa Patrie, le Général, qui ne voulut pas le contraindre, ordonna qu'il fût renvoyé, bien équipé d'habits & de linge, dans l'espérance qu'il continueroit de vivre avec les Hollandois, & qu'il serviroit de lien au commerce qu'ils entretiennent avec les Caffres. A peine fut-il arrivé au Cap, qu'il jetta ses habits dans la mer, & qu'il prit la fuite vers son canton, où il recommença comme les autres à manger de la chair crue, sans que la reconnoissance ait jamais paru lui inspirer le moindre penchant à se rapprocher de ses Bienfaicteurs (62).

Usages de la navigation Hollandoise.

Tavernier s'attache, dans le reste de son voyage, à décrire quelques usages de la navigation Hollandoise. A son départ du Cap, aussi-tôt, dit-il, que les voiles furent tendues & qu'on eut fait la priere, les Matelots comme les Soldats, s'écrierent qu'ils alloient se re-

(62) Page 462.

poser & dormir jusqu'à Sainte-Helene. En effet, comme c'est toujours le même vent qui regne, & qui mene ordinairement en seize ou dix huit jours à la Rade de cette Isle, on n'eut pas besoin de toucher aux voiles, parce qu'on ne cessa point de l'avoir en poupe. L'unique peine des Matelots, qui commença le quatorzieme jour, fut d'être envoyés successivement deux à deux, au sommet du grand arbre, pour découvrir l'Isle. Cette précaution est absolument nécessaire aux Pilotes, qui doivent apporter tous leurs soins à jetter l'ancre sur la Côte qui regarde le Nord, & s'approcher beaucoup de la terre; sans quoi l'on ne trouve point de fond. S'il manque quelque chose à leurs mesures, & si les ancres ne mordent pas le fond, la force du courant & celle du vent, qui font bien-tôt passer la Rade au vaisseau, lui ôtent aussi l'esperance d'y retourner, parce que le vent est toujours contraire & ne change jamais (63).

TAVERNIER. 1666.

Difficulté de mouiller à la Rade de Sainte-Helene.

Lorsqu'on eut heureusement mouillé, tout l'équipage fut divisé en deux parties; & le Vice-Amiral s'étant placé sur la poupe, leur tint ce discours : » Messieurs, nous demeurons ici vingt

(63) Page 463.

TAVERNIER. 1666.

» deux jours. Voyez laquelle des deux » bandes veut aller la premiere à terre » pour se rafraîchir & pour chasser ; » mais qu'elle se trouve ici l'onzieme » jour, afin que la seconde y aille aussi. Ensuite il fit donner à chacun de ceux qui descendirent au rivage une paire de souliers, du riz, du biscuit, du sel & de l'eau-de-vie. On leur fournit aussi de grandes chaudieres. Lorsqu'ils sont à terre, il en demeure trois ou quatre au bas de la montagne pour cueillir de l'oseille qui croît à la hauteur de deux ou trois pieds. De-là, ils vont rejoindre les autres pour la chasse des porcs sauvages dont l'Isle est remplie. Après avoir tué quelques-uns de ces animaux, ils les font cuir avec du riz & de l'oseille ; ce qui fait une sorte de potage assez bon, & qui purge insensiblement. Pendant le temps qu'on leur accorde, ils ne font que chanter, boire & manger ; mais ils sont obligés d'envoyer, chaque jour, quelques porcs sauvages au vaisseau. On leur donne une paire de souliers, parce que la montagne étant haute & fort escarpée, ils ont besoin de ce soulagement dans un exercice très pénible. Les vaisseaux qui reviennent des Indes, apportent ordinairement pour cette chasse, des le-

vriers de Perse qu'on jette dans la mer après les avoir fait servir à cet usage (64). TAVERNIER. 1666.

Pendant que les chasseurs tuent des porcs sauvages, ceux qui demeurent dans le vaisseau employent le temps à la pêche. On donne à chacun une mesure de sel, dont ils salent le poisson qu'ils prennent. Ensuite ils le font sécher au vent. C'est leur principale nourriture pendant le reste du voyage. Leur provision dure ordinairement trente ou quarante jours ; ce qui épargne quantité de vivres à la Compagnie, car on ne leur donne alors qu'un peu d'huile & de riz cuit à l'eau.

On met aussi à terre tous les porcs, les moutons, les oies, les canards & les poules qui restent à bord. Ces animaux n'ont pas plutôt mangé de l'oseille qui les purge comme les hommes, qu'en peu de jours ils deviennent extrêmement gras, sur-tout les oies & les canards (65).

Autres usages des vaisseaux Hollandois.

La Flotte Hollandoise étoit composée d'onze vaisseaux qui se rassemblerent à Sainte-Helene. On y tint conseil sur la route qu'on devoit tenir pour la Hollande. Le résultat fut de tirer au couchant, parce que la saison étant fort avancée, on se flattoit d'y trouver des

(64) Page 464. (65) *Ibidem.*

TAVERNIER. 1666.

vents favorables. Le résultat fut de tirer au couchant, parce que la saison étant fort avancée, on se flattoit d'y trouver des vents favorables. Mais, après avoir passé la ligne, on les trouva si contraires à cette espérance, que dans la suite on fut obligé d'aller jusqu'au soixante-quatrieme degré à la hauteur de l'Islande, & de revenir en Hollande par le Nord. On n'observe ces circonstances, que pour avoir occasion de donner, d'après l'Auteur, la peinture de quelques autres usages Hollandois. Après avoir découvert les côtes d'Islande, on eut bientôt la vûe de l'Isle de Ferelle, où la Flotte étoit attendue par une autre Flotte Hollandoise, du même nombre de vaisseaux qui venoit audevant d'elle, & qui tiroit sans cesse quelques coups de canon pour faire connoître où elle étoit à l'ancre.

Aussi-tôt que les deux Flottes se furent apperçues mutuellement, chaque vaisseau fit une décharge de toute son artillerie, & s'approcha chacun de son Patron, c'est-à-dire, l'Amiral de l'Amiral, le Vice-Amiral du Vice-Amiral, & tous les autres dans le même ordre. Le premier soin de ceux qui attendoient la Flotte des Indes fut d'y faire passer quantité de rafraîchisse-

mens, tels que des tonneaux de biere, de viande fumée, de beurre, de fromage, de biscuit blanc; & pour chaque bâtiment, un tonneau de vin du Rhin, avec du vin de France & du vin d'Espagne. Le lendemain, chaque Pilote se démit de son office, & céda le commandement aux Pilotes qu'on avoit amenés. Il y en avoit trois pour chaque vaisseau; & dans ces occasions, le choix tombe sur les plus vieux Pilotes qui connoissent parfaitement ces mers, & le changement des bancs de sable.

Le jour suivant, l'Amiral du Convoi fit tirer trois coups de canon, & mettre son Pavillon sur la poupe, pour appeller tous les Officiers des deux Flottes au Conseil. C'est à cette assemblée qu'on porte toutes les informations & les procédures qui regardent le voyage. Après les avoir examinées, on nomme un jour où les criminels de chaque vaisseau doivent être amenés sur l'Amiral, pour y subir le châtiment qui leur est imposé. Autrefois, on les menoit jusqu'en Hollande; mais ils y trouvoient des amis qui obtenoient leur grace, & les plus coupables sortoient absous. Cette nouvelle discipline a rendu les insolences & les mutineries plus rares. Deux Matelots de la Flotte

TAVERNIER. 1666.

furent pendus, pour avoir donné des coups de couteau à des Officiers. Plusieurs furent condamnés à recevoir la cale & des coups de corde devant le grand mât, d'autres à la confiscation de leurs gages (66).

Multitude de cierges enlevée aux Couvens des Manilles & de Point-de-Galle.

Lorsqu'on apperçut les Côtes de Hollande, tous les Matelots de la Flotte des Indes, dans la joye de revoir leur pays, allumerent tant de feux autour de la poupe & de la proue des vaisseaux, qu'on les auroit cru prêts à périr par les flammes. Tavernier compta sur son seul vaisseau, plus de dix sept cens cierges. Il explique d'où venoit cette abondance. Une partie des Matelots de sa Flotte avoient servi dans celle que les Hollandois avoient envoyée contre les Manilles; & quoique cette expédition eût été sans succès, ils avoient pillé quelques Couvens, d'où ils avoient emporté une prodigieuse quantité de cierges. Ils n'en avoient pas moins trouvé dans Point-de-Galle, après avoir enlevé cette Place aux Portugais. La cire, dit Tavernier, étant à vil prix dans les Indes, chaque Maison religieuse a toujours une grosse provision de cierges. Le moindre Hollandois en eut, pour sa part, trente ou

(66) Page 472.

quarante, dont quelques-uns étoient gros comme la cuisse (67). TAVERNIER. 1666.

Formalités des débarquemens Hollandois.

Le Vice-Amiral qui avoit apporté l'Auteur, devoit relâcher en Zelande, suivant les distributions établies. Il fut sept jours entiers sans pouvoir entrer dans Flessingue, parce que les sables avoient changé de place. Mais aussi-tôt qu'il eut jetté l'ancre, il se vit environné d'une multitude de petites barques, malgré le soin qu'on prenoit de les écarter. On entendoit mille voix s'élever de toutes parts, pour demander les noms des parens & des amis que chacun attendoit. Le lendemain, deux Officiers de la Compagnie vinrent à bord, & firent assembler tout le monde entre la poupe & le grand mât. Ils prirent le Capitaine à leur côté: Messieurs, dirent-ils à tout l'équipage, nous vous commandons, au nom de la Compagnie, de nous déclarer si vous avez reçu quelque mauvais traitement dans ce voyage. L'impatience de tant de gens, qui se voyoient attendus sur le rivage par leur pere, leur mere, ou leurs plus chers amis, les fit crier tout d'une voix que le Capitaine étoit honnête homme. A l'instant, chacun eut la liberté de sauter dans les chaloupes & de se ren-

(67) Page 473.

TAVERNIER. 1666. dre à terre. Tavernier reçut beaucoup de civilités des deux Officiers, qui lui demanderent à son tour s'il n'avoit aucune plainte à faire des Commandans du vaisseau (68).

Il n'avoit pas d'autre motif pour s'arrêter en Hollande, que le payement des sommes qu'on lui avoit retenues à Batavia. Mais ses longues & pressantes sollicitations ne purent lui en faire obtenir qu'un peu plus de la moitié. S'il ne m'étoit rien dû, s'écrie-t-il dans l'amertume de son cœur, pourquoi satisfaire à la moitié de mes demandes? Et si je ne redemandois que mon bien, pourquoi m'en retenir une partie? Il prend occasion de cette injustice, pour réveler sans ménagement les abus qui se commettoient dans l'administration des affaires de la Compagnie.

(68) Page 474.

Fin du trente-septieme Tome.





